

# **Histoires divines**

**Collectif**

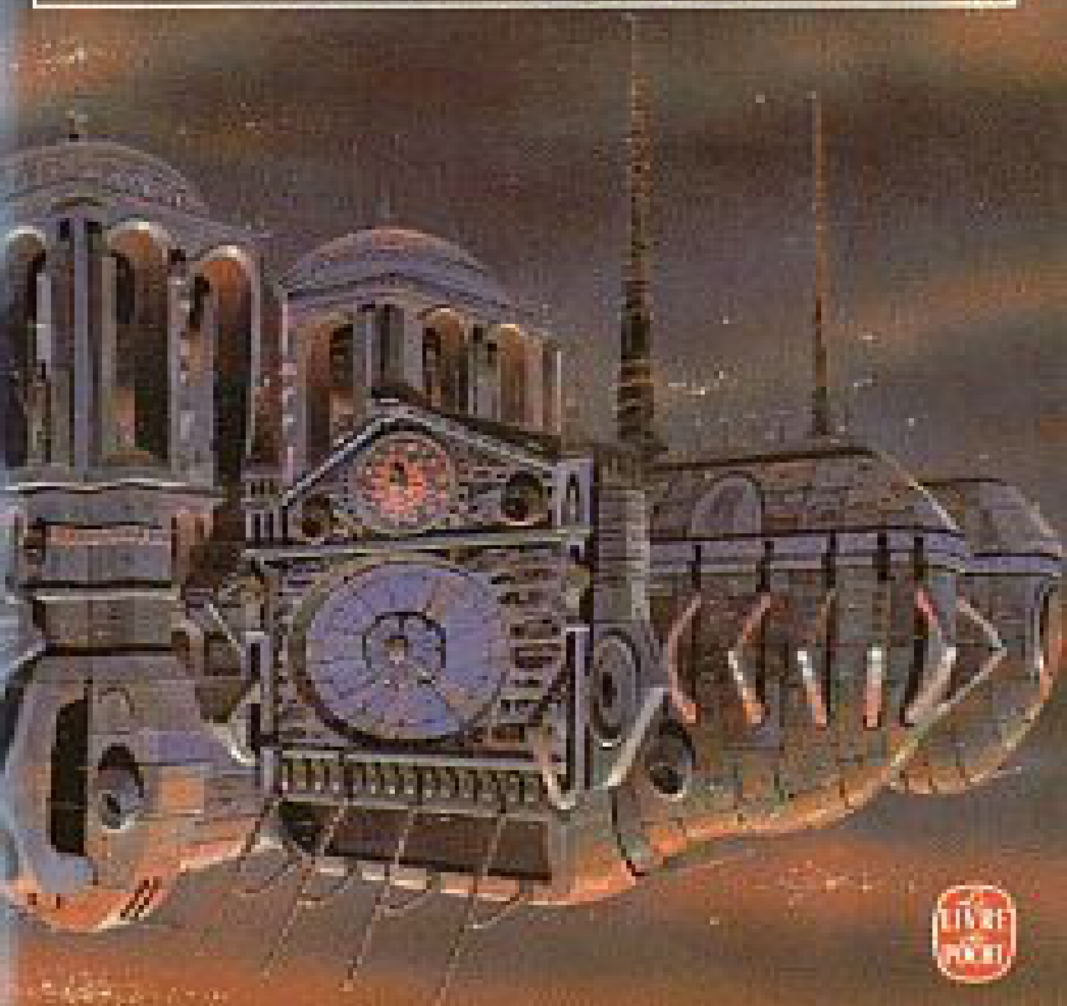
VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION

# HISTOIRES

## DIVINES



# PRÉFACE

Du point de vue des hommes, la question de savoir si Dieu les a créés ou si l'humanité a créé Dieu demeure pendante. Le point de vue de Dieu ne nous est pas connu de manière certaine. Ou plus exactement, c'est l'affaire de la théologie de découvrir et de transmettre ce qu'il a à en dire.

Il peut sembler singulier que la science-fiction, tout imprégnée de science positive, ait parfois trouvé une source d'inspiration dans la théologie. Mais à y regarder d'un peu plus près, c'est là une rencontre inévitable. D'une part, ce genre littéraire n'a jamais hésité à s'emparer des concepts de la métaphysique : ses bornes ordinaires qu'il transgresse joyeusement sont celles du cosmos et le début et la fin des temps ; son ressort dramatique est toujours plus ou moins la théorie, et son ambition première l'explication finale. La science-fiction confine volontiers au délire d'interprétation, et n'était son caractère affirmé de fiction, elle y sombrerait tout à fait. Or quel domaine offre plus que la théologie un champ vaste et définitif à l'interrogation, à la spéculation et à l'interprétation. Si l'on admet un instant que la théologie a *raison*, qu'elle est une science naturelle un peu particulière qui se donne pour objet un aspect simplement plus élué que d'autres de la réalité, la possibilité apparaît de *variations* fascinantes. Or la science-fiction, c'est cela : l'exploration des variations qui ne sont pas interdites par les contraintes imposées par l'état supposé des connaissances et par la nécessité d'une certaine cohérence interne.

D'autre part, la théologie entretient de longue date une relation étroite et souvent conflictuelle avec la science expérimentale et déductive. Nous retenons surtout de l'expérience des derniers siècles que théologie et démarche scientifique sont d'abord antinomiques : Giordano Bruno, Galilée et Darwin, sans négliger Marx et Freud, ont eu maille à partir avec les théologiens. Et l'on ne saurait négliger ici la fin pénible de Cyrano de Bergerac, l'un des premiers écrivains français de science-fiction dont le dernier manuscrit fut brûlé, alors que le grand libertin agonisait, par son confesseur. Mais le commerce entre science et théologie est beaucoup plus ancien. L'apparition de la théologie ne se conçoit pas sans l'aiguïsement de l'esprit critique, quitte à ce qu'il se retourne ensuite contre ses assertions sans fondement. « Je vois, écrit Sir Karl Popper, l'un des principaux

épistémologues contemporains, l'origine de la théologie dans un manque de foi(1). » La théologie naît en effet avec l'ambition de décider à la lumière de la raison quelle est la part de vérité contenue dans les récits mythiques et religieux ; elle partage avec la science de la nature la notion de vérité unique qui demeurerait étrangère aux civilisations polythéistes, voire syncrétistes.

Scientifiques et théologiens sont les seuls à se poser, dans des perspectives certes différentes, les questions fondamentales : celles des limites de la raison et de la connaissance. D'où, sans doute, leur concurrence et leurs conflits acharnés. De ces convergences et de ces querelles, la science-fiction se fait l'ultime écho. Tantôt se souvenant du mauvais sort fait par les théologiens aux hommes de science, elle se montre impertinente avec panache et retourne à l'expéditeur sous forme de paradoxes les incertitudes ou les absurdités du dogme. Tantôt se servant du dogme comme d'un axiome, elle en tire des conséquences ingénieuses et parfois subtiles. Dans les deux cas, elle y puise son inspiration avec un enthousiasme qu'on ne rencontre plus nulle part ailleurs dans la littérature. Il me semble même – mais c'est peut-être l'effet de mon ignorance – que la science-fiction est la seule littérature romanesque contemporaine où il soit question de théologie. Il peut être fait une place dans bien des romans « classiques » à la religion, au mysticisme ou même (rarement) à la métaphysique. Mais le personnage de Dieu, ou d'un dieu, n'y apparaît jamais. Je ne vois à cette exclusion que deux exceptions, hautement spéculatives au demeurant, celle d'une partie de l'œuvre de G. K. Chesterton, écrivain subtil et esprit paradoxal qui a du reste flirté sans le savoir avec ce qu'on nomme aujourd'hui science-fiction, et celle d'un roman trop peu connu de l'écrivain américain Thornton Wilder, *Le Pont du roi Saint-Louis* qui commence à peu près par cette phrase mémorable : « Alors Frère Juniper décida qu'il était temps de faire de la théologie une science exacte. » Dans le reste de la littérature romanesque, rien. Le roman contemporain exclut de son champ la problématique théologique *comme* il exclut la science.

Cette anthologie est consacrée à la représentation de dieux variés dans la science-fiction et par conséquent à la prise en considération par certains auteurs de la théologie *comme* s'il s'agissait d'une science comparable à la physique ou à la biologie, c'est-à-dire caractérisée par des observations et des procédures de vérification. Il ne sera par contre pas question ici de *religions* sauf de façon secondaire ou anecdotique. Il existe un grand nombre de romans et de nouvelles de science-fiction qui s'intéressent aux religions dans leur dimension humaine et historique(2), mais ils relèvent d'autres volumes de cette anthologie, comme celui des *Histoires de demain*. Le volume qu'on va lire retient principalement les représentations d'un demiurge grand ou

petit ou ses manifestations directes.

On peut, me semble-t-il, regrouper ces spéculations en trois grandes catégories qui structurent cette anthologie. Il y a d'abord celles qui s'inscrivent dans le cadre judéo-chrétien, soit qu'elles fassent plus ou moins œuvre apologétique, soit qu'elles lui confèrent le statut d'une mythologie éventuellement à démythifier.

Il y a les auteurs ensuite qui, renonçant à ce cadre, imaginent d'autres dieux, des créateurs étrangers. Et il y a ceux enfin qui, dans un contexte ou dans l'autre déclarent au nom de l'homme et dans une perspective plus ou moins nietzschéenne la guerre à Dieu, ce qui implique la reconnaissance de son existence.

Le *Créateur d'étoiles*<sup>(3)</sup> d'Olaf Stapledon (1937) réunit dans une certaine mesure ces trois thèmes. Presque la plus ambitieuse de la littérature contemporaine, ce roman englobe l'histoire de tout notre univers et de quelques autres. Un homme se promène une nuit sur une colline d'Angleterre sous un ciel clouté d'étoiles. Influencé par ce décor cosmique, l'esprit du narrateur se détache de son corps et entreprend un immense périple à travers l'espace et le temps. Il rejoint d'abord un monde assez semblable à notre Terre où il loge successivement dans plusieurs corps. Puis, en compagnie de son dernier hôte, il poursuit son voyage, rencontrant des sociétés de plus en plus extraordinaires à des stades variés de leur développement, et s'enrichissant du contact d'autres esprits itinérants qui finiront par se fondre en un être collectif aux possibilités multipliées. Ainsi magnifié, il découvrira peu à peu la finalité de l'univers et se rapprochera, sans jamais l'atteindre tout à fait ni percer son mystère, du Créateur d'étoiles.

L'histoire de l'univers se résout dans cette perspective à une émergence des consciences, puis à une coalition, voire à une communion de toutes les consciences dans la contemplation du Créateur d'étoiles. Le point ultime atteint, l'univers retourne au chaos. Avant le nôtre, le Créateur d'étoiles en a créé d'autres, peut-être moins parfaits. Après le nôtre, il en créera d'autres, peut-être plus parfaits. Il connaît lui-même *une* évolution, mais cette évolution ne se traduit que dans celles de ses créations, car il est transcendant, et le temps et l'espace ne sont que des modalités passagères de son action.

Ainsi cet étonnant roman propose une sorte d'aboutissement gnostique à la théologie chrétienne, ici réconciliée avec la science, risque la description de dieux mineurs et majeurs *étrangers* et suggère enfin le thème de la révolte, de la guerre à Dieu en posant la question : Dieu est-il méchant ?

Tourmenté par le problème du mal, Stapledon en rejette la

responsabilité sur le Créateur d'étoiles. Le mal, la souffrance, l'échec, ou pis encore la mort, font partie intégrante de la Création. On voit par tout cela en quoi il annonce la pensée de Teilhard de Chardin et en quoi il s'en écarte radicalement. Les deux auteurs ont en commun une conception finaliste de l'évolution, qui procède du souci de concilier les découvertes de la science avec les enseignements de la tradition, la même idée de la Création évolutive incarnée dans le temps et la matière opposée à celle d'une Création définitive et immuable. Mais leurs théologies diffèrent profondément. Tandis que celle du jésuite demeure plus ou moins orthodoxe, celle de Stapledon est protestante, plus précisément calviniste, et implique l'impossibilité du salut, l'abhumanité d'un Créateur avec lequel aucun dialogue n'est possible, envers lequel l'adoration est la seule conduite possible. Ainsi la pensée de Stapledon tend vers une sorte d'optimisme désespéré. Jusqu'à la création ultime, les univers successifs comprendront une part de souffrances. Le but du Créateur d'étoiles n'est pas la fin de la souffrance, mais une harmonie glacée, intelligible par lui seul.

C'est peut-être à Stapledon qu'a voulu répondre C. S. Lewis dans sa trilogie dont le premier volume (et le plus passionnant) *Le Silence de la Terre*<sup>(4)</sup> (*Out of the silent planet*), paraît en 1938. Il sera suivi en 1943 de *Perelandra* puis en 1945 de *Cette hideuse puissance* (*That hideous strength*). Au positivisme et au calvinisme de Stapledon, C. S. Lewin oppose un christianisme strictement médiéval, ou plus exactement la conception que pouvait s'en faire un intellectuel anglais de la première moitié du siècle en y mettant une large dose de naïveté. Pour Lewis, l'Écriture et la Tradition sont à prendre au pied de la lettre. Les anges qu'il baptise *eldila* existent. Chacun des mondes habités est surveillé par un *Oyarsa*, sorte d'archange immortel et pratiquement immatériel. Mais celui de la Terre s'est révolté peu après la création et a précipité notre planète dans l'isolement, dans *Le Silence*. Il est la source de tous les maux dont souffre notre humanité. Il s'efforce de corrompre les mondes voisins et en particulier Vénus (*Perelandra*) en se servant des hommes et de leur science. Mais sur la Terre même, sa hideuse puissance peut être défaite par ceux qui bénéficient du secours de la foi et de l'aide des archanges du système solaire. Cette bataille ne fait que préfigurer le grand combat, l'Armageddon suprême où il sera définitivement écrasé et après lequel notre monde sera réhabilité.

Les trois volets de la trilogie s'organisent donc par rapport au thème de la Chute. Sur Mars (dans *Le Silence de la Terre*), elle n'a pas eu lieu et divers peuples intelligents vivent en état de grâce et de bonheur sous la conduite de leur grand *Oyarsa*. Sur Vénus, elle demeure possible, et sur Terre, comme on sait, elle a eu lieu.

Ce qui est remarquable de notre point de vue et que l'on observera dans la présente anthologie, c'est que les écrivains de science-fiction, lorsqu'ils font appel à la mythologie judéo-chrétienne, traitent presque toujours du problème de la Chute et de l'existence du Mal. Le recours à la théologie pallie le silence de la science. Et cela quelle que soit leur orientation religieuse. Ainsi James Blish qui s'est toujours défini comme agnostique pose dans *Un cas de conscience* un paradoxe chrétien. Un jésuite, membre d'une équipe d'exploration, débarque sur un monde dont les habitants ignorent le mal mais tout autant l'idée de Dieu ou celle d'immortalité. Sont-ils des créatures du démon destinées à induire l'homme en erreur ? Mais ce serait une hérésie de le croire puisque le diable ne peut créer. Ont-ils raison et Dieu n'est-il qu'une chimère née de l'imagination des hommes ?

De même, dans *L'Étoile* d'Arthur C. Clarke qu'on va lire, se trouve posé (encore à l'intention d'un jésuite, ordre décidément prédestiné aux aventures théologico-scientifiques par son passé) le problème des desseins de Dieu. Dans *Voici l'homme* de Michael Moorcock, c'est la question de l'origine du masochisme qui imprègne tout un versant du christianisme.

Tout se passe comme si ces auteurs, souvent avec subtilité et généralement avec un certain respect pour les valeurs d'une religion qu'ils ne professent pas, se servaient de la théologie chrétienne pour introduire une question, celle du mal et de la souffrance, qui ne reçoit de la science aucune réponse ou seulement (au moins dans la science-fiction) des réponses triviales. Nous voyons ici pointer une des fonctions de Dieu dans notre littérature : c'est le lieu de l'inconnu et de l'impensable.

La seconde grande catégorie, celle des créateurs étrangers, va confirmer dans d'autres domaines cette hypothèse. Les créateurs étrangers qui sont des dieux physiques, généralement limités, de petits dieux, fournissent une explication à des problèmes sur lesquels la science demeure partiellement muette. C'est du reste souvent de déplacement et de simplification qu'il s'agit. Ainsi l'origine de la vie, de l'homme, l'évolution sont-elles « expliquées » par l'intervention d'êtres supérieurs ou fort anciens dans *Le Dieu des païens* et *Violon d'Ingres*. Le thème du divin se trouve de la sorte basculé du transcendant dans la nature. Avec une telle histoire naturelle des dieux apparaît la possibilité d'une hiérarchie, d'une *nomenclature* qui s'inscrirait aisément, au demeurant, dans la vaste fresque de Stapledon.

Dans *Les virus ne parlent pas* j'ai moi-même imaginé les plus petits dieux limités possibles (jusqu'à nouvel ordre). Dans un passé géologique, des êtres minuscules, sans doute collectivement



intelligents, ont inventé la vie telle que nous la connaissons, déclenché le processus de l'évolution et finalement produit l'homme. Leur but était de se doter de machines gigantesques (à leur échelle) qui leur permettent d'explorer le macrocosme, notre univers. Nos membres sont leurs machines, nos yeux leurs télescopes et nos oreilles leurs détecteurs d'ondes atmosphériques. Mais ils ont disparu parce qu'ils ont trop bien réussi : devenus les parasites de leurs créations, ils ont connu la décadence et ont régressé jusqu'à n'être plus que ces vestiges qui forcent les cellules vivantes – ces usines qu'ils avaient su concevoir – à les reproduire, en un mot, des virus.

Cette conception des dieux limités dont on trouvera plusieurs exemples dans cette anthologie ne fait évidemment, comme beaucoup de conjectures relatives à l'origine de la vie ou de l'humanité, que reculer le problème. Ces dieux limités ont bien dû avoir eux-mêmes une origine qui demeure inexplicquée. Mais cette démarche régrédiente, curieusement, reproduit celle-là même de l'interrogation scientifique. L'univers macroscopique est ainsi « expliqué » par des molécules qui sont expliquées par des atomes eux-mêmes composés de particules plus petites qui seraient constituées d'éléments encore plus petits, voire ponctuels, les quarks. Mais de quoi ces derniers sont-ils faits ? Il est de même possible de remonter dans le passé, de théories en conjectures, jusqu'à la grande explosion originelle. Mais de ce qui lui a donné existence, il ne sera sans doute jamais possible de rien dire. Dieu, s'il y est pour quelque chose, a ce jour tiré la porte sur lui.

La réintégration réductrice des dieux limités dans la nature les établit dans une position singulière entre la conjecture et la métaphysique proprement dite. S'ils font partie de l'univers naturel, ils peuvent devenir objets d'une science naturelle au même titre que l'homme. La question se pose toutefois de savoir si, dans un univers limité, ils peuvent faire l'objet d'une science complète, rigoureuse. Elle se pose déjà pour l'homme. Selon certains, il n'est pas de science possible de l'homme, sauf partielle, parce qu'il est de nature divine, la science ne pouvant s'appliquer qu'aux éléments de l'univers immédiatement inférieur, déterminé (causalement ou statistiquement). En d'autres termes, les comportements humains, individuels et collectifs, demeureraient imprédictibles au sens rigoureux du terme et par conséquent non susceptibles d'une théorie complète ; et cette imprédictibilité fondamentale ou résiduelle des humains correspondrait à leur libre arbitre ou à leur capacité de création, comme on voudra. Cette hypothèse peut paraître étrange et de nature purement théologique. Mais ce n'est pas tout à fait le cas. Elle dérive logiquement de la constatation du fait que la nature de la réalité change radicalement à certains niveaux quantitativement définissables. Par exemple, pour résoudre un problème par des

moyens physiques, il faut un certain temps et un certain nombre d'unités de logique. Il peut donc exister, et on montre qu'il existe effectivement, des problèmes tels qu'ils sont trop complexes pour être résolus dans le temps de vie de l'univers visible entier par un ordinateur qui occuperait tout l'espace de l'univers(5). La complexité du cerveau humain, complexité qui paraît liée à la conscience, est telle que le nombre de combinaisons possibles entre ses éléments (les 80 milliards de neurones, par hypothèse) est comparable à celui des particules massives contenues dans l'univers visible. Par suite, un ordinateur hypothétique qui aurait les dimensions et la durée de vie de l'univers visible entier pourrait n'être pas assez puissant pour explorer toutes les propriétés d'une aussi fabuleuse machine. Seul l'ordinateur « divin », plus grand que l'univers, pourrait y parvenir. Ainsi, le problème de savoir si l'être humain est déterminé ou libre de ses actes pourrait être trop difficile pour être résolu par un ordinateur de la taille de l'univers, ce qui revient à dire que, dans les limites de cet univers, le choix entre les deux propositions « l'homme est déterminé » et « l'homme est libre » resterait indécidable. L'esprit humain est en tout cas capable de concevoir des problèmes tels qu'un pareil ordinateur ne parviendrait pas à les résoudre. Si nous retenons comme définition du divin quelque chose de trop grand pour que l'univers physique puisse, au moins sous certains aspects, le contenir, alors l'homme est peut-être bien, au regard de la simple logique, quelque chose comme un petit dieu.

On notera que l'efficacité du plus grand ordinateur concevable théoriquement dans l'univers visible est fonction de la vitesse de propagation de l'information, soit celle de la lumière dans notre univers. Si elle était par hypothèse deux fois ou mille fois plus grande, l'efficacité du plus grand ordinateur en serait multipliée par deux ou par mille. Pour une vitesse de propagation de l'information suffisamment élevée, le problème du déterminisme de l'être humain pourrait être résolu. On en déduira donc que le seuil du « divin » est fonction, entre autres paramètres, de la valeur maximale de cette vitesse dans un univers donné. Que l'homme puisse être un petit dieu relativement à son univers et une simple machine dans un univers différent du premier seulement par la valeur de  $C$  est une aporie digne de la science-fiction. Il est vraisemblable, au demeurant, qu'une modification d'une constante aussi fondamentale que celle de la vitesse de la lumière entraînerait des bouleversements très importants dans la trame de l'univers.

Par ailleurs, l'idée que la nature de la réalité change radicalement à certains niveaux dimensionnels n'est pas en elle-même originale. La *mécanique* quantique montre qu'au niveau du très petit, de l'univers subatomique (vers  $10^{-10}$  mètres pour retenir un compte rond), la

nature obéit à d'autres règles que celles que nous observons dans l'univers macroscopique. En particulier, la causalité, au lieu de relier directement deux événements individuels, devient pure affaire de probabilité, de chance : les événements individuels cessent d'être complètement prédictibles selon les lois de la mécanique classique.

Si nous sommes de petits dieux, alors la guerre à Dieu, comme l'imagine, dans sa nouvelle saisissante qui conclut cette anthologie, Lester del Rey, n'est pas un combat nécessairement perdu d'avance. Son extension conduit à l'Armageddon, à la lutte finale entre les forces du bien et celles des ténèbres, qui a inspiré Robert Sheckley mais aussi James Blish dans deux romans tout à fait singuliers, *Pâques Noires* (*Faust Aleph-Null*, 1967) et *Le Lendemain du jugement dernier* (*The day after judgment*, 1970).

Reste enfin un domaine rarement évoqué en dehors de la science-fiction, celui de la théurgie, ou de la création de dieux. Elle peut s'opérer dans l'univers symbolique comme dans le roman ambigu de Roger Zelazny, *L'Ile des morts*. Ou même, de manière peut-être plus saisissante encore, dans l'univers machinique. Ainsi dans la brève nouvelle *La réponse* de Fredric Brown qui figure dans *Histoires de machines*. Le stade ultime du robot, c'est la divinité. C'est Frank Herbert qui, dans deux romans, *Destination vide* et *L'Incident Jésus*, a pour l'instant poussé le plus loin cette conjecture.

Quel est l'avenir de la théologie dans la science-fiction ? Curieusement, dans deux romans récents, *Valis System* (en français *SIVA*) et *The divine invasion*, Philip K. Dick fait appel aux Pères de l'Église et à saint Thomas d'Aquin pour nourrir une spéculation fumeuse qui échappe presque entièrement au romanesque. Mais peut-être l'avenir du thème réside-t-il davantage dans la prolongation du commerce conflictuel que la théorie scientifique et la théologie entretiennent depuis leur naissance. La physique et la cosmologie modernes suggèrent parfois des spéculations d'allure théologique. Ainsi la théorie quantique propose-t-elle une unité sous-jacente de l'univers qui transcende l'espace et le temps. La physique quantique tend donc à penser le réel comme totalité et non plus, comme faisait la physique classique, comme collections d'éléments séparés interagissant. A cette unité, différentes expériences dont celle toute récente d'Alain Aspect au laboratoire d'optique d'Orsay ont donné un début de vérification objective.

Plus étrange encore est peut-être le principe anthropique suggéré dès 1930 par Dirac et introduit sous sa forme présente par Robert H. Dicke de l'Université de Princeton en 1961. Selon le principe anthropique, l'univers que nous connaissons présente les caractéristiques que nous lui découvrons *parce que nous existons*. Dans

tout univers construit selon des règles différentes, où par exemple les grandes constantes de la physique seraient autres, la vie n'aurait sans doute pas pu se développer et par conséquent l'humanité et la conscience. John T. Wheeler, l'un des plus brillants théoriciens de la physique moderne et le créateur de la géomérodynamique, adopte le point de vue de la mécanique quantique selon lequel la réalité est ce qui est observé. Il le pousse à son extrême conséquence en proposant que pour qu'un univers (entre tous les univers possibles) soit réel, il faut qu'il évolue de telle sorte que des observateurs puissent apparaître. Il est donc conduit à écarter le point de vue classique selon lequel la vie, la conscience et la possibilité d'observer sont des accidents survenus dans un univers indépendant de ses observateurs et défend la thèse que « la mécanique quantique nous amène à prendre au sérieux et à explorer le point de vue. Exactement opposé selon lequel l'observateur est aussi nécessaire à la création de l'univers que l'univers l'est à la création de l'observateur<sup>(6)</sup> ». S'il existe quelque chose plutôt que rien, c'est parce que nous sommes là. Le couple observateur-observé constituerait l'une des grandes symétries inscrites dans la trame même de la réalité. Nous serions l'une des conditions d'existence de l'univers, à moins d'être ses créateurs.

Les écrivains de science-fiction n'ont pas encore, à ma connaissance du moins, exploité ces vertigineuses conceptions. Peut-être dériveront-ils d'une interprétation particulière de la mécanique quantique, celle dite des Mondes Divergents (Many-Worlds Interprétation) une réponse au paradoxe de Wheeler et à celui du plus grand des ordinateurs. Voici une timide suggestion : une expédition circule de monde parallèle en monde parallèle et débarque dans le nôtre où elle révèle aux humains ébahis que leur univers est le seul où il y ait selon toute probabilité un dieu. En effet, partout ailleurs, la probabilité est très grande, compte tenu des conditions locales, pour que la vie soit apparue sans l'intervention d'un dieu. Mais pas dans notre univers qui est si remarquablement agencé qu'il est plus simple, plus économique et plus vraisemblable de postuler un principe organisateur que de s'en remettre aux effets du hasard et de la nécessité.

A moins que ce ne soit l'inverse et que notre univers soit le seul où soit apparue la théologie parce que Dieu y est absent alors que partout ailleurs il est évidence.

Gérard Klein.

# Robert Silverberg BONNES NOUVELLES DU VATICAN

*Le pape est dans la religion catholique le représentant de Dieu sur terre. Cette tâche demande d'immenses qualités. Si ces qualités étaient réunies dans une créature artificielle, un robot doué de surcroît du libre arbitre, pourquoi cet enfant des hommes d'un genre un peu particulier ne pourrait-il prétendre à la magistrature suprême ? Dans cette nouvelle, Robert Silverberg rend une sorte d'hommage à l'infinie capacité d'adaptation de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine.*

LE jour tant attendu de tous est arrivé : ce matin, le cardinal robot va enfin être élu Pape. L'issue ne fait plus aucun doute désormais. Le conclave est resté plusieurs jours dans l'impasse à cause des plaidoyers obstinés du cardinal Asciuga et du cardinal Carciofo de Gênes, mais le bruit court qu'un compromis est en bonne voie. Toutes les factions se sont à présent entendues sur le choix du robot. J'ai lu ce matin dans *l'Osservatore Romano* que l'ordinateur du Vatican a lui-même pris part aux délibérations en soutenant vigoureusement la candidature du robot. Il n'y a pas lieu de s'étonner, je présume, de cette manifestation de fidélité entre machines. Pas plus qu'il n'y a lieu de s'en affliger. Nous ne devons surtout pas nous en affliger.

« Chaque ère a le Pape qu'elle mérite », a observé avec quelque amertume l'évêque FitzPatrick, au petit déjeuner, ce matin. « Il est certain que le Pape qui convient à notre époque est un robot. Dans un avenir proche ou lointain, il sera peut-être souhaitable que le Pape soit une baleine, une automobile, un chat ou une montagne. » L'évêque FitzPatrick fait bien ses deux mètres, et il arbore habituellement une mine morbide et contrite. Aussi nous est-il impossible de déterminer si une expression de ce genre particulièrement prononcée reflète un désespoir existentiel ou une placide résignation. Il y a bien des années, c'était la vedette de la Sainte Croix, l'équipe de basket du championnat. Il est venu à Rome pour un travail de recherche sur une biographie de saint Marcel.

Installés à la terrasse d'un café non loin de la place Saint-Pierre, nous assistons depuis un certain temps déjà au déroulement de cet événement qu'est l'élection du Pape. Voilà qui constitue pour chacun

de nous un dividende inattendu de notre séjour à Rome. En effet, l'ancien Pape paraissait jouir d'une bonne santé, et nous n'avions donc aucune raison de nous douter qu'un successeur dût lui être choisi cet été.

Chaque matin, un taxi vient nous prendre à notre hôtel près de la Via Veneto et nous nous installons à nos places habituelles autour de « notre » table. De nos chaises, nous bénéficions d'une excellente vue sur la cheminée du Vatican d'où s'élève la fumée des bulletins de vote qui se consomment : de la fumée noire si l'on n'a pas élu de Pape, de la fumée blanche si le conclave a abouti. Luigi, le patron et principal serveur, nous apporte automatiquement nos boissons préférées : un Fernet-Branca pour l'évêque FitzPatrick, un Campari-soda pour le rabbin Mueller, un café turc pour Miss Harshaw, une citronnade pour Kenneth et un Pernod avec glaçons pour moi. Chaque jour, nous payons l'addition à tour de rôle, mais Kenneth s'est arrangé pour ne rien déboursier depuis le début de notre guet. Hier, quand Miss Harshaw a payé, elle a vidé son porte-monnaie et il lui manquait trois cent cinquante liras ; il ne lui restait que des chèques de voyage de cent dollars. Nous nous sommes tous tournés vers Kenneth, mais il a tranquillement continué de siroter sa citronnade. Après un court instant de tension, le rabbin Mueller a sorti une pièce de cinq cents liras et, d'un geste irrité, l'a flanquée sur la table. Il faut dire que le rabbin est réputé pour son caractère impulsif et son ton véhément. Il a vingt-huit ans et porte généralement une soutane écossaise à la mode et des lunettes mercurisées ; il aime répéter à qui veut l'entendre qu'il n'a jamais fait de *barmitzvah*(7) pour ses fidèles du comté de Wicomico, dans le Maryland. Il est intimement convaincu que ce rite est aussi vulgaire que désuet, et confie invariablement tous ses *barmitzvahs* à une organisation licenciée d'ecclésiastiques itinérants qui s'en charge moyennant une commission. Le rabbin Mueller est une autorité en matière d'anges.

Nous ne sommes pas tous d'accord. En effet, si l'évêque FitzPatrick, le rabbin Mueller et moi-même souhaitons que le nouveau Pape soit un robot, Miss Harshaw, Kenneth et Beverly s'opposent à cette idée. Il est intéressant de noter que nos deux hommes d'Église, l'un d'un âge avancé et l'autre très jeune, soutiennent de concert ce remarquable affront à la tradition, alors que ce n'est pas le cas des trois jeunes « sans préjugés » que comprend notre groupe.

Je ne saurais dire quelles raisons motivent ma présence au rang des progressistes. Je suis un homme d'âge mûr, aux mœurs solidement établies. Qui plus est, je ne me suis jamais préoccupé des agissements de l'Église. Je connais mal les dogmes du catholicisme et ignore tout des récents courants de pensée qui circulent au sein de l'Église. Et

pourtant, depuis le début du conclave, je souhaite l'élection du robot.

Pourquoi ? Je me le demande. Est-ce parce que l'image d'une créature de métal sur le trône de saint Pierre stimule mon imagination et excite mon sens de l'incongru ? En d'autres termes, ma prise de position en faveur du robot n'est-elle qu'une question d'esthétique ? Ou bien découle-t-elle plutôt de ma faiblesse morale ? Est-ce que je pense, secrètement, que ce geste achètera la bienveillance des robots ? Est-ce que je me dis au fond de moi-même : « Qu'on leur donne la papauté et ils ne demanderont plus rien pendant un bon bout de temps » ? Non. Je ne puis me croire capable de calculs aussi indignes. Peut-être suis-je pour le robot parce que je suis exceptionnellement sensible aux besoins des autres.

« S'il est élu, observe le rabbin Mueller, il prévoira un accord immédiat sur les partages de temps avec le Dalaï Lama et un système de connexion réciproque avec le programmeur principal de l'Église orthodoxe grecque. Je me suis laissé dire qu'il fera également des propositions d'ordre œcuménique au rabbinat, ce qui nous intéresse évidemment au plus haut point.

– Selon, moi, il ne fait pas de doute que les coutumes et pratiques de la hiérarchie vont subir de nombreuses modifications, déclare l'évêque FitzPatrick. Nous pouvons nous attendre, par exemple, à une amélioration des techniques de regroupement de l'information, étant donné que l'ordinateur du Vatican sera appelé à jouer un rôle bien plus important à la Curie. Pour illustrer ce...

– C'est une idée absolument horrible », fait Kenneth avec dégoût. Il est jeune ; ses cheveux sont blancs et ses yeux roses. Ses vêtements ne sont pas du meilleur goût. Beverly est sa femme ou bien sa sœur. Elle ne parle pas beaucoup. Avec une brusquerie agressive, Kenneth fait un signe de croix en murmurant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Automate. » Miss Harshaw pouffe de rire mais ravale vite son irrespect lorsqu'elle voit mon air désapprouvateur.

Peu enthousiaste, mais sans relever l'interruption dont il vient d'être victime, l'évêque FitzPatrick poursuit : « Pour illustrer ceci, je vais vous donner quelques chiffres que j'ai trouvés hier dans le journal *Oggi*. Au cours des cinq dernières années, selon un porte-parole des *Missiones Catholicae*, le nombre des membres de l'Église de Yougoslavie est passé de 19 381 403 à 23 501 062. Or, le recensement gouvernemental de l'an dernier révèle que la Yougoslavie compte 23 575 194 habitants. Ce qui ne laisse que 74 132 personnes pour toutes les autres congrégations religieuses et non religieuses. Connaissant l'importance de la population musulmane en Yougoslavie, je me suis dit que les statistiques publiées étaient peut-être erronées et

j'ai consulté l'ordinateur de Saint-Pierre, qui m'a informé que – l'évêque s'interrompt, le temps de sortir un long relevé qu'il déplie sur presque toute la surface de la table –, que le dernier recensement des fidèles en Yougoslavie, établi voici un an et demi, fait état du chiffre de 14 206 198. Il y a donc eu une surestimation de 9 294 864, ce qui est absurde. Et on l'a conservée, ce qui mérite la damnation.

– A quoi ressemble-t-il ? s'enquiert Miss Harshaw. Quelqu'un en a-t-il la moindre idée ?

– Il est comme les autres, affirme Kenneth. Une boîte de métal brillante avec des roues en bas et des yeux en haut.

– Vous ne l'avez même pas vu, lance l'évêque FitzPatrick. Je trouve que ce n'est pas honnête de votre part de juger que...

– Ils sont tous pareils, reprend Kenneth. Quand on en a vu un, on les a tous vus. Des boîtes brillantes. Des roues. Des yeux. Et des voix qui leur sortent du ventre comme des rots mécanisés. » Kenneth affecte un haut-le-corps délicat. « C'est plus que je n'en puis supporter. Si nous reprenions une tournée, qu'en dites-vous ? »

Le rabbin Mueller déclara alors : « Il se trouve que je l'ai vu de mes propres yeux.

– Est-ce *vrai* ? » s'exclame Beverly.

Kenneth la regarde, dépit. Approche Luigi, qui apporte un autre plateau de verres pour tout le monde. Je lui tends un billet de cinq mille livres. Le rabbin Mueller enlève ses lunettes de soleil et embue d'un souffle les verres au reflet éclatant. Il a de petits yeux, d'un gris aqueux, et est affecté d'un sérieux strabisme. Il dit : « Le cardinal était le principal orateur du Congrès mondial des juifs l'automne dernier, à Beyrouth. Le thème était « L'œcuménisme cybernétique et l'homme contemporain ». J'y participais. Je peux vous dire que Son Éminence est grande et distinguée, qu'elle a une voix parfaite et un sourire sympathique. Il y a dans son style quelque chose de mélancolique qui me rappelle énormément notre ami l'évêque ici présent. Ses gestes sont gracieux et son esprit alerte.

– Mais il est monté sur roues, non ? persiste Kenneth.

– Sur chenilles, réplique le rabbin en foudroyant son interlocuteur d'un regard d'une fierté dévastatrice, avant de remettre ses lunettes. Des chenilles, comme les tracteurs. Mais je ne pense pas que sur le plan spirituel, les chenilles soient inférieures aux pieds ni, dans ce cas précis, aux roues. Si j'étais catholique, je serais heureux d'avoir un homme comme lui pour Pape.

– Pas un homme », glisse Miss Harshaw. Une touche de frivolité pénètre sa voix chaque fois qu'elle s'adresse au rabbin Mueller. « Un



robot. N'oubliez pas que c'est un robot !

– Un *robot* comme lui pour Pape, alors », rectifie le rabbin Mueller en haussant les épaules. Il lève son verre. « Au nouveau Pape !

– Au nouveau Pape ! » répète avec entrain l'évêque FitzPatrick.

Luigi se précipite. Kenneth le renvoie d'un geste. « Minute, proteste-t-il, l'élection n'est pas terminée. Comment pouvez-vous être aussi sûrs ?

– *L'Osservatore Romano*, dis-je, indique dans l'édition de ce matin que c'est aujourd'hui que tout doit se décider. Le cardinal Carciofo a accepté de se désister en sa faveur, contre la promesse d'une attribution de temps réel plus généreuse quand le consistoire déterminera le nouvel horaire des ordinateurs, l'an prochain.

– Autrement dit, il s'est fait graisser la patte », lance Kenneth.

– L'évêque FitzPatrick secoue gravement le chef. « Vos affirmations sont bien trop sévères, mon fils. Cela fait maintenant trois semaines que nous nous trouvons sans Saint-Père. Selon la volonté divine, nous devons avoir un Pape. Et le conclave, qui n'est pas en mesure de faire son choix entre le cardinal Carciofo et le cardinal Asciuga, va à l'encontre de cette Volonté. C'est pourquoi nous devons au besoin transiger avec les réalités de notre époque, de manière à ne pas bafouer plus longtemps la Volonté du Seigneur. Ce serait pécher que de prolonger les palabres du conclave. Et en sacrifiant ses ambitions personnelles, le cardinal Carciofo n'a pas eu un geste aussi égoïste qu'on voudrait bien le croire. »

Kenneth continue de critiquer les motifs du désistement de ce pauvre Carciofo, et Beverly ne manque pas d'applaudir à chacune de ses pointes cruelles. A plusieurs reprises, Miss Harshaw déclare qu'elle refuse de rester membre d'une Église dont le chef serait une machine. Sans doute écœuré par la discussion, j'écarte ma chaise de la table pour avoir une meilleure vue du Vatican. En ce moment, les cardinaux sont réunis dans la chapelle Sixtine. Comme j'aimerais m'y trouver ! Quels splendides mystères se déroulent en ce lieu ténébreux et magnifique ! Tous les princes de l'Église sont à présent assis sur leurs petits trônes surmontés d'un dais violet. Devant chaque trône brille un cierge de cire grasse. Les maîtres de cérémonie s'avancent solennellement dans la vaste salle, portant les corbeilles d'argent qui contiennent les bulletins vierges. Les corbeilles sont déposées sur la table devant l'autel. Un à un, les cardinaux vont à la table, prennent un bulletin et retournent à leurs pupitres. Maintenant, ils lèvent leurs plumes d'oie et se mettent à écrire : « Je, soussigné cardinal..., élis au Pontificat Suprême le Très Révérend Cardinal... » Quel est le nom qu'ils inscrivent ? Est-ce Carciofo ? Est-ce Asciuga ? Est-ce celui de

quelque prélat obscur et ratatiné d'Heidelberg ou de Madrid, le choix désespéré de la faction anti-robot ? Ou bien sont-ils en train d'écrire son nom ? Les plumes qui grattent le papier font du bruit à l'intérieur de la chapelle. Les cardinaux complètent leur bulletin, ils en collent le bord, ils le plient, le replient et le replient encore avant d'aller le glisser dans l'énorme calice d'or posé sur l'autel. C'est ce qu'ils font chaque matin et chaque après-midi depuis des jours, depuis que le conclave est dans l'impasse.

« Il y a quelques jours, observe Miss Harshaw, j'ai lu dans *l'Herald Tribune* qu'une délégation de deux cent cinquante jeunes robots catholiques de l'Iowa attend à l'aéroport de Des Moines des nouvelles de l'élection. Un vol charter est prêt à partir si leur candidat est élu, et ils ont l'intention de solliciter la première audience publique du Saint-Père.

– Il est certain, admet l'évêque FitzPatrick, que son élection attirera un bon nombre de gens d'origine synthétique dans le giron de l'Église.

– Et qu'en même temps elle chassera toute une foule de gens en chair et en os, siffle Miss Harshaw.

– J'en doute, rétorque l'évêque. Évidemment, au début, il en est parmi nous qui se sentiront émus, outrés, blessés ou lésés. Mais ces réactions finiront par passer. La bonté *foncière* du nouveau Pape, à laquelle le rabbin Mueller a déjà fait allusion, prévaudra. D'autre part, je suis convaincu que les jeunes du monde entier qui se passionnent pour la technologie seront encouragés à rejoindre l'Église. Des vocations religieuses vont irrésistiblement s'éveiller à travers le monde.

– Vous imaginez-vous deux cent cinquante robots en train de ferrailler à l'intérieur de Saint-Pierre-de-Rome ? » accuse Miss Harshaw.

Je contemple le lointain Vatican. Le soleil du matin est éblouissant, mais les cardinaux, rassemblés et coupés du monde, ne peuvent jouir de ses rayons enjoués. Ils ont tous voté maintenant. Les trois cardinaux que le sort a désignés pour surveiller le vote de ce matin se sont levés. L'un d'eux soulève le calice et le secoue pour mélanger les bulletins, puis le pose sur la table, devant l'autel. L'un de ses collègues prend les bulletins et commence à les compter. Il s'assure que leur nombre correspond bien à celui des cardinaux présents. Les bulletins sont ensuite placés dans un ciboire qui contient d'ordinaire le pain béni de la messe. Le premier scrutateur retire un bulletin, le déplie, lit ce qui est inscrit dessus, le passe au second scrutateur qui le lit à son tour et le passe au troisième qui lit le nom à haute voix. Asciuga ? Carciofo ? Un autre ? *Le sien* ?

Le rabbin Mueller parle d'anges. « Et puis, il y a les Anges du Trône qu'on appelle en hébreu *arelim* ou *ophanim*. Ils sont au nombre de soixante-dix, et réputés notamment pour leur loyauté. Parmi eux se trouvent les anges Orifiel, Zabkiel, Jophiel, Ambriel, Tychagar, Carael, Orphaniel, Quelamia, Paschar, Boël et Raum. Certains, qui ne résident plus aux cieux, font partie des anges déchus de l'enfer.

– Comme preuve de constance, il y a mieux, observe Kenneth.

– Il y a aussi, reprend le rabbin, les Anges de la Présence qui semblent avoir été circoncis lors de leur création. Ce sont Michael, Metatron, Suriel, Sandalphon, Uriel, Saragael, Astanphaeus, Phanuel, Jehoël, Zagzagael, Yefetiah et Akatrael. Mais je crois que dans tout le groupe, mon préféré est l'Ange de la Luxure, dont il est question dans le *Bereshith Rabba* 85 du Talmud. Il y est dit qu'au moment où Judas allait mourir... »

A l'heure qu'il est, ils ont sans doute terminé le décompte des votes. Une immense foule s'est rassemblée sur la place Saint-Pierre. Le soleil fait étinceler des centaines, sinon des milliers de crânes d'acier. Ce doit être un jour merveilleux pour la population robot de Rome. Mais la plupart des fidèles massés sur la place sont des êtres de chair et d'or, de vieilles femmes en noir, des pickpockets jeunes et sveltes, des gosses avec des chiots, des vendeurs de saucisses ventripotents et un bel assortiment de poètes, de philosophes, de généraux, de législateurs, de touristes et de pécheurs. Alors, le résultat ? Nous n'allons pas tarder à obtenir la réponse. Si aucun candidat n'a recueilli la majorité, ils mélangeront les bulletins avec de la paille humide avant de les jeter dans la chaudière de la chapelle, et la cheminée crachera une fumée noire. Mais si un Pape a été élu, la paille sera sèche et la fumée blanche.

Ce rite a d'agréables résonances ; il me plaît. Il me procure le genre de satisfaction que l'on retire généralement d'une œuvre d'art parfaite : disons, le chœur de *Tristan*, ou bien les dents de la grenouille dans *La Tentation de saint Antoine* de Bosch. J'attends l'issue avec une intense concentration. Je suis certain du résultat, je sens déjà s'éveiller en moi d'irrésistibles élans religieux. Ce qui ne m'empêche pas d'éprouver en même temps un curieux sentiment de nostalgie pour l'époque où les papes étaient faits de chair et d'os. Demain, les journaux ne publieront pas d'interviews de la vénérable mère du Saint-Père, en Sicile, ou de son frère cadet à San Francisco. Et cette grande cérémonie de l'élection aura-t-elle jamais lieu une nouvelle fois ? Aurons-nous besoin un jour d'un autre Pape, quand celui qui va nous être donné peut être si aisément réparé ?

Ah ! la fumée blanche ! Voici l'instant de la révélation !

Une silhouette émerge sur le balcon central de la façade de Saint-Pierre-de-Rome, étale un surplis d'or et disparaît. L'ardente lumière qui glisse sur le tissu fouette l'œil. Cela me rappelle la lune glaciale embrasant la mer à Castellamare, ou mieux, le soleil de midi au feu renvoyé par le torse des indigènes des Caraïbes, sur la côte de Saint-Jean. Une deuxième silhouette, toute d'hermine et de vermeil, vient de faire son apparition sur le balcon. « L'archidiacre », me souffle l'évêque FitzPatrick. Certaines personnes se sont déjà évanouies. Luigi, debout près de moi, suit le déroulement de l'événement sur un petit poste de radio, Kenneth s'insurge : « Tout a été combiné à l'avance. » Le rabbin lui enjoint de se taire. Miss Harshaw se met à sangloter. Beverly récite à voix basse un acte de foi, non sans quelques interversions. Pour moi, c'est un instant merveilleux. L'instant le plus véritablement contemporain que j'aie jamais connu.

La voix amplifiée de l'archidiacre proclame : « Je vous annonce une grande joie. Nous avons un Pape. »

Une rumeur s'élève dans la foule et s'enfle quand l'archidiacre déclare au monde entier que le Pontife qui vient d'être choisi est bien ce cardinal-là, cette personne noble et distinguée, ce personnage mélancolique et austère dont nous attendons depuis si longtemps l'élévation au Saint-Siège. « Il a fait sien, clame l'archidiacre, le nom de... »

Dans le brouhaha général, je n'entends rien. Je me tourne vers Luigi. « Qui ? Quel nom ? »

– Sisto Settimo », me répond-il.

Oui, et le voici, le Pape Sixte VII, comme il nous faut désormais le nommer. Une minuscule silhouette revêtue de la chasuble de drap d'or et d'argent, les bras tendus vers la multitude, et... oui ! le soleil étincelle sur ses joues, sur son noble front ; on distingue l'éclat de l'acier poli. Luigi est déjà à genoux ; je m'agenouille à côté de lui. Miss Harshaw, Beverly, Kenneth et le rabbin lui-même m'imitent, car, n'en doutons pas, l'événement est exceptionnel. Le Pape s'avance sur le balcon. A présent, il adresse à la ville et au monde entier la traditionnelle bénédiction apostolique. « Le Nom de Dieu est notre salut », déclare-t-il d'un ton grave. Il actionne les réacteurs de lévitation logés sous ses bras ; même à cette distance, j'aperçois les deux petites bouffées de fumée. De la fumée blanche, une fois de plus. Il commence à s'élever dans les airs. « Que le Dieu Tout-Puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénissent. » Sa voix roule majestueusement jusqu'à nous. Son ombre s'étend à travers toute la place. Il monte et monte jusqu'à disparaître de notre vue. Kenneth tapote Luigi sur l'épaule. « Une autre tournée », dit-il en pressant un

gros billet dans la paume charnue du patron. Mgr FitzPatrick est en larmes. Le rabbin Mueller prend Miss Harshaw dans ses bras. A mon avis, le nouveau Pontife a entamé son règne sous d'excellents auspices.

Traduit par PHILIPPE HUPP

*Good News from the Vatican.*

# Arthur C. Clarke L'ETOILE

*La foi religieuse peut résister à la science et parfois faire bon ménage avec elle. Il est donc vraisemblable que les astronefs de l'avenir transporteront comme les navires du passé des religieux en quête de connaissances et, peut-être, d'arguments apologétiques. Le piège que leur tend le Dieu de Clarke est subtil : et si la preuve même, tant attendue, de l'existence de ce Dieu révélait que Dieu n'est pas bon ?*

IL y a trois mille années-lumière d'ici au Vatican. Jadis, je croyais que les voyages spatiaux n'influençaient en rien la foi. Je croyais même que les cieux proclamaient la gloire de l'œuvre de Dieu. Maintenant que j'ai vu cette œuvre, ma foi est mise à rude épreuve.

Je contemple le crucifix au mur de la cabine au-dessus du calculateur Mark VI et pour la première fois de ma vie je me demande si ce n'est plus rien qu'un symbole vide de sens.

Je n'en ai parlé à personne encore, mais on ne peut cacher la vérité. Les faits sont là et tout le monde pourra en prendre connaissance à l'aide des innombrables kilomètres de bandes magnétiques et des milliers de photographies que nous rapportons sur Terre. D'autres savants pourront les interpréter aussi facilement que moi, plus facilement même, selon toute probabilité. Ce n'est pas moi qui irais approuver cette altération de la vérité qui a si souvent porté préjudice à mon ordre autrefois.

L'équipage est déjà suffisamment démoralisé, je me demande comment ces hommes vont prendre cette dernière marque de l'ironie du destin. Peu d'entre eux ont une foi religieuse, cependant ils n'auront pas de plaisir à utiliser cette arme définitive dans leur guerre contre moi, cette guerre privée, sans animosité, mais aux motifs extrêmement sérieux, qui dure depuis que nous avons quitté la Terre. Cela les amusait d'avoir un jésuite pour astrophysicien en chef. Le docteur Chandler, par exemple, n'a jamais pu s'en remettre. (Pourquoi les médecins sont-ils toujours des athées notoires ?) Nous nous rencontrions parfois sur le pont qui nous sert d'observatoire, où l'éclairage est toujours très discret si bien que les étoiles y brillent dans toute leur splendeur. Il m'abordait dans la pénombre et restait à contempler, par le grand hublot ovale, le ciel qui glissait doucement

autour de nous, tandis que le vaisseau tournoyait sur lui-même, car nous n'avions pas pris la peine de corriger le mouvement secondaire de rotation.

« Eh bien, mon Père, disait-il, ça continue ainsi sans jamais s'arrêter, et peut-être bien que Quelque Chose est à l'origine de tout cela. Mais comment vous pouvez croire que ce Quelque Chose s'intéresse tout spécialement à nous et à notre malheureux petit monde, c'est ce qui me dépasse. » Puis la discussion commençait, tandis que les étoiles et les nébuleuses dansaient autour de nous leur ballet silencieux, infinité d'arcs lumineux derrière l'impeccable transparence du hublot d'observation en matière plastique.

C'était, je crois, l'incongruité apparente de ma situation qui amusait l'équipage, très certainement. C'était en vain que je parlais de mes trois communications dans la *Revue d'astrophysique* et de mes cinq autres dans les *Études mensuelles de la société royale*. Je leur rappelais que notre ordre est depuis longtemps célèbre pour ses travaux scientifiques. Si nous sommes peu nombreux aujourd'hui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle nous avons apporté des contributions à l'astronomie et à la géophysique hors de proportion avec notre petit nombre.

Mon rapport sur la nébuleuse *le Phénix* va-t-il mettre fin à nos mille années d'histoire ? Je crains qu'il ne mette fin à bien autre chose encore.

Je ne sais qui a donné ce nom à la nébuleuse, mais c'est un nom qui ne me semble pas lui convenir. S'il contient une prophétie, on ne pourra pas le vérifier avant plusieurs milliards d'années. Même le terme de « nébuleuse » est trompeur : il s'agit d'un astre beaucoup plus petit que ces formidables nuages de brume que sont les futures étoiles, disséminés sur toute l'étendue de la Voie Lactée. De fait, à l'échelle cosmique, la nébuleuse *le Phénix* est un astre insignifiant, une enveloppe de gaz ténue entourant une unique étoile.

Ou, du moins, ce qui reste d'une étoile...

Le portrait de Loyola par Rubens, pendu au-dessus des graphiques du spectrophotomètre, semble me regarder d'un air narquois. Qu'auriez-vous fait à ma place, mon Père, de ce savoir dont je suis le détenteur, si loin de ce petit monde qui était le seul univers que vous connaissiez ? Votre foi eût-elle été assez forte pour relever ce défi ? La mienne ne l'est pas.

Votre regard va très loin, mon Père, mais j'ai fait un voyage qui m'a emmené à des distances qui dépassent tout ce que vous pouviez imaginer il y a mille ans quand vous avez fondé notre ordre. Aucun autre vaisseau de reconnaissance n'a jamais été si loin de la Terre. Nous sommes aux confins mêmes de l'univers exploré. Notre mission

était d'atteindre la nébuleuse *le Phénix*. Elle a réussi et nous voici de retour vers la Terre, écrasés du fardeau de notre découverte. Je voudrais que vous puissiez alléger ce fardeau qui me pèse sur les épaules, mais je vous appelle en vain à travers les siècles et les années-lumière qui nous séparent.

On lit aisément les mots inscrits sur le livre que vous tenez à la main, AD MAJOREM DEI GLORIAM : le message est là, mais c'est un message auquel je ne parviens plus à croire. Y croiriez-vous encore si vous aviez pu voir ce que nous avons trouvé ?

Nous savions, bien sûr, ce qu'était la nébuleuse *le Phénix*. Tous les ans, dans notre seule galaxie, plus de cent étoiles explosent. Elles flamboient pendant quelques heures ou quelques jours avec un éclat mille fois supérieur à leur éclat normal avant de s'éteindre et de mourir. Telles sont les novae ordinaires, désastres banals de l'univers. J'ai établi le spectrogramme et les courbes de l'intensité lumineuse de plusieurs d'entre elles depuis que je travaille à l'observatoire lunaire.

Mais trois ou quatre fois en mille ans se produit quelque chose auprès duquel une nova devient un événement tout à fait insignifiant.

Quand une étoile devient une supernova, elle peut, pendant une très courte durée, atteindre à un éclat supérieur à celui de tous les soleils de la galaxie ensemble. Les astronomes chinois ont observé de phénomène en 1054, sans pouvoir l'expliquer. Cinq siècles plus tard, en 1572, une supernova flamboya dans Cassiopée avec une telle intensité qu'elle fut visible dans le ciel diurne. On en a observé trois autres depuis, au cours de ces mille dernières années.

Notre mission avait pour but de visiter les vestiges de l'une de ces catastrophes, de retrouver les événements qui y avaient conduit, et, si possible, d'en découvrir les causes. Nous avons pénétré dans la nébuleuse à travers les couches concentriques de gaz qui avaient été projetées par l'explosion six mille ans auparavant et qui, cependant, étaient encore en expansion. Elles étaient toujours brûlantes et irradiaient encore une lumière violette intense, mais beaucoup trop ténues pour nous mettre en danger. Quand l'étoile avait explosé, ses couches extérieures de gaz avaient été entraînées à une vitesse telle qu'elles étaient complètement sorties de son champ de gravitation. Elles formaient maintenant une enveloppe assez vaste pour contenir un millier de systèmes solaires, et, en son centre, brûlait cette chose minuscule et fantastique qu'était devenu le Soleil d'antan, une naine blanche plus petite que la Terre, et qui pesait cependant un million de fois plus.

Nous avançons parmi l'embrasement des couches successives de gaz, et la nuit interstellaire avait disparu. Nous nous dirigeons vers le



centre d'une bombe cosmique, dont la détonation s'était produite plusieurs millénaires auparavant et dont les particules incandescentes étaient encore projetées en tous sens. L'ampleur gigantesque de l'explosion, et aussi le fait que les débris emplissaient un volume d'espace qui s'étendait sur plusieurs milliards de kilomètres, ôtaient toute possibilité de percevoir un mouvement quelconque. Il eût fallu des décennies avant qu'on puisse déceler sans instrument la direction de ces langues de feu et de ces tourbillons de gaz tourmentés, et cependant on ne pouvait pas ne pas avoir la sensation écrasante d'une formidable expansion.

Nous avons vérifié la direction générale plusieurs heures auparavant, et nous progressions lentement en direction de cette terrible petite étoile. Jadis, elle avait été un soleil comme le nôtre, mais elle avait gaspillé en quelques heures l'énergie qui aurait dû la faire briller pendant des millions d'années. Elle était maintenant avaricieusement racornie, et mettait de côté ses ressources comme pour essayer de se punir de sa jeunesse prodigue. Personne ne comptait sérieusement trouver là des planètes. S'il y en avait eu avant l'explosion, la chaleur les avait réduites à de petits nuages de vapeur et leur substance s'était perdue dans la désintégration gigantesque de l'étoile elle-même. Nous fîmes pourtant les recherches d'usage, comme c'était notre habitude toutes les fois que nous approchions d'un soleil inconnu et nous découvrîmes tout de suite une unique petite planète qui gravitait à une très grande distance autour de l'étoile. Elle avait dû être le Pluton de ce système solaire avec une orbite aux confins de la nuit. Trop éloignée du soleil central pour avoir jamais connu la vie, son éloignement l'avait sauvée du destin de ses compagnes anéanties.

Le feu, passant sur elle, avait calciné ses roches et consumé l'enveloppe de gaz congelé qui avait dû la recouvrir avant la catastrophe. Nous débarquâmes, et nous découvrîmes le Caveau.

Ses constructeurs avaient fait en sorte que nous en fassions la découverte à coup sûr. Le repère monolithe qui se dressait au-dessus de l'entrée n'était plus qu'une colonne à demi fondue, mais dès les premières photos au téléobjectif nous sûmes qu'il s'agissait là du travail de l'intelligence. Quelques instants plus tard, nous décelâmes, enfouie dans la roche, la marque d'effets radioactifs capables de balayer tout un continent.

Même si le pylône au-dessus du Caveau avait été détruit, ce phénomène eût subsisté, signal immuable adressé aux étoiles, pour l'éternité ou presque. Notre vaisseau se dirigea vers cet énorme point central comme une flèche vers une cible.

Le pylône avait bien dû faire quinze cents mètres de haut à

l'origine, mais il avait maintenant l'air d'une bougie fondue dans une flaque de cire. Il nous a fallu une semaine pour perforer cette roche fondue, car nous n'avions pas l'équipement nécessaire à ce travail. Nous sommes astronomes, non pas archéologues, mais nous avons pu nous débrouiller avec les moyens du bord. Notre programme initial était oublié. Ce mausolée solitaire, dont la construction avait dû demander tant d'efforts à une distance aussi éloignée que possible de ce soleil voué à l'anéantissement, ne pouvait signifier qu'une seule chose : c'était là l'ultime pari sur l'immortalité d'une civilisation qui savait qu'elle allait disparaître.

Plusieurs générations d'hommes devront travailler pour étudier les trésors entassés dans le Caveau. Eux, ils ont eu tout le temps voulu pour préparer ces trésors car leur soleil a dû présenter des signes avertisseurs plusieurs années avant son explosion finale. Tout ce qu'ils souhaitaient sauvegarder, tout le fruit de leur génie, ils l'avaient apporté là, dans ce monde lointain, pendant les jours qui avaient précédé leur fin, dans l'espoir que quelque autre race le découvrirait et qu'ainsi ils ne seraient pas oubliés à jamais. Que n'ont-ils eu plus de temps, hélas !

Ils savaient voyager sans difficulté entre les planètes de leur propre système mais n'avaient pas encore trouvé le moyen de franchir les abîmes interstellaires et le système le plus voisin était à une centaine d'années-lumière du leur.

Même s'ils n'avaient pas été humains au point qu'on en demeure confondu, comme leurs sculptures le montrent, nous n'aurions pas pu ne pas les admirer et nous attrister de leur sort. Ils ont laissé des milliers de films et des machines pour les projeter ainsi que des explications par l'image, détaillées, grâce auxquels il ne sera pas difficile d'apprendre leur langue écrite. Nous avons étudié un grand nombre de ces films, et fait renaître, pour la première fois depuis six mille ans, la chaleur vivante et la beauté d'une civilisation qui, sur beaucoup de points, a dû être supérieure à la nôtre. Sans doute nous en ont-ils seulement montré les aspects les plus flatteurs, et on ne peut les en blâmer. Mais leur cadre de vie était plein de charme et l'architecture de leurs villes avait une grâce comparable à celle de nos plus belles cités. Nous les avons vus travailler ou se distraire, et les avons écoutés, par-delà les siècles, parler leur langue musicale. Une scène m'a frappé et je la vois encore : un groupe d'enfants sur une plage au sable étrangement bleu qui jouaient parmi les vagues, comme le font les petits Terriens.

Et, descendant dans cette mer, ce soleil qui répand encore sa chaleur amicale et créatrice de vie, et qui va bientôt les trahir et annihiler tout ce bonheur innocent.

Peut-être que si nous n'avions pas été si loin de chez nous, et si enclins à ressentir la solitude, nous n'aurions pas été aussi profondément émus. Beaucoup d'entre nous avaient déjà vu des vestiges de civilisations disparues sur d'autres mondes, mais jamais notre émotion n'avait été aussi poignante.

Cette tragédie est unique. L'extinction et la disparition d'une race, comme cela s'est souvent produit sur la Terre pour certaines nations et certains peuples, est une chose ; mais la destruction radicale d'une civilisation dans son plein épanouissement, qui ne laisse aucun survivant, en est une autre. Comment cela pourrait-il se concilier avec l'idée de la miséricorde de Dieu ?

C'est ce que m'ont demandé mes compagnons et j'ai tenté de leur fournir des explications. Vous auriez peut-être pu faire mieux, Père Loyola, mais je n'ai rien trouvé dans les *Exercitia Spiritualia* qui puisse m'aider.

Ce n'étaient pas de mauvaises gens. Je ne sais pas quels dieux ils adoraient, ou même s'ils avaient une religion quelconque. Mais je les ai regardés vivre par-delà les siècles, et je les ai observés, tandis qu'ils consacraient leurs dernières énergies à sauvegarder cette beauté qui est revenue à la vie sous mes yeux à la lumière de leur soleil amoindri.

Je connais les réponses que donneront mes collègues quand nous reviendrons sur la Terre. Ils diront que l'univers n'a ni fin ni dessein, et que, puisqu'une centaine de soleils explosent chaque année dans notre galaxie, en cet instant précis, quelque race est en train de mourir dans les profondeurs de l'espace. Ils diront qu'en fin de compte, il importe peu que cette race ait fait le bien ou le mal au cours de son existence, car la justice divine n'existe pas, parce que Dieu n'existe pas.

Cependant, bien sûr, ce que nous avons vu ne prouve rien de la sorte. Quiconque tient ce genre de raisonnement est entraîné par ses émotions, non pas par la logique. Dieu n'a pas besoin de justifier ses actes auprès de l'homme. Lui qui a construit l'univers peut le détruire quand bon Lui semble. C'est de l'orgueil, cela confine même dangereusement au blasphème, de dire ce qu'il devrait faire ou ne pas faire.

Cela j'aurais pu l'admettre, malgré toute l'horreur que l'on puisse éprouver à l'idée de mondes et de peuples jetés dans la fournaise. Mais il est un moment où même la foi la plus profonde ne peut que chanceler, et ce moment, à la suite de mes derniers calculs, je sais que j'y suis maintenant parvenu.

Nous ne pouvions pas évaluer, avant d'atteindre la nébuleuse, depuis combien de temps l'explosion avait eu lieu. Aujourd'hui,

d'après nos observations astronomiques et notre étude des roches de cette unique planète survivante, j'ai pu la dater exactement. Je sais en quelle année la lumière de ce brasier colossal est parvenue à la Terre. Je sais avec quel éclat la supernova, dont le cadavre va maintenant s'amenuisant à mesure que notre vaisseau s'éloigne, a jadis brillé dans notre ciel terrestre. Je sais comme elle a dû embraser l'est au ras de l'horizon avant le lever du soleil, comme un signe dans cette aube orientale.

Raisonnablement, on ne peut avoir aucun doute : le vieux mystère est enfin éclairci. Et pourtant, ô mon Dieu, il est tant d'autres étoiles que vous auriez pu choisir.

Était-il besoin de vouer cette race au feu pour que le symbole de sa fin brille au-dessus de Bethléem ?

Traduit par LUCE TERRIER.

*The Star.*

# Michael Moorcock VOICI L'HOMME

*Troisième nouvelle sulfureusement chrétienne de cette anthologie, Voici l'homme nous propose d'assister par la puissance de la machine à explorer le temps à la naissance du christianisme et en quelque sorte à la mise à l'épreuve de ses fondements historiques.*

IL n'a pas la puissance matérielle des dieux-empereurs ; il n'a qu'une suite de pêcheurs et d'habitants du désert. Ils lui disent qu'il est un dieu, et il les croit. Les admirateurs d'Alexandre disaient : « Nul ne peut le conquérir, il est donc un dieu. » Les adeptes de cet homme-là ne pensent rien du tout : il est leur acte de création spontanée. Et maintenant, il a pris leur tête, ce fou nommé Jésus de Nazareth.

Et il leur parla, disant : « En vérité, je vous le dis, *J'étais* Karl Glogauer, et maintenant, je suis le messie Jésus, le Christ. »

Et c'était vrai.

## I

La machine à voyager dans le temps était une sphère emplie d'un liquide laiteux au sein duquel flottait le voyageur, enfermé dans une combinaison de caoutchouc, respirant par un masque dont partait un tuyau menant à la paroi de la machine. En atterrissant, la sphère se fissa et le liquide laiteux se répandit dans la poussière, qui l'absorba lentement. Instinctivement, Glogauer se roula en boule tandis que le niveau du liquide diminuait, le déposant sur le doux revêtement intérieur de la sphère. Les instruments indéchiffrables restaient muets. La sphère roula sur elle-même, répandant les dernières gouttes de liquide par la fissure béante.

Les yeux de Glogauer s'ouvrirent un instant, puis se

refermèrent ; sa bouche s'ouvrit en une sorte de bâillement et sa langue s'agita, émettant un gémissement qui se transforma en un ululement.

Il s'entendit, et pensa : c'est le Verbe universel. Le langage de l'inconscient. Mais il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait.

Son corps s'engourdit et il frissonna. Sa traversée du temps n'avait pas été facile, et même l'épais fluide ne l'avait pas parfaitement protégé, bien qu'il lui eût sans nul doute sauvé la vie. Il avait certainement quelques côtes de cassées. Malgré la douleur, il rampa péniblement sur le plastique glissant pour gagner la fissure, par laquelle il apercevait un soleil éblouissant et un ciel semblable à de l'acier poli. Il sortit le haut de son corps, ferma les yeux devant la violence de la lumière, et perdit conscience.

C'était la fin du premier trimestre, en 1949. Il avait neuf ans, et était né deux ans après l'arrivée en Angleterre de son père, qui venait d'Autriche.

Dans la cour de récréation, les autres enfants hurlaient de rire. Non sans quelque appréhension, Karl s'était joint au jeu, déjà assez violent. Et maintenant, il pleurait.

« Laissez-moi ! Mervyn, arrête ! »

Ils l'avaient attaché, les bras écartés, au grillage entourant la cour. Le grillage ployait sous son poids, et un des poteaux menaçait de céder. Mervyn Williams, qui avait eu l'idée du jeu, se mit à secouer le poteau, agitant dangereusement le grillage auquel Karl était attaché.

« Arrête ! »

Voyant que ses cris ne faisaient que les encourager, il serra les dents et se tut.

Il laissa retomber la tête, feignant d'avoir perdu conscience. Les cravates dont les enfants s'étaient servis pour l'attacher lui coupaient la circulation. Ils semblèrent se calmer un peu.

« Vous êtes sûrs qu'il n'a rien ? murmura Molly Turner.

– Il fait semblant », répondit Williams, pas très sûr de lui.

Il sentit qu'ils le détachaient, défaisant maladroitement les nœuds. Il se laissa délibérément tomber à genoux, puis de tout son long sur le sol, face contre terre.

De très loin, car il commençait à se prendre à son jeu, il entendit leurs voix inquiètes.

Williams le secoua.

« Réveille-toi, Karl ! Arrête de faire l'idiot ! »

Il resta immobile, et perdit le sens du temps jusqu'à ce que la voix de Mr. Matson se fasse entendre, couvrant le murmure des enfants.

« On peut savoir ce que vous faites, Williams ?

– C'était un jeu, monsieur. Karl était Jésus, et nous l'avions attaché au grillage. C'est lui qui en avait eu l'idée, monsieur. Ce n'était qu'un jeu. »

Karl était tout engourdi, mais il se forçait à ne pas bouger et respirait à peine.

« Vous savez bien qu'il est fragile, Williams. Vous auriez dû faire attention.

– Je suis désolé, monsieur. Je regrette vraiment. » Williams semblait avoir des larmes dans la voix.

Karl sentit qu'on le soulevait. Il était triomphant.

On le portait. Sa tête et son côté lui faisaient tellement mal qu'il en avait la nausée. Il n'avait pas pu déterminer où la machine à voyager dans le temps l'avait emmené ; en tournant la tête, il put du moins se rendre compte que, à en juger par les vêtements de l'homme placé à sa droite, c'était au Moyen-Orient.

Son but avait été l'an 29 de notre ère, quelque part dans le désert entourant Jérusalem, non loin de Bethléem. L'emmenaient-ils à Jérusalem ?

Il se trouvait sur un brancard apparemment fait de peaux de bêtes ; cela semblait en tout état de cause indiquer qu'il se trouvait dans le passé. Deux hommes portaient le brancard sur leurs épaules, et d'autres marchaient sur les côtés. Cela sentait la sueur, la graisse de mouton et aussi une odeur qu'il ne put identifier, peut-être de moisi. Ils se dirigeaient vers une ligne de collines visible au loin.

Une secousse rendit la douleur intolérable, et, pour la seconde fois, il perdit conscience.

Il se réveilla brièvement en entendant des voix. Elles parlaient de toute évidence une forme d'araméen. Ce devait être la nuit, car il faisait très sombre. Ils ne marchaient plus. Sous lui, il y avait de la paille. Il se sentit soulagé. Il se rendormit.

*En ces temps-là, vint Jean-Baptiste, prêchant dans le désert de Judée, et disant, Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. Car c'est ici celui dont a parlé le prophète Esaïe, disant : La voix de celui qui crie dans*

*le désert. Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. Or ce même Jean avait son vêtement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins ; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. Ils vinrent à lui de Jérusalem, et de toute la Judée, et de toute la contrée entourant le Jourdain, et furent baptisés par lui dans le Jourdain, confessant leurs péchés.*

(Matthieu, 3,1-6.)

Ils le lavaient. Il sentait l'eau froide couler sur son corps nu. Ils avaient réussi à lui ôter sa combinaison protectrice. Du côté droit, l'on avait appliqué une épaisse couche de tissu sur ses côtes ; des sangles de cuir la maintenaient en place.

Il se sentait très faible et fiévreux, mais souffrait moins.

Il se trouvait dans un bâtiment, ou peut-être dans une grotte – il y avait trop peu de lumière pour s'en rendre compte – et était allongé sur un tas de paille saturé par l'eau que deux hommes, au-dessus de lui, continuaient à verser lentement de deux pots d'argile. C'étaient des hommes au visage sévère, avec des barbes fournies ; ils portaient des robes de laine.

Il se demanda s'il pourrait former une phrase qu'ils pourraient comprendre. Il avait une bonne connaissance de l'araméen écrit, mais n'était nullement sûr de sa prononciation.

Il s'éclaircit la gorge : « Où-être-ce-lieu ? »

Cessant de verser l'eau, ils plissèrent le front et secouèrent la tête.

« Je-cherche-un-Nazaréen-Jésus...

– Nazaréen. Jésus », répéta l'un des hommes, sans paraître comprendre le sens de ces mots. Il finit par hausser les épaules.

L'autre, toutefois, répéta à plusieurs reprises le terme « Nazaréen », comme s'il revêtait pour lui une signification particulière. Il murmura quelques mots à son compagnon, et se dirigea vers l'entrée de la salle.

Karl Glogauer essaya de nouveau de se faire comprendre du second homme :

« Quelle – année – l'empereur – romain – sur – le -trône – à – Rome ? »

Il se rendit compte que sa question était bien compliquée. Le Christ avait été crucifié la quinzième année du règne de Tibère, et c'était pourquoi il l'avait posée. Il essaya de la formuler plus simplement :

« Depuis-combien-Tibère-règne ?

– Tibère ! » répéta l'homme en plissant le front.



Glogauer avait une bonne oreille, et il essaya d'améliorer sa prononciation : « Tibère. L'empereur des Romains. Depuis combien d'années règne-t-il ? »

– Combien d'années ? » L'homme secoua la tête. « Je ne sais. »

Bien que la réponse fût décevante, Glogauer avait réussi à se faire comprendre. « Où se trouve ce lieu ? demanda-t-il.

– Dans le désert, au-delà de Macharée, répondit l'homme. Ne le sais-tu pas ? »

Macharée se trouvait au sud-est de Jérusalem, sur la rive opposée de la mer Morte. Il était certain qu'il se trouvait dans le passé, et dans la période correspondant au règne de Tibère, car l'homme avait reconnu le nom sans grande difficulté.

Son compagnon refit son apparition, accompagné d'un homme gigantesque, aux bras musclés et velus et au torse puissant. Il portait un grand bâton et était vêtu de peaux de bêtes. Il devait bien mesurer un mètre quatre-vingt-dix. Ses cheveux noirs et bouclés retombaient sur ses épaules, et sa barbe fournie couvrait tout le haut de sa poitrine. Ses mouvements étaient ceux d'un animal, et ses grands yeux marron au regard perçant examinaient attentivement Glogauer.

Il se mit à parler d'une voix profonde, mais trop rapidement pour que Glogauer pût le suivre. Ce fut au tour de ce dernier de secouer la tête.

Le grand homme s'accroupit à ses côtés. « Qui es-tu ? »

Glogauer ne répondit pas immédiatement. Il n'avait pas prévu qu'on le découvrirait de cette façon. Il avait eu l'intention de se déguiser en voyageur venu de Syrie, espérant que la différence d'accent déguiserait sa connaissance imparfaite de la langue. Il décida de s'en tenir à son histoire et de voir venir.

« Je suis du nord, dit-il.

– Pas d'Egypte ? » demanda l'homme sur un ton presque affirmatif. Glogauer se dit que si c'était ce qu'il croyait, autant jouer son jeu.

« Je suis venu d'Egypte il y a deux ans », répondit-il.

Le grand homme hocha la tête, apparemment satisfait. « Tu es donc un mage d'Egypte. C'est bien ce que nous pensions. Et ton nom est Jésus. Tu es le Nazaréen.

– Je *cherche* Jésus de Nazareth, rectifia Glogauer.

– Quel est ton nom, dans ce cas ? » L'homme paraissait déçu.

Glogauer ne pouvait pas donner son vrai nom. Cela leur aurait paru trop bizarre. Sous le coup d'une impulsion subite, il donna le prénom

de son père : « Emmanuel. »

L'homme inclina de nouveau la tête avec satisfaction, et répéta : « Emmanuel. »

Glogauer se rendit compte un peu tard que son choix avait été malheureux, car « Emmanuel » signifiait « Dieu avec nous » en hébreu, et revêtait certainement une signification mystique pour son interlocuteur.

« Et quel est ton nom ? » lui demanda-t-il.

L'homme se redressa et fixa sombrement Glogauer. « Tu ne me connais pas ? Tu n'as jamais entendu parler de Jean, dit le Baptiste ? »

Glogauer tenta de cacher sa surprise, mais Jean-Baptiste avait déjà senti que son nom lui était familier. Il secoua sa crinière noire. « Je vois que tu sais qui je suis. Eh bien, Mage, c'est le moment de décider, n'est-ce pas ?

– De décider quoi ? demanda Glogauer, inquiet.

– Il faut décider si tu es l'ami dont parlent les prophéties ou bien le faux prophète contre lequel Adonaï nous a mis en garde. Les Romains me livreraient aux mains de mes ennemis, les enfants d'Hérode.

– Pourquoi cela ?

Tu dois le savoir, car je parle contre les Romains qui asservissent la Judée, et contre les agissements illégaux d'Hérode, et j'annonce le jour où tous ceux qui ne sont pas justes seront détruits et où le royaume d'Adonaï sera restauré sur Terre, comme les anciens prophètes l'ont prédit. Je dis aux hommes : « Soyez prêts pour le jour où vous prendrez l'épée pour accomplir la volonté d'Adonaï. » Les impies savent que ce jour-là, ils périront, et ils voudraient me détruire. »

Malgré la force de ses mots, Jean avait parlé avec calme. Rien en lui n'indiquait la folie ou le fanatisme. On eût dit un vicaire anglican lisant un sermon dont le sens lui était devenu indifférent.

Karl Glogauer se rendit compte qu'en fait, il disait qu'il voulait soulever le peuple pour chasser les Romains et leur créature, Hérode, afin d'établir un régime plus « juste ». Le fait d'attribuer ce projet à « Adonaï » (un des noms donnés à Jéhova, signifiant « le Seigneur ») semblait, comme divers savants l'avaient supputé au XX<sup>e</sup> siècle, un moyen de lui donner un plus grand poids. Dans un monde où la politique et la religion étaient inextricablement liées, il fallait donner à ce plan une origine surnaturelle.

De fait, se dit Glogauer, il était fort probable que Jean croyait avoir reçu une inspiration d'origine divine – de l'autre côté de la Méditerranée, les Grecs discutaient toujours de l'origine de

l'inspiration : venait-elle du cerveau humain, ou y était-elle placée par les dieux ? Glogauer n'était pas davantage surpris que Jean le prit pour une sorte de magicien venu d'Égypte. Les circonstances de son arrivée avaient dû leur paraître extraordinairement surnaturelles, tout en étant parfaitement acceptables, surtout pour une secte comme celle des Esséniens, qui pratiquaient la mortification et le jeûne, et avaient sûrement l'habitude de voir apparaître des visions dans le désert surchauffé. Il était certain d'avoir été recueilli par les Esséniens, ces névrosés dont les ablutions rituelles – le baptême – et l'ascétisme, sans compter leur mysticisme presque paranoïaque qui leur faisait inventer des langages secrets et des choses de ce genre, étaient des preuves patentes de déséquilibre mental. Glogauer le psychiatre manqué se disait tout cela, certes, mais Glogauer l'homme était déchiré entre un rationalisme excessif et le désir de se laisser convaincre par ce mysticisme.

« Il faut que j'aille méditer, dit Jean en se tournant vers l'entrée de la grotte. Je dois prier. Tu resteras ici jusqu'à ce qu'une voix me guide. »

Il quitta la caverne d'un pas rapide.

Glogauer se laissa retomber sur la paille humide. Il voyait maintenant qu'il se trouvait dans une grotte de calcaire, dont l'atmosphère était étonnamment humide. Dehors, il devait faire très chaud. Il sentit le sommeil le gagner.

## II

Cinq années dans le passé. Près de deux mille ans dans l'avenir. Dans le lit chaud et humide de sueur, avec Monica. Une fois encore, une tentative de lui faire l'amour normalement s'était métamorphosée en cette série de petites déviations qui semblaient la satisfaire plus que tout le reste.

Mais leur vraie approche et son accomplissement étaient encore à venir. Comme de coutume, ils allaient être verbaux, et l'apogée de l'orgasme allait naître de la discussion et de la colère.

« Tu vas sans doute me dire que tu n'es de nouveau pas satisfait. » Elle accepta la cigarette allumée qu'il lui tendait dans l'obscurité.

« Ça va », dit-il.

Ils fumèrent un moment en silence.

Finalement, tout en sachant à quoi cela allait l'entraîner, il se mit à parler.

« C'est assez ironique, tu ne trouves pas ? » commença-t-il.

Il attendit sa réponse, mais celle-ci se fit attendre.

« Qu'est-ce qui est ironique ? finit-elle par demander.

– Tout ça. Tu passes tes journées à aider des gens atteints de névroses sexuelles à devenir normaux, et tes nuits, à avoir le même comportement qu'eux.

– Pas dans la même mesure. Tu sais bien que c'est une question de degré.

– C'est ce que tu dis. »

Il se tourna pour la regarder à la faible lumière venant de la fenêtre. Monica était rousse et très maigre, avec la voix calme et professionnellement séductrice de l'assistante sociale psychiatrique qu'elle était. Une voix douce, raisonnable et dénuée de sincérité. A de rares occasions, lorsqu'elle était particulièrement émue, sa voix donnait une idée de son vrai caractère. Ses traits ne semblaient jamais au repos, même lorsqu'elle dormait. Son regard était perpétuellement méfiant, et ses mouvements, rarement spontanés. Le moindre centimètre carré de son corps était protégé ; c'était sans doute la raison pour laquelle elle prenait si peu de plaisir à faire l'amour « normalement ».

« Tu es vraiment incapable de te laisser aller, n'est-ce pas ? dit-il.

– Oh ! la ferme, Karl. Si tu veux voir une épave névrosée, regarde-toi toi-même. »

Ils étaient tous deux des psychiatres amateurs – elle en tant qu'assistante sociale d'un service psychiatrique, et lui par ses lectures, bien qu'en fait il eût fait une année de psycho, du temps où il voulait devenir psychiatre. Ils utilisaient souvent la terminologie psychiatrique. Ils aimaient pouvoir mettre un nom sur les choses.

Il s'écarta d'elle pour chercher le cendrier sur la table de chevet, et s'entrevit dans le miroir de la coiffeuse. Il aperçut un libraire juif au teint jaunâtre, au regard intense, à la tête pleine d'images et d'obsessions non résolues, au corps plein d'émotions. Il sortait toujours perdant de ces discussions avec Monica. Verbalement, elle le dominait. Ces échanges lui paraissaient souvent plus pervers que leur façon de faire l'amour, où du moins son rôle était en général masculin. Alors qu'en fait, il était passif, masochiste, indécis. Même ses colères,

qui étaient fréquentes, étaient impuissantes. Monica avait dix ans de plus que lui, dix années d'amertume en plus. En tant que personne, elle était bien plus dynamique que lui, mais dans son travail, elle rencontrait surtout des échecs. Elle persévérait opiniâtement, devenant de plus en plus cynique en surface, tout en espérant toujours, sans doute, quelques réussites spectaculaires avec ses patients. Ils veulent toujours en faire trop, c'est ça l'ennui, pensa Karl. Le prêtre dans son confessionnal distribue une panacée ; le psychiatre essaie de guérir, et le plus souvent n'y parvient pas. Mais au moins, ils essaient, se dit-il, puis il se demanda si c'était réellement une vertu.

« Je me suis regardé », annonça-t-il.

Dormait-elle ? Il se retourna. Ses yeux méfiants étaient ouverts, et fixaient la fenêtre.

« Je me suis regardé moi-même, insista-t-il. A la façon dont Jung l'a fait : « Comment puis-je aider ces gens si je suis moi-même un fugitif, et souffre peut-être aussi du *morbus sacer* d'une névrose ? » C'est la question que Jung s'est posée à lui-même...

– Ce vieux chercheur de sensations essayant de rationaliser son mysticisme ! Rien d'étonnant à ce que tu ne sois jamais devenu psychiatre.

– Ça n'aurait pas marché, mais ça n'avait rien à voir avec Jung...

– Ne t'en prends pas à moi...

– Tu m'as dit toi-même que tu ressentais la même chose – que c'était inutile...

– J'ai peut-être dit cela à la fin d'une dure semaine de travail. Passe-moi une autre sèche. »

Il ouvrit le paquet posé sur la table de chevet et mit deux cigarettes dans sa bouche, les alluma, puis en tendit une à Monica.

Il remarqua, distraitement, que la tension augmentait. Comme de coutume, leur discussion ne rimait à rien. Mais ce dont ils parlaient importait peu – c'était simplement une expression de leur relation fondamentale. Il se demanda même si *cela* importait, d'ailleurs.

« Ce que tu dis n'est pas vrai. » Il se rendit compte que, à ce stade, il était impossible d'arrêter le rituel.

« Je dis une vérité pragmatique. Je ne suis pas tentée de quitter mon travail. Je n'ai aucun désir d'être une ratée...

– Une ratée ? Tu deviens plus mélodramatique que moi.

– Tu es trop sérieux, Karl. Essaie de sortir un peu de toi-même.

– A ta place, Monica, je lâcherais mon travail, dit-il avec un

ricanement. Tu n'es pas davantage faite pour lui que je ne l'étais. »

Elle haussa les épaules. « Tu es dégueulasse.

– Je ne suis pas jaloux de toi, si c'est ce que tu penses. Tu ne pourras jamais comprendre ce que je cherche. »

Elle eut un rire qui sonnait faux. « L'homme moderne à la recherche d'une âme, hein ? Ça serait plutôt l'homme moderne à la recherche d'une béquille, si tu veux mon avis. Et tu peux comprendre ça comme tu le voudras.

– Nous détruisons les mythes qui font marcher le monde.

– Et tu vas dire : « Et que mettons-nous à leur place ? » Tu es banal et stupide, Karl. Tu n'as jamais examiné rationnellement quoi que ce soit – même pas toi-même.

– Et après ? Tu dis bien que le mythe n'a pas d'importance.

– Mais la réalité qui le crée est importante.

– Jung savait que le mythe peut également créer la réalité.

– Ce qui montre bien quel esprit confus il était. »

Il allongea les jambes, et ses pieds rencontrèrent les siens. Il se recula instinctivement, et se gratta la tête. Elle fumait toujours, immobile, mais elle souriait, maintenant.

« Allez, dit-elle. Parle-moi un peu du Christ. »

Il se tut. Elle lui tendit son mégot, et il le déposa dans le cendrier. Il regarda sa montre : il était deux heures du matin.

« Pourquoi faisons-nous cela ? dit-il.

– Parce qu'il faut. » Elle le prit par la nuque et l'attira sur sa poitrine. « Que pourrions-nous faire d'autre ? »

*Nous autres, protestants, devons tôt ou tard faire face à cette question : Devons-nous comprendre l'« Imitation du Christ » dans le sens que nous devrions copier sa vie, et, si je puis me servir de cette expression, singer ses stigmates ; ou dans le sens profond que nous devons vivre nos propres vies avec autant de vérité qu'il vécut la sienne, avec tout ce que cela implique ? Il n'est pas facile de vivre une vie modelée sur celle du Christ, mais il est incomparablement plus difficile de vivre sa propre vie avec autant de vérité que Christ vécut la sienne. Quiconque le ferait serait... faussement jugé, tourné en ridicule, torturé et crucifié... Une névrose est une dissociation de la personnalité.*

(C. G. Jung : « L'homme moderne à la recherche de son âme ».)

Jean le Baptiste resta absent un mois, et Glogauer vécut avec les Esséniens ; lorsque ses blessures furent guéries, il trouva étonnamment facile de partager leur vie quotidienne. La bourgade des Esséniens consistait en un mélange de maisons sans étage, construites en pierre calcaire et en glaise, et de grottes, comme on en trouvait un certain nombre des deux côtés de la vallée. Les Esséniens mettaient tous leurs biens en commun, et la secte dans laquelle il se trouvait pratiquait le mariage, bien que nombre d'Esséniens menassent une existence entièrement monastique. Ils étaient également pacifistes, refusant de fabriquer et de posséder des armes – ce qui n'empêchait pas cette secte de tolérer la présence du belliqueux Baptiste. Peut-être leur haine des Romains était-elle plus forte que leurs principes. Quelle que fût la raison de leur tolérance, il paraissait peu douteux que Jean-Baptiste était pratiquement leur chef.

L'existence des Esséniens se partageait entre les ablutions rituelles, qui avaient lieu trois fois par jour, la prière et le travail : ce dernier n'était pas difficile. Parfois, Glogauer guidait une charrue tirée par deux autres membres de la secte ; parfois, il surveillait les chèvres lâchées sur les collines. C'était une vie paisible et ordonnée, et même ses aspects peu hygiéniques faisaient tellement partie de la routine que Glogauer finit par ne même plus les remarquer.

Il passait souvent ses journées allongé sur le sommet d'une colline, à surveiller les chèvres tout en regardant le paysage, qui n'était pas vraiment désertique : un plateau rocailleux où poussaient suffisamment de broussailles pour permettre l'élevage des chèvres et des moutons. Plus loin, des buissons et quelques petits arbres indiquaient le cours d'un fleuve qui se jetait sûrement dans la mer Morte. Le terrain était tourmenté, semblable à la surface d'un lac agité par la tempête, qui se serait solidifiée en prenant des tons jaunes et bruns. Au-delà de la mer Morte, se trouvait Jérusalem. Il était évident que le Christ n'avait pas encore fait sa dernière entrée dans la cité : avant cet événement-là, il fallait d'abord que Jean-Baptiste meure.

Malgré sa simplicité, l'existence des Esséniens était somme toute assez confortable. Ils lui avaient donné une peau de bête pour se ceindre les reins et un bâton ; n'était le fait qu'on le surveillait jour et nuit, on semblait l'accepter comme une sorte de membre laïc de la secte.

Parfois, ils l'interrogeaient sur son chariot, sans insister – la machine à voyager dans le temps, qu'ils allaient bientôt ramener du désert. Il leur dit que le chariot l'avait emmené d'Egypte en Syrie, puis jusqu'ici. Ils acceptèrent le miracle comme une chose allant de soi. Comme il l'avait supposé, ils avaient l'habitude des miracles.

Les Esséniens avaient vu des choses plus étranges que sa machine à voyager dans le temps. Ils avaient vu des hommes marcher sur l'eau, et des anges descendre du ciel ; ils avaient entendu la voix de Dieu et de ses archanges, et aussi celle de Satan et de ses suppôts. Ils notaient tous ces faits sur des rouleaux de parchemin. C'étaient simplement des annales de faits surnaturels, de même que d'autres rouleaux contenaient le récit de leur vie quotidienne et des nouvelles apportées par les voyageurs.

Ils vivaient constamment en présence de Dieu, et parlaient à Dieu lorsqu'ils avaient suffisamment mortifié leur chair, et jeûné, et psalmodié leurs prières sous l'implacable soleil de Judée.

Karl Glogauer laissa pousser sa barbe et ses cheveux. Il mortifia sa chair et jeûna et psalmodia ses prières sous le soleil, comme ils le faisaient. Mais il entendait rarement la voix de Dieu, et crut une seule fois apercevoir un ange aux ailes de feu.

En dépit de son désir de faire l'expérience des hallucinations des Esséniens, Karl Glogauer était désappointé, mais il était surpris de se sentir aussi bien physiquement, en dépit de toutes les privations qu'il s'imposait. Par ailleurs, il se sentait parfaitement à l'aise parmi ces hommes et ces femmes qui étaient de toute évidence fous. Peut-être leur folie n'était-elle pas tellement différente de la sienne ; toujours est-il qu'il cessa bientôt d'y prêter attention.

Jean le Baptiste revint un soir, par les collines, suivi d'une vingtaine de ses plus proches disciples. Glogauer le vit arriver alors qu'il s'apprêtait à faire rentrer les chèvres pour la nuit. Il attendit que Jean approchât.

Le visage du Baptiste était sévère, mais son expression s'adoucit en voyant Glogauer. Il sourit et lui serra le haut du bras, à la mode romaine.

« Tu es notre ami, Emmanuel, comme je l'avais pensé. Tu nous as été envoyé par Adonaï pour nous aider à accomplir Sa volonté. Demain matin, tu me baptiseras, pour montrer aux hommes qu'il est avec nous. »

Glogauer était fatigué. Il avait très peu mangé, et avait passé toute sa journée en plein soleil, à surveiller les chèvres. Il bâilla, et aucune réponse ne lui vint. Il était toutefois soulagé : Jean s'était visiblement rendu à Jérusalem pour déterminer si les Romains lui avaient envoyé un espion. Et maintenant, il était apparemment rassuré, et lui faisait confiance. Il semblait aussi lui attribuer des pouvoirs, ce qui n'était pas sans inquiéter Glogauer.



« Je ne suis pas un prophète, Jean... », commença-t-il.

Le visage du Baptiste s'assombrit un instant, puis il eut un rire gêné : « Ne dis rien. Partage mon repas ce soir. J'ai du miel sauvage et des sauterelles. »

Glogauer n'en avait encore jamais mangé ; c'était l'ordinaire des voyageurs qui n'emportaient pas de provisions. D'aucuns les considéraient même comme un mets délicat.

Plus tard, assis dans la maison de Jean, il les goûta. La maison ne comportait que deux pièces, une pour manger et une pour dormir. Le miel et les sauterelles étaient trop sucrés à son goût, mais cela changeait de la bouillie d'orge et de la viande de chèvre.

Il était assis les jambes croisées, face à Jean-Baptiste, qui mangeait avec un visible plaisir. La nuit était tombée. Dehors, on entendait les murmures, les gémissements et les cris des hommes qui priaient.

Glogauer trempa une autre sauterelle dans l'écuelle de miel placée entre eux. « As-tu l'intention de soulever le peuple de Judée contre les Romains ? » demanda-t-il.

Le Baptiste parut troublé par cette question directe, la première de ce genre que Glogauer lui posât.

« Si telle est la volonté d'Adonaï, répondit-il en se penchant vers l'écuelle.

– Les Romains le savent-ils ?

– Je l'ignore, Emmanuel, mais Hérode l'incestueux leur a certainement dit que je parlais contre les impies.

– Et pourtant, les Romains ne t'ont pas fait arrêter.

– Pilate n'ose pas – depuis la pétition envoyée à l'empereur Tibère.

– Une pétition ?

– Oui, celle qu'Hérode et les Pharisiens ont signée lorsque le procureur Pilate avait fait placer des inscriptions votives dans le palais de Jérusalem et essayé de violer le Temple. Tibère fit des remontrances à Pilate, et depuis, bien qu'il haïsse toujours autant les juifs, le procureur est plus prudent dans sa façon de nous traiter.

– Dis-moi, Jean, sais-tu depuis combien de temps Tibère règne à Rome ? » Il n'avait encore jamais eu l'occasion de le lui demander.

« Depuis quatorze ans. »

Ils étaient donc en l'an 28 – à peine moins d'un an avant la crucifixion. Et sa machine à voyager dans le temps était cassée.

Jean-Baptiste préparait donc une rébellion armée contre l'occupant romain, mais, s'il fallait en croire les Évangiles, il allait bientôt être décapité par Hérode. Il était certain qu'aucun soulèvement important n'allait se produire. Même ceux qui affirmaient que l'entrée de Jésus et de ses disciples à Jérusalem et l'invasion du Temple étaient l'œuvre de rebelles armés, n'avaient découvert aucun document indiquant que Jean eût été à la tête d'une révolte de ce genre.

Glogauer avait fini par éprouver une vive sympathie pour Jean-Baptiste. C'était visiblement un révolutionnaire endurci, qui préparait depuis des années une révolte contre les Romains et avait recruté patiemment assez de partisans pour que sa tentative eût une chance de réussir. Il lui rappelait beaucoup les chefs de la Résistance de la Seconde Guerre mondiale. Comme eux, il était opiniâtre et avait une vue réaliste de sa position. Il savait qu'il n'aurait qu'une seule chance d'écraser les cohortes installées dans le pays. Si la révolte traînait en longueur, les Romains auraient le temps d'envoyer des renforts.

« Quand penses-tu qu'Adonaï a l'intention de détruire les impies par ton intermédiaire ? », demanda-t-il avec tact.

Jean répondit avec un sourire amusé : « A la Pâque, le peuple est particulièrement agité, et ressent plus que jamais la présence des intrus.

- Et quand est la prochaine Pâque ?
- Pas avant bien des mois.
- Que puis-je faire pour t'aider ?
- Tu es un mage.
- Je ne fais pas de miracles. »

Jean essuya le miel qui avait coulé sur sa barbe. « Il m'est impossible de te croire, Emmanuel. Ton arrivée a été miraculeuse. Les Esséniens ne savaient pas si tu étais un démon ou un messager d'Adonaï.

- Je ne suis ni l'un, ni l'autre.

– Pourquoi semer le trouble dans mon esprit, Emmanuel ? Je sais que tu es le messager d'Adonaï. Tu es le signe que les Esséniens attendaient. Les temps sont presque mûrs. Le royaume des cieux sera bientôt établi sur terre. Viens avec moi. Dis-leur que tu parles avec la voix d'Adonaï. Accomplis de grands miracles.

– Ton pouvoir est sur le déclin, c'est cela ? dit Glogauer en lui lançant un regard aigu. Et tu as besoin de moi pour remonter le moral de tes rebelles ?

- Tu parles comme un Romain. Quel manque de subtilité ! » Jean se

leva rageusement. Comme les Esséniens avec lesquels il vivait, il préférait une conversation moins directe. Glogauer se rendit compte qu'il y avait à cela une raison fort logique : Jean et ses hommes craignaient constamment une trahison. Les annales des Esséniens étaient partiellement écrites en code, avec des mots ou des phrases parfaitement innocents, dont la signification réelle était tout autre.

« Excuse-moi, Jean. Mais dis-moi si je suis dans le vrai.

– N'es-tu pas un mage, venant d'on ne sait où dans ce char ? Mes hommes t'ont vu ! Ils ont vu cet objet brillant prendre forme dans le ciel, descendre et se fissurer pour te livrer passage. Cela n'est-il pas de la magie ? Et les vêtements que tu portais – étaient-ils terrestres ? Et les talismans dont le char est rempli – ne témoignent-ils pas d'une puissante magie ? Le prophète avait prédit qu'un mage viendrait d'Egypte et que son nom serait Emmanuel. C'est écrit dans le Livre de Michée ! Ce que je dis n'est-il pas vrai ?

– Dans l'ensemble, oui. Mais il existe des explications... » Il s'interrompit, incapable de trouver un mot signifiant, au moins approximativement, « rationnel ». « Je suis, comme toi, un homme ordinaire, reprit-il. Je ne possède pas le pouvoir de faire des miracles ! Je ne suis rien de plus qu'un homme !

– Tu veux dire que tu refuses de nous aider ? dit Jean, rouge de colère.

– Je te suis reconnaissant, ainsi qu'aux Esséniens. Vous m'avez sans le moindre doute sauvé la vie. Si je puis m'acquitter de cette dette... »

Jean hocha la tête avec conviction : « Tu peux certes t'en acquitter, Emmanuel.

– Comment ?

– En étant le grand mage dont j'ai besoin. Laisse-moi te montrer à tous ceux qui s'impatientent, et risquent de se détourner de la volonté d'Adonaï. Laisse-moi leur raconter comment tu es venu à nous. Tu pourras dire alors que tout cela est la volonté d'Adonaï et qu'ils doivent se préparer à l'accomplir. » Jean le regarda dans les yeux. « Le feras-tu, Emmanuel ?

– Pour toi, je le ferai, Jean. Pourrais-tu, de ton côté, faire ramener mon char le plus rapidement possible ? Je voudrais voir s'il est possible de le réparer.

– C'est promis. »

Glogauer était tellement enthousiasmé qu'il se mit à rire. Le Baptiste le regarda d'abord avec surprise, puis se joignit à lui.

Glogauer ne pouvait s'arrêter de rire. L'histoire n'en parlerait pas,

mais il était certain qu'en compagnie de Jean, lui, Glogauer, allait préparer la voie au Christ.

Le Christ n'était pas encore né. Et Glogauer le savait peut-être, un an avant la crucifixion.

*Et le Verbe fut fait chair et résida parmi nous (et nous avons contemplé sa gloire, la gloire de l'unique qui fut conçu par le Père), empli de grâce et de vérité. Jean se porta témoin de lui, et dit, criant, C'est lui dont j'avais dit, Celui qui vient après moi m'est préféré, car il était avant moi.*

(Jean, I, 14-15.)

Dès le début de leurs relations, Monica et lui avaient eu d'interminables disputes. Son père n'était pas encore mort, lui laissant assez d'argent pour acheter la librairie occultiste de Great Russell Street, face au British Muséum. Il occupait divers emplois temporaires, et son moral était au plus bas. A l'époque, Monica lui avait semblé d'une grande aide, en le guidant à travers les ténèbres mentales qui menaçaient de l'engloutir. Ils vivaient tous deux près de Holland Park et, en cet été 1962, allèrent s'y promener presque tous les dimanches. A vingt-deux ans, il était déjà obsédé par l'étrange version jungienne du mysticisme chrétien. Monica, qui n'avait que mépris pour Jung, dénigrait systématiquement toutes ses idées ; mais elle ne convainquit jamais réellement Karl. Elle finit toutefois par semer la confusion dans son esprit. Six mois allaient encore s'écouler avant qu'ils ne fassent l'amour.

Il faisait trop chaud.

Assis à l'ombre de la cafétéria, ils regardaient le match de cricket de loin. A peu de distance, deux filles et un garçon assis dans l'herbe buvaient du jus d'orange dans des gobelets en plastique. Une des filles avait une guitare sur les genoux ; elle posa sa timbale et se mit à jouer, en chantant une chanson folk d'une voix haute et douce. Glogauer essaya de comprendre les paroles. A l'université, il avait beaucoup aimé le folk traditionnel.

« Le christianisme est mort, dit Monica après avoir bu une gorgée de son thé. La religion se meurt. Dieu a été tué en 1945.

– Il y aura peut-être une résurrection, dit-il.

– Espérons que non. La religion a été créée par la peur. La connaissance détruit la peur. Sans peur, la religion ne peut survivre.

– Tu crois que notre époque ne connaît pas la peur ?

– Ce n'est pas le même genre de peur, Karl.

– As-tu jamais examiné *l'idée* du Christ ? demanda-t-il, changeant de tactique. Et ce qu'elle signifie pour les chrétiens ?

– L'idée d'un tracteur a une tout aussi grande signification pour un marxiste, répliqua-t-elle.

– Mais qu'est-ce qui est venu d'abord ? L'idée du Christ, ou sa réalité ? »

Elle haussa les épaules : « Sa réalité, mais je ne vois pas quelle importance cela a. Jésus était un fauteur de troubles juif, organisant une révolte contre les Romains. Et pour la peine, ils l'ont crucifié. Voilà tout ce que nous savons, et nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

– Une grande religion n'a pas simplement pu commencer comme ça.

– Lorsqu'un peuple en a besoin, il créera une grande religion sur les bases les plus invraisemblables.

– C'est exactement ce que je voulais dire, Monica. » Il appuya son argument de grands gestes, et elle eut un mouvement de recul. « *L'idée* du Christ a précédé sa réalité.

– Oh ! arrête, Karl. La réalité de *Jésus* a précédé *l'idée* du Christ. »

Un couple passa, et les regarda en train de se disputer. Le remarquant, Monica se tut. Elle se leva, et il allait la suivre, mais elle hocha la tête : « Je rentre chez moi. Karl. Reste ici. Je te verrai dans quelques jours. »

Il la regarda suivre la large allée menant à la sortie.

Le lendemain, en rentrant du travail, il trouva une lettre. Elle devait l'avoir écrite juste après l'avoir quitté, et l'avoir postée le même jour.

*Cher Karl,*

*J'ai l'impression que cela ne sert pas à grand-chose de parler avec toi, tu sais. C'est comme si tu écoutais le son de la voix, le rythme des mots, sans jamais entendre ce qu'on essaie de communiquer. Tu es un peu comme un animal très sensible, qui ne peut pas comprendre ce qu'on lui dit, mais se rend compte si la personne qui parle est contente, ou en colère, etc. C'est pour cela que je t'écris : pour me faire comprendre. Quand nous sommes ensemble, ta réaction est trop émotionnelle.*

*Tu commets l'erreur de considérer le christianisme comme un phénomène qui s'est développé en l'espace de quelques années, de la mort de Jésus à l'époque où les Évangiles ont été écrits. Mais le christianisme*

*n'était pas nouveau. Seul le nom l'était. Le christianisme était simplement une étape dans la rencontre et la métamorphose due à une fertilisation réciproque, entre la logique occidentale et le mysticisme oriental. Regarde comme la religion elle-même a changé au cours des siècles, se réinterprétant elle-même au fur et à mesure que les temps changeaient. Le christianisme n'est rien de plus qu'un nouveau nom donné à une refonte de vieux mythes et de vieilles philosophies. Les Évangiles ne font rien de plus que de reprendre le mythe solaire et de déformer certaines idées des Grecs et des Romains. Au II<sup>e</sup> siècle déjà, des lettrés juifs dénonçaient ce salmigondis pour ce qu'il était ! Ils faisaient remarquer la forte similitude entre les divers mythes solaires et le mythe chrétien. Les miracles n'ont jamais eu lieu – ils ont été inventés par la suite, ou empruntés à diverses sources.*

*Tu te souviens des Victoriens qui disaient que Platon était en fait un chrétien parce qu'il avait devancé la pensée chrétienne ? La pensée chrétienne ! Le christianisme a été un véhicule pour des idées qui circulaient déjà depuis des siècles. Marc Aurèle était-il chrétien ? Il écrivait dans la tradition directe de la philosophie occidentale. Voilà pourquoi le christianisme a pris en Europe, et pas en Orient ! Avec tes préjugés, tu aurais dû devenir théologien, et pas psychiatre. Et ça vaut aussi bien pour ton ami Jung.*

*Essaie de vider ta tête de tout ce fatras morbide et tu feras bien mieux ton travail,*

*Ta Monica.*

Il roula la lettre en boule et la jeta. Plus tard dans la soirée, il eut envie de la relire, mais résista à la tentation.

### III

Jean était dans la rivière, dans l'eau jusqu'à la taille. La majorité des Esséniens se tenaient sur la rive et le regardaient. Glogauer baissa les yeux sur lui :

« Je ne peux pas, Jean. Ce n'est pas à moi de faire cela.

– Il le faut », murmura le Baptiste.

Glogauer entra dans l'eau en frissonnant. Il ressentait une sorte de vertige, et resta immobile, tremblant, incapable de faire un geste.

Ses pieds glissèrent sur les cailloux du fond, et Jean le saisit par le bras pour l'aider à retrouver son équilibre.

Dans le ciel limpide, le soleil était au zénith, dardant ses rayons sur leurs têtes nues.

« Emmanuel ! s'écria soudain Jean. L'esprit d'Adonaï est en toi ! ».

Toujours incapable de parler, Glogauer secoua imperceptiblement la tête. Elle lui faisait mal, et il voyait trouble. C'était la première fois qu'il avait la migraine depuis qu'il était ici. Il en avait la nausée. La voix de Jean lui semblait lointaine.

Il vacilla dans l'eau.

Il commença à tomber vers le Baptiste, et tout se brouilla autour de lui. Il sentit Jean le rattraper, et s'entendit dire, dans son désespoir : « Jean, baptise-moi ! » Puis, il eut de l'eau plein le nez et la bouche, et se mit à tousser.

Jean criait quelque chose. Quel que fût le sens de ses mots, les Esséniens massés sur les deux rives y réagirent. Le rugissement qui emplissait ses oreilles s'accrut, et sa qualité changea. Il se débattit dans l'eau, puis sentit qu'on le remettait sur ses pieds.

Les Esséniens se balançaient à l'unisson, leur visages tournés vers le soleil aveuglant, et un immense murmure rythmé sortait de leurs bronches.

Tandis que Jean le saisissait fermement par le bras et le guidait vers la rive, Glogauer vomit dans l'eau.

Lorsque Jean le lâcha, Glogauer se couvrit les oreilles de ses mains. Il avait toujours la nausée, mais n'avait plus rien à vomir, et c'était pire qu'avant.

Il s'éloigna de la rive d'un pas vacillant, puis s'enfuit, les mains toujours plaquées sur les oreilles, courant comme un homme ivre entre les rochers et les broussailles, sous le soleil qui faisait battre ses tempes, courant aussi vite qu'il le pouvait, pour fuir tout cela.

*Mais Jean le lui interdit, disant, J'ai besoin d'être baptisé par toi, et c'est toi qui viens à moi ? Et Jésus, répondant, lui dit : Souffre qu'il en soit ainsi pour le présent, car il nous convient ainsi d'accomplir toute justice. Et alors il le laissa faire. Et Jésus, lorsqu'il eût été baptisé, sortit immédiatement de l'eau ; et oyez, les deux s'ouvrirent à lui, et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe, et se posant sur lui ; et oyez, une voix du ciel disant, Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui est mon plaisir.*

Il avait quinze ans, et suivait bien au lycée. Par les journaux, il savait que des gangs de Teddy-Boys sévissaient dans les quartiers sud de Londres, mais les deux ou trois gosses en costumes pseudo-Edwardiens qu'ils avaient aperçus ne paraissaient guère dangereux, et plutôt stupides.

Il était allé au cinéma à Brixton Hill et avait décidé de rentrer à pied parce qu'il avait acheté une glace avec l'argent de l'autobus. Ils sortirent du cinéma en même temps que lui, et il ne remarqua même pas qu'ils le suivaient.

Puis, soudain, ils furent tout autour de lui. Des garçons aux visages pâles et tendus, pour la plupart un peu plus âgés que lui. Il se rendit compte qu'il les connaissait vaguement. Oui, c'était cela, ils allaient dans un collège technique qui se trouvait dans la même rue que son lycée ; les deux établissements partageaient le même terrain de football.

« Salut, dit-il d'une voix incertaine.

– Salut, mon gars », dit le plus âgé des Teddy-Boys. Il mâchonnait du chewing-gum, et se tenait dans une posture négligée, une jambe tendue et l'autre relâchée. « Où allais-tu, mon gars ? lui demanda-t-il en souriant.

– Chez moi.

– Chez môa, répéta le garçon, imitant son accent. Et qu'est-ce que tu vas faire, quand tu seras chez toi ?

– Je vais me coucher. » Karl essaya de franchir le cercle qu'ils formaient, mais ils ne le laissèrent pas passer. Ils le poussèrent vers une porte cochère. Derrière eux, des voitures passaient dans la rue. La rue était vivement éclairée par les lampadaires et les tubes fluorescents des vitrines. Plusieurs personnes passèrent, mais aucune ne s'arrêta. Karl commençait à avoir vraiment peur.

« Alors, t'as pas de devoirs à faire ? » demanda celui qui se tenait à côté du chef, un rouquin avec des taches de rousseur et des yeux gris et froids.

« Tu veux te battre contre un de nous ? » demanda un autre garçon. C'était un de ceux qu'il connaissait.

« Non. Je ne me bats pas. Laissez-moi partir.

– T'as peur, mon gars ? » demanda le chef. Il tira un bout de chewing-gum de sa bouche, puis le remit en place et continua à mâchonner avec un vilain sourire.



« Non. Pourquoi est-ce que je me battrais avec vous ?

– Tu te crois meilleur que nous, c'est ça, hein ?

– Non. » Ses genoux commençaient à trembler, et il avait presque les larmes aux yeux. « Pas du tout.

– C'est ce que tu dis, mon gars. »

Il s'avança de nouveau, mais ils le repoussèrent dans l'entrée de l'immeuble.

« C'est bien toi qu'as un nom boche, pas vrai ? dit celui qu'il connaissait. Globaver ou quelque chose dans ce genre.

– Glogauer. Laissez-moi partir.

– Ta maman se fâchera, si t'es en retard ?

– Plutôt l'impression que c'est un nom youpin.

– T'es un youpin, mon gars ?

– Il a l'air d'un youpin.

– Alors, t'es youpin ?

– Tu es juif, mon gars ?

– Eh, t'es youpin ?

– Vos gueules ! » hurla Karl en se précipitant sur eux. Il reçut un coup de poing dans l'estomac ; un garçon le poussa, et il faillit perdre l'équilibre.

Les passants commençaient à regarder le groupe. Un homme s'arrêta, mais sa femme le tira par la manche : « T'inquiète pas, c'est juste des gosses qui s'amusent.

– Y'a qu'à lui baisser son froc, suggéra un des garçons en riant. Comme ça, on saura. »

Karl se jeta sur eux, et cette fois, ils le laissèrent passer. Il se mit à courir dans la rue en pente.

« On lui donne vingt secondes d'avance », entendit-il derrière lui.

Il continua à courir.

Ils le suivirent en riant.

Lorsqu'il arriva dans la rue où il habitait, ils ne l'avaient toujours pas rattrapé. Il atteignit sa maison, et la contourna pour entrer par la porte de service. Mais il tomba sur sa belle-mère, qui était dans la cuisine.

« Qu'est-ce qu'il t'arrive ? » lui demanda-t-elle.

C'était une grande femme maigre et hystérique. Ses cheveux étaient

tout dépeignés.

Sans répondre, il passa dans la salle à manger.

« Qu'y a-t-il, Karl ? cria-t-elle de sa voix aiguë.

– Rien », dit-il.

Il voulait à tout prix éviter une scène.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait froid. Dans l'aube grise, la campagne nue s'étendait dans toutes les directions. Il ne se souvenait pas très bien de ce qui s'était passé la veille, sinon qu'il avait couru longtemps.

Son vêtement était humide de rosée. Il humecta ses lèvres et se frotta le visage ; comme toujours après un accès de migraine, il se sentait vidé de toute énergie. En regardant son corps dévêtu, il remarqua combien il avait maigri. C'était à cause de sa vie avec les Esséniens, bien sûr.

Il se demanda pourquoi il avait été pris d'une telle panique lorsque Jean lui avait demandé de le baptiser. Était-ce simplement de l'honnêteté – quelque chose en lui qui ne voulait pas tromper les Esséniens en leur faisant croire qu'il était un prophète ? Il ne savait pas au juste.

La machine à voyager dans le temps était là, maintenant. Ils l'avaient traînée jusqu'au campement avec des cordes faites de peaux entrelacées.

S'il pouvait trouver un bon forgeron, un homme sachant travailler le métal, il y aurait une petite chance de pouvoir la réparer. Mais le voyage de retour serait dangereux.

Il se demanda si le mieux était de rentrer directement, ou bien d'essayer de gagner un lieu temporel plus proche de la crucifixion. Il n'était pas venu spécialement pour assister à la crucifixion, mais plutôt pour voir l'atmosphère de Jérusalem pendant la Pâque, époque à laquelle Jésus était censé être arrivé dans la ville. Monica pensait que Jésus avait pris Jérusalem d'assaut à la tête d'une bande armée. Elle disait que tout le prouvait. Dans un certain sens, tout le prouvait, certes, mais il ne pouvait pas accepter ces « preuves ». Il était sûr que ce n'était pas aussi simple que cela. Si seulement il pouvait rencontrer Jésus... Jean n'avait apparemment jamais entendu parler de lui, bien qu'il lui eût dit que, selon une prophétie, le Messie serait originaire de Nazareth. Mais il y avait de nombreuses prophéties, et certaines se contredisaient mutuellement.

Il se mit en marche, dans la direction générale du campement des Esséniens. Il ne pouvait pas en être tellement éloigné. Bientôt, il allait

voir la rangée de collines indiquant son emplacement.

Il commençait à faire chaud, et le sol était de plus en plus aride. L'air dansait devant ses yeux. Il se sentait encore plus faible qu'en se réveillant. Sa bouche était sèche, et ses jambes n'avaient plus de force. Il avait faim, mais il n'y avait rien à manger. Il ne voyait aucun signe des collines où se trouvaient les grottes des Esséniens.

A trois ou quatre kilomètres au sud, il y avait une colline isolée. Il décida d'aller jusque-là. Du sommet, il pourrait s'orienter, peut-être même voir une agglomération où on lui donnerait à manger.

Le sol sablonneux devint de la poussière qui volait sous ses pas. Quelques buissons décharnés s'accrochaient au sol, et des pierrailles le faisaient trébucher.

Lorsqu'il commença péniblement l'ascension de la colline, il avait les pieds et les jambes en sang.

Il eut beaucoup de mal à gagner le sommet, qui était bien plus haut qu'il ne l'avait cru. Il ne cessait de tomber sur les éboulis, s'écorchant les mains et le visage, s'accrochant à des touffes d'herbe et de lichens pour ne pas glisser plus bas, se retenant aux rares rochers et s'arrêtant fréquemment, le corps et l'esprit rendus insensibles par la douleur et la fatigue.

La peau de chèvre qui lui ceignait les reins était en lambeaux. Son corps était couvert d'une croûte grise, mélange de sueur et de poussière.

Le désert rocailleux tournoya autour de lui, le ciel ne fit plus qu'un avec la terre, les rochers jaunâtres se confondirent avec les nuages blancs. L'univers entier semblait en mouvement.

Arrivé au sommet, il se laissa tomber face contre terre, pantelant. Tout était devenu irréel.

Il entendit la voix de Monica, et pensa l'apercevoir à la limite de sa vision.

*Ne sois pas si mélodramatique, Karl...*

Elle ne cessait de lui répéter cela. Et maintenant, sa propre voix lui répondit :

*Je suis né à une mauvaise époque, Monica. Cette ère de raison n'est pas faite pour moi. Elle finira par ma tuer.*

La voix de Monica reprit :

*La culpabilité et la peur et ton masochisme. Tu aurais pu devenir un brillant psychiatre, si tu n'avais pas cédé aussi complètement à tes propres névroses...*

« Tais-toi ! »

*C'est typiquement le syndrome chrétien, Karl. Ça ne m'étonnerait pas que tu te convertisses au catholicisme. Qu'as-tu fait de ta force d'esprit ?*

« Tais-toi, Monica ! Va-t'en ! »

*La peur modèle tes pensées. Tu ne cherches pas ton âme, ni même le sens de la vie. Tu cherches à te rassurer.*

« Fiche-moi la paix, Monica ! »

*Il se couvrit les oreilles de ses mains crasseuses. Sa barbe et ses cheveux étaient encollés de poussière. Son corps était couvert de croûtes et de sang coagulé. Au-dessus de lui, le soleil semblait battre à l'unisson avec son cœur.*

*Tu descends la pente, Karl, t'en rends-tu compte ? Tu descends la pente. Reprends-toi en main. Tu n'es pas totalement incapable de penser rationnellement...*

« Oh ! par pitié, Monica, ta gueule ! »

*Sa voix était rude et cassée. Quelques corbeaux tournaient dans le ciel. Il les entendit lui répondre d'une voix pas tellement différente de la sienne.*

*Dieu est mort en 1945...*

« Nous ne sommes pas en 1945, mais en l'an 28. Dieu est vivant ! »

*Comment peux-tu t'intéresser sérieusement à une religion aussi manifestement syncrétique que le christianisme : judaïsme rabbinique, plus éthique stoïcienne, plus culte grec des Mystères, plus rituel oriental...*

« Ça n'a aucune importance ! »

*Dans ton état d'esprit actuel, je veux bien le croire.*

« J'ai besoin de Dieu ! »

*Voilà donc à quoi tout cela se ramène, hein ? A ton aise, Karl, fabrique-toi tes propres béquilles. Mais réfléchis un moment à ce que tu aurais pu devenir si tu avais trouvé ton équilibre intérieur...*

*Glogauer redressa péniblement son corps meurtri, et, debout sur la colline, se mit à hurler.*

*Alarmés, les corbeaux décrivirent quelques cercles dans le ciel, puis s'envolèrent au loin.*

*Le ciel s'assombrissait.*

*Alors Jésus fut emmené par l'esprit au désert, pour y être tenté par le démon. Et quand il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, finalement*

*il eut faim.*

(Matthieu, IV, 1-2.)

## IV

Le fou entra dans la ville, éperdu et vacillant. Ses pieds soulevaient des tourbillons de poussière, et les chiens aboyaient sur son passage, tandis qu'il continuait à avancer d'un pas mécanique, le visage levé vers le soleil, les bras immobiles le long du corps, les lèvres remuant continuellement.

Pour les habitants de la ville, les mots qu'il disait n'étaient pas dans un langage compréhensible, mais il les proférait avec une telle intensité et une telle conviction qu'il était bien possible que Dieu parlât par la bouche de cette créature nue et émaciée.

Ils se demandaient d'où le fou pouvait bien venir.

La ville toute blanche consistait principalement en maisons de pierre et de brique crue, à un ou deux étages, entourant une place de marché à l'extrémité de laquelle se trouvait une simple et ancienne synagogue devant laquelle devaient des vieillards vêtus de robes sombres. La ville était prospère, grâce au commerce avec les Romains. Il n'y avait que de rares mendiants dans les rues, et encore étaient-ils bien nourris. Les rues suivaient la pente de la colline sur laquelle la ville était bâtie. C'étaient des rues paisibles, ombragées et pleines de tournants, à l'atmosphère provinciale. Une odeur de bois de charpente fraîchement scié flottait dans l'air, et l'on entendait partout le bruit des outils des charpentiers, car la ville était surtout célèbre pour l'habileté de ses artisans du bois. Elle se trouvait à la lisière de la plaine de Jezréel, près de la route commerciale reliant Damas à l'Egypte. Tous les jours, des chariots en partaient, chargés de la production des artisans locaux. La ville s'appelait Nazareth.

Le fou avait trouvé son chemin en se renseignant auprès des voyageurs qu'il avait rencontrés. Il avait traversé d'autres villes – Philadelphie, Gerasa, Pella et Scythopolis – en suivant les routes romaines, et partout, il avait posé la même question avec son accent maladroît : « Où est Nazareth ? »

Parfois, on lui avait demandé à manger. Parfois, l'on avait demandé sa bénédiction, et il avait posé ses mains sur eux, en parlant dans cette langue étrange. Ailleurs, on l'avait chassé en lui lançant des pierres.

Il avait traversé le Jourdain par le viaduc romain, et poursuivi sa route vers le nord et Nazareth.

Il n'avait pas eu de mal à trouver la ville, mais avait par contre eu beaucoup de mal à y parvenir. Il avait perdu beaucoup de sang, et très peu mangé pendant tout le voyage. Il marchait jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, puis dormait jusqu'à ce qu'il fût capable de continuer, ou, comme il arrivait de plus en plus souvent, jusqu'à ce que quelqu'un le trouve et lui donne un peu de pain et de vin aigre pour le ranimer.

Une fois, des légionnaires romains s'étaient arrêtés et lui avaient demandé avec une bonté bourrue s'il avait une famille chez laquelle ils pourraient le ramener. Ils lui avaient parlé en mauvais araméen, et avaient été surpris de l'entendre répondre dans un latin à l'accent curieux, mais plus pur que celui qu'ils parlaient eux-mêmes.

Ils lui avaient demandé s'il était un rabbi, ou un lettré. L'officier lui avait offert du vin et de la viande séchée. Il commandait une patrouille qui passait une fois par mois. Les légionnaires étaient des hommes forts, aux visages bruns et durs, soigneusement rasés. Ils portaient des sortes de jupes courtes et des plastrons en cuir, ainsi que des casques de fer ; à la ceinture, ils portaient une épée courte dans un fourreau. Ils semblaient toujours sur le qui-vive, malgré l'heure calme – c'était le crépuscule. L'officier, à la voix moins rude que ses hommes, mais qui par ailleurs ne s'en distinguait que par son plastron de métal et la cape qu'il portait sur les épaules, lui demanda son nom.

Un moment, le fou ouvrit et ferma la bouche sans qu'aucun son n'en sortit, comme s'il ne savait plus comment il s'appelait.

« Karl », finit-il par répondre d'une voix peu sûre. C'était plutôt une interrogation qu'une affirmation.

« On dirait presque un nom romain, fit observer un des légionnaires.

– Es-tu citoyen ? » demanda l'officier.

Mais il était évident que le vagabond n'avait pas tous ses esprits. Il détourna la tête en marmonnant des choses incompréhensibles.

Soudain, il leur fit de nouveau face et demanda : « Nazareth ?

– Par là, dit l'officier en montrant la route qui disparaissait entre les collines. Es-tu un juif ? »

Le fou réagit à cette question en se levant d'un bond et en essayant

de franchir le cordon que formaient les soldats. Ils le laissèrent passer en riant. Ce n'était qu'un fou inoffensif.

Ils le regardèrent s'éloigner en courant.

« Peut-être un de leurs prophètes », dit l'officier en allant vers son cheval. Le pays en était plein. Parmi les gens qu'ils rencontraient, un homme sur deux affirmait propager le message de leur dieu. Mais ils ne leur causaient pas trop d'ennuis, et la religion semblait détourner leurs esprits de la révolte. *Nous devrions nous en réjouir*, pensa l'officier.

Ses hommes riaient toujours.

Ils reprirent la route, dans la direction opposée à celle qu'avait prise le fou.

Et maintenant, le fou était à Nazareth. Lorsqu'il arriva en titubant sur la place du marché, les gens le regardèrent avec curiosité, et aussi avec une certaine suspicion. Ce pouvait être un prophète errant, mais aussi bien un homme possédé par des démons. Il n'était pas toujours facile d'en juger. Les rabbis, eux, sauraient.

Les gens attroupés autour des éventaires des marchands se taisaient sur son passage. Les femmes ramenaient leurs châles de laine autour de leurs corps bien nourris, et les hommes vêtus de robes de coton s'écartaient pour qu'il ne les touche pas. Normalement, ils lui auraient demandé d'emblée ce qu'il cherchait à Nazareth, mais son regard était si intense, son visage empli d'une telle vitalité en dépit de son apparence émaciée, qu'ils le considérèrent avec un certain respect, et le laissèrent aller librement.

Parvenu au centre de la place, il s'arrêta et regarda autour de lui. Il lui fallut apparemment un certain temps pour discerner ce qui l'entourait. Il fit battre ses cils et humecta ses lèvres.

Une femme passa, le regardant avec méfiance. Il lui parla ; sa voix était douce, et il articulait soigneusement les mots. « Est-ce la ville de Nazareth ? demanda-t-il.

– Oui. » Elle accéléra le pas.

Un homme traversait la place. Il était vêtu d'une robe de laine à rayures rouges et marron. Sur ses cheveux noirs et bouclés, il portait une calotte rouge. Son visage bien rempli était joyeux. Le fou alla à sa rencontre et l'arrêta : « Je cherche un charpentier, dit-il.

– Il y a de nombreux charpentiers à Nazareth. La ville est célèbre pour ses charpentiers ! J'en suis un moi-même. Mais si je puis t'aider ? » Le ton de l'homme était joyeux et légèrement

condescendant.

« Connais-tu un charpentier du nom de Joseph ? Un descendant de David. Sa femme s'appelle Marie et il a plusieurs enfants. L'un d'eux s'appelle Jésus. »

L'homme plissa le front avec ostentation et se gratta la nuque. « Je connais plus d'un Joseph. Il y en a un dans cette rue, là-bas. Il est fort pauvre, mais sa femme s'appelle Marie. Essaie, tu n'auras guère de mal à le reconnaître : c'est un homme qui ne rit jamais. »

Le fou regarda dans la direction qu'il lui indiquait. Dès qu'il eut vu la rue en question, il s'y dirigea à grands pas, sans même remercier son interlocuteur.

Dans l'étroite ruelle, l'odeur de bois fraîchement scié et de résine était plus forte que jamais. La chaussée était couverte de sciure. De toutes les maisons venait le bruit des marteaux et le grincement des scies. Des planches de toutes dimensions étaient appuyées contre les façades, au point qu'il était parfois difficile de passer. Certains artisans avaient installé leur établi dans la rue, et fabriquaient des écuelles et divers autres objets à l'aide de tours primitifs. Ils interrompirent leur ouvrage en voyant apparaître le fou, qui se dirigea vers un vieux charpentier en tablier de cuir, qui sculptait une figurine. Il avait des cheveux gris, et paraissait fort myope.

« Que veux-tu ? demanda-t-il au fou en plissant les yeux.

– Je cherche un charpentier du nom de Joseph. Sa femme s'appelle Marie. »

Le vieil homme fit des gestes avec sa main tenant encore la figurine inachevée : « C'est par là, la deuxième maison de l'autre côté de la rue. »

Il n'y avait que peu de planches contre le mur de cette maison-là, et le bois en semblait de moins bonne qualité que ce que le fou avait vu jusqu'alors. L'établi placé près de la porte n'était pas très droit, et l'homme qui y réparait un tabouret paraissait lui aussi déformé. Lorsque le fou lui toucha l'épaule, il se redressa. Son visage était ridé et son expression, misérable. Ses yeux étaient rougis de fatigue, et sa barbe clairsemée était prématurément grisonnante. Il toussota, peut-être pour cacher son embarras.

« Es-tu Joseph ? lui demanda le fou.

– Je n'ai pas d'argent.

– Je ne veux rien. Seulement te poser quelques questions.

– Je suis Joseph. Que veux-tu savoir ?



– As-tu un fils ?

– Plusieurs, et des filles, aussi.

– Ta femme s'appelle bien Marie ? Et tu es de la lignée de David ? »

L'homme eut un geste impatient de la main, comme pour chasser une mouche : « Oui, oui, mais pour ce que ça m'a rapporté...

– Je voudrais rencontrer un de tes fils. Jésus. Peux-tu me dire où le trouver ?

– Ce bon à rien ! Qu'a-t-il fait, encore ?

– Où est-il ? »

Le regard de Joseph se fit plus circonspect. « Es-tu une espèce de prophète ? Es-tu venu guérir mon fils ?

– Je suis une sorte de prophète. Je peux prédire l'avenir. »

Joseph se leva en soupirant. « Tu peux le voir, si tu veux. Suis-moi. » Il précéda le fou par une porte donnant sur une cour étroite. Elle était pleine de pièces de bois, de meubles cassés, de sacs de sciure pourrie. Ils pénétrèrent dans la sombre maison. Dans la première pièce, qui était sûrement la cuisine, une femme se tenait près d'un grand fourneau d'argile. Elle était grande et très grasse. Ses longs cheveux grasseyés retombaient sur de grands yeux noirs et brillants, restés manifestement sensuels. Elle considéra le fou.

« Il n'y a rien à manger pour les mendiants, ronchonna-t-elle. Celui-là mange déjà assez comme ça. » A l'aide d'une cuiller de bois, elle désigna une petite silhouette assise dans un coin sombre. Lorsqu'elle parla, la silhouette bougea.

« Il veut voir notre Jésus, dit Joseph à la femme. Il pourra peut-être nous soulager de notre fardeau. »

La femme jeta au fou un regard de côté et haussa les épaules. Elle humecta ses lèvres d'une langue charnue et appela : « Jésus ! »

La silhouette assise dans le coin se leva.

« C'est lui », dit la femme avec une certaine complaisance.

Le fou fronça les sourcils et secoua vivement la tête : « Non... »

Le petit être était visiblement déformé. Il était bossu et son œil gauche louchait fortement. Son visage était vide et stupide. Un filet de salive coulait au coin de sa bouche. En entendant répéter son nom, il eut un petit rire. « Jésus, répéta-t-il, sur un ton épais. Jésus.

– C'est tout ce qu'il sait dire, précisa la femme avec un ricanement. Il a toujours été comme ça.

– C'est le jugement de Dieu, dit Joseph avec amertume.

– Mais qu'est-ce qu'il a ? demanda le fou sur un ton de désespoir pathétique.

– Il a toujours été comme ça, répéta la femme en regagnant son fourneau. Vous pouvez l'emmener, si vous voulez de lui. Pourri au-dehors comme au-dedans. Je le portais lorsque mes parents m'ont fait épouser cet avorton...

– N'as-tu pas honte... » Un regard acéré de Marie fit taire Joseph, qui s'adressa de nouveau au fou : « Que voulez-vous au juste à notre fils ?

– Je voulais lui parler. Je...

– Il n'est pas un oracle, ni un prophète... Nous pensions que ce pouvait être le cas. Il y a encore des gens à Nazareth qui viennent le voir pour qu'il les guérisse ou leur dise l'avenir, mais il ne fait que rire et répéter sans cesse son nom...

– Êtes-vous certains qu'il n'y a pas en lui... quelque chose que vous n'auriez pas remarqué ?

– Sûrs ! dit Marie sardoniquement. On a rudement besoin d'argent, vous savez. S'il avait eu des pouvoirs magiques, on s'en serait aperçu. »

Jésus fut agité d'un fou rire et sortit en boitillant.

« C'est impossible... » murmura le fou. L'histoire avait-elle pu changer à ce point ? Ou bien se trouvait-il dans une autre dimension du temps, où le Christ n'avait jamais existé ?

Joseph parut remarquer le regard désespéré du fou.

« Qu'y a-t-il ? Que vois-tu ? Tu avais dit que tu savais lire dans l'avenir. Dis-nous ce qui nous attend.

– Pas *maintenant*, dit le prophète en se détournant. Pas *maintenant*. »

Il s'enfuit de la maison et courut tout le long de la ruelle, dans les odeurs mêlées de chêne, de cèdre et de cyprès. Arrivé sur la place du marché, il s'arrêta et regarda autour de lui avec affolement. Juste en face de lui, il vit la synagogue, et continua dans cette direction.

L'homme auquel il s'était adressé auparavant était toujours là, marchandant des pots qu'il voulait offrir à sa fille pour le mariage de celle-ci. Il montra de la tête l'étranger au moment où ce dernier entra dans la synagogue. « C'est un parent de Joseph le charpentier, dit-il au marchand. Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit prophète. »

Le fou, l'étranger, le prophète, Karl Glogauer, le voyageur du temps, le psychiatre manqué et névrosé, le chercheur du sens de la vie, le

masochiste, l'homme au désir de mort et au complexe messianique, l'anachronisme vivant, entra dans la synagogue en haletant. Il avait vu l'homme qu'il cherchait. Il avait vu Jésus, fils de Marie et de Joseph. Il avait vu un homme qui était, sans le moindre doute, un imbécile congénital.

« Tous les hommes ont un complexe messianique, Karl », lui avait dit Monica.

Ses souvenirs étaient devenus moins nets. Son sens du temps et celui de sa propre identité étaient devenus confus.

« Il y avait des dizaines de messies en Galilée, à cette époque. Jésus n'a porté le mythe et la philosophie l'accompagnant que par une simple coïncidence de l'histoire...

– Mais non, Monica, ça ne peut pas être aussi simple que cela. »

Tous les mardis, le groupe de discussion jungien se réunissait dans la pièce au-dessus de la librairie d'occultisme pour pratiquer l'analyse et la thérapie de groupe. Glogauer n'avait pas organisé lui-même le groupe, mais il avait été heureux de l'accueillir dans son local, et encore plus d'en faire partie. C'était un grand soulagement de parler chaque semaine à des gens qui avaient les mêmes idées que lui. Une des raisons pour lesquelles il avait acheté la librairie, était l'espoir de rencontrer des gens intéressants, comme par exemple les membres du groupe jungien.

Ils étaient tous obsédés par Jung, c'était ce qui les rapprochait – mais tous avaient en plus leurs obsessions personnelles. Mrs. Rita Bien établissait des graphiques sur les déplacements des soucoupes volantes, bien qu'il ne fût nullement certain qu'elle crût en leur existence. Hugh Joyce croyait que les archétypes jungiens provenaient de la race des Atlantes, qui avait péri des millénaires avant notre ère. Alan Cheddar, le plus jeune membre du groupe, s'intéressait au mysticisme hindou, et Sandra Peterson, qui avait créé le groupe, était une grande spécialiste de la sorcellerie. Quant à James Headington, il s'intéressait plus particulièrement au temps. Il faisait l'orgueil du groupe : Sir James Headington, auteur de plusieurs inventions pendant la guerre et porteur de diverses décorations pour sa contribution à la victoire alliée. Pendant la guerre, il avait une réputation d'improvisateur génial, mais après, le ministère de la Guerre ne sut plus trop que faire de lui : c'était un excentrique, un détraqué peut-être ; pis, il se livrait à ses excentricités en public.

De temps en temps, Sir James parlait aux autres membres du

groupe de sa machine à voyager dans le temps. Ils se prêtaient de bonne grâce à ce caprice : la plupart d'entre eux avaient la même tendance à exagérer dès qu'ils abordaient leur « dada » favori.

Un mardi soir, après le départ des autres, Headington avait confié à Glogauer que sa machine à voyager dans le temps était terminée.

« Je n'arrive pas à le croire, dit Glogauer avec sincérité.

– Vous êtes la première personne à qui j'en parle.

– Pourquoi moi ?

– Je ne sais pas. Vous me plaisez – et votre boutique aussi.

– Vous n'en avez rien dit au gouvernement ? »

Headington avait eu un rire sec. « A quoi bon ? Et puis, pas avant d'avoir procédé à un essai complet, en tout cas. C'est bien fait pour eux, ils n'avaient qu'à me garder.

– Vous n'êtes pas certain qu'elle fonctionne ?

– J'en *suis* certain. Aimeriez-vous la voir ?

– Une machine à voyager dans le temps... dit Glogauer avec un faible sourire.

– Venez la voir.

– Pourquoi moi ?

– J'avais pensé que vous seriez intéressé. Je sais que vous n'épousez pas les vues orthodoxes de la science... »

Glogauer eut pitié de lui.

« Allons, venez la voir », insista Headington.

Le lendemain, Glogauer était allé à Banbury. Le même jour, il avait quitté 1976 et était arrivé en l'an 28 de notre ère.

La synagogue était fraîche et silencieuse, emplie d'une légère odeur d'encens. Les rabbis le dirigèrent vers la cour intérieure. De même que les autres habitants de la ville, ils ne savaient que penser de lui ; ils étaient toutefois certains qu'il n'était pas possédé par un démon. Ils avaient coutume de donner asile aux prophètes errants, si nombreux en Galilée, mais celui-ci était plus bizarre que les autres. Son visage était immobile et son corps, raide, et des larmes coulaient sur ses joues sales. Ils n'avaient jamais vu une telle douleur dans le regard d'un homme.

« La science peut expliquer le comment, mais elle ne demande

jamais « pourquoi », car elle ne pourrait répondre, avait-il dit à Monica.

– Mais qui veut savoir ? avait-elle répondu.

– Moi.

– Mais tu ne connaîtras jamais la réponse, pas vrai ? »

« Assieds-toi, mon fils, dit le rabbi. Que veux-tu nous demander ?

– Où est le Christ ? " dit-il. Où est le Christ ? » Ils ne comprirent pas la langue dans laquelle il parlait.

« C'est du grec ? » demanda l'un d'eux, mais un autre secoua la tête.

*Kyrios* : le Seigneur.

*Adonai* : le Seigneur.

*Où est le Seigneur ?*

Il plissa le front et jeta un regard vague autour de lui.

« Il faut que je me repose, dit-il dans leur langue.

– D'où viens-tu ? »

Il ne savait pas quoi répondre.

« D'où viens-tu ? » répéta un rabbi.

Il finit par murmurer : « *Ha-Olam Hab-Bah...* »

Les rabbis se regardèrent, et répétèrent *Ha-Olam, Hab-Bah*.

*Ha-Olam Hab-Bah ; Ha-Olam Haz-Zeh* : le monde à venir, et le monde qui est.

« Nous apportes-tu un message ? » demanda l'un des rabbis. Ils avaient l'habitude des prophètes, certes, mais pas comme celui-ci.

« Un message ?

– Je ne sais pas, dit le prophète d'une voix rauque. Il faut que je me repose. J'ai faim.

– Viens, nous allons te donner à manger et un endroit pour dormir. »

Il ne put manger qu'une partie de la nourriture trop riche, et le lit, avec son matelas rempli de paille, était trop doux pour lui. Il n'en avait pas l'habitude.

Il dormit mal, et il cria en rêvant ; devant la porte de la chambre, les rabbis écoutèrent, mais ils ne comprirent pas grand-chose à ce qu'il disait.

Karl Glogauer resta plusieurs semaines à la synagogue. Il passait le plus clair de son temps à lire dans la bibliothèque, cherchant dans les longs rouleaux une réponse à son dilemme. Les mots des Écritures, dans bien des cas sujets à des dizaines d'interprétations, ne firent qu'accroître sa confusion. Il ne trouvait rien à quoi se raccrocher, aucun indice de ce qui avait pu aller de travers.

Les rabbis le laissaient en paix. Ils avaient décidé qu'il était un saint homme, et étaient fiers de l'avoir dans leur synagogue. Ils étaient certains qu'il était l'un des élus de Dieu, et attendaient patiemment qu'il leur parlât.

Mais le prophète ne disait pas grand-chose, marmonnant dans sa barbe des bribes de phrases, tantôt dans leur langue, tantôt dans la langue incompréhensible dont il se servait fréquemment, même lorsqu'il s'adressait directement à eux.

Les habitants de Nazareth parlaient beaucoup du mystérieux prophète de la synagogue, mais les rabbis ne répondaient pas à leurs questions. Ils disaient aux gens de vaquer tranquillement à leurs affaires, et qu'il existait des choses qu'ils n'étaient pas encore censés connaître. En adoptant cette attitude coutumière à tous les prêtres, ils évitaient les questions auxquelles ils ne pouvaient répondre, tout en donnant l'impression d'en savoir beaucoup plus que ce n'était le cas.

Un jour – c'était le sabbat -, il apparut dans la partie de la synagogue réservée au public, se mêlant à ceux qui étaient venus adorer Dieu.

L'homme placé à sa gauche, qui lisait un rouleau à voix haute, regardait sans cesse le prophète du coin de l'œil et commençait à mélanger ses mots.

Le prophète s'était assis et écoutait, immobile, avec une expression lointaine.

Le grand rabbi le regarda dubitativement, puis fit signe de donner le parchemin au prophète. Avec des gestes incertains, un jeune garçon plaça le rouleau entre les mains de celui-ci.

Le prophète regarda longuement ce qui était écrit, puis se mit à lire. Il ne comprit d'abord pas ce qu'il lisait. C'était le livre d'Esaië.

*L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour que je prêche l'évangile aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la délivrance aux captifs, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour mettre en liberté ceux qui sont meurtris, pour annoncer l'an agréable du Seigneur. Puis, il ferma le livre et le redonna au ministre, et se rassit. Et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue*

*étaient fixés sur lui.*

(Luc, IV, 18-20.)

## V

Et ils le suivirent, tandis qu'il quittait la ville de Nazareth en direction du lac de Galilée. Il était vêtu de la robe de lin blanc qu'ils lui avaient donnée, et, bien qu'ils crussent qu'il les menait, c'étaient eux, en fait, qui le poussaient en avant.

« C'est notre messie », répondaient-ils à ceux qui les interrogeaient. La rumeur parlait déjà de miracles.

Lorsqu'il vit les malades, il eut pitié d'eux, et essaya de faire tout son possible, car ils attendaient quelque chose de lui. Pour nombre d'entre eux, il ne put rien, mais il put en aider certains, qui souffraient de toute évidence de troubles psychosomatiques. Ils croyaient en ses pouvoirs plus fort qu'il ne croyait en leur maladie. Par conséquent, il les guérit.

Lorsqu'il arriva à Capharnaüm, une cinquantaine d'hommes et de femmes le suivirent dans les rues de la ville. L'on savait déjà qu'il avait un lien de quelque nature avec Jean-Baptiste, qui jouissait d'une grande renommée en Galilée, et que nombre de Pharisiens considéraient comme un véritable prophète. Et cet homme avait, dans certains domaines, un pouvoir plus grand que celui de Jean lui-même. Il n'était pas un grand orateur, comme le Baptiste, mais il accomplissait des miracles.

La ville de Capharnaüm s'étendait sur les bords du lac de Galilée aux eaux cristallines, et des jardins maraîchers séparaient ses blanches maisons. Des bateaux de pêche étaient amarrés le long du quai, et aussi des navires qui commerçaient avec les autres villes des rives du lac. Bien qu'entourée par de vertes collines, Capharnaüm elle-même était bâtie dans la plaine lacustre. C'était une ville calme, qui, comme bien d'autres en Galilée, avait une forte population de gentils. L'on y voyait nombre de marchands grecs, romains et égyptiens, dont certains y avaient même établi leur résidence. Il existait une classe moyenne prospère de marchands, d'artisans et de propriétaires de navires, ainsi que de médecins, d'avocats et de lettrés, car

Capharnaüm se trouvait à la limite des provinces de Galilée, de Trachonitide et de Syrie. Bien que de taille modeste, elle était un important point de passage pour les voyageurs et commerçants.

Le singulier prophète fou dans sa robe de lin voltigeant au vent entra dans Capharnaüm, suivi d'une foule disparate principalement composée de pauvres, mais au sein de laquelle l'on remarquait également des personnes de distinction. La nouvelle se répandit que cet homme était réellement capable de prédire l'avenir ; n'avait-il pas prédit l'arrestation de Jean par Hérode Antipas, et peu après, Hérode avait effectivement emprisonné le Baptiste à Pérée. Ses prédictions n'étaient pas générales et vagues, comme celles des autres prophètes. Il parlait d'événements qui devaient prendre place dans le proche avenir, et les décrivait en détail.

Personne ne connaissait son nom. Il était simplement le prophète de Nazareth, ou le Nazaréen. Certains disaient qu'il était un parent, voire le fils d'un charpentier de Nazareth, mais c'était peut-être parce que, dans leur écriture, les mots signifiant « fils de charpentier » et « mage » étaient presque identiques, et que cela avait prêté à confusion. Une vague rumeur voulait même que son nom fût Jésus. Le nom avait été prononcé à deux ou trois reprises, mais, lorsqu'on lui demandait si tel était bien son nom, il le niait, ou bien, avec sa distraction coutumière, s'abstenait de répondre.

Lorsqu'il prêchait, ses mots manquaient de flamme, comparés à ceux de Jean. Il parlait avec douceur, de façon plutôt vague, et souriait souvent. Il parlait également de Dieu d'une façon étrange, et semblait, de même que Jean d'ailleurs, être proche des Esséniens, car il prêchait contre l'accumulation des richesses personnelles, et parlait de l'humanité comme d'une grande fraternité, à la façon de ceux-ci.

Mais ce qui intéressait surtout ceux qui le guidaient vers la gracieuse synagogue de Capharnaüm, c'étaient ses miracles. Avant lui, aucun prophète n'avait guéri les malades, ni semblé comprendre des problèmes dont les gens parlaient rarement. C'était à sa compréhension et à sa sympathie qu'ils réagissaient, plutôt qu'à ce qu'il disait.

Pour la première fois de sa vie, Karl Glogauer avait oublié Karl Glogauer. Pour la première fois de sa vie, il faisait ce que toujours il avait essayé de faire en tant que psychiatre.

Mais ce n'était pas sa vie. Il faisait naître un mythe, une génération avant la naissance effective de ce mythe. Il complétait un certain circuit psychique. Il ne modifiait pas l'histoire, mais donnait davantage de substance à celle-ci.

Il ne pouvait supporter l'idée que Jésus n'avait rien été de plus



qu'un mythe. Il était dans son pouvoir de faire de Jésus une réalité physique, plutôt que la création d'un processus de mytho-genèse.

Il parla donc dans les synagogues, parla d'un Dieu plus clément que celui que ses auditeurs connaissaient, et, chaque fois qu'il se souvenait de paraboles, il les leur racontait.

Peu à peu, le besoin de justifier ce qu'il faisait disparut, le sens de son identité devint de plus en plus ténu et fut remplacé par le sens d'une identité différente, prêtant une plus grande substance au rôle qu'il avait choisi. Ce rôle était celui d'un archétype – un rôle bien propre à plaire à un disciple de Jung. Et ce rôle allait bien au-delà d'une simple imitation ; il se devait maintenant de le jouer jusqu'au moindre et plus majestueux détail. Karl Glogauer avait trouvé la réalité qu'il cherchait.

*Or, il y avait dans la synagogue un homme qui était possédé d'un démon impur, et il s'écria à voix haute, disant : Laisse-nous ! Qu'avons-nous à faire de toi, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu nous détruire ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. Et Jésus lui fit reproche, disant : Paix, et sors de cet homme. Et le diable, après l'avoir précipité au milieu, sortit de l'homme, sans lui faire aucun mal. Et tous furent saisis d'étonnement, et parlèrent entre eux, disant : Quelle parole que celle-ci ! Avec autorité et puissance, il commande aux esprits impurs, et ceux-ci sortent. Et sa renommée se répandit dans tous les lieux de la contrée alentour.*

(Luc, IV, 33-37.)

« Les hallucinations collectives, les miracles, les soucoupes volantes, les fantômes ; tout ça, c'est la même chose, avait dit Monica.

– C'est fort probable, avait-il répondu. Mais *pourquoi* ont-ils fait ces expériences ?

– Parce qu'ils le voulaient.

– Pourquoi le voulaient-ils ?

– Parce qu'ils avaient peur.

– Tu crois vraiment que c'est tout ?

– Cela ne suffit donc pas ? »

Lorsqu'il quitta Capharnaüm pour la première fois, le nombre de ceux qui l'accompagnaient avait grossi. Il aurait été gênant de rester en ville, car le commerce avait pratiquement été paralysé par la foule de ceux qui venait assister à ses simples miracles.

Il leur parla dans les étendues séparant les villes. Il parla à des hommes intelligents et cultivés, qui semblaient avoir quelque chose en commun avec lui. Certains possédaient des flottilles de pêche, notamment Simon, Jacques et Jean. Un autre était médecin, un autre encore, un fonctionnaire qui l'avait entendu prêcher à Capharnaüm.

« Il faut qu'ils soient douze, leur dit-il un jour. Ils doivent former un zodiaque. »

Ils ne prenaient pas garde à ce qu'il disait. Nombre de ses idées étaient étranges. Nombre des choses dont il parlait leur étaient inconnues. Certains Pharisiens estimaient qu'il proférait des blasphèmes.

Un jour, il vit arriver un homme qu'il reconnut, un Essénien de la colonie des environs de Macharée.

« Jean voudrait te parler, lui dit l'homme.

– Jean n'est-il donc pas mort ?

Il est emprisonné à Pérée. J'ai l'impression qu'Hérode a trop peur pour le tuer. Il laisse Jean se promener dans les jardins et dans l'enceinte du palais, et le laisse parler à ses hommes, mais Jean craint qu'Hérode ne trouve bientôt le courage de le faire lapider ou décapiter. Il a besoin de ton aide.

– Comment pourrais-je l'aider ? Il doit mourir. Il n'y a pas d'espoir pour lui. »

L'Essénien regarda sans comprendre les yeux fous du prophète.

« Mais personne d'autre ne peut lui venir en aide, maître.

– J'ai fait tout ce qu'il désirait que je fasse, dit le prophète. J'ai guéri les malades, et prêché aux pauvres.

– J'ignorais qu'il désirât cela. Mais maintenant, il a besoin d'aide, maître. Vous pourriez lui sauver la vie. »

Le prophète avait entraîné l'Essénien à l'écart de la foule.

« Sa vie ne peut pas être sauvée.

– Mais si elle ne l'est pas, les impies vont prospérer et le royaume des cieux ne sera pas rétabli.

– Sa vie ne peut pas être sauvée.

– Est-ce la volonté de Dieu ?

– Si je suis Dieu, alors, c'est la volonté de Dieu. »

Abandonnant tout espoir, l'Essénien se détourna et s'éloigna de la foule.

Il fallait que Jean-Baptiste meure. Karl Glogauer n'avait aucune

envie de changer l'histoire, seulement de lui donner plus de force.

Il continua à traverser la Galilée. Il avait choisi ses douze lettrés ; le reste de ceux qui le suivaient étaient surtout des pauvres. Pour ces derniers, il représentait le seul espoir de richesse. Nombreux étaient ceux qui étaient prêts à suivre Jean contre les Romains, mais maintenant, Jean était en prison. Peut-être cet homme allait-il diriger leur révolte, et ils pourraient alors piller les richesses de Jérusalem, de Jéricho et de Césarée. Las et affamés, les yeux brûlés par le soleil, ils suivaient l'homme à la robe blanche. Ils avaient besoin d'espoir, et ils avaient trouvé une raison d'espérer. Ils le virent accomplir de plus grands miracles.

Une fois, il leur prêcha d'un bateau, et regagna la rive en marchant sur les bas-fonds, et il leur sembla qu'il marchait sur l'eau.

Au cours de l'automne, ils traversèrent toute la Galilée, et apprirent la nouvelle de la décapitation de Jean-Baptiste. Le désespoir devant sa mort se transforma en un espoir accru en ce prophète qui l'avait connu.

A Césarée, ils furent repoussés par les gardes romains, qui avaient l'habitude de ces prophètes sauvages qui sillonnaient la contrée.

D'autres villes leur fermèrent également leurs portes, tandis que la renommée du prophète grandissait. Les autorités romaines, mais aussi la hiérarchie juive, ne semblaient guère enclines à tolérer le nouveau prophète, comme ils l'avaient fait dans le cas de Jean. Le climat politique changeait.

Il devint difficile de trouver de la nourriture. Ils mangeaient ce qu'ils pouvaient trouver, et connurent la faim des animaux sauvages.

Il leur apprit à faire semblant de manger et à penser à autre chose qu'à leur faim.

Karl Glogauer, guérisseur, psychiatre, hypnotiseur, messie.

Parfois, sa foi dans le rôle qu'il s'était choisi fléchissait, et ses adeptes étaient troublés par ses contradictions. Ils l'appelaient souvent du nom qu'ils avaient entendu, Jésus le Nazaréen. La plupart du temps, il ne les empêchait pas de l'appeler ainsi, mais parfois, il se mettait en colère, et criait un autre nom, bizarre et guttural :

« Karl Glogauer ! Karl Glogauer ! »

Et ils disaient : « Oyez, il parle avec la voix d'Adonai. »

« Ne m'appellez pas de ce nom ! », criait-il aussi, et ils étaient troublés, et le laissaient seul jusqu'à ce que sa colère se fût apaisée.

Lorsque le temps changea et que l'hiver s'installa, ils regagnèrent Capharnaüm, qui était devenue la plate-forme de ses adeptes.

Il passa les mois d'hiver à Capharnaüm, et fit de nouvelles prophéties. Nombre de ces dernières le concernaient lui-même, ainsi que le sort de ses adeptes.

*Alors, il commanda expressément à ses disciples de ne dire à personne qu'il était Jésus le Christ. Dès lors, Jésus commença à déclarer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il y souffrît beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, et qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour.*

(Matthieu, XVI, 20-21.)

Ils regardaient la télévision dans leur appartement. Monica mangeait une pomme. C'était une chaude soirée dominicale, entre six et sept heures. Monica montra l'écran de sa main tenant la pomme à demi mangée :

« Regarde ces idioties. Honnêtement, tu ne vas quand même pas me dire que cela signifie quelque chose pour toi ? »

C'était une émission religieuse, sur un opéra pop donné dans une église de Hampstead. L'opéra racontait l'histoire de la crucifixion.

« Des groupes pops en chaire ! ajouta-t-elle. Quelle déchéance ! »

Il ne répondit rien. L'émission lui paraissait vaguement obscène, et il ne voyait pas ce qu'il eût pu dire.

« On peut vraiment dire que le corps de Dieu est en pleine décomposition, continua-t-elle sur un ton railleur. Bouh ! que ça pue !

– Ferme le poste, alors, dit-il calmement.

– Non, je veux regarder. Ça m'amuse.

– Oh ! on ferme, écoute !

– L'imitation du Christ ! cracha-t-elle avec mépris. Quelle vulgaire caricature. »

Un chanteur noir, qui jouait le rôle du Christ en chantant d'une voix monotone sur un accompagnement banal, commença une série de chansons sans vie sur le thème de la fraternité des hommes.

« Avec une voix comme ça, pas étonnant qu'ils l'aient cloué sur une croix ! » dit Monica.

Il avança le bras et ferma la télé.

« Dommage, dit-elle en singeant la déception, j'aimais bien. C'était un joli chant du cygne. »

Plus tard, avec une nuance d'affection qui ne fut pas sans

l'inquiéter, elle lui dit : « Vieux rêveur, va ! Quel dommage. Tu aurais pu devenir John Wesley, ou Calvin, ou quelqu'un de ce genre. A notre époque, tu ne peux pas être un messie, pas comme tu le voudrais. Il n'y aurait personne pour t'écouter. »

## VI

Le prophète vivait dans la maison d'un homme du nom de Simon, bien qu'il préférât l'appeler Pierre. Simon avait de la reconnaissance envers le prophète, car ce dernier avait guéri sa femme d'une affection dont elle était atteinte depuis un certain temps déjà. La nature de la maladie était demeurée mystérieuse, mais le prophète l'avait guérie pratiquement sans effort.

Il y avait alors à Capharnaüm de nombreux étrangers, dont une grande partie était venue voir le prophète. Simon mit ce dernier en garde, car l'on savait que certains d'entre eux étaient des agents des Romains ou des Pharisiens. Les Pharisiens n'avaient pas, dans l'ensemble, manifesté d'hostilité à l'encontre du prophète, bien qu'ils fussent méfiants au sujet des miracles que l'on racontait. Toutefois, l'atmosphère politique était trouble, et les troupes d'occupation romaines, de Pilate aux simples soldats en passant par les officiers, étaient tendues, s'attendant à tout moment à une explosion, mais ne voyant aucun signe annonciateur tangible.

Pilate lui-même espérait qu'il y aurait d'importants désordres. Cela prouverait à l'empereur Tibère qu'il avait été trop clément avec les juifs au sujet des inscriptions votives. Pilate serait justifié, et aurait davantage de pouvoir sur les juifs. A présent, il était en mauvais termes avec les tétrarques de toutes les provinces – particulièrement avec l'inconstant Hérode Antipas qui avait jadis semblé être le seul à le soutenir. En plus de la situation politique, sa situation domestique n'était guère brillante ; sa femme, une névrosée, avait de nouveau des cauchemars et exigeait de sa part bien plus de temps qu'il ne pouvait se permettre de lui en consacrer.

Il serait sans doute possible de provoquer un incident, se dit-il, mais il faudrait prendre garde à ce que Tibère ne l'apprît jamais. Ce nouveau prophète pouvait aider à cristalliser les choses, mais il n'avait jusqu'alors enfreint en rien les lois des juifs, ni celles des Romains.

Aucune loi n'interdisait à un homme de se proclamer messie, comme d'aucuns affirmaient qu'il l'avait fait, et l'on ne pouvait pas prétendre qu'il incitât le peuple à la révolte – plutôt le contraire. Tout en regardant par la fenêtre de son cabinet de travail, qui offrait une vue splendide sur les tours de Jérusalem, Pilate réfléchit aux renseignements que ses espions lui avaient fournis.

Peu après les fêtes nommées Saturnales par les Romains, le prophète et sa suite avaient de nouveau quitté Capharnaüm pour voyager à travers le pays.

Maintenant que les grandes chaleurs étaient passées, il faisait moins de miracles, mais les gens étaient avides de ses prophéties. Il les mettait en garde contre toutes les erreurs qu'ils allaient commettre à l'avenir, et contre tous les crimes qui allaient être commis en son nom.

Il traversa ainsi la Galilée, puis la Samarie, en suivant les bonnes routes romaines qui menaient à Jérusalem.

En outre, la Pâque approchait.

A Jérusalem, les fonctionnaires romains parlaient déjà de cette fête, qui était toujours l'occasion de graves désordres. Il y avait souvent eu des émeutes à l'époque de la Pâque et, sans nul doute, cette année aussi verrait des troubles.

Pilate avait parlé aux Pharisiens, en demandant leur coopération. Les Pharisiens avaient répondu qu'ils allaient faire leur possible, mais qu'ils ne pouvaient empêcher le peuple de se comporter de façon stupide.

Pilate avait levé les sourcils et leur avait donné congé.

Ses agents lui apportaient des rapports venant de tous les points du territoire. Certains de ces rapports faisaient mention du nouveau prophète, mais précisaient qu'il était inoffensif.

En son for intérieur, Pilate se dit qu'il était peut-être inoffensif maintenant, mais que, s'il entrait à Jérusalem à l'époque de la Pâque, ce serait peut-être une autre histoire.

Deux semaines avant la fête de la Pâque, le prophète arriva dans la ville de Béthanie, tout près de Jérusalem. Certains de ses disciples galiléens avaient des amis à Béthanie, et ces derniers ne demandaient qu'à héberger cet homme, dont ils avaient entendu parler par les pèlerins se rendant au Grand Temple de Jérusalem.

Ils étaient venus à Béthanie parce que le prophète s'inquiétait du nombre croissant de ceux qui le suivaient.

« Ils sont trop nombreux, avait-il dit à Simon. Trop nombreux, Pierre. »

Le visage de Glogauer était devenu hagard ; ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, et il parlait peu.

Parfois, il jetait un regard incertain autour de lui, comme s'il ne savait pas bien où il se trouvait.

On lui apprit que des agents romains s'étaient renseignés à son sujet. Cela ne sembla pas l'inquiéter. Au contraire, il hocha songeusement la tête, comme s'il était satisfait.

Un jour, il alla dans la campagne avec deux de ses adeptes, pour jeter un coup d'œil sur Jérusalem. Dans la lumière de l'après-midi, les murs jaune vif de la ville avaient un aspect splendide. Les tours et les hautes maisons, souvent décorées de mosaïques rouges, bleues et jaunes, étaient visibles à des milles de distance.

Le prophète retourna à Béthanie.

« Quand entrerons-nous dans Jérusalem ? lui demanda un de ses fidèles.

– Pas encore », dit Glogauer. Il avait rentré les épaules et serrait ses bras autour de sa poitrine, comme s'il avait froid.

Deux jours avant que la Pâque ne fût célébrée à Jérusalem, le prophète emmena ses hommes au Mont des Oliviers, et dans une localité de banlieue établie sur un de ses flancs, qui s'appelait Bethphagé.

« Trouvez-moi un âne, dit-il. Un jeune mâle. Il faut maintenant que j'accomplisse la prophétie.

– Tous sauront alors que tu es le Messie, dit André.

– Oui. »

Glogauer soupira. Il avait de nouveau peur, mais ce n'était plus une peur physique. C'était la peur de l'acteur qui va jouer la grande scène finale, la plus dramatique, et qui n'est pas certain de s'en tirer.

Une sueur froide perlait sur la lèvre supérieure de Glogauer. Il l'essuya du revers de la main.

Dans la lumière déclinante, il regarda les hommes qui l'entouraient. Il n'était toujours pas sûr du nom de certains d'entre eux. Leurs noms ne l'intéressaient pas particulièrement, seulement leur nombre. Il y en avait dix. Les deux autres étaient allés chercher l'âne.

Ils se tenaient sur la pente herbeuse du Mont des Oliviers, le regard tourné vers Jérusalem et le Grand Temple placé en contrebas. Une brise légère et chaude soufflait.

« Judas ? » dit Glogauer.

L'un d'eux s'appelait Judas.

« Oui, Maître », dit celui-ci. Il était grand et avait belle allure, avec des cheveux roux ondulés et un regard intelligent de névrosé. Glogauer le pensait épileptique.

Glogauer considéra songeusement ce Judas Iscariote. « Plus tard, lorsque nous serons entrés dans Jérusalem, j'aurai besoin de ton aide, dit-il.

– Que devrai-je faire, Maître ?

– Tu devras porter un message aux Romains.

– Aux Romains ? demanda l'Isariote, troublé. Pourquoi ?

– Il faut que ce soit les Romains. Ce ne peut pas être les juifs – ils se serviraient d'une hache ou d'un bûcher. Je t'en dirai davantage le moment venu. »

Le ciel s'était assombri, et les étoiles commençaient à apparaître au-dessus du Mont des Oliviers. Il commençait à faire froid. Glogauer frissonna.

*Que ta joie soit grande, ô fille de Sion,*

*Crie, ô fille de Jérusalem ;,*

*Vois, ton Roi vient à toi !*

*Il est juste et possède le salut ;*

*Humble, et monté sur un âne,*

*Et sur un ânon, poulain d'une ânesse.*

(Zacharie, IX, 9.)

« *Osha'na ! Osha'na ! Osha'na !* »

Tandis que Glogauer avançait vers la ville, monté sur son âne, ses fidèles couraient devant lui et jetaient des branches de palmiers sur la route. Des deux côtés de celle-ci, la foule s'était assemblée, avertie de sa venue par ses fidèles.

Il était clair maintenant que le nouveau prophète accomplissait les prophéties des anciens, et nombreux étaient ceux qui pensaient qu'il allait les mener contre les Romains. Peut-être même allait-il se rendre dans la maison de Pilate, pour affronter le procureur.

« *Osha'na ! Osha'na !* »

Glogauer releva la tête et jeta un regard distrait autour de lui. Le



dos de l'âne était inconfortable, malgré les vêtements que ses fidèles y avaient mis. Chancelant, il s'agrippait à la crinière de sa monture. Il entendait les cris, mais ne percevait pas clairement leur sens.

« *Osha'na ! Osha'na !* »

Il crut d'abord qu'ils criaient « Hosanna ! », puis se rendit compte que c'était le terme araméen qui signifiait « Libère-nous ! »

« Libère-nous ! Libère-nous ! »

Jean avait prévu un soulèvement armé contre les Romains pendant la Pâque. De nombreux hommes avaient compté y prendre part.

Ils croyaient que le prophète remplaçait Jean à la tête des rebelles.

« Non, murmura-t-il en regardant les visages emplis d'espoir qui l'entouraient. Non, je suis le messie. Je ne peux pas vous libérer. Je ne peux pas... »

Ils criaient si fort qu'ils ne l'entendirent pas.

Karl Glogauer entra dans le Christ. Le Christ entra dans Jérusalem. L'histoire approchait de son apogée.

« *Osha'na !* »

Cela ne faisait pas partie de l'histoire. Il ne pouvait pas les aider.

*En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. Alors, les disciples se regardèrent, ne sachant pas duquel il parlait. Or, un des disciples de Jésus, celui que Jésus aimait, était penché sur son sein. Et Simon Pierre lui fit signe de demander de qui il parlait. Et celui qui était penché sur son sein lui dit, Seigneur, qui est-ce ? Jésus répondit : C'est celui à qui je donnerai un morceau de pain, lorsque je l'aurai trempé. Et, ayant trempé le morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et, après le morceau, Satan entra en lui. Alors, Jésus lui dit : Ce que tu fais, hâte-toi de le faire.*

(Jean, XIII, 21-27.)

Le front plissé par le doute, Judas Iscariote sortit dans la rue animée, pour se diriger vers le palais du gouverneur. Il devait, certes, jouer un rôle dans un plan destiné à tromper les Romains, afin que le peuple se soulève pour défendre Jésus, mais il trouvait ce stratagème fort risqué. On sentait que les hommes, les femmes et les enfants qui se bousculaient dans la rue étaient tendus. Et un nombre inhabituel de soldats romains patrouillait la ville.

Pilate était un homme grand et solide, au visage mou et complaisant, au regard dur et superficiel. Il regarda le juif avec dédain, et le mit en garde :

« Nous ne payons pas les informateurs dont les renseignements se sont révélés faux.

– Je ne veux pas d'argent, Seigneur, dit Judas, adoptant l'attitude flatteuse et servile que les Romains attendaient apparemment de la part des juifs. Je suis un loyal sujet de l'empereur.

– Qui est ce rebelle ?

– Jésus de Nazareth, Seigneur. Il est entré en ville aujourd'hui...

– Je sais. Je l'ai vu. Mais l'on me dit qu'il prêche la paix et obéit à la loi.

– C'est pour te tromper, Seigneur. »

Pilate fronça les sourcils. Cela n'aurait rien d'étonnant. C'était exactement le genre de ruse qu'il escomptait de la part de ces gens à la langue mielleuse.

« As-tu des preuves ?

– Je suis un de ses lieutenants, Seigneur. Je pourrai témoigner de sa culpabilité. »

Pilate fit la moue. Il ne pouvait pas se permettre d'offenser les Pharisiens en ce moment. Ils lui avaient déjà causé suffisamment d'ennuis. Caïphe, en particulier, serait le premier à crier à l'injustice s'il faisait arrêter cet homme.

« Il affirme être le véritable roi des juifs, le descendant de David, dit Judas, répétant ce que son maître lui avait demandé de dire.

– Vraiment ? dit Pilate, en regardant songeusement par la fenêtre.

– Quant aux Pharisiens, mon Seigneur...

– Oui ?

– Les Pharisiens se méfient de lui. Ils seraient heureux de le voir mort. Il parle contre eux. »

Pilate hocha affirmativement la tête. Les yeux

mi-clos, il réfléchit au problème. Peut-être les Pharisiens haïssaient-ils ce fou, mais ils seraient prompts à exploiter politiquement son arrestation.

« Les Pharisiens voudraient le voir en prison, poursuit Judas. Le peuple accourt pour écouter ses prophéties, et aujourd'hui même,

plusieurs hommes ont envahi le Temple en son nom.

– Est-ce vrai ?

– C'est vrai. » Ce l'était ; une demi-douzaine d'hommes avaient attaqué les changeurs du Temple, essayant de les voler. Après leur arrestation, ils avaient déclaré qu'ils ne faisaient qu'accomplir la volonté du Nazaréen.

« Je ne peux pas le faire arrêter », dit Pilate. La situation était déjà très tendue à Jérusalem ; s'ils arrêtaient ce « roi », ils risquaient de précipiter une révolte. Et Tibère en rejetterait le blâme sur lui, et non sur les juifs. Il fallait gagner les Pharisiens à sa cause, de sorte qu'ils effectuent l'arrestation eux-mêmes. « Attends ici, dit-il à Judas. Je vais envoyer un message à Caïphe. »

*Puis ils vinrent en un lieu nommé Gethsémani, et il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici, tandis que je vais prier. Et il prit avec lui Pierre, et Jacques, et Jean, et il commença à être très effrayé et attristé, et il leur dit : Mon âme est saisie de tristesse jusques à la mort ; demeurez ici, et veillez.*

(Marc, XIV, 32-34.)

Glogauer voyait maintenant la foule approcher. Pour la première fois depuis Nazareth, il se sentit faible et épuisé dans son corps. Ils allaient le tuer. Il devait mourir – et il acceptait cela, mais il avait peur de la douleur qui l'attendait. Il s'assit par terre sur le flanc de la colline, et regarda les torches qui approchaient.

*« L'idéal du martyr n'a jamais existé que dans l'esprit de quelques ascètes, avait dit Monica. A part cela, ce n'est qu'un masochisme morbide, un moyen facile d'échapper à ses responsabilités, une méthode pour contrôler des gens réprimés... »*

*Ce n'est pas aussi simple que cela...*

*Mais si, Karl. »*

Maintenant, il pouvait prouver à Monica qu'il avait raison. Mais il y avait malheureusement peu de chances pour qu'elle l'apprît jamais. Il avait eu l'intention de tout mettre par écrit, et de le cacher dans la machine à voyager dans le temps, en espérant qu'on la retrouverait. C'était curieux. Il n'était pas religieux dans le sens courant du terme. En fait, il était agnostique. Ce n'était pas la foi qui le poussait à défendre la religion contre le mépris cynique de Monica à ce sujet ; c'était bien plutôt une absence de foi en l'idéal qu'elle avait épousé : l'idéal de la science qui résout tous les problèmes. Comme il ne

pouvait pas partager cette conviction, il ne restait que la religion, bien qu'il ne pût pas croire dans le Dieu créé par les chrétiens. Le Dieu considéré comme la force mystique des mystères de la chrétienté et des autres grandes religions, n'était pas assez personnel pour lui. Son esprit rationnel lui disait que Dieu n'existait pas sous une forme personnelle, quelle qu'elle fût. Mais son subconscient lui disait que la foi dans la science ne suffisait pas.

*« La science est fondamentalement opposée à la religion, lui avait dit Monica une fois, avec brutalité. Même si des centaines de jésuites se réunissent pour rationaliser leur conception de la science, il n'en demeure pas moins que la religion est incapable d'admettre les attitudes fondamentales de la science, et que, de par sa nature même, la science attaque les principes fondamentaux de la religion. Le seul domaine où il n'y a pas d'antagonisme, et où il est inutile de se battre, c'est celui du postulat fondamental. On peut supposer qu'il existe, ou non, un être suprême et surnaturel appelé Dieu. Mais, dès que l'on commence à défendre le postulat qu'on a choisi, c'est la guerre.*

*– Tu parles de la religion organisée...*

*– Je parle de la religion en tant qu'opposée à la croyance. Qui a besoin du rituel de la religion, quand nous avons le rituel infiniment supérieur de la science pour le remplacer ? La religion était un substitut raisonnable au savoir. Mais nous n'avons plus besoin de substituts, Karl. La science nous offre une base bien plus solide pour formuler des systèmes de pensée ou d'éthique. Nous n'avons plus besoin de la carotte du ciel ni du gros bâton de l'enfer, depuis que la science peut nous montrer les conséquences de nos actions et que nous pouvons juger par nous-mêmes si telle ou telle action est bonne ou mauvaise.*

*– Je ne peux pas admettre cela.*

*– C'est parce que tu es malade. Moi aussi, je suis malade, mais au moins j'entrevois la possibilité d'une guérison.*

*– Moi, je n'entrevois que la menace de la mort. »*

Comme ils en étaient convenus, Judas l'embrassa sur la joue, et les forces combinées des gardes du Temple et de la milice romaine l'entourèrent.

Aux Romains, il dit, non sans difficulté : « Je suis le roi des juifs », et aux serviteurs des Pharisiens : « Je suis le messie qui est venu détruire vos maîtres. » Maintenant, il s'était engagé sans espoir de retour, et le rituel ultime pouvait commencer.

## VII

Ce fut un procès anarchique, mélange arbitraire de droit romain et de loi juive, dont personne ne fut réellement satisfait. Le résultat fut néanmoins atteint, après plusieurs conférences entre Ponce Pilate et Caïphe, et trois tentatives pour faire coïncider leurs systèmes juridiques respectifs de sorte à pouvoir faire face à la situation. Tous deux cherchaient, pour des raisons différentes, un bouc émissaire, et ils finirent par obtenir ce qu'ils voulaient : le fou fut jugé coupable, d'une part de rébellion contre Rome, et de l'autre, d'hérésie.

Une particularité du procès fut que les témoins étaient tous des adeptes de cet homme, et qu'ils semblaient pourtant désirer sa condamnation.

Les Pharisiens reconnurent que, dans le cas présent, la méthode d'exécution romaine était la mieux adaptée à l'époque et aux circonstances, et il fut donc décidé de le crucifier. Comme l'homme jouissait toutefois d'un grand prestige, il fut jugé nécessaire d'utiliser certaines techniques d'humiliation familières aux Romains, afin de le rabaisser et de faire de lui un personnage pathétique et ridicule aux yeux des pèlerins. Pilate assura aux Pharisiens qu'il s'en chargeait, mais veilla à leur faire signer des documents approuvant ses actions.

*Alors les soldats l'emmenèrent dans la salle nommée Prétoire, et appelèrent toute sa cohorte. Et ils le vêtirent de pourpre, et ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête. Et ils commencèrent à l'interpeller : Salut, Roi des Juifs ! Et ils lui frappèrent la tête avec un roseau, et crachèrent sur lui, et, se mettant à genoux, l'adorèrent. Après s'être moqués ainsi de lui, ils le dépouillèrent de la pourpre et lui remirent ses propres vêtements, et l'emmenèrent dehors pour le crucifier.*

(Marc, XV, 16-20.)

Son esprit était confus à cause de la douleur et du rituel d'humiliation, et aussi parce qu'il s'était complètement abandonné à son rôle.

Comme il était trop faible pour porter la lourde croix de bois, il la suivit tandis qu'elle fut traînée jusqu'au Golgotha par un Cyrénien que les Romains avaient enrôlé pour la circonstance.

Tandis qu'il avançait en trébuchant dans les rues emplies d'une foule silencieuse, sous les yeux de ceux qui avaient cru qu'il prendrait leur tête contre leurs suzerains romains, les yeux emplis de larmes qui troublaient sa vision, il lui arrivait de quitter la chaussée, mais les gardes romains avaient vite fait de le remettre dans le droit chemin.

*« Tu es trop émotif, Karl. Pourquoi n'utilises-tu pas ton intelligence pour te reprendre en main ? »*

Il se souvenait de ces mots, mais avait du mal à se rappeler qui les avait dit, ou qui était Karl.

La route qui montait le flanc de la colline était pierreuse, et il lui arrivait de tomber ; il se souvenait alors d'une autre colline dont il avait fait l'ascension il y avait déjà longtemps. Il lui semblait qu'il était encore un enfant à l'époque, mais ce souvenir se confondait avec d'autres souvenirs, et il était bien difficile d'en être sûr.

Il respirait avec difficulté. Il sentait à peine la piqure des épines sur son front, mais son corps entier semblait battre à l'unisson avec son cœur. C'était comme un battement de tambour.

Le soleil déclinait. Glogauer tomba en avant, et s'ouvrit le front sur une pierre coupante, juste alors qu'il atteignait le sommet de la colline. Il s'évanouit.

*Et ils le menèrent au lieu appelé Golgotha, ce qui signifie, Le lieu du crâne. Et ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de myrrhe ; mais il ne le prit point.*

(Marc, XV, 22-23.)

Il repoussa la coupe qu'on lui tendait. Le soldat haussa les épaules et le saisit par un bras. Un second soldat le tenait déjà par l'autre bras.

Lorsqu'il reprit conscience, Glogauer se mit à trembler violemment. Il sentit intensément la douleur des cordes qui mordaient dans la chair de ses chevilles et de ses poignets. Il se débattit.

Il sentit un contact froid contre sa paume. Bien que l'objet ne touchât qu'une toute petite partie de sa main, au centre, il semblait très lourd. Il entendit un bruit qui suivait lui aussi le rythme de son cœur. Il tourna la tête de côté pour regarder sa main.

Un soldat enfonçait à coups de maillet un grand clou en fer dans sa

main, tandis qu'il était étendu sur la croix, qui, à ce moment, était posée horizontalement sur le sol. Il regarda attentivement, se demandant pourquoi il ne sentait pas la douleur. Le soldat prit davantage d'élan lorsque le clou rencontra la résistance du bois ; à deux reprises, le maillet rata le clou et frappa les doigts de Glogauer.

Il regarda de l'autre côté et vit que le deuxième soldat maniait lui aussi un maillet. Il était évident qu'il avait souvent manqué la tête du clou, car les doigts de cette main étaient tout sanglants et broyés.

Ayant fini d'enfoncer son clou, le premier soldat tourna son attention vers les pieds. Glogauer sentit le fer traverser sa chair, puis entendit les chocs sourds lorsqu'il s'enfonça dans le bois.

Se servant d'une poulie, ils commencèrent à dresser la croix à la verticale. Glogauer remarqua qu'il était seul. Personne d'autre n'était crucifié ce jour-là.

Au-dessous de lui, il voyait les lumières de Jérusalem. Un petit reste de lumière subsistait dans le ciel, mais il allait bientôt faire complètement nuit. Une petite foule s'était assemblée pour regarder. Il vit une femme qui lui rappela Monica. Il l'appela :

« Monica ? »

Mais sa gorge était sèche, et il ne sortit de sa bouche qu'un murmure rauque. La femme ne leva même pas les yeux.

Il sentit le poids de son corps tirer sur les clous, et crut sentir un élancement de douleur dans sa main gauche. Il devait saigner abondamment.

Il était curieux, se dit-il, que ce fût lui, sur cette croix. Primitivement, c'était l'événement auquel il avait voulu assister. Oui, sûrement. Tout s'était déroulé à la perfection.

Sa main gauche lui faisait de plus en plus mal.

Il baissa les yeux vers les deux gardes romains, qui jouaient aux dés au pied de sa croix. Ils semblaient entièrement absorbés par le jeu. C'était trop loin pour qu'il pût voir les marques sur les dés.

Il soupira. Le fait de soulever la poitrine dut exercer une traction supplémentaire sur ses mains, car la douleur s'intensifia. Il tressaillit et essaya de plaquer tout son corps contre le bois.

La douleur commençait à gagner son corps entier. Il grinça des dents. C'était horrible. Il gémit et cria. Il se tordit de douleur.

Il ne venait plus aucune lumière du ciel. D'épais nuages obscurcissaient la lune et les étoiles.

« Laissez-moi descendre, cria-t-il. Je vous en supplie, descendez-moi de là ! »

La douleur l'emplissait entièrement. Il se laissa retomber en avant, mais personne ne vint le libérer.

Un peu plus tard, il redressa la tête. Le mouvement redoubla la torture, et il se débattit de nouveau sur la croix.

« Laissez-moi descendre ! Je vous en supplie, arrêtez ! »

Toutes les parties de son corps, muscles, tendons et os étaient emplies d'un degré de douleur intolérable.

Il savait que, contrairement à ce qu'il avait cru, il ne survivrait pas jusqu'au lendemain. Il n'avait pas pensé que la douleur serait aussi forte.

*Et à la neuvième heure, Jésus cria à voix haute, disant : « Eloï, Eloï, lama sabachthani ? », ce qui signifiait : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

(Marc, XV, 34.)

Glogauer toussa. C'était une toux sèche, à peine audible. Mais les soldats assis au pied de la croix l'entendirent, tellement la nuit était calme.

« C'est drôle, dit l'un d'eux. Hier, ils l'adoraient. Et aujourd'hui, ils avaient l'air de vouloir qu'on le tue – même ceux qui étaient les plus proches de lui.

– Vivement qu'on quitte ce pays ! » fit l'autre soldat.

Il entendit de nouveau la voix de Monica : « C'est la faiblesse et la peur qui t'ont poussé à cela, Karl. Le martyr naît de l'orgueil. Ne comprends-tu donc pas cela ? »

La faiblesse et la peur.

Il toussa une nouvelle fois et la douleur se réveilla, mais elle était moins lancinante, maintenant.

Juste avant de mourir, il se remit à parler, répétant les mots jusqu'à ce que son souffle s'éteigne : « C'est un mensonge. C'est un mensonge. C'est un mensonge(8)... »

Par la suite, après que son corps eut été volé par les serviteurs de certains médecins qui lui attribuaient des vertus particulières, il y eut



des rumeurs selon lesquelles il n'était pas mort. Mais son corps pourrissait déjà dans la salle de dissection des médecins, et bientôt, il n'en resterait plus rien.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

*Behold the man.*

# Robert Sheckley LA BATAILLE

*Pas de thème plus cosmique que celui de l'Armageddon, de la lutte finale entre les forces du bien et celles du mal, les légions des anges et celles des démons. Elle précède la résurrection des corps. Mais qui seront les élus ?*

"REPOS !" aboya le Général Suprême Fetterer en se précipitant dans le quartier général. Docilement, ses trois généraux se mirent en position de repos.

« Il nous reste peu de temps, dit Fetterer en consultant sa montre-bracelet. Nous allons revoir le plan de bataille une dernière fois. »

Il s'approcha du mur et déroula une gigantesque carte du Sahara.

« Selon nos meilleurs renseignements théologiques, Satan fera intervenir ses forces à ces coordonnées. » Il indiqua l'endroit d'un index épais. « Aux premières lignes, se trouveront les diables, démons, succubes, incubes et autres grades similaires. Bael commandera le flanc droit, et Buer, le gauche. Sa Majesté Satanique tiendra le centre.

– Plutôt médiéval », marmonna le général Dell.

L'aide de camp du général Fetterer entra, le visage radieux à la pensée de l'Avènement.

« Mon général, dit-il, le prêtre est de nouveau là.

– Garde-à-vous, soldat ! lui intima Fetterer d'une voix sévère. Nous avons encore une bataille à gagner.

– A vos ordres, mon général, dit l'aide de camp en se tenant rigidement au garde-à-vous, tandis que son expression devenait un tantinet moins joyeuse

– Le prêtre, hein ?... » Le Général Suprême ; frota songeusement le bout de ses doigts. Depuis l'Avènement, depuis qu'ils savaient que la Dernière Bataille était imminente, les activistes religieux du monde entier n'avaient cessé de se rendre parfaitement insupportables. Ils avaient cessé de se chamailler entre eux, ce qui était certes louable,

mais ils voulaient maintenant se mêler des questions militaires.

« Éconduisez-le, dit Fetterer. Il sait que nous préparons l'Armageddon.

– A vos ordres, mon général », dit l'aide. Il salua, pivota sur ses talons et sortit au pas.

« Reprenons, dit le Général Suprême. Derrière les premières lignes défensives de Satan, se trouveront les pêcheurs ressuscités et diverses forces élémentaires du mal. Les anges déchus composeront les escadres de bombardiers d'attaque. Les intercepteurs-robots de Dell leur feront face. »

Le général Dell eut un sourire acide.

« Dès que le contact sera établi, les blindés automatisés de MacFee avanceront vers le centre de la ligne adverse, poursuit Fetterer, soutenus par l'infanterie robotisée du général Ongin. Dell commandera le bombardement H de l'arrière, qui devrait être fortement concentré. Je frapperai avec la cavalerie mécanisée, ici, et là. »

L'aide revint, et se mit au garde-à-vous. « Mon général. Le prêtre refuse de partir. Il dit qu'il faut qu'il vous parle. »

Le Général Suprême Fetterer hésitait à refuser. Il se souvint que c'était la Dernière Bataille, et qu'après tout, les travailleurs religieux *étaient* concernés. Il décida de lui accorder cinq minutes :

« Faites-le entrer. »

Le prêtre était vêtu d'un simple complet sombre, comme en portent les hommes d'affaires, pour bien montrer qu'il ne représentait aucune religion particulière. Son expression était lasse mais déterminée.

« Mon général, commença-t-il, je représente tous les travailleurs religieux du monde, les prêtres, rabbins, pasteurs, mollahs et le reste. Nous vous supplions de nous laisser combattre dans la bataille du Seigneur, mon général. »

Le Général Suprême tapota nerveusement sa cuisse. Il tenait à rester en bons termes avec ces hommes. Une fois que tout serait dit et fait, même lui, le Commandant Suprême, pourrait avoir besoin d'une bonne parole...

« Comprenez ma position, lui dit-il sur un ton de regret, je suis un soldat. Je dois mener une bataille.

– Mais il s'agit de la Dernière Bataille, dit le prêtre. Ce devrait être la bataille du peuple.

– Certes, approuva Fetterer. Et elle est livrée par l'armée qui

représente le peuple. »

Le prêtre ne parut nullement convaincu par cet argument.

« Vous ne voudriez tout de même pas perdre cette bataille, poursuivit Fetterer, et voir Satan la gagner ?

– Évidemment pas, marmonna le prêtre.

– Dans ce cas, nous ne pouvons prendre aucun risque. Tous les gouvernements sont d'accord sur ce point, n'est-ce pas ? Certes, il serait extrêmement plaisant d'engager dans l'Armageddon la masse entière de l'humanité, mais serions-nous alors certains de la victoire ? »

Le prêtre voulut dire quelque chose, mais le Général Suprême continuait déjà :

« Comment connaître l'étendue des forces de Satan ? Nous *devons* mettre toutes les chances de notre côté, militairement parlant. Autrement dit, il faut engager les armées automatiques, les intercepteurs et tanks-robots, ainsi que les bombes H.

– Mais ce n'est pas *juste*, dit le prêtre, qui paraissait très malheureux. Vous devriez pouvoir trouver un rôle pour les *hommes* dans vos préparatifs ! »

Fetterer y réfléchit un moment, mais cette exigence était inacceptable. Le plan de bataille était prêt ; il était magnifique et irrésistible. Toute introduction du grossier élément humain amènerait l'anarchie. Aucun être de chair et de sang ne pourrait supporter le vacarme de cette attaque mécanique, du vrombissement dont ces décharges d'énergie allaient emplir l'atmosphère, de cette puissance de feu envahissant l'espace entier. Un être humain qui s'approcherait à cent cinquante kilomètres du front ne survivrait pas pour voir l'ennemi.

« Je crains bien que ce soit impossible, dit-il.

– D'aucuns estiment que c'était une erreur de confier cette bataille à l'armée.

– Désolé, dit Fetterer joyeusement. Ce sont là des propos défaitistes. Si vous voulez bien... » Ce disant, il lui indiqua la porte. Le prêtre sortit d'un pas las.

« Ah ! ces civils, soupira Fetterer. Reprenons, messieurs. Vos troupes sont prêtes ?

– Nous sommes prêts à combattre pour Lui, dit le général MacFee avec enthousiasme. Je me porte garant de tous les automates placés sous mon commandement. Leur métal brille, tous leurs relais sont neufs, et leurs réservoirs d'énergie sont emplis à pleine capacité. Ils

brûlent d'envie de se battre, mon général ! »

Le général Ongin sortit de sa léthargie : « L'armée de terre est prête, mon général !

– L'armée de l'air est prête, dit le général Dell.

– Parfait, conclut le Général Suprême Fetterer. Toutes les autres mesures ont été prises. La retransmission télévisée touchera tous les habitants du globe. Personne, riche ou pauvre, ne manquera le spectacle de la Dernière Bataille !

– Et après la bataille... », commença le général Ongin en regardant Fetterer.

Fetterer se renfroigna. Il ignorait ce qui allait se passer *après* la bataille. C'était probablement du ressort des instances religieuses.

« Je suppose qu'il y aura des présentations ou quelque chose de ce genre...

– Voulez-vous dire que nous... Le rencontrerons ? demanda le général Dell.

– Sais pas au juste, dit Fetterer. Mais je serais enclin à le penser. Après tout – enfin bon, vous savez ce que je veux dire...

– Comment devons-nous nous habiller ? demanda le général MacFee, pris d'une soudaine panique. Je veux dire, que porte-t-on pour une occasion pareille ?

– Que portent les anges ? demanda Fetterer à Ongin.

– Des robes, peut-être ? suggéra le général Dell.

– Non, dit Fetterer d'un ton décidé. Nous porterons le grand uniforme, sans décorations. »

Les généraux firent un signe d'assentiment. Cela paraissait approprié.

Ils n'en dirent pas davantage, car le moment était arrivé.

En tenue de bataille resplendissante, les légions infernales s'avançaient dans le désert. Le son horripilant des cornemuses démoniaques se mêlait au grondement creux des tambours, et le Grand Fantôme

marchait en tête.

Dans un nuage de sable aveuglant, les tanks automatiques de MacFee se précipitèrent vers l'ennemi satanique. Au même instant, les bombardiers automatiques de Dell traversèrent l'air en rugissant, lâchant des chapelets de bombes sur les hordes des damnés. Fetterer porta des coups hardis avec sa cavalerie automatisée.

L'infanterie automatique d'Ongin progressait dans cette mêlée, endurant tout ce que le métal peut supporter.

Les hordes des damnés percèrent le front, éventrant les tanks et les robots qui se trouvaient sur leur passage. Des mécanismes automatiques moururent héroïquement pour défendre quelques mètres de sable. Les bombardiers de Dell furent arrachés des cieux par les anges déchus, avec à leur tête Marchocias, dont les ailes de griffon battaient l'air comme une tornade.

Bien que durement éprouvés, les robots maintinrent leur ligne précaire contre les présences gigantesques qui les écrasaient et les éparpillaient, frappant de terreur les téléspectateurs du monde entier. Les robots se battirent comme des héros, ils se battirent comme des hommes, pour repousser les forces du mal.

Astaroth glapit un ordre, et Behemoth avança de son pas lourd. Bael, suivi d'un corps de démons, chargea le flanc gauche de Fetterer, qui commençait à se désintégrer. Sous la puissance de l'impact, le métal aboya et les électrons hurlèrent de douleur.

A quinze cents kilomètres à l'arrière des lignes, le Général Suprême Fetterer tremblait et était couvert de sueur, mais il continuait posément, sans hésitation, à appuyer sur les boutons et à abaisser les leviers.

Sa magnifique armée ne le décevait pas. Des machines mortellement atteintes se relevaient pour combattre. Écrasés, démantelés, détruits par les démons vociférants, les robots parvenaient à maintenir leurs positions. Soudain, le Cinquième Corps des vétérans lança une contre-attaque, et réussit à percer le front ennemi.

De leur lointain Q. G., les généraux guidèrent les opérations de nettoyage.

« La bataille est gagnée ! murmura le Général Suprême Fetterer, se détournant des écrans de télévision. Mes félicitations, messieurs. »

Les généraux le remercièrent d'un sourire las, puis se regardèrent, et poussèrent un vivat spontané. L'Armageddon était gagné ! Les forces de Satan étaient vaincues.

Mais il se passait quelque chose sur les écrans.

« Est-ce... est-ce... », commença le général MacFee, mais il ne put aller plus loin.

En effet, la Présence était apparue sur le champ de bataille, passant entre les tas de métal troué et tordu.

Les généraux regardaient sans mot dire.

La Présence toucha un robot méconnaissable.

Sur l'étendue fumante du désert, les robots se mirent à bouger. Le métal tordu, calciné, déchiré, fondu, se redressait de lui-même.

Les robots se levèrent.

« MacFee, murmura le Général Suprême Fetterer, essayez vos commandes. Faites-les s'agenouiller, ou quelque chose de ce genre. »

Le général essaya, mais les commandes ne fonctionnaient plus.

Les corps des robots commencèrent à s'élever dans les airs. Entourés par les anges du Seigneur, les tanks, les soldats-robots et les bombardiers

automatiques s'élevaient de plus en plus haut dans l'azur.

« Il les sauve ! s'écria Ongin d'une voix hystérique. Il sauve les robots !

– Mais c'est une erreur ! s'exclama Fetterer. Vite, envoyez un messenger... Ou plutôt, non ! Nous y allons en personne. »

Sans perdre un instant, ils commandèrent un avion qui les emmena rapidement sur le champ de bataille. Mais ils arrivèrent trop tard. L'Armageddon était terminé. Les robots avaient disparu. Le Seigneur et ses anges étaient repartis.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

*The Battle.*

# George Zebrowski LE DIEU DES PAÏENS

*Les quatre nouvelles précédentes s'inscrivaient plus ou moins dans la tradition judéo-chrétienne. A partir de celle qu'on va lire, les dieux étrangers ne lui doivent rien, sauf dans la dernière. Ce sont, comme ici, des dieux limités en ce sens qu'ils ont créé une partie de l'univers, ou la vie, ou encore l'humanité mais qu'ils ne sont pas responsables de la création dans sa totalité. Reste la question : à quoi l'humanité leur sert-elle ?*

*« ... chaque divinité païenne a sa place dans le cours de l'existence ».*  
même la science

LA station d'isolement et de préservation de la flore et de la faune étrangère sur Antarès IV n'a qu'un prisonnier : un bipède d'un mètre de haut, qui ressemble à un gnome, la peau semblable à du cuir froissé et les yeux pareils à de gros globes de verre. Ses cheveux, blancs et soyeux, lui tombaient sur les épaules ; il avait l'habitude de parcourir le grand parc naturel, nu comme un ver. Il vivait dans une petite cellule blanche située dans l'un des énormes modules de l'administration qui ressemblaient à de véritables cubes. Dans la cellule, il y avait un petit lit et une petite porte qui donnait sur le parc. A une trentaine de mètres de la porte, il y avait un petit bassin, l'un de ceux, nombreux, qui étaient disposés çà et là dans le parc. Il reflétait le bleu profond du ciel.

Le gnome était très vieux mais personne n'avait encore pu déterminer quel âge exact il pouvait avoir. Et on ne semblait pas près de le savoir. Le gnome lui-même n'avait jamais fourni spontanément la moindre information sur son passé. Durant les cent ans de son emprisonnement, il n'avait jamais rien demandé à son gardien. Le bruit courait dans la petite équipe de Terriens et d'humanoïdes que le gnome était fou. En général, on l'évitait. Parfois, on pouvait distinguer sa petite silhouette contemplant le disque géant d'Antarès suspendu à l'horizon comme une traînée de sang, juste au-dessus des arbres bien taillés du parc, et on se demandait alors ce qu'il pouvait bien être en train de penser.

La plus grande partie des Terriens disséminés dans une douzaine de systèmes stellaires, ne connaissaient même pas l'existence du gnome, encore moins l'importance qu'il pouvait avoir. Rares étaient ceux qui



savaient – des savants ou des hommes politiques, ou quelques théologiens, pour la plupart. La chose la plus importante au sujet de l'étranger était qu'il avait été autrefois responsable, il y a bien longtemps, de la construction du système solaire et de l'émergence de la vie intelligente sur la terre.

Le secret avait été bien gardé durant tout un siècle. Dans la cent quatrième année de captivité de l'étranger, deux hommes vinrent sur Antarès lui rendre visite. Les motifs du premier étaient d'ordre pratique : la chute d'un régime ancien ; le but de l'autre était de poser des questions. Les ennemis politiques du premier avaient facilité l'organisation de ce voyage, y voyant la possibilité pour eux de le détruire. Le seul fait de rapporter une information définitive sur l'étranger était en soi une raison suffisante pour qu'on l'envoie en mission, mais vu ce qu'ils savaient sur les intentions de l'homme qu'ils craignaient, cette mission pouvait leur fournir l'occasion idéale de résoudre les deux problèmes à la fois. Dans ce cas, le second voyageur rapporterait quelque chose de précieux sur ce qu'on pourrait apprendre du gnome.

Tout avait été prévu dans les moindres détails. Le premier vaisseau transportant les deux hommes sans défiance était sur le point de sortir de l'hyper-espace, s'approchant d'Antarès. A deux heures de délai, venait un vaisseau militaire : un petit transport de troupes. Quand le premier vaisseau sortit du néant dans l'éclat de la grande étoile, le commandant du petit navire militaire ouvrit l'enveloppe cachetée où étaient les ordres.

Tout en descendant la rampe de débarquement avec ses deux compagnons, le Père Louis Chavez essayait de se préparer mentalement à ce qu'il allait trouver. Il était encore difficile de croire ce que ses supérieurs lui avaient dit à propos de l'étranger détenu ici. L'air matinal d'Antarès IV était frais et l'impression première était qu'on débarquait dans un jardin botanique. A sa gauche, Sœur Guinivere portait son petit attaché-case. A sa droite, se tenait Benedict Compton, linguiste, anthropologue de formation, et, comme c'était de notoriété publique, candidat éventuel au poste de Premier Secrétaire de l'Hémisphère Nord de la Terre. Compton était en principe un homme religieux, mais il était aussi de ceux qui demandent toujours une solide garantie avant de s'engager dans quoi que ce soit. Chavez se méfiait de lui ; en fait, il se sentait très circonspect quant à toute cette expédition sur Antarès IV.

Sur Terre, le système philosophico-religieux était un mélange de chardinisme évolutionniste et de christianisme, une construction intellectuelle imposante qui faisait autorité depuis quelque deux cents ans. L'édifice politique y trouvait sa légitimité et en faisait découler

ses lignes de conduite constantes. Compton, d'après ce qu'il pouvait savoir, avait effrayé certaines des plus hautes autorités en proclamant que ce gnome d'Antarès IV représentait une menace potentielle à l'endroit des croyances de l'humanité. Cela, joint à ce que l'on savait déjà sur le passé de l'étranger, paraissait suffisant pour envoyer cette mission d'enquête. Seuls, quelques hommes avaient été mis au courant, et Chavez se souvenait de la peur qu'il avait perçue chez ces derniers quand ils l'avaient renseigné en vue de cette mission. Leur plus grande crainte était que l'histoire du gnome vint, d'une manière ou d'une autre, à la connaissance du public. Compton, en dépit de ses mobiles, avait trouvé l'appui de quelques amis politiques. Mais Chavez soupçonnait Compton de ne pas désirer le pouvoir pour lui-même mais de vouloir agir sur la qualité de la vie sur la Terre. Il était certain de la sincérité de l'homme. Combien peu de l'esprit de notre credo officiel transpire dans la politique actuelle, se dit Chavez. Et que ferait le gouvernement si une croyance sauvage – une hérésie, dans le vieux sens du terme – était le résultat de cette rencontre entre Compton et l'étranger ? Il se souvint alors de la précipitation avec laquelle Compton avait provoqué cette visite. Il se demandait seulement jusqu'où un homme tel que Compton irait pour tracer sa voie dans le monde.

Antarès apparaissait, énorme, à l'horizon, disque plein et rouge se détachant sur un ciel d'un bleu profond. Une brise légère faisait ondoyer les arbres autour du terrain d'atterrissage. Le chemin qui débutait à l'angle nord conduisait à trois bâtiments cubiques de l'administration situés au milieu de pelouses parfaitement entretenues et entourées d'arbustes en fleurs et d'arbres fruitiers. Les bâtiments étaient d'un blanc éclatant et la promenade agréable.

Rufus Kade, le gardien, les reçut à la porte principale du bâtiment central. Il les fit entrer dans la salle de réception. C'était un botaniste, grand et maigre, qui avait accepté ce poste administratif car il lui permettait d'être à proximité de plantes exotiques. Certains éléments de la flore provenaient de mondes éloignés jusqu'à cent années-lumière d'Antarès. Après les présentations, Kade mena le groupe vers le jardin fermé, avec un bassin en son centre, où le gnome passait la plupart de son temps.

« Lui avez-vous jamais parlé, monsieur Kade ? » demanda le Père Chavez. Le gardien hocha la tête. « Non, dit-il. A présent, j'espère que vous voudrez bien m'excuser mais j'ai du travail à faire. » Il les quitta à l'entrée de l'allée.

Compton se tourna vers Chavez et lui dit : « Vous avez de la veine, vous êtes le seul représentant d'une Église qui ait jamais eu la chance de rencontrer ce qui pourrait bien être la divinité centrale de cette

Église. » Il sourit. « Mais je suis navré pour vous : quoi qu'il puisse être, il ne sera pas ce que vous espérez, et moins encore ce que vous voudriez qu'il soit.

– Nous verrons, dit Chavez. Je ne suis pas naïf.

– Vous savez, Chavez, reprit Compton sur un ton plus sérieux, on m'a laissé venir ici trop facilement. Je veux dire par là qu'ils ont cru ce que je leur disais sur le danger en question, sans me poser beaucoup – voire pas du tout – de questions.

– N'avaient-ils pas raison de vous croire ? Vous êtes quelqu'un d'important. A vous entendre, il semble que vous ne leur ayez pas tout dit. »

Ils avançaient dans le jardin. De chaque côté de l'allée, les plantes exubérantes portaient d'immenses feuilles vertes et d'étranges fleurs aux multiples couleurs. L'air était empli de riches senteurs et la terre donnait l'impression d'être imbibée d'eau, et très meuble. Ils parvinrent sur le terrain dégagé qui entourait le bassin. Sœur Guinivere demeura debout entre les deux hommes tandis qu'ils étudiaient l'endroit. L'eau était immobile, et le disque d'Antarès, suffisamment haut dans le ciel matinal, pouvait s'y réfléchir.

Le gnome se tenait de l'autre côté de l'eau, les observant tandis qu'ils approchaient, comme s'il s'attendait à ce qu'ils prononcent à un moment ou à un autre quelques mots pour le saluer. Le Père Chavez savait qu'ils ressembleraient à des géants auprès de cette petite silhouette. Il serait bizarre de se tenir debout devant un membre d'une race plus vieille que l'humanité d'un million d'années, et de le dominer de la taille. Chavez pensait que ce serait esthétiquement vulgaire.

Comme ils atteignaient l'autre côté du bassin, Compton dit : « Laissez-moi entamer la conversation, Père.

– Si vous voulez », répondit Chavez. *Pourquoi ai-je peur et quelle importance que tel ou tel entame la conversation ?* se dit-il.

Compton s'avança vers le gnome immobile et s'assit, les jambes croisées, en face de lui. C'était un comportement de diplomate. Le Père Chavez se sentit soulagé et imita cet exemple, invitant Sœur Guinivere à en faire autant. Tous regardaient le nain étranger.

Il avait de grands yeux enfoncés dans ses orbites ; des cheveux blancs et rares tombaient sur ses épaules. Il tenait ses mains derrière son dos tandis qu'ils approchaient de lui, mais, à présent, elles étaient réunies devant lui. Il avait les épaules étroites et les bras maigres et il ne portait qu'un vêtement à manches courtes, d'une seule pièce, Chavez espérait qu'il serait facile de lui parler. Le gnome regardait

tour à tour chacun d'entre eux. Après quelques minutes de silence, il devint évident qu'il attendait qu'ils entament, eux, la conversation.

« Je m'appelle Benedict Compton, dit ce dernier, et voici le Père Chavez et Sœur Guinivere, sa secrétaire. Nous venons vous interroger sur votre passé, car il nous concerne. »

Le gnome fit lentement un signe de tête mais il ne vint pas s'asseoir auprès d'eux. Le silence s'alourdit et Compton lança à Chavez un regard interrogateur.

« Pouvez-vous nous dire qui vous êtes ? » demanda Chavez. Le gnome tourna brusquement la tête vers lui et Chavez pensa : « C'est presque comme si je l'interrompais. » A présent, le visage du nain était triste comme si, d'un seul coup, il avait tout compris : la raison pour laquelle ils étaient ici et le rôle qu'il devrait jouer.

Chavez sentit son estomac se serrer. Il avait l'impression d'être examiné avec attention. Près de lui, Compton jouait avec un brin d'herbe. Sœur Guinivere était assise, les mains jointes entre les genoux. Il se remémora rapidement ce qu'il savait de l'étranger, des faits auxquels peu de Terriens avaient eu accès dans le courant du siècle passé. Des faits qui exigeaient qu'une sorte d'attitude officielle fût adoptée. Le secret le mieux gardé du siècle passé était que le petit être se trouvait à l'origine des événements qui avaient conduit à la naissance de la vie intelligente sur Terre. Dans un lointain passé, il avait introduit ses pouvoirs d'imagination dans une immense machine qui avait été construite dans un tout autre but, et s'en était servi pour créer la plus grande partie de la vie terrestre. On l'avait surpris durant ses expériences de cosmologie, et exilé. Bien avant que les hommes n'aient atteint les étoiles, il avait été un vagabond dans la galaxie, mais, il y avait peu d'années, on l'avait remis aux autorités de la Terre pour qu'il fût gardé dans cette réserve extra-terrestre. Apparemment, les siens craignaient encore sa folie : c'était la seule chose qu'ils aient révélée aux quelques Terriens qui se chargèrent de l'affaire.

On supposait que la race dont le gnome était issu était hautement isolationniste ; le gnome était le seul représentant de cette espèce qui ait été jamais vu par les Terriens. L'opinion répandue était que sa civilisation évitait tout contact avec une autre vie intelligente, et surtout avec cette création illégitime. Parmi les rares personnes qui connaissaient l'affaire, une ou deux seulement avaient jamais exprimé quelque doute. Chavez pensait que cela suffisait, après tout, à mettre un homme mal à l'aise. La plupart du temps, il paraissait plus sage d'ignorer la chose.

Depuis cet unique contact avec la Terre, ceux de la race du gnome n'étaient jamais revenus le voir et n'avaient jamais fourni de plus

amples explications. Un siècle auparavant, on l'avait tout simplement abandonné sur l'orbite de la Terre, dans un petit vaisseau de construction indéniablement supérieure. Un message enregistré donnait toutes les informations qu'ils voulaient bien révéler. Le monde où ils demeuraient n'avait pu être découvert et le gnome avait gardé le silence. Benedict Compton avait organisé cette rencontre, et Chavez avait reçu ordres et instructions de ses supérieurs pour suivre la mission en observateur.

Chavez se rappelait combien l'information l'avait d'abord ébranlé puis embarrassé. Son estomac se serrait de plus en plus. Il s'était interrogé sur les motivations de Compton mais il n'avait pas osé les discuter ouvertement. Sur Terre, bien des savants estimaient que l'étranger était le seul lien avec une culture véritablement avancée. Il savait que plus d'un jeune chercheur était prêt à tout pour découvrir les secrets assurément enfouis dans le cerveau du petit bonhomme assis pour l'heure devant eux. Il avait la certitude que Compton espérait quelque chose de ce genre.

Brusquement, la petite silhouette fit un pas en arrière. Une brise légère faisait onduler ses longs cheveux blancs. Il s'arrêta et son petit corps nouveau prit une étrange attitude ; son visage était empli de chagrin et sa voix grave était triste. Elle chevrotait tandis qu'il leur parlait : « Je vous ai créés pour que vous vous aimiez les uns les autres, et par là, que vous m'aimiez, moi. J'avais besoin de cet amour. Nul ne peut savoir à quel point j'en avais besoin, mais il doit être donné librement, aussi avais-je admis la possibilité d'être rejeté. Il n'y avait pas d'autre moyen, et il n'y en a toujours pas. »

Chavez observa la réaction de Compton. L'homme, très grand, était assis, totalement immobile. Sœur Guinivere tenait les yeux baissés sur l'herbe à ses pieds. Chavez sentit une bouffée de peur allant jusqu'à la panique monter en lui. Il avait l'impression que l'étranger ne s'adressait qu'à lui, comme si, *lui*, il pouvait étancher la soif qui se cachait derrière les yeux profondément enfoncés dans cette petite tête.

Il ressentait le besoin de l'autre. Il éprouvait la privation lisible sur ce visage, et il sentait que, d'un instant à l'autre, il allait subir la fureur terrible qui allait s'abattre sur eux. Voilà donc, pensait-il, la folie dont cette race a parlé. Tout pouvoir a été extirpé de cet être, et le voilà maintenant tel un mendiant.

Au lieu de la colère, ce fut la tristesse. C'était oppressant. L'air, tout autour d'eux, en était saturé. Qu'est-ce que Compton cherchait à découvrir ? Qui pouvait en tirer profit ? Chavez remarqua que sa main gauche tremblait et il la saisit de son autre main.

Le gnome leva la main droite et parla de nouveau : « *Dieu bén*i,

*aidez-moi*, priait Chavez. *Aidez-moi à comprendre.* » « J'ai fui la ruche spirituelle à laquelle ceux de ma race travaillaient, dit le gnome d'une voix encore plus forte. Ils l'ont réalisée. Ils forment à présent une entité. Ce que vous pouvez voir dans ce corps rabougri n'est que l'essence de moi-même – principalement les sentiments – et ils attendent le jour où l'amour de mes enfants portera ses fruits et où ils seront unis, afin de recréer ma personnalité première – qui se trouve à présent en eux. Alors, je quitterai ma prison et retournerai vers eux pour m'accomplir moi-même. Alors, ce corps mourra. Le désir ardent que j'ai de cela est infini, et je referai une histoire comme celle-ci que je mènerai à son terme. Chaque fois, je serai l'accomplissement d'une espèce et l'esprit qui là meut. Et à nouveau, ils me feront naître. Sans eux, je ne suis rien. »

Un coup de tonnerre éclata au-dessus d'eux, le son aisément reconnaissable d'une navette se répercutant dans l'air. Pourtant, pensait Chavez, il était encore trop tôt pour que la navette du navire intersidéral vienne les rechercher. Compton sauta sur ses pieds et dirigea son regard vers les bâtiments administratifs. Chavez remarqua que le gnome le regardait. *« Est-ce que votre peuple adore un être suprême ? »* se demandait Chavez. *Peuvent-ils imaginer un tel être ? Vous devez sans doute connaître Sa volonté ?*

*Je ne connais rien de tel*, cette pensée était claire dans son esprit. *Le connaissez-vous ?*

– C'est un vaisseau spatial, dit Compton. Quelqu'un va nous rejoindre. » Chavez se releva et dépassa Compton. Sœur Guinivere parvint non sans mal à se remettre debout et vint près d'eux. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

– Je... je ne sais pas qui cela peut être », dit Compton. Chavez nota l'hésitation de sa voix. Derrière eux, le gnome demeurait parfaitement immobile, nullement troublé par cette interruption.

« Ils ont atterri, à présent, dit Compton. Cela ne peut être qu'une seule chose, Père : ils ont découvert mes plans à propos du gnome. » Compton se plaça près de lui et dit à voix basse : « Père, c'est le seul moyen de changer quelque chose sur la Terre ; oui, c'est bien ce à quoi vous pensez, un culte, avec moi comme grand maître, mais cette cause est juste. Joignez-vous à moi, Père ! »

Alors, c'est vrai, pensait Chavez. Il projette d'outrepasser la légalité. Alors, pourquoi l'ont-ils laissé venir ici ?

Il y eut un bruissement dans les arbres et dans les arbustes entourant la zone du bassin. Ils furent brusquement entourés d'hommes armés. Une vingtaine de silhouettes en tenues de combat avait jailli des arbres et des buissons. Tous se tenaient parfaitement

immobiles, en attente.

A présent, Antarès était au zénith, un disque de lumière rouge foncé recouvrant le cinquième du dôme bleu qu'était le ciel. Midi. La voix de Compton tremblait tandis qu'il criait : « Qu'est-ce que *c'est* ? Qui diable êtes-vous ? »

Un homme, grand, exactement de l'autre côté du bassin, semblait être le commandant. Il n'avait pas de tenue de combat ni d'armes dans les mains. A la place, il tenait un petit morceau de papier qu'il venait de sortir d'une enveloppe cachetée.

« Tenez-vous à l'écart, Père. Vous aussi, Sœur ! cria l'officier. Cela ne vous concerne pas. » Puis il regarda le papier et se mit à lire : « Benedict Compton, vous êtes accusé de conspiration en vue de renverser le gouvernement de l'Hémisphère Nord de la Terre par des moyens illégaux ; et vous avez été jugé et condamné par la haute cour d'Amérique du Nord pour ce crime. Le crime inclut l'utilisation d'un être étranger comme complice en vue de fomenter une polémique religieuse au sein d'une campagne financée par vous-même et dont le résultat serait pour vous de devenir le chef d'un culte subversif, et dont le but serait de s'emparer du pouvoir grâce à une *mystification* soigneusement préparée. Vous et votre complice allez être éliminés car vous êtes tous deux ennemis de l'État. » L'officier replia le papier, le remit dans l'enveloppe qu'il glissa dans sa tunique.

Chavez remarqua que Sœur Guinivere s'était mise à côté de lui et qu'elle avait peur. Compton se tourna vers Chavez.

« Père, protégez le gnome, quel qu'il soit. Usez de votre autorité. Ils ne vous toucheront pas.

– L'ordre d'exécution est signé par le Secrétaire Alcibiad lui-même », aboya l'officier. Chavez gardait le silence.

« Père, de grâce ! suppliait Compton. Vous ne pouvez permettre cela. » Chavez entendait mais la surprise le clouait. Les mots le transperçaient comme une lance. Il ne pouvait bouger, il ne pouvait penser. Sœur Guinivere lui prit le bras. Compton se précipita vers le gnome. « Feu ! »

Les lasers s'allongèrent comme des langues. La petite silhouette tomba. Dans un dernier effort, l'esprit jaillit de lui, s'étendant à des années-lumière dans l'espace. « *Je vous aimais. Vous ne m'avez pas aimé, ni ne vous êtes aimés les uns les autres.* » Tous entendirent cette pensée et cela les arrêta un moment. Compton était toujours debout mais son bras droit avait disparu, et il perdait son sang à gros bouillons dans l'herbe.

Une fois encore, l'ordre fut lancé : « Feu ! » Les lasers cinglèrent à

nouveau. Compton tomba à la renverse, à quelques pas du gnome. Sœur Guinivere tomba à genoux dans l'herbe, en sanglotant et se mit à gémir. Les soldats avaient commencé à se replier en direction de leur navette spatiale. Le Père Chavez s'assit par terre sans savoir ce qu'il faisait. Il regardait les deux corps : de la fumée sortait des vêtements de Compton tandis que les cheveux du gnome étaient embrasés.

L'officier demeurait seul à présent, de l'autre côté du bassin. Chavez savait que ses ordres devaient être secrets, et qu'il en comprenait seulement maintenant l'importance. Au bout d'un moment, l'officier fit demi-tour pour suivre ses hommes.

Chavez se dit que l'étranger savait ce qui devait arriver et que c'était parce qu'il le savait, qu'il leur avait dit toutes ces choses.

Quand l'immense disque d'Antarès fut à quarante-cinq degrés au-dessus de l'horizon, Rufus Kade vint les retrouver. Il plaça les deux corps dans des sacs de plastique. Sœur Guinivere avait retrouvé son calme et tenait la main du Père Chavez. Tous deux se levèrent quand Kade en eut fini avec les cadavres.

« Ils avaient un laissez-passer officiel des hautes sphères, dit Kade. Je l'ai bien vérifié. »

Il marchait lentement à côté d'eux vers le bâtiment de l'administration. La navette conduisant au vaisseau spatial les attendait.

A une trentaine d'heures d'Antarès, le Père Chavez était assis, seul, dans son étroite cabine, en train de regarder le petit appareil muni d'un écran qui lui montrait le lieu où il s'était rendu. Déjà, le vide profond de l'hyperespace avait remplacé l'éclat des étoiles. Antarès n'était qu'un petit disque rouge sur l'écran.

L'espace d'un instant, Chavez éprouva de l'amertume à l'idée d'avoir été créé par le gnome. En aucun cas, l'étranger n'avait été Dieu. Son importance dans l'avenir ne serait pas plus grande que celle du Christ – sans doute moindre. Il n'avait été qu'un architecte, un simple modeleur de matériaux dont l'existence était même bien antérieure à la venue de sa propre race supérieure. Mais, par là, n'était-il pas plus proche de Dieu qu'aucun *homme* avait jamais pu l'être ou le serait jamais ?

L'accomplissement en vue duquel le gnome avait créé l'homme ne pourrait donc plus se faire. Et l'étranger n'avait pas rencontré Dieu. Si un tel être existait, un être enfin suprême, il semblait désormais désespérément loin...

« O Seigneur, donnez-moi un signe ! » priait Chavez.

*Mais il n'entendait que ses propres pensées et rien venant de l'être qui*



*aurait certainement donné une réponse dans un cas tel que celui-ci.* Il n'avait pas bougé tandis que l'on tuait le gnome, là-bas dans le jardin, tout près du bassin, sur cette planète satellite de l'étoile rouge dont le diamètre était plus grand que l'orbite de Mars. Malgré tout ce raisonnement, Chavez savait bien qu'il n'avait pas bougé pendant qu'on tuait cette part de la petite créature qui avait aimé l'humanité.

Mais qu'avait-il dit ? Le reste de l'être du gnome *était* l'humanité, et cela demeurerait, à cela près que désormais elle et lui ne pourraient jamais être réunis. « *Ne croyez pas, avait dit saint Antoine, trois mille ans plus tôt,... cette bonté impossible, ni sa poursuite extérieure à nous, située à des distances infinies : elle provient de notre propre jugement. Pour posséder la connaissance grecque, les hommes traversent les mers... mais la cité de Dieu est partout... le royaume de Dieu est en nous. Seule la bonté qui est en nous permet l'esprit de l'homme.* » La seule chose que nous puissions faire par nous-mêmes, pensait Chavez, tout ce qui nous reste : c'est avoir un but.

Il prit une large inspiration tandis que le vaisseau glissait dans le néant de l'hyperespace. Il sentait le fardeau du pouvoir politique qu'il portait désormais en tant que témoin du meurtre de l'étranger, et il savait que la vie de Compton n'avait pas été perdue. Il devrait cacher soigneusement ses intentions, mais il savait ce qu'il avait à faire.

Quand le temps sera venu, espérait-il à nouveau, nous pourrons donner naissance à l'image de divinité qui continue de vivre dans le sein de l'humanité, sur ce petit monde qui tourne autour d'un soleil jaune.

Traduit par CHRISTINE TOURNIER.

*Heathen God.*

# Eric Frank Russell : VIOLON D'INGRES

*Dans la nouvelle précédente, l'humanité servait de reposoir à un dieu dispersé dans l'attente de sa réunion. Le dieu d'Eric Frank Russell est, malgré ses immenses pouvoirs, beaucoup plus proche de l'homme par son goût de l'expérience scientifique et son sens esthétique. L'homme lui sert-il pour autant de jouet ?*

LE vaisseau décrivit un arc gracieux dans le ciel doré et prit contact avec le sol dans un fracas d'apocalypse, fauchant un kilomètre de végétation luxuriante. Sur cinq cents mètres de plus les plantes les plus diverses tournèrent au noir, puis tombèrent en cendres sous les dernières flammes des fusées de poupe. Cette arrivée était proprement spectaculaire, pleine de verve, et digne d'être narrée sur quatre colonnes dans les plus grands journaux. Mais la plus proche feuille imprimée était distante d'une bonne tranche d'existence humaine, et nul n'était là pour enregistrer ce que ce coin reculé du cosmos considérait comme le plus dérisoire des événements. Le vaisseau demeura donc las et immobile comme un monstre accroupi à l'extrême bout de sa piste de cendres noires, tandis que le ciel le couvrait de tous ses rayons et que le monde vert ruminait solennellement autour de lui.

Dans l'intérieur du dôme de contrôle en transpex, Steve Ander demeurait assis sur son siège et réfléchissait. C'était chez lui une habitude que de peser soigneusement le pour et le contre des choses. Les astronautes n'étaient pas des cascadeurs impulsifs, si chers au public des salles obscures. Ils ne pouvaient se permettre un tel luxe. Les hasards de la profession requéraient une aptitude infinie à la pensée contemplative autant que prudente. Cinq minutes de réflexion avaient épargné maints poumons enfoncés, maints viscères perforés, maints os fracturés. Steve jugeait son squelette à sa juste valeur. Sa possession ne suscitait en lui nul orgueil immodéré et il n'avait aucune raison de le croire supérieur au squelette de quiconque. Mais voilà, il était à sa disposition depuis fort longtemps, il en était entièrement satisfait, et il était mû par un désir intense de le conserver... intact.

C'est pourquoi, tandis que les tubes de queue refroidissaient en de plaintives contractions, il demeurait sur son siège de pilotage,

regardant à travers le dôme avec des yeux que de profondes préoccupations empêchaient de voir et se livrant à quelques cogitations.

Tout d'abord, il avait effectué une estimation grossière de ce monde durant ses manœuvres d'approche. Pour autant qu'il pût en juger, il avait dix fois le volume de la Terre. Mais la pesanteur qui régnait à sa surface ne semblait pas anormale. Bien sûr, la notion de poids perdait quelque peu de sa précision lorsque la gravité prenait des valeurs successives exagérément hautes ou exagérément basses, entre des périodes d'apesanteur totale. L'estimation la plus raisonnable devait s'appuyer sur les réactions musculaires. Si vous vous sentiez paresseux comme un pou rouge, c'est que votre poids avait atteint un chiffre respectable. Si par contre vous vous sentiez la force d'affronter les travaux d'Hercule, c'est que la gravité était faible.

Un poids normal signifiait une masse analogue à celle de la Terre, en dépit du volume dix fois plus élevé de cette planète. D'où il fallait conclure que la substance en était légère. Autrement dit, les éléments lourds brillaient par leur absence. Pas de thorium. Pas de nickel. Pas d'alliage thorium-nickel. Partant, nul espoir de retour. Les moteurs atomiques Kingston-Kanes exigeaient du combustible sous la forme d'alliage de nickel-thorium en fils de 10, que l'on introduisait directement dans les vaporisateurs. Le plutonium dénaturé ferait l'affaire, mais on ne le trouvait pas dans la nature. Il fallait le fabriquer. Sur la bobine d'alimentation, il lui restait encore trois mètres quatre-vingt-quinze de fil au nickel-thorium. Dérisoire ! Cette fois, il était prisonnier sur cette planète.

Quelle chose merveilleuse que la logique ! Vous pourriez partir de cette simple prémisse que, dans la position assise, votre derrière n'était pas plus plat que d'habitude et, de déduction en déduction, aboutir à la conclusion que vous aviez cessé d'être un chevalier errant. Vous étiez devenu un autochtone. La Destinée vous avait désigné comme parfaitement apte à tenir l'emploi de plus vieil habitant de la planète.

Steve fit une horrible grimace et dit : « Bon dieu de bon dieu ! »

D'ailleurs, pour obtenir ce résultat, il n'avait pas besoin de déployer de grands efforts. La Nature n'avait pas été très généreuse avec ce qui lui tenait lieu de visage. Pour parler plus clairement, il n'était pas très beau. Il avait une longue face maigre, d'un brun noisette, aux muscles de mâchoires saillants, aux pommettes larges, et un nez mince et busqué. Ce dernier trait, souligné par des yeux sombres et des cheveux noirs, lui donnait l'aspect d'un oiseau de proie. Ses amis lui parlaient toujours de *tepees* et de *tomahawks* lorsqu'ils voulaient le mettre à

l'aise.

Eh bien, ce n'est pas de sitôt qu'ils auraient l'occasion de le taquiner de nouveau ; à moins que cette jungle ne dissimule en son sein des natifs suffisamment crédules pour troquer du fil de 10 en thorium-nickel contre une vieille paire de bottes. Ou encore qu'une expédition fût preuve de perspicacité, pour découvrir ce grain de poussière cosmique au milieu d'un nuage de poussières cosmiques et débarquer un jour sur la planète, pour le ramener dans sa patrie. Il estimait cette probabilité à une chance sur un million. Autant cracher sur l'Empire State Building avec l'espoir d'atteindre une cible grosse comme une pièce de vingt sous.

Il saisit son stylo et son journal de bord, et considéra d'un air absent quelques-unes des mentions :

*Dix-huitième jour : la convulsion spatiale m'a projeté loin de l'orbite de Rigel. Suis entraîné vers régions inexplorées.*

*Vingt-quatrième jour : bras de la convulsion rétrograde de sept parsecs. Enregistreur robot hors d'usage. Angle d'incidence de la poussée cosmique a changé sept fois au cours de la journée.*

*Vingt-neuvième jour : à présent suis au-delà de la convulsion cosmique, je reprends progressivement contrôle. Vitesse dépasse très largement capacité de l'astromètre. Je mets prudemment en action les rétrofusées. Réserve de combustible : mille quatre cents mètres.*

*Trente-septième jour : me dirige sur un système planétaire, qui se trouve maintenant à ma portée.*

Le front soucieux, les muscles des mâchoires contractés, il écrivit lentement et lisiblement :

*Trente-neuvième jour : ai atterri sur planète inconnue, dans constellation inconnue, aire galactique inconnue. Nulle formation cosmique reconnaissable lors observation, peu avant atterrissage. Coordonnées de trajectoire et vitesse de croisière non enregistrées et impossibles à estimer. Condition du navire : bon état de marche. Réserves de combustibles : trois mètres vingt-cinq.*

Il ferma le livre de bord, fronça de nouveau les sourcils, remplaça le stylo dans son logement et murmura : « Maintenant, allons voir ce que dit l'air extérieur et comment se présente la situation. »

L'enregistreur Radson possédait trois simples cadrans. Le premier indiquait une pression atmosphérique sensiblement égale à celle de la Terre, ce qui procura au pilote la plus intense satisfaction. Le second,

que l'air était à haute teneur d'oxygène. Le troisième était bicolore, moitié blanc, moitié rouge, et l'aiguille se tenait dans la région médiane du blanc.

« Respirable », grommela-t-il en refermant le couvercle de l'enregistreur. Il traversa la minuscule chambre de contrôle, fit coulisser un panneau de métal, jeta un regard dans le compartiment capitonné. « Viens-tu faire un tour, ma beauté ? demanda-t-il.

– Steve aime Laura ? s'enquit une voix plaintive.

– Tu parles ! » répondit-il avec une passion édifiante. Il introduisit un bras dans le compartiment, et en ressortit un grand ara, à l'éclatant plumage multicolore. « Laura aime-t-elle Steve ?

– Hé, hé ! » coassa Laura. Grimpant le long de son bras, l'oiseau se percha sur son épaule. Il sentait l'étreinte de ses puissantes serres. L'ara le regarda de son œil rond et brillant puis frotta sa tête écarlate contre l'oreille gauche de son maître. « Hé, hé ! Le temps passe !

– N'en parle pas, dit-il d'un ton de reproche. Suffisamment de choses se chargent de me le rappeler, sans que tu viennes encore y ajouter ton grain de sel. »

Il lui gratta la tête et l'oiseau exprima son ravissement par d'extravagantes contorsions. Il était très attaché à Laura. Elle était plus qu'un animal familier. Elle faisait régulièrement partie de l'équipage, et touchait ses rations alimentaires et sa paie personnelle. Tous les vaisseaux d'exploration possédaient un équipage composé de deux membres : un homme, un perroquet. Lorsqu'il avait été informé pour la première fois de ce détail, cette pratique lui avait paru farfelue... Mais il changea d'avis lorsqu'on lui en eut expliqué les raisons.

« Des hommes isolés, explorant des régions qui ne figurent pas sur les cartes, sont sujets à d'étranges troubles psychologiques. Ils ont besoin d'un lien qui les rattache à la Terre. Un perroquet leur procure la compagnie nécessaire et même davantage. De tous les oiseaux que nous possédons, c'est lui qui supporte le mieux le séjour dans l'espace, et son poids est négligeable. Il parle, il est amusant et, au besoin, il sait se défendre. Sur le sol, il sentira souvent le danger avant vous. S'il mange un fruit ou une denrée inconnue, vous pouvez le manger en toute sécurité. Bien des hommes ont eu la vie sauve grâce à leur perroquet. Prenez soin de lui, mon garçon, et il prendra soin de vous ! »

Oui, ils prenaient soin l'un de l'autre, étant tous deux des Terriens. C'était en quelque sorte une symbiose des lignes spatiales. Avant l'ère de l'astro-navigation, nul n'avait eu l'idée d'un tel arrangement. Et pourtant il y avait au moins un précédent : les mineurs et leurs

canaris.

S'approchant du sas miniature, il ne prit pas la peine de manœuvrer la pompe. Cette opération n'était pas nécessaire, étant donné la différence insignifiante entre les pressions intérieure et extérieure. Ouvrant ses deux portes à la fois, il laissa échapper l'air correspondant à l'excédent de pression, se présenta sur le seuil du sas et se laissa tomber à terre. Laura agita ses ailes sur son épaule, le temps que dura la chute, enfonça ses serres dans sa veste lorsqu'il se redressa, après avoir touché le sol.

Ensemble, ils firent le tour du navire, examinant silencieusement l'état de la structure. Rétrofusées avant : en bon état. Fusées directionnelles de queue : en bon état. Réacteurs de propulsion : en bon état. Tous ces appareils étaient sérieusement érodés, mais leur fonctionnement n'était nullement menacé. De même le revêtement de la coque était également attaqué, mais il s'agissait d'une usure normale qui n'affectait pas la résistance de l'engin. Trois mois de vivres et peut-être mille mètres de fil combustible suffiraient en principe à le ramener chez lui. Mais en principe seulement. Steve ne se faisait guère d'illusions. Il avait toutes les chances contre lui, même si l'on mettait à sa disposition le combustible nécessaire. Comment fait-on pour se rendre de je-ne-sais-où à je-ne-sais-où ? Réponse : vous touchez votre patte de lapin-fétiche à la suite de quoi vous débarquez quelque-part-ailleurs.

« Eh bien, dit-il, en contournant la queue, cela nous servira toujours d'abri pour vivre. Nous pourrons nous dispenser de construire une cabane. Sur Terre on vous demande cinquante mille sacs pour un bungalow tout métal et aérodynamique ; nous pouvons donc nous estimer heureux. J'installerai un jardin ici, une rocaille là, et une piscine par-dérrière. Tu pourras porter une jolie robe et faire la cuisine.

– Jak ! » répondit Laura d'un ton moqueur.

Se détournant, il jeta un regard sur la végétation la plus proche. Elle présentait des spécimens de toutes tailles, formes et dimensions, de toutes les teintes de vert, dont quelques-unes tournant sur le bleu. Tous ces végétaux avaient quelque chose de particulier, mais il était incapable de dire en quoi résidait leur étrangeté. Ce n'est pas que les plantes fussent insolites et peu familières – c'était une chose à laquelle il fallait s'attendre lorsqu'on débarquait sur un monde inconnu – mais elles avaient en commun un caractère indéfinissable. Elles semblaient vaguement déplacées, incongrues en quelque point fondamental, impossible à définir.

Une plante poussait directement à ses pieds. Elle était verte, haute de trente centimètres et monocotylédone. A première vue, son aspect n'avait rien que de très normal. A proximité, fleurissait un buisson de teinte plus foncée, haut d'un mètre, avec des aiguilles formant fourrure lui tenant lieu de feuilles, et des baies pâles et cireuses éparpillées sur sa surface. Celui-là possédait également un aspect assez innocent lorsqu'on l'examinait sans tenir compte de ses voisins. A deux pas croissait une plante similaire, différant seulement de la première par la longueur plus importante des aiguilles et la couleur des baies, qui étaient d'un rose vif. Dominant le tout, une sorte de cactée, dont la forme évoquait un cauchemar d'ivrogne et un peu plus loin une plante-parasol qui avait pris racine en produisant des petites cosses pourpres. Prises individuellement, toutes ces plantes étaient acceptables. Collectivement, elles entraînaient l'esprit observateur vers on ne sait quelle quête anxieuse.

Ce caractère erratique intriguait profondément Steve. Il ne parvenait pas à mettre le doigt sur ce qui en constituait l'étrangeté. Il existait quelque chose de plus bizarre que la seule incongruité des formes végétales. Il écarta le problème d'un haussement d'épaules. Il aurait tout le temps de se pencher sur des énigmes de ce genre, lorsqu'il aurait accompli des tâches plus urgentes, telles, par exemple, que de localiser le point d'eau le plus proche et d'éprouver la pureté de la boisson.

A un kilomètre de là, s'étendait un lac constitué par un liquide qui pourrait bien être de l'eau. Il l'avait vu briller au soleil en effectuant son atterrissage, et il s'était efforcé de se poser le plus près possible de lui. Si ce n'était pas de l'eau, il lui faudrait chercher ailleurs. En cas de nécessité, sa minime réserve de combustible lui permettrait de prospector la planète avant que le vaisseau ne fût définitivement immobilisé.

De l'eau, il lui fallait à tout prix s'en procurer, s'il ne tenait pas à voir son corps réaliser une imitation fort réussie de la momie de Ramsès II.

Il tendit les bras verticalement, saisit le rebord de l'ouverture, se hissa par une traction des bras et s'introduisit adroitement dans le sas. Il s'affaira pendant une minute à l'intérieur du vaisseau et reparut, tenant à la main un bidon de vingt litres qu'il jeta sur le sol. Puis il prit son pistolet, une cartouchière contenant des projectiles explosifs, et ajusta l'échelle de coupée pliante, qui menait du sas au sol. Il en aurait besoin. Il était fort capable de se hisser à la force du poignet dans une ouverture distante du sol de deux mètres, mais pas avec vingt-cinq kilos d'eau et de ferraille.

Finalement, il ferma les portes intérieure et extérieure du sas, descendit le long de l'échelle, ramassa le bidon. De la manière dont il s'était posé, le lac devait se trouver dans le prolongement du vaisseau, à partir de la proue, et quelque part de l'autre côté du rideau d'arbres qui apparaissait dans le lointain. Laura assura sa prise sur son épaule lorsqu'il prit le départ. Le bidon se balançait au bout de sa main gauche. Sa main droite ne quittait pas la crosse de son pistolet. Il tenait la station verticale sur cette planète plutôt que la position horizontale sur une précédente, parce qu'à deux reprises différentes sa main droite n'avait pas quitté la crosse de son pistolet et que c'était la main la plus rapide dont il disposât.

La progression était plutôt pénible. Ce n'était pas tant l'inégalité du terrain qui retardait sa marche que la végétation. Tantôt il enjambait un buisson qui lui venait à peine aux chevilles, tantôt il se trouvait en face d'une plante robuste qui luttait pour devenir un arbre. Derrière la plante se dissimulait une liane, puis un véritable hérissón de plantes épineuses, une plaque de fine mousse, suivie d'une fougère géante. Sa progression consistait à enjamber ici, à se courber plus loin, à contourner cette plante, à ramper sous cette autre.

Il lui vint à l'idée, trop tard hélas ! que s'il avait posé l'appareil, la queue tournée vers le lac, ou s'il avait laissé les rétro-fusées fonctionner quelque temps après son atterrissage, il se serait épargné une grande partie de cette gymnastique inutile. Toute cette obstruction végétale eût été réduite en cendres sur la moitié de la longueur séparant le vaisseau du lac... en même temps que les animaux venimeux qu'elle pouvait dissimuler.

Cette pensée retentit dans son esprit comme une sonnerie d'alarme au moment où il se courbait en deux pour passer sous une liane basse. Sur Vénus, il existait des lianes qui s'enroulaient et se resserraient rapidement, traîtreusement. Les perroquets se lançaient dans un vacarme du diable sitôt qu'ils s'approchaient à moins de cinquante mètres de l'une d'elles. Il se sentait rassuré de constater que, cette fois, Laura chevauchait son épaule sans manifester le moindre trouble... ce qui ne l'empêchait pas de garder la main sur la crosse de son pistolet.

Le caractère mystérieux de la végétation de cette planète ne cessait de le tracasser tandis qu'il se frayait un chemin dans cette jungle. Il s'énervait de ne pouvoir préciser ni donner un nom à cette étrangeté indéfinissable. C'est avec une moue de dégoût qu'il se libéra de l'adhérence envahissante d'un buisson et qu'il s'assit sur une roche, dans une minuscule clairière.

Il laissa tomber le bidon à ses pieds en le considérant d'un œil



hostile, lorsque son regard fut attiré par quelque chose de brillant, au-delà du récipient. Il leva les paupières et c'est à ce moment qu'il aperçut l'escarbot.

L'insecte était, dans son espèce, le plus grand qu'œil humain ait jamais contemplé. On trouve encore plus grand, bien sûr, mais pas dans le genre. Des crabes par exemple. Mais il ne s'agissait pas d'un crabe. L'escarbot qui traversait la clairière à pas comptés avait une taille suffisante pour donner à tout crabe un sévère complexe d'infériorité, mais il s'agissait d'un authentique escarbot. Et beau avec cela. Comme un scarabée.

Si Steve était persuadé que les insectes étaient d'autant plus méchants qu'ils étaient plus petits et d'autant plus débonnaires qu'ils étaient plus grands, il ne manifestait à leur endroit aucune antipathie particulière. La bonne composition des grandes espèces était une théorie héritée de l'époque où il usait ses fonds de culotte sur les bancs de l'école et où il avait été le propriétaire énamouré d'un cerf-volant de sept centimètres, affligé du nom d'Edgar.

Il s'agenouilla donc devant le géant à six pattes et plaça sa main la paume en l'air, sur le passage de l'insecte. Celui-ci examina la main à l'aide de ses antennes, se hissa sur la paume, et s'immobilisa à cette place, avec l'air de ruminer de profondes pensées. Sa carapace était d'un bleu métallique et il pesait environ trois livres. Il le soupesa puis le reposa à terre et lui permit de reprendre sa course. Laura le regarda partir d'un œil vif, mais d'où toute curiosité était absente.

« *Scarabæus Anderii*, dit Steve avec une sombre satisfaction. Je lui donne mon nom... mais nul n'en saura jamais rien.

– T'en fais pas ! clama Laura d'une voix gaillonnante, directement importée d'Aberdeen. T'en fais pas ! Cesse de rrrrronchonner, femme, tu me donnes des douleurs derrrière la sous-ventrrière...

– Tais-toi. » Steve donna une secousse à son épaule, faisant momentanément perdre l'équilibre à l'oiseau. « Comment se fait-il que tu retiennes les expressions argotiques plus rapidement que tout le reste ?

– McGillicudy, s'écria Laura avec une voix à vous faire sauter le tympan. McGilli, Gilli, Gillicudy ! Le grand... » Elle termina par un mot qui fit remonter les sourcils de Steve dans ses cheveux et surprit l'oiseau lui-même. Voilant ses yeux de stupeur, il resserra l'étreinte de ses serres sur l'épaule de son maître, émit quelques gloussements rocailleux et répéta joyeusement : « Le grand... »

Le perroquet n'eut pas le temps de terminer l'expression nouvelle dont la saveur lui plaisait sans doute particulièrement. Une secousse

violente le délogea subitement de l'épaule et il voleta jusqu'à terre en émettant de véhémentes protestations de sa voix coassante. Le *Scarabæus Anderii* émergea pesamment d'un buisson, son armure luisant au soleil comme si elle venait d'être fraîchement polie, et fixa Laura d'un air réprobateur.

A ce moment, à cinquante mètres de là jaillit un ronflement pareil à la trompette du jugement dernier, cependant qu'un pas ébranlait le sol.

Le *Scarabæus Anderii* chercha refuge sous une racine saillante. Laura se précipita, dans un fracas d'ailes, sur l'épaule de Steve et s'y accrocha désespérément. Le pistolet de l'astronaute avait jailli de son étui et pointait vers le nord avant même que l'oiseau eût atteint son perchoir. Un nouveau pas fit encore une fois trembler le sol.

Une période de silence. Steve semblait transformé en statue. Puis ce fut un monstrueux sifflement, plus puissant que celui d'une locomotive lâchant de la vapeur. Une forme basse et large, d'une longueur gigantesque, chargea, tête baissée, à travers la végétation qui la dissimulait à demi, faisant trembler la terre sous son poids.

Sa ruée aveugle l'amena à vingt mètres sur la droite de Steve, dont le pistolet décrivit un arc pour suivre sa trajectoire. Mais il s'abstint de tirer. Steve entrevit une masse grise d'une longueur interminable dont le dos était surmonté d'une rangée serrée d'écaillés et qui, en dépit de sa vitesse, mit longtemps à défiler devant ses yeux. Elle lui parut longue comme plusieurs échelles de pompiers mises bout à bout.

Des buissons volaient, racines en l'air, et de petits arbres se couchaient sur le passage de la créature qui fonçait droit devant elle, dépassant bientôt le vaisseau spatial pour se rendre dans le lointain. Elle laissa derrière un sillage tourmenté, suffisamment large pour un tracé d'autoroute. Puis le grondement de tonnerre provoqué par sa course s'éteignit et ce fut de nouveau le silence.

Steve se servit de sa main gauche pour tirer un mouchoir de sa poche et s'éponger la nuque. Il gardait le pistolet au poing droit. Les balles explosives qui garnissaient le chargeur possédaient une remarquable efficacité. Chacune d'elles était capable en touchant le corps d'un rhinocéros, de faire sauter deux cents livres de viande. Un homme qui serait frappé par une telle balle se répandrait simplement sur le paysage. A en juger par la taille de ce galopeur gris ardoise, il faudrait bien une demi-douzaine de projectiles pour l'incommoder. Un canon sans recul de soixante-quinze serait mieux adapté à la lutte contre un particulier de cette envergure, mais les astronautes spécialisés dans l'exploration n'emportaient pas une telle artillerie

dans leurs soutes. Steve finit de s'éponger, remplaça son mouchoir dans sa poche, et reprit son bidon.

« Je veux voir ma mère », dit pensivement Laura.

L'homme fronça les sourcils, ne répondit rien et se mit en route vers le lac. Les plumes encore hérissées, Laura s'accrocha à son épaule et s'enferma dans un silence boudeur.

C'était bien de l'eau que contenait le lac. Elle était froide, légèrement verdâtre et un peu amère. Le café dissimulerait peut-être cette saveur. Peut-être l'eau ne ferait-elle qu'en améliorer le goût, puisqu'il aimait le café amer. Mais il lui faudrait d'abord l'analyser avant d'en faire une consommation normale. Certains poisons ont un effet cumulatif. Il ne convenait pas d'en ingurgiter avec insouciance et d'emmagasiner dans son organisme des doses mortelles de plomb, par exemple. Il remplit le bidon et le ramena au navire par étapes de cent mètres. Le sillon creusé par le monstre, dans la végétation, lui facilitait la tâche, car il passait à courte distance de la queue de l'appareil. Il transpirait à profusion lorsqu'il parvint au bas de l'échelle de coupée.

Parvenu à l'intérieur de l'astronef, il referma la double porte du sas, ouvrit les événements de ventilation, démarra le groupe auxiliaire d'éclairage et brancha son percolateur, en puisant l'eau dans sa réserve presque vide. Le ciel d'or avait tourné à l'orange et des traînées violettes montaient de l'horizon. En l'examinant à travers le dôme de transpex, il constata que l'atmosphère perpétuellement embrumée cachait le coucher du soleil. Une région plus brillante sur un côté du ciel indiquait seulement la position de l'astre. Il aurait bientôt besoin de son éclairage de bord.

Il tira la table pliante et mit en place le pied de soutien ; puis il enfonça dans le bord une petite tringle qui servait de perchoir officiel à Laura. Elle s'installa immédiatement, l'observant de son œil rond, pendant qu'il préparait son repas d'eau, de graines de melon, de tournesol et de cacahuètes. Ses manières étaient rien moins que distinguées, et elle commença avidement, sans attendre son maître.

Celui-ci avait le front barré d'un pli profond en se mettant à table. Il se versa du café et se mit à manger. Son humeur persista pendant tout le repas et il n'avait pas encore recouvré sa sérénité lorsqu'il alluma une cigarette et jeta un regard pensif à travers le dôme.

« Je viens de voir le plus gros scarabée qui existe au monde, dit-il à mi-voix, j'en ai aperçu quelques autres. Il y en avait une paire de petite taille sous une liane. L'un d'eux était long, brun, avec une multitude de pattes. L'autre était rond et noir, avec de petits points rouges sur les élytres. J'ai vu une petite araignée pourpre et une autre plus petite, verte, et de forme différente et aussi un insecte qui

ressemblait à un aphidien. Mais pas une seule fourmi.

– Fourmi, fourmi », répéta Laura. Elle laissa tomber une cacahuète, et descendit de la table pour la récupérer. « Iaouc ! ajouta-t-elle une fois arrivée au sol.

– Ni une abeille.

– Abeille, répéta complaisamment Laura, en écho. Abeille fourmi. Laura aime Steve. »

Sans quitter le dôme du regard, le jeune homme poursuivit : « Et ce qui est bizarre à propos des plantes est également bizarre à propos des insectes. Je voudrais bien trouver de quoi il s'agit. Pourquoi ne le puis-je ? Peut-être suis-je déjà en train de devenir fou ?

– Fou ! dit Laura.

– Je ne te demande pas ton avis », dit Steve.

A ce moment, la nuit tomba avec un *bang* silencieux. L'or, l'orange et le violet furent soudain remplacés par une ombre dense, impénétrable, sans la moindre étoile ou le moindre reflet. A part quelques lueurs vertes sur le panneau d'instruments, la salle de contrôle semblait une succursale du Styx tandis que sur le sol, Laura récitait une litanie de jurons.

Steve tendit la main et alluma l'éclairage indirect. Laura remonta sur son perchoir avec la cacahuète récupérée, s'absorba dans sa tâche tandis que Steve s'enfonçait de nouveau dans ses pensées.

« Le *Scarabæus Anderii*, une paire d'insectes plus petits, deux araignées, et tous différents les uns des autres. A l'autre bout de l'échelle ce gigantosaure. Mais pas de fourmi ni d'abeille. Ou plutôt ni fourmis ni abeilles. » Le passage du singulier au pluriel lui fit passer un bizarre frisson dans la nuque. Il eut la vague impression d'avoir effleuré le cœur du mystère.

« Pas de fourmis... pas de fourmis, pensait-il. Pas d'abeilles... pas d'abeilles. » Il avait presque le doigt sur l'énigme... et pourtant elle lui échappait toujours.

Renonçant pour le moment à l'élucider, il desservit la table et s'affaira à quelques corvées mineures. Après quoi, il préleva, dans le bidon, une éprouvette d'eau et la soumit à une série d'essais. La saveur amère était due à la présence de sulfate de magnésium en quantité bien trop minime pour être gênante. Elle était donc potable. C'était déjà quelque chose ! La nourriture, la boisson et le couvert, telles étaient les trois conditions essentielles pour survivre. Sa provision de nourriture était suffisante pour les six ou sept premières semaines. Le

lac et le vaisseau lui garantissaient la vie pour le reste.

Il inscrivit le compte rendu de la journée dans le livre de bord, laconiquement, avec précision et sans fioritures. A mi-chemin, toutefois, il demeura court, faute d'un nom pour désigner la planète. *Ander*, décida-t-il, lui coûterait trop cher, si se réalisait la seule chance sur un million qu'il avait de se retrouver parmi ses impitoyables collègues du Service d'Exploration. Sans doute convenait-il pour désigner un insecte, mais non un monde. *Laura* non plus n'avait rien de tellement séduisant, surtout lorsqu'on connaissait Laura. Donner à une grande planète d'or le nom d'un perroquet ! Pensant à l'aspect doré du ciel, il trouva le nom *Oro* auquel il donna immédiatement ses lettres de noblesse en l'enregistrant incontinent dans le livre de bord.

Lorsqu'il eut fini, Laura avait déjà la tête profondément enfouie sous l'aile. Parfois, elle s'agitait et reprenait la position droite. C'était toujours pour lui un spectacle fascinant que de la voir garder son équilibre, même pendant son sommeil. Il l'examinait avec tendresse et se souvint tout à coup de cette addition inattendue à son répertoire. De là, ses pensées se reportèrent, par association d'idées, sur un individu au cerveau incandescent et aux propos incendiaires, du nom de Menzies, cet ennemi juré d'un autre volcan appelé McGillicudy. Si jamais l'occasion s'en présentait, les travaux pédagogiques dudit Menzies seraient récompensés par un bon horizon sur le museau.

Il poussa un soupir, rangea le livre de bord, remonta le chronomètre de quarante jours, ouvrit son lit pliant et s'y étendit. Il éteignit les lampes. Dix ans auparavant, un atterrissage dans un pays inconnu l'aurait tenu éveillé toute la nuit dans des transes. Il était au-dessus de cela à présent. L'aventure s'était reproduite assez souvent pour qu'il pût maintenant l'envisager avec flegme. Il ferma les yeux et se disposa à passer une bonne nuit de sommeil. Il dormit effectivement... deux heures.

Quelle était la raison qui l'avait éveillé au bout de ce court laps de temps, il n'aurait pu le dire ; toujours est-il qu'il se retrouva soudain assis, tout droit sur le bord du lit, les nerfs et les oreilles tendus à l'extrême, les jambes agitées d'un tremblement tel qu'il n'en avait jamais connu de sa vie. Son corps entier vibrait de ce bizarre mélange de palpitation et de faiblesse qui s'empare d'un être qui vient de frôler de près un désastre.

C'était une expérience dont il ne connaissait pas de précédent. Dans l'obscurité intense, sa main chercha et trouva son pistolet. Il entoura la crosse de sa paume, tandis qu'il fouillait son cerveau pour chercher les traces d'un possible cauchemar, bien qu'il ne fût pas sujet aux

cauchemars.

Laura s'agitait sur son perchoir, pas tout à fait éveillée et pas tout à fait endormie, ce qui, chez elle, était tout à fait inhabituel.

Écartant l'hypothèse d'un rêve, il se dressa sur le lit, et regarda au-dehors à travers le dôme. Il ne vit que les ténèbres, les plus épaisses, les plus impénétrables qu'il fût possible de concevoir. Et ce silence ! Le monde extérieur sommeillait dans l'obscurité et le silence comme en un suaire feutré.

Jamais, pourtant, il ne s'était senti plus éveillé, durant le temps normalement réservé à son sommeil. Profondément intrigué, il tourna lentement sur lui-même pour embrasser le cercle complet de ce spectacle invisible et soudain il s'arrêta de pivoter. Cette fois, l'obscurité n'était plus complète. Dans le lointain, par-delà la queue du navire, se mouvait une grande, une imposante lueur. A quelle distance se trouvait-elle ?... Il ne lui était pas possible de l'évaluer, mais cette vue secoua son âme et fit bondir son cœur.

Les émotions incontrôlables n'avaient pas le pouvoir de dominer son esprit discipliné. Rapprochant les paupières, il s'efforça de préciser la nature de la lueur tandis que son esprit cherchait la raison pour laquelle sa seule vue le faisait vibrer comme les cordes d'une harpe. A tâtons, il fouilla la tête du lit, trouva un étui de cuir, en tira une paire de puissantes jumelles de nuit. La lueur se déplaçait toujours, lentement, délibérément de la gauche à la droite. Il leva les jumelles, tourna la molette de mise au point, et le phénomène bondit dans un champ de vision rapproché.

C'était une grande colonne de brume dorée, semblable au ciel de midi, sauf qu'y scintillaient d'intenses reflets d'argent. C'était une colonne de brouillard luminescent éclaboussée de minuscules étoiles. Cela ne ressemblait à rien de connu et seuls, peut-être, des dieux eussent pu témoigner d'un pareil spectacle. Mais s'agissait-il d'une forme de vie ?

Elle se mouvait, bien qu'il fût impossible de déterminer à quel moyen de locomotion elle avait recours. L'autonomie ambulatoire est le symptôme premier de la vie. Qu'elle fût douée de vie, cela pouvait se concevoir, bien que la chose fût difficilement admissible, du moins d'un point de vue terrestre. En faisant appel à sa raison, il préférait la considérer comme un phénomène purement local comparable aux démons des sables du Sahara. Son subconscient, au contraire, lui disait qu'il avait devant lui de la vie, gigantesque et terrifiante.

Il suivait le phénomène à la jumelle, tandis qu'il s'enfonçait petit à petit dans l'obscurité, diminuant avec la distance et se perdant progressivement dans le lointain. Jusqu'au dernier moment, la scène

oscilla devant ses yeux par l'effet du tremblement de ses mains qu'il ne parvenait pas à dominer. Et lorsque la lueur eut disparu, ne laissant qu'un voile noir sur ses lentilles, il s'assit sur le lit et frissonna comme sous l'effet d'un souffle glacé.

Laura allait et venait sur son perchoir, parfaitement éveillée à présent, et fort agitée, mais il n'avait pas envie d'allumer pour transformer le dôme en phare, unique point de mire au milieu des ténèbres. Il tendit la main à tâtons, dans l'obscurité, et Laura chemina avec empressement le long de son bras pour descendre ensuite sur ses genoux. Elle multipliait les démonstrations de tendresse, exprimant un pathétique besoin de réconfort et de chaleur humaine. Il lui gratta la tête et la caressa, tandis qu'elle se pressait contre sa poitrine, en poussant de comiques roucoulements de béatitude. Il la cajola pendant quelques minutes et s'endormit soudain. Petit à petit, il se renversa sur le lit. Laura, perchée sur son bras, poussa un petit gloussement las et glissa sa tête sous son aile.

Le sommeil des deux occupants de l'astronef ne fut plus interrompu jusqu'au moment où les ténèbres firent de nouveau place au ciel doré, dont l'intense luminosité inonda l'intérieur du dôme. Steve se dressa debout sur le lit, et put ainsi embrasser du regard l'ensemble du terrain environnant. Tout était exactement dans le même état que le jour précédent. Les pensées bouillonnaient sous son crâne pendant qu'il prenait son petit déjeuner ; il se rappelait surtout son extraordinaire nervosité de la nuit dernière. Laura était également calme et même un peu abattue. Steve ne l'avait vue qu'une fois dans cet état – lorsqu'ils avaient traversé la section vénusienne du jardin zoologique planétaire et qu'il lui avait montré un aigle à crête. Le rapace l'avait regardée avec une dignité méprisante.

Bien qu'il disposât à présent de tous ses instants, il éprouvait le besoin de se hâter. Se munissant du pistolet et du bidon, il accomplit douze voyages jusqu'au lac, sans perdre la moindre minute pour étudier les plantes et les insectes, toujours aussi énigmatiques. L'après-midi était déjà bien avancé lorsqu'il eut rempli le réservoir de deux cents litres. Désormais, pensa-t-il avec satisfaction, sa provision d'eau correspondait à ses réserves de vivres.

Le gigantosaure ni aucun autre animal n'avaient donné signe de vie. A un certain moment, il avait vu quelque chose voler dans le lointain, oiseau ou chiroptère ? Laura avait jeté un regard scrutateur dans sa direction, mais sans trahir un intérêt particulier. Pour l'instant, son attention était concentrée sur un nouveau fruit. Steve était assis dans l'embrasure de la porte extérieure du sas, les jambes pendantes, et observait le perroquet qui se hissait sur un arbuste à quelque trente mètres de là. Le pistolet reposait sur ses genoux ; il était prêt à

répondre de façon foudroyante à tout être qui s'aviserait d'attaquer l'oiseau.

Laura choisit sur l'arbre un fruit rappelant la noisette, mais à la coquille bleue. Elle le dégusta avec un plaisir évident. Puis en prit un autre. Steve se renversa dans le sas, saisit un sac, se laissa tomber sur le sol et se dirigea vers l'arbre. Il essaya une noisette. Sa chair était tendre, juteuse, sucrée avec un léger parfum de citron. Il remplit le sac de fruits et le rapporta au vaisseau.

Non loin, poussait un arbre fort semblable, mais avec quelques différences toutefois. Ses fruits étaient de même forme que ceux du voisin mais un peu plus grands. Il en cueillit un, le tendit à Laura qui le goûta pour le recracher aussitôt avec dégoût. Cueillant un second fruit, il l'ouvrit, et passa sa langue sur la chair. Autant qu'il pouvait en juger, c'était le même. Apparemment il lui manquait quelque chose pour apprécier : le diagnostic de Laura témoignait qu'il ne s'agissait pas du même fruit. La différence, trop subtile pour qu'il pût la détecter, suffirait peut-être pour le jeter dans d'horribles convulsions qui ne prendraient fin qu'avec sa mort. Il jeta le fruit, reprit son poste sur le bord du sas et se plongea dans ses réflexions.

Le caractère paradoxal et déconcertant des plantes et des insectes d'Oro pouvait se résumer en ces deux sortes de noisettes. Il en était certain. S'il pouvait découvrir la raison pour laquelle – selon le décret du perroquet – l'une des deux était noisette, tandis que l'autre ne l'était pas, il aurait mis le doigt en plein sur le secret. Plus il pensait au mystère de ces deux fruits semblables et pourtant différents, et plus il avait l'impression d'avoir déjà mis le doigt sur ce fameux secret... mais il lui manquait le pouvoir de lever le voile pour apercevoir ce qui se passait derrière.

Chose exaspérante, plus il ruminait la question et plus il revenait au même point, c'est-à-dire nulle part. La moutarde lui montant au nez, il s'approcha de nouveau des arbres qu'il soumit à un examen attentif. Son esprit observateur lui apprit qu'ils étaient des individus différents issus d'une même espèce. Le sens spécial de Laura prétendait au contraire qu'il s'agissait d'espèces différentes. *Ergo*, on ne peut se fier au témoignage de ses yeux. Il le savait pertinemment, puisque cet aphorisme constituait une lapalissade dans les voies de l'espace, mais lorsque l'on sait que vos yeux vous trompent, il est bien légitime de savoir en quoi ils vous trompent. Mais cela, il n'arrivait même pas à le découvrir.

Il en éprouva un tel dépit qu'il rentra au vaisseau, en ferma les portes, invita Laura à venir reprendre sa place sur son épaule et se lança dans une expédition dirigée dans le sens de la poupe de



l'appareil. Les règles des premiers atterrissages étaient simples. Entrez doucement, repartez rapidement et souvenez-vous de tout ce que nous attendons de vous, c'est un rapport établissant si, oui ou non, les conditions requises pour la vie humaine sont réunies. Il vaut mieux explorer à fond une aire réduite que d'effectuer de vagues travaux de reconnaissance sur une région étendue – les expéditions cartographiques se chargeront du reste. Utilisez votre vaisseau comme une base et faites de lui le centre d'une région habitable – ne vous déplacez pas sans nécessité. Limitez vos randonnées au rayon que vous pouvez accomplir en une journée, et verrouillez vos portes après la nuit tombée.

Oro réunissait-elle les conditions nécessaires à la vie humaine ? Une loi tacite vous fait une obligation de ne pas tirer de conclusions hâtives des premières apparences pour répondre. « Bien entendu. Je suis encore en vie, que je sache ! » Cameron, qui avait posé son vaisseau sur Mithra par exemple, croyait avoir découvert le Paradis lorsque le dix-septième jour, il avait subi les premières atteintes d'une peste fongoiïde. Il avait aussitôt décampé comme une chauve-souris échappée de l'enfer, pour passer trois jours de sudation blasphematoire dans le Dispensaire d'Épuration Lunaire, avant de pouvoir figurer dignement dans la société. Les autorités avaient désinfecté son vaisseau. Mithra avait été tabou depuis ce moment. Chaque monde est potentiellement une chausse-trappe à laquelle d'apparentes délices servent d'appât. Le rôle du Service d'Exploration était de pénétrer dans les trappes et de déclencher les ressorts.

Et si l'on sortait de l'épreuve sans avoir le cou rompu, on avait gagné une nouvelle colonie à la Terre.

Cette chose qui marchait dans la nuit donnait la terrible impression d'un pouvoir supra-humain. Une trombe aussi. Mais qui a jamais vaincu une trombe en combat singulier ? Si cette trombe Oro... tique était dotée de sens, tant pis pour les visées humaines. Il se jura de prendre la mesure du phénomène, dût-il lui donner la chasse dans les livides fantômes de la nuit. Il s'éloignait de la poupe de l'appareil, pistolet au poing et il était à ce point absorbé par ses réflexions qu'il oublia totalement qu'il n'était pas en mission d'exploration régulière et que des milliers d'années se passeraient peut-être avant qu'un être, lointainement apparenté à l'homme, se posât sur la planète Oro. Même les astronautes sont des créatures soumises à leurs habitudes. Leur fonction : chercher la mort. On peut attendre d'eux qu'ils poursuivent leur quête, longtemps après que le besoin en a disparu, insouciant du fait que si l'on cherche une chose pendant assez longtemps, on finit toujours par la trouver.

Le chronomètre du vaisseau lui avait donné un délai de cinq heures

avant la chute du jour. Soit deux heures et demie de marche dans chaque sens ; on pouvait donc tabler sur un trajet de quinze kilomètres pour l'aller et autant pour le retour. Le transport de l'eau avait pris une partie de son temps. Le lendemain et les jours suivants, il porterait son rayon d'action à vingt kilomètres et ferait la route avec moins de précipitation.

En atteignant la limite de la végétation, il revint à la réalité.

Celle-ci ne se terminait pas en une ligne mouvante et quelque peu indécise, selon les hasards d'une croissance influencée par la nature du terrain, avec, par-ci, par-là, des pousses lançant des pointes hardies pour prendre pied sur un sol rocheux. Elle s'arrêtait de façon abrupte, comme si on l'avait taillée à la machette. Et de cette ligne d'arrêt, partait une nouvelle culture. Celle-ci était composée de plantes de petite taille et de texture cristalline.

Cette végétation insolite ne lui causa nulle surprise. Lorsque l'on a pour profession de découvrir de nouveaux mondes, on ne peut faire autrement que de prévoir l'inattendu. Les choses ne sont ordinaires que par comparaison avec ce qui se passe sur la Terre. En dehors de notre globe, rien n'est ni anormal ni supranormal que dans la mesure où les phénomènes ne réagissent pas en conformité avec leurs propres lois. En outre, on connaissait des croissances cristallines sur Mars. Le seul détail choquant en l'occurrence était la manière dont se terminait la végétation normale, pour laisser la place aux excroissances cristallines. Il recula, de manière à prendre d'enfilade l'alignement des plantes et s'étonna de son incroyable rectitude. Elles étaient littéralement rangées au cordeau, telle une culture maraîchère. Une pareille rigueur de tracé ne pouvait être qu'artificielle. Il sentit des gouttes de sueur perler à son front.

Il s'accroupit sur le talon de son pied droit, regarda les cristaux et dit à Laura. « Cocotte, je crois que ces cultures ont été plantées. Seulement la question qui se pose est la suivante : qui les a plantées ?

– McGillicudy », répondit Laura sans hésitation.

Du bout du doigt, il effleura la pousse cristalline qui frôlait l'extrémité de sa chaussure, sorte de bouture verte, haute de trois centimètres, de la façon dont on pince une corde de guitare.

Le cristal vibra et fit : *Zing* ! d'une voix douce et haut perchée.

Il pinça la pousse voisine et elle fit : *Zang* ! sur un ton plus grave.

Il pinça une troisième. Elle ne produisit aucun son mais vola en mille éclats.

Il se leva et se gratta la tête, et Laura dut chercher une prise pour se maintenir à l'intérieur du cercle de son bras. L'un faisait *zing*, l'autre

faisait *zang* et le troisième tombait en poudre. Deux noisettes. Des zings, des zangs et des noisettes. La solution se trouvait dans son poing fermé, encore fallait-il qu'il pût ouvrir la main et regarder ce qui s'y trouvait.

Puis il leva son regard perplexe et légèrement irrité, et aperçut un objet flottant de manière erratique au-dessus du champ de cristal. Il se dirigeait vers la végétation. Laura prit son vol avec un gloussement guttural, et fouetta l'air du battement puissant de ses ailes bleu et rouge. Elle survola l'objet, et le contraignit à des manœuvres de dérobade précipitées, à quelques dizaines de centimètres au-dessus de la tête de Steve. Il s'aperçut alors qu'il s'agissait d'un grand papillon aux ailes effrangées, et dont les coloris rivalisaient de magnificence avec le plumage de Laura. L'oiseau plongea de nouveau, effrayant l'insecte mais sans le menacer directement.

Il rappela l'oiseau et entreprit de traverser le terrain qui se trouvait devant lui. Les cristaux tombaient en poussière au contact de ses lourdes bottes.

Une demi-heure plus tard, il gravissait une pente raide couverte de cristaux, lorsqu'une pensée lui traversa subitement le cerveau, et il s'immobilisa avec une telle brusquerie que Laura fut projetée de son perchoir et contrainte de prendre son vol. Elle décrivit une circonférence, reprit sa place en faisant des réflexions amères en une langue inconnue.

« Un spécimen de ceci et un spécimen de cela, dit-il. Jamais deux, jamais trois, jamais des douzaines. Rien de ce que j'ai vu ne s'est jamais répété. Il n'y a qu'un seul et unique gigantosau, un seul et unique *Scarabæus Anderii* et ainsi de suite. Chaque article est unique, original, et a fait l'objet d'une création individuelle. Et que suggère cette constatation ?

– McGillicudy ! répondit aussitôt Laura.

– Pour l'amour du ciel, oublie McGillicudy.

– Pour l'amour du ciel, pour l'amour du ciel, glapit Laura, fortement séduite par cette phrase. Le grand... »

Cette fois encore, il lui fit perdre l'équilibre juste à temps, et l'obligea à reprendre son vol tandis qu'il poursuivait son soliloque. « Cela suggère une mutation permanente et universelle. Chaque individu produit un rejeton entièrement différent de lui-même, sans aucun caractère dominant. » Mais une faille évidente entachait son hypothèse, qui lui fit froncer les sourcils. « Mais comment diable la reproduction peut-elle s'opérer ? Quel est l'élément fertilisateur ? Quel

est l'élément fertilisé ?

– McGilli... », commença Laura. Puis elle changea d'avis et se tut.

Quoi qu'il en soit, si aucun élément ne peut vraiment se reproduire, continua-t-il, le problème de l'alimentation va devenir un casse-tête chinois ; ce qui est comestible chez une plante peut devenir un poison mortel chez le rejeton. Aujourd'hui aliment, demain toxique. Comment un fermier pour-ra-t-il savoir ce qu'il va récolter ? Hé, hé ! Ou je me trompe fort, ou cette planète est incapable de nourrir ne fût-ce qu'un couple de cochons.

– Non, pas de cochons. Laura aime les cochons.

– Tais-toi, ordonnât-il. D'un autre côté, ce qui ne peut pas nourrir un couple de cochons assure pourtant la subsistance d'un gigantosau... sans compter les autres créatures plus ou moins farfelues qui peuvent rôder aux alentours. C'est une situation absolument insensée. Sur Vénus ou toute autre planète offrant une subsistance normale, le gigantosau aurait pu prospérer, mais ici, si mes calculs sont exacts, cette colossale carcasse n'a pas le droit de vivre. Elle devrait être morte. »

Ce disant, il parvint au sommet de l'éminence et trouva le monstre en question, étalé sur la pente opposée. Il était mort... effectivement.

La façon dont il établit le constat de décès fut rapide, simple et efficace. La titanesque carcasse gisait sur toute l'étendue du coteau, et sa tête de dragon, grande comme une chaloupe de sauvetage, était tournée vers lui. La tête possédait deux yeux ternes et vitreux de la largeur d'une assiette. Il tira une balle dans l'œil droit et un confortable fragment de viande et d'os s'éparpilla aussitôt dans toutes les directions. Le corps n'eut pas un tressaillement.

Une balle était prête pour l'œil gauche, pour le cas où la créature, d'un bond frénétique, eût recouvré une vie vengeresse, mais la montagne de chair demeura immobile.

Ses bottes continuaient à broyer les cristaux tandis qu'il descendait la pente, incurvait sa trajectoire d'une centaine de mètres pour contourner le corps et commençait l'ascension de la pente suivante. Pour l'instant, il ne s'intéressait que médiocrement au monstre défunt. Le temps pressait, et il pourrait revenir le lendemain, en se munissant d'une caméra de prise de vues stéréoscopiques en couleurs. Le gigantosau serait enregistré dans ses archives, avec tous les honneurs dus à son rang, mais il lui faudrait attendre.

Cette seconde éminence était notablement plus élevée et plus difficile à gravir. Sa crête représentait la limite approximative de la randonnée prévue pour la journée, et il tenait absolument à l'atteindre

avant de faire demi-tour. Cette envie insurmontable de voir ce qui se passe de l'autre côté de la colline, qui est tellement caractéristique chez l'homme, demeurerait toujours aussi vivace qu'à l'époque où ses ancêtres s'étaient hissés au sommet des Montagnes Rocheuses, avec leur détermination bien connue. Deux raisons l'y poussaient : d'abord parce que du haut de cette éminence, sa vue embrasserait des horizons plus lointains et, en second lieu, parce que l'étrange rôdeur nocturne, pour autant qu'il eût pu en juger, s'était évanoui derrière cette colline. Il était concevable qu'une colonne de nuages, aspirés vers le ciel par une ascendance, pût se mouvoir au hasard pour se diriger vers nulle part, mais un instinct lui disait que ce qu'il avait vu n'était pas une colonne de vapeur, et que ce mystérieux quelque chose se dirigeait vers une destination bien précise.

Laquelle ?

Hors d'haleine, il franchit la crête, découvrit une vallée immense et la réponse à sa question.

Les floraisons cristallines s'interrompaient sur la crête et, cette fois encore, selon une ligne d'une parfaite rectitude. Au-delà, le terrain légèrement glaiseux, sans une seule roche, descendait en pente douce vers la vallée jusqu'au versant opposé. Les deux flancs de coteaux étaient chichement parsemés d'étranges masses gélatineuses qui frémissaient sous les rayons lumineux tombant du ciel doré.

Dans la partie close de la vallée, on apercevait une grande construction brillante, plate de toit, plate de façade, avec un grand trou noir de forme carrée, béant sur la section frontale. On eût dit une gigantesque brique de plastique poli, d'une blancheur de lait, enfoncée dans le sens de la longueur dans le sable de la colline. Aucune décoration ne venait rompre la pureté luisante de sa surface. Nulle route ne menait à la porte d'entrée. En quelque sorte, le bâtiment avait cet air à la fois jeune et vieux d'une maison qui s'efforce de paraître vide, parce qu'elle est pleine... de coquins.

Steve sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Une chose était évidente : une forme de vie intelligente existait sur Oro. Une chose était possible : cette vie était représentée par la colonne de brume dorée. Une chose était probable – les Terriens faits de chair et de sang et les nébuleux « Oronais » auraient bien des difficultés à trouver une base sur laquelle édifier amitié et coopération.

Tandis que l'hostilité n'a guère besoin de bases.

La curiosité et la prudence le tiraient en sens contraire. La première lui conseillait de descendre dans la vallée, tandis que la seconde lui

enjoignait de tourner bride pendant qu'il était encore temps. Il consulta sa montre. Il disposait de moins de trois heures pour regagner le vaisseau, rédiger son entrée sur le livre de bord, préparer le dîner. Cet édifice laiteux était au moins à trois kilomètres, c'est-à-dire une bonne heure de marche, en comptant l'aller et le retour. Mieux valait attendre. Consacrer une autre journée à l'expédition, avec l'avantage de quelques réflexions préparatoires, dans l'intervalle.

La prudence avait donc triomphé. Il s'en fut examiner la masse gélatineuse la plus proche. Elle était plate, large d'un mètre, verte, avec des traînées bleuâtres et de nombreuses petites bulles à demi dissimulées dans son épaisseur translucide. La chose était agitée de lentes pulsations. Il la tâta du bout du pied et elle se contracta en formant une protubérance en son centre, puis reprit paresseusement sa forme initiale. Une amibe ? non. Une forme de vie rudimentaire, sans doute, mais néanmoins complexe. L'objet ne fut pas du tout du goût de Laura. Elle prit son vol lorsque Steve se pencha et passa sa colère sur quelques cristaux qu'elle réduisit en poudre.

Le magma gélatineux ne ressemblait pas à son plus proche voisin. Ni à aucun autre d'ailleurs. Un seul spécimen de chaque espèce. Jamais davantage. Toujours la même règle. Un seul papillon d'une même espèce, un insecte, une plante, un cristal.

Après un dernier regard au mystérieux bâtiment de la vallée, il prit le chemin du retour. Lorsqu'apparut le vaisseau il accéléra le pas, tel un cheval qui sent l'écurie. Il trouva des empreintes dans le voisinage de l'astronef. Elles étaient larges, profondes, portaient la nette trace de trois doigts, d'où il conclut qu'un être, grand, lourd, du type bipède, était passé devant l'appareil. Il s'agissait évidemment d'un animal. En effet quel être doué, tant soit peu, d'intelligence aurait pu frôler cet appareil venu de l'espace, en manifestant une telle absence de curiosité ? Il chassa ce discret visiteur de son esprit. Ce « Machinchose » était unique en son genre, il en était certain.

Une fois dans l'intérieur du vaisseau, il verrouilla les portes, servit sa pâtée à Laura, et absorba lui-même son repas. Puis il prit le livre de bord, y inscrivit les entrées de la journée, et inspecta les environs du haut du dôme. Des traînées violettes s'élevaient, de nouveau, à l'horizon. Son esprit revint à cette envahissante végétation. D'où était-elle issue ? A quoi donnerait-elle naissance dans l'avenir ? De quelle façon se reproduisait-elle ?

Des mutations aussi radicales supposaient la modification préalable des gènes sous l'influence de radiations hautement énergétiques et prolongées. De telles radiations étaient inconcevables sur une planète de faible densité, à moins qu'elles ne vinssent du ciel. Or, les

détecteurs n'en avaient pas relevé la moindre trace, pas plus en provenance de l'espace que d'ailleurs. En fait elles étaient inexistantes.

Il en était d'autant plus certain qu'il portait un intérêt spécial à la question et qu'il avait soigneusement vérifié les relevés des instruments. Les radiations de haute énergie eussent révélé la présence d'éléments radioactifs qui auraient pu servir de combustible. Le vaisseau était équipé pour détecter de telles substances. Au nombre de ses instruments, se trouvaient un compteur de rayons cosmiques, un détecteur de radium et un électroscope à feuilles d'or. Le détecteur de radium, appelé familièrement « poule », n'avait pas fait entendre le moindre gloussement réconfortant ; en fait, c'était Laura qui en avait gardé le monopole. Il avait chargé l'électroscope, aussitôt après son atterrissage, et les feuilles gardaient toujours leur forme de V inversé. L'air était sec, l'ionisation négligeable, et les feuilles ne semblaient pas devoir s'abaisser avant une semaine.

« Ma machine à échafauder des théories ne fonctionne pas correctement, confia-t-il à Laura. Décidément ma matière grise n'est plus à la hauteur de sa tâche.

– Plus à la hauteur de sa tâche », répéta fidèlement Laura. Elle cassa une noisette avec un bruit grinçant qui lui agaça douloureusement les dents. « Je vous dis que c'est un navire maudit, dit-elle. Je refuse de m'embarquer même si vous me le demandiez à genoux, rien à faire, rien à faire ! Pas question ! Des dattes ! Qui est ivre ? Cette espèce de barbu de Me...

– Laura ! dit-il sévèrement.

– Gillicudy », termina-t-elle d'un ton de défi. Une fois de plus, elle le fit grincer des dents. « Des anneaux plus grands que ceux de Saturne. Je les ai vus, de mes propres yeux vus, ce qui s'appelle vus. Qui est un menteur ? Croak ! Elle est dans la baie de Grayway, sur Théthis. Mon vieux, tu parles d'une poitrine ! »

Il la regarda d'un air sévère et dit : « Quelle noix !

– Tu l'as dit bouffi ! Laura aime les noix. Je t'en offre une !

– Soit », dit-il en tendant la main.

Inclinant de côté sa tête colorée, elle donna un léger coup de bec à la main, choisit gravement un fruit et le lui donna. Il craqua la coquille et mâcha l'amande tout en branchant l'éclairage. On eût dit, que l'obscurité n'attendait que ce moment pour tomber, et la nuit l'environna dans l'instant même où il actionnait le commutateur.

L'obscurité lui donna un sentiment de malaise. C'est le dôme qui en était la cause. Il brillait comme un phare et le pilote n'avait d'autre moyen à sa disposition pour en masquer l'éclat que d'éteindre la

lumière. Rien de tel qu'un phare pour attirer toutes sortes d'hôtes indésirables, et il n'avait nulle envie de devenir un centre d'attraction dans les circonstances présentes. Et surtout de nuit.

Une longue expérience avait suscité en lui un grand mépris pour les animaux extra-terrestres, quelque imposantes que fussent leurs proportions, mais il en allait autrement des intelligences. La conviction s'était à ce point imposée à lui que le phénomène de la nuit précédente procédait en vertu d'objectifs parfaitement déterminés qu'il ne se posa même pas la question de savoir si une colonne lumineuse était dotée d'yeux ou d'organes équivalents au sens de la vue. L'eût-il fait qu'il n'en aurait tiré aucun réconfort. Son désir d'être soupesé sur la balance de quelque organe étrange et extra-sensoriel était encore moindre que celui d'être l'objet de curiosités visuelles durant son sommeil.

Un fatras de pensées et d'idées plus ou moins extravagantes bouillonnait encore dans sa cervelle lorsqu'il éteignit les lumières, s'étendit sur sa couchette pour s'endormir peu après. Rien ne vint cette fois troubler son sommeil, mais lorsqu'il se réveilla dans les lueurs dorées de l'aube, sa poitrine était humide de transpiration, et Laura avait de nouveau cherché refuge sur son bras.

Tandis qu'il s'affairait aux préparatifs du déjeuner, ses pensées commençaient à s'ordonner. Il se versa une tasse de café chaud et se tourna vers Laura.

« Je veux bien être pendu si je vais risquer la dépression nerveuse en essayant de monter la garde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour répondre à la menace d'un pouvoir inconnu, lorsqu'il m'est impossible de quitter cette planète. Ces stratégies de café du commerce, qui se prélassent dans leurs fauteuils, au quartier général, devraient tâter un peu de situations qui ne sont pas particulièrement spécifiées dans le manuel réglementaire.

– Beurreup ! dit Laura avec mépris.

– Tel qui se bat et prend la fuite vit pour lutter un autre jour, cita Steve. C'est la loi de l'explorateur. C'est une belle et bonne loi... lorsqu'on peut prendre la fuite. Et nous ne le pouvons hélas !

– Beurreup ! répliqua Laura avec une emphase inutile.

– Pour une personne du sexe dit faible, dit-il, vos manières sont littéralement écoeurantes. A présent je ne vais pas passer le peu de temps qui me reste à vivre à jeter des regards apeurés par-dessus mon épaule. La seule façon de se débarrasser de pouvoirs inconnus est de les transformer en pouvoirs connus. Comme disait à Willie l'oncle Joe, en le traînant chez le dentiste, plus on tarde et plus la souffrance



devient intolérable.

– Ne te vante pas, s'exclama Laura. Beurp-gollop-bop ! »

Lui lançant un regard d'extrême dégoût, Steve continua : « Nous allons donc essayer de prendre le taureau par les cornes. Il arrive parfois que de tels procédés déconcertent les taureaux. » Il se leva, saisit Laura et l'introduisit dans son compartiment de voyage, dont il referma le panneau. « Nous allons prendre immédiatement la poudre d'escampette. »

Il s'assit sur le siège de pilotage et pressa la pédale de mise en route. Les fusées de queue toussèrent, puis firent entendre un grondement assourdi. Manipulant les commandes, pour les reprendre en main, il accéléra jusqu'à faire vibrer toute la carcasse de l'appareil et les venturi arrière passèrent au rouge cerise. Lentement l'appareil commença à pointer vers l'espace, et en même temps, le pilote actionna les réacteurs de décollage. Des flammes, longues de huit cents mètres, jaillirent à l'arrière, et le vaisseau bondit dans l'espace.

Incurvant sa trajectoire, il franchit la zone de végétation, les champs de cristaux et les collines situées au-delà. L'instant d'après, il fonçait dans la plaine, les rétro-fusées crachant la flamme sur l'avant de l'appareil. La manœuvre était délicate. Il devait coordonner l'action des rétro-fusées, des réacteurs de poupe et des fusées de décollage, mais comme la plupart des pilotes, il prenait plaisir à réaliser des prodiges d'habileté dans le maniement de ces petits appareils dociles. Il ne lui manquait qu'une assistance haletante d'émotion, pour rendre l'exhibition parfaite. Le vaisseau se posa avec précision sur le toit, d'un blanc laiteux, de l'édifice extra-terrestre, dérapa légèrement vers le bord, puis s'immobilisa.

« Fichtre, souffla-t-il, je ne suis pas mécontent de moi ! » Il s'attardait sur son siège, jetant un coup d'œil circulaire à travers le dôme, et sentit qu'il se devait d'ajouter. « Je suis bien trop jeune pour mourir. » Jetant de temps en temps un coup d'œil sur le chronomètre, il attendit. Le vaisseau devait, en se posant, avoir communiqué au toit une vibration sonore propre à réveiller un mort. Si l'édifice était habité, l'occupant ne tarderait pas à monter, pour voir qui venait poser des bouteilles de cent tonnes sur ses tuiles. Rien ne se produisit. Il s'accorda un délai d'une demi-heure durant lequel son visage de rapace demeura tendu et sur le qui-vive. Puis il dit : « Tout va bien », et se leva de son siège.

Ensuite il libéra Laura. Elle sortit de son compartiment avec une dignité ébouriffée, telle une duchesse douairière qui se serait fourvoyée dans l'office. Curieux ce sexe faible ! Aussi sans se préoccuper davantage de ses mines offensées, il prit son pistolet,

ouvrit les portes, et se laissa tomber sur le toit. Laura le suivit à regret et consentit à prendre place sur son épaule, avec l'air de lui accorder une grande faveur.

Il se dirigea vers la queue et s'approcha du bord de la terrasse. L'abîme vertigineux, profond de cent cinquante mètres, le fit reculer. Immédiatement sous ses pieds, la porte d'entrée s'élevait à cent vingt mètres du sol, et il se trouvait debout sur le linteau, large de trente mètres, qui l'entourait. La seule façon de descendre était de se porter de l'autre côté de la terrasse, et de se laisser glisser le long du coteau, où le bâtiment était partiellement enfoui, en cherchant un sentier praticable.

Il dut parcourir quatre cents mètres pour traverser la terrasse et atteindre le coteau. Chemin faisant, il examinait la surface, mais aucun joint, aucune fente ne venait en rompre l'uniformité. En dépit de ses gigantesques proportions, on aurait pu croire qu'il avait été moulé d'un seul bloc... ce qui n'était pas fait pour diminuer son malaise intérieur. Ceux qui avaient construit cet imposant édifice n'étaient certainement pas des Zoulous !

Vue du sol, l'entrée paraissait encore plus colossale. A supposer qu'une semblable ouverture eût été pratiquée dans le côté opposé du bâtiment, il aurait pu y faire passer son astronef comme il aurait enfilé une aiguille.

L'absence de porte ne semblait pas gênante. Il était difficile d'imaginer des vantaux susceptibles de clore cette ouverture immense, et dont le poids fût suffisamment équilibré pour permettre à quiconque de les ouvrir ou de les fermer. Avec un dernier regard de méfiance en direction de la vallée, qui ne lui révéla aucun mouvement suspect, il pénétra hardiment dans l'entrée, cligna des paupières et ses yeux s'habituerent progressivement à l'obscurité relative contrastant avec la lumière éblouissante qui régnait au-dehors.

L'intérieur était d'ailleurs éclairé. Mais il y régnait une luminescence de nature différente, une pâleur glauque, et vaguement sépulcrale. Elle exsudait du parquet, des murs, du plafond, et cette lueur diffuse était suffisante pour éclairer l'intérieur, sans que nulle part apparût la moindre ombre portée. Il huma l'air et détecta une forte odeur d'ozone, mêlée à d'autres émanations qu'il ne put identifier.

A sa droite et à sa gauche, s'élevant à des dizaines de mètres de hauteur, il aperçut de grandes piles de boîtes transparentes. Il obliqua sur la droite avec l'intention de les examiner. C'étaient des cubes faits d'une manière analogue au transpex, dont chacun avait un mètre de côté. Chacun contenait huit centimètres de terreau où était planté un

cristal. Aucun des cristaux ne ressemblait à un autre ; certains étaient petits et branchus, d'autres plus grands et d'une complexité indescriptible.

Profondément perplexe, il fit le tour de la pile géante et en découvrit une seconde, dix mètres plus loin, et puis encore une autre également espacée. Et cela continuait ainsi à perte de vue. Toutes les boîtes contenaient des cristaux. Leur nombre et leur variété lui donnaient le vertige. Il ne pouvait étudier que les séries inférieures de chaque pile, mais elles s'étagaient, rangée après rangée, jusqu'à peu de distance du plafond. Leur nombre total défiait toute estimation.

Il en était de même du côté gauche. Des cristaux par milliers ! En examinant de plus près un spécimen particulièrement remarquable, il nota que la paroi antérieure portait de discrètes rangées de points, gravées dans sa surface. Un rapide examen lui révéla que toutes les cases étaient marquées de façon similaire, ne différant entre elles que par le nombre et la disposition des points. Il s'agissait de toute évidence d'une sorte de code cosmique qui servait à la classification.

« Le Muséum d'Histoire Naturelle d'Oro, murmura-t-il.

– Tu es un menteur, coassa Laura avec violence. Je te dis que c'est un gri-gri... » Elle s'interrompit, stupéfaite, en entendant sa voix se réverbérer jusqu'au plafond avec un bruit d'orgue. « Un gri-gri...

Un gri-gri...

– Ventre-saint-gris, vas-tu te taire ! » souffla Steve. Il s'efforçait de surveiller à la fois l'entrée et l'intérieur du monument. Mais l'écho de la voix roula dans le lointain sans que nul ne protestât contre l'invasion dont ils s'étaient rendus coupables.

Il parcourut à la hâte les premières rangées de cubes empilés, pour parvenir au second rayon de l'exposition. Celui-ci contenait des masses gélatineuses. Elles étaient de petite taille, guère plus grandes que sa montre de poignet, et se comptaient par milliers. Il remarqua qu'aucune ne semblait vivante.

Les rayons trois, quatre et cinq l'entraînèrent à une profondeur de quinze cents mètres à l'intérieur de l'édifice, pour autant qu'il pouvait en juger. Il passa devant des mousses, des lichens, des buissons, tous morts, mais merveilleusement conservés. Il aurait juré que le rayon six était consacré aux plantes. Il se trompait. La sixième galerie exposait des insectes, y compris des mites, des papillons et d'étranges objets évoquant des colibris chitineux. Il n'y avait pas de spécimen de *Scarabæus Anderii*, mais il se trouvait peut-être à quelques dizaines de mètres de hauteur. On pouvait également supposer qu'une boîte vide l'attendait, et lorsque son heure serait venue, il viendrait y prendre sa

place.

Qui fabriquait ces boîtes ? La sienne était-elle déjà préparée ? Comme celle de Laura ? Il s'imagina pétrifié pour l'éternité, accroupi dans la dix-septième boîte de la vingt-quatrième rangée de la dixième pile, dans le rayon  $n$  ou  $n + 1$ , avec les inscriptions pointillées dûment gravées sur la paroi antérieure. Le tableau n'avait rien de réjouissant et sa mine s'allongea rien que d'y penser.

Il poursuivit ses investigations, s'enfonçant de plus en plus dans le cœur du bâtiment. Pas une âme, pas un bruit, pas une empreinte de pas. Rien que cette odeur persistante et cette lueur diffuse, inaltérable. Il avait l'impression que l'endroit recevait des visites fréquentes, mais n'était jamais occupé pendant de longues périodes. Sans même prendre le temps de s'arrêter pour y jeter un regard, il passa devant une boîte énorme contenant une créature qui ressemblait un peu à un rhinocéros à tête de bison, suivie d'autres boîtes plus grandes encore contenant des spécimens d'une taille correspondante... et toutes soigneusement marquées d'une série de points.

Finalement il contourna une boîte d'une dimension telle qu'elle occupait la moitié de la largeur de la salle. Elle contenait le grand-papa de tous les arbres et le grand-papa de tous les serpents. Derrière, s'alignaient, pour changer, des rangées de placards de métal, hauts de cent cinquante mètres, dont chacun était fermé par une porte polie, garnie d'un bouton et également ornée d'une série de points mystérieusement disposés.

Payant d'audace, il pressa le bouton du plus proche placard, et la porte s'ouvrit, avec un déclic bien huilé. Le résultat s'avéra décevant. Le placard était rempli de piles de petites feuilles vitreuses, dont chacune était parsemée de points.

« Un système supérieur de classement, grommela-t-il en refermant la porte. Ce bon vieux prof de Heggarty aurait bien donné son bras droit pour se trouver à ma place.

– Heggarty, dit Laura d'une voix défaillante. Pour l'amour du ciel ! »

Il jeta un regard scrutateur sur l'oiseau. Laura s'agitait, les plumes ébouriffées, montrant des signes de nervosité croissante.

« Qu'est-ce qui ne va pas, cocotte ? »

Elle tourna vers lui ses petits yeux ronds, porta son regard vers le chemin qu'ils venaient de prendre, sans cesser d'aller et venir sur son épaule. Les plumes de son cou se hérissèrent. Elle laissa échapper un gloussement nerveux et vint se réfugier contre sa veste.

« Tonnerre ! » murmura-t-il. Pivotant sur les talons, il parcourut au

galop plusieurs rayons successifs, parvint dans l'intervalle de dix mètres séparant la dernière rangée du mur. Il avait le pistolet au poing et surveillait les premiers rangs de boîtes, tandis que de sa main libre il s'efforçait de calmer Laura. Elle se blottissait tout contre lui, se frottant le bec contre son cou, et s'efforçant de se cacher sous l'angle de sa mâchoire.

« Tais-toi, cocotte, murmura-t-il. Tais-toi... reste près de Steve et tout ira bien. »

Elle obéit, bien qu'elle eût commencé à trembler. Le cœur de l'homme s'était mis à battre à l'unisson, bien qu'il ne vît rien, qu'il n'entendît rien qui pût justifier son émoi.

Soudain, dans le silence absolu où se prolongeait son attente anxieuse, la luminosité intérieure changea, devint moins glauque et plus dorée. Et il sut ce qui allait venir.

Il mit un genou en terre et se fit aussi petit et aussi discret que possible. Maintenant son cœur battait la chamade et aucun effort de volonté ne pouvait lui faire reprendre son rythme normal. Un silence, un silence terrifiant, insoutenable annonçait son approche. Le pas d'un cyclone faisant gémir les dalles lui aurait paru préférable. Les colosses n'ont pas le droit de se mouvoir comme des spectres.

Et la lueur dorée se précisa, effaçant la clarté diffuse depuis le sol jusqu'au toit, faisant rutiler de son reflet la multitude des boîtes. Bientôt elle rivalisa avec le ciel doré et le surpassa en éclat. Elle devint insupportable, envahissante au point de ne laisser aucun coin d'ombre pour se cacher, aucun sanctuaire secret inviolé.

Elle flamboyait comme le soleil levant, et la gloire de son rayonnement donnait le vertige au pilote apeuré. Il luttait farouchement pour garder le contrôle de son cerveau, le discipliner, le lier à sa volonté évanescence... mais il n'y parvint pas.

Les traits tirés et criblés de gouttes de sueur, Steve aperçut, le temps d'un éclair, un fragment de la colonne lumineuse passer entre deux piles de boîtes, dans l'allée centrale. Il vit une raie aveuglante d'or fondu, au sein de laquelle brillait une étoile du blanc le plus pur. Puis son cerveau entra en violente effervescence et il tomba en avant, dans un nuage de bulles infinitésimales.

Plus profond, toujours plus profond, il descendait à travers des myriades de bulles et de tourbillons, de jets d'écumes iridescentes qui brillaient et changeaient sans cesse de couleur adoptant, tour à tour, toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Et pendant ce temps, son esprit luttait avec frénésie, pour remonter de haute lutte jusqu'à la surface.

Il descendit dans le fin fond des abîmes, tandis que les bulles

continuaient à tourbillonner autour de lui, par milliards, dans un kaléidoscope de couleurs. Puis la vitesse de sa chute se ralentit. Graduellement, la rotation de l'écume cessa de remonter au-dessus de lui, la giration s'interrompit pour reprendre en sens opposé et progresser en direction du fond. Il s'élevait ! L'ascension dura une éternité, il flottait dans un milieu sans pesanteur, dans une sorte de rêve peuplé de cauchemars.

La dernière des bulles s'enfonça dans le néant obscur, l'abandonnant, dans un bref hiatus, hors de toute existence – puis il se retrouva étendu de tout son long, sur le sol, avec une Laura hébétée, accrochée à son bras. Il cligna des paupières, len

tement, et à plusieurs reprises. Ses yeux étaient las et douloureux. Son cœur palpitait toujours, et il se sentait les jambes molles. Il avait au creux de l'estomac une étrange sensation, comme si quelque réminiscence, venue d'un lointain passé, lui avait soulevé le cœur.

Il ne se leva pas immédiatement ; son corps avait été trop secoué et son esprit était trop à la dérive. Pendant qu'il reprenait ses esprits et qu'il retrouvait un peu de son assurance, il remarqua que la fulgurance dorée, qui avait envahi le bâtiment, s'était retirée pour faire place à la luminosité glauque. Puis ses yeux rencontrèrent le cadran de sa montre et il se dressa sur son séant. Deux heures s'étaient écoulées !

Cette constatation le remit aussitôt debout sur des jambes tremblantes. Risquant un œil du côté de la rangée de placards, il constata que rien n'avait changé. Son instinct lui dit que le visiteur d'or était parti et qu'il demeurerait de nouveau maître de la place.

Avait-il été conscient de sa présence ? Était-ce lui qui lui avait fait perdre conscience, ou sinon pourquoi s'était-il évanoui ? Et s'il s'était aperçu de la présence de l'astronef sur le toit ?...

Ramassant son pistolet dérisoire, il le fit tourner en prenant le cran de sûreté pour pivot. Puis il le remplaça dans son étui, aida Laura à reprendre sa place sur son épaule où elle s'installa en titubant, contourna les rangées de placards, et s'enfonça encore plus avant dans l'intérieur de l'édifice.

« Je crois que nous nous en sommes tirés, ma cocotte, lui dit-il. Nous sommes trop petits pour attirer l'attention. Nous ne sommes

guère plus que des souris. Qui perdrait son temps à capturer des souris en ayant en tête bien des choses autrement importantes ? » Il fit la grimace. La comparaison avec des souris n'avait rien de flatteur pour sa dignité. Ni d'ailleurs pour sa race. Mais il n'en trouvait pas de plus valable pour le moment. « Eh bien, faisons comme les petites souris. Partons à la recherche du fromage. Je ne vais pas renoncer à mon projet, parce qu'une espèce de grand dépendeur d'andouilles a passé dans le voisinage, en nous donnant la plus grande peur de notre vie. On ne nous intimide pas aussi facilement, n'est-ce pas, trésor de mon cœur ?

– Non », dit Laura sans aucun enthousiasme. Sa voix était toujours voilée et ses yeux regardaient avec appréhension de côté et d'autre. « Pas peur. Rien à faire pour que je m'embarque, je vous le dis. Que le diable me patafiole ! Laura aime les noix !

– Je t'interdis de me traiter de noix !

– Espèce de noix ! N'abandonne pas la ferme... tu auras davantage d'œufs. McGillicudy le grand...

– Hé ! » la prévint-il.

Elle se tut brusquement. Il continua d'avancer du même pas, refusant d'admettre que ses nerfs étaient quelque peu ébranlés par la tension, ou que son esprit était préoccupé. Mais il sentait qu'il n'éprouvait pas le moindre désir de rencontrer à nouveau le géant étincelant. Une fois était suffisante, plus que suffisante. Ce n'était pas qu'il lui inspirât de la terreur, non, c'était un sentiment différent qu'il était incapable de définir.

Après avoir franchi la rangée de placards, il se trouva en présence d'une machine. Elle était bizarre et compliquée et elle façonnait une plante cristalline. Un peu plus loin, une autre machine fabriquait un petit lézard cornu. Il ne pouvait douter de la réalité du processus, car les deux objets étaient à moitié achevés, et l'opération se poursuivait visiblement sous ses yeux. Dans deux heures, peut-être moins, ils seraient terminés, et alors il ne leur resterait plus qu'à...

Il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque et il prit le pas de course. Près de lui, défilaient interminablement des machines, et chacune confectionnait un objet différent : plante, insecte, oiseau, et champignon. Ils s'édifiaient par un procédé électroponique, chaque atome venant s'ajouter au précédent comme une brique se superpose à une autre, pour construire une maison. Il ne s'agissait pas d'une synthèse, car celle-ci consiste en un simple assemblage d'éléments. Or dans le cas présent, il y avait assemblage, plus croissance, selon des

lois inconnues. Chacune de ces machines comportait, il en était certain, une certaine clef, un code, un chiffre, on ne sait quel ordinateur obéissant à un programme d'une complexité inimaginable, déterminant les signaux correspondant à chaque type de construction – et ces programmes étaient d'une variété infinie.

Çà et là, un appareil demeurait silencieux, inactif, sa tâche terminée. Çà et là, les monstrueux organes étaient démontés, soit en cours de réparation, soit de modification. Il s'arrêta devant une machine qui avait terminé son travail. Elle avait façonné une mite délicatement ombrée, qui se tenait immobile, comme une parure de diamants dans sa case terminale. La créature était parfaite, pour autant qu'il pouvait en juger, et tout ce qu'elle attendait, c'était... c'était...

Des perles de transpiration apparurent sur son front. Tout ce dont la mite avait besoin, c'était le souffle de la vie !

Il chassa de son esprit une multitude de pensées. C'était la seule façon de rester maître de son cerveau. Détourner son attention... de ceci pour la reporter sur cela ! D'un effort de volonté, il se concentra sur une formidable machine, en partie démontée, qui se trouvait non loin de là. Ses entrailles mises à nu révélaient de grands enroulements de fil d'un gris terne. Des fragments de fils similaires gisaient éparpillés sur le sol.

Il ramassa l'un d'eux et lui trouva une densité surprenante. Il défit sa montre de poignet, ouvrit le boîtier et approcha le fil du mouvement. Les montures en jargoon vénusien devinrent immédiatement fluorescentes. Les jargoons vénusiens réagissaient toujours ainsi en présence de radiations. Ce métal inconnu était peut-être un combustible utilisable. Son cœur bondit à cette simple pensée.

Devrait-il emporter un énorme rouleau et l'amener jusqu'au vaisseau ? Il était terriblement lourd, et il avait besoin d'une longueur considérable de ce matériau. Et si la disparition du rouleau déclenchait la mise en batterie de chausse-trappes, lorsqu'il reviendrait prendre une nouvelle provision de fil ?

Il est profitable de prendre le temps de la réflexion lorsque vous disposez du temps nécessaire pour réfléchir : c'était là l'une des règles essentielles du Service des Explorations. Empochant un spécimen du fil, il se mit en quête d'autres machines démontées, pour trouver une nouvelle source d'approvisionnement. Cette quête l'entraîna plus profondément au cœur de l'édifice, et il luttait avec plus d'énergie pour se concentrer uniquement sur sa tâche. Ce n'était pas facile. Il y avait, par exemple, ce chien, planté là comme une statue, qui attendait, qui attendait. Si seulement il s'était agi d'autre chose que



d'un chien dont l'aspect était rigoureusement terrestre. Il était impossible de ne pas le voir. De même il serait impossible de ne pas voir d'autres formes, plus familières encore – si toutefois elles se trouvaient en ce lieu.

Il avait découvert sept spécimens de fils radioactifs différents lorsqu'il abandonna ses recherches. Il rencontra un cacatoès à la fin de ses pérégrinations. L'oiseau se tenait fermement dans sa case, son plumage était souple et luisant, sa crête écarlate fièrement dressée ; son œil luisant avait une fixité qui n'était pas celle de la mort, mais il ne possédait pas encore l'étincelle de la vie. Laura lui adressa un cri hystérique et l'immense édifice lui renvoya son cri avec des grondements qui se réverbéraient dans des lointains étouffés. La réaction de Laura fut la goutte qui fait déborder le vase ; il ne tenait pas à affronter un phénomène qui eût déclenché chez lui un réflexe similaire.

Il s'élança à travers l'édifice, de toute la vitesse de ses jambes, passant, sans les voir, devant les placards contenant les classeurs et les cubes servant de vitrines d'exposition. Il fit l'ascension du coteau, presque aussi rapidement qu'il l'avait descendu et il haletait littéralement lorsqu'il parvint enfin au vaisseau.

Son premier soin fut de vérifier l'appareil, pour voir s'il n'avait pas souffert d'une visite importune. Il ne releva aucune trace. Ensuite il consulta ses instruments. Les feuilles d'or de l'électroscope s'étaient effondrées. Il les rechargea et les vit s'écarter pour s'effondrer de nouveau. Le compteur signalait des radiations en quantité. La « poule » gloussait énergiquement. Il s'était rendu coupable d'une regrettable omission... il aurait dû vérifier ses instruments lorsqu'il s'était posé sur la terrasse. Mais la chose n'avait plus d'importance. Ce qui se trouvait sous le toit, il le connaissait à présent ; les instruments l'auraient prévenu plus tôt, mais sans lui donner des renseignements détaillés.

Laura se vit servir sa pâtée pendant qu'il absorbait lui-même un bref repas. Ceci fait, il examina les spécimens de fil. Il n'y en avait pas deux du même diamètre, et l'un était évidemment trop épais pour pénétrer dans les entrées d'alimentation du Kingston-Kanes. Il lui fallut une bonne demi-heure de travail à la lime, pour l'amener au diamètre convenable. Le premier fil, d'une teinte gris terne, subit le premier essai. Après l'avoir introduit dans l'entrée d'alimentation, il régla les commandes au minimum d'intensité, et appuya sur l'accélérateur. Rien ne se produisit.

Il fronça les sourcils. Un jour, les pilotes auraient à leur disposition des moteurs meilleurs que les robustes, mais capricieux Kingston-

Kanes, des moteurs qui se contenteraient de tous les combustibles consommables. La densité et la radioactivité ne suffisaient pas à ces engins ; il fallait encore leur fournir la qualité requise.

Il revint au Kingston-Kanes, sortit le fil de son logement et découvrit que son extrémité s'était fondue et n'avait plus de forme. Échec complet. Introduisant le second spécimen, moins terne que le premier, il reprit ses commandes, et pressa l'accélérateur à fond. Les fusées de queue firent immédiatement entendre un sourd grondement, et l'indicateur de poussée indiqua soixante pour cent de la valeur normale.

Certains se seraient abandonnés à la fureur en pareille occurrence. Steve conserva son sang-froid. Il fouilla dans sa poche et en tira le troisième spécimen qu'il introduisit à son tour dans l'entrée d'alimentation. Pas de résultat. Le quatrième n'eut pas plus de succès. Le cinquième produisit une série de crachotements rythmiques qui secouèrent le vaisseau de la tête à la queue et firent osciller l'aiguille de l'indicateur de poussée, entre cent vingt pour cent et zéro. Il se représentait les patrouilles d'explorateurs fonçant à travers l'espace comme des hors-bord, tandis qu'il remplaçait le fil aux effets syncopés par le sixième spécimen. Celui-ci rugit joyeusement et accusa une poussée de cent soixante-dix pour cent par rapport à la normale. Le septième fut un échec de plus.

Il rejeta les spécimens inutilisables et ne garda que le sixième. Ce dernier avait un diamètre de douze environ et se rapprochait suffisamment de la dimension standard. Il ressemblait à du cuivre foncé, mais il était moins malléable que le cuivre et moins lourd. Il était dur, élastique et léger comme du fil téléphonique. S'il en trouvait un kilomètre dans le bâtiment, s'il parvenait à l'amener jusqu'au vaisseau et si, d'autre part, l'être doré ne venait pas troubler la fête, il pourrait peut-être jouer la fille de l'air. Ensuite il se rendrait en quelque endroit civilisé – s'il parvenait à en trouver. L'avenir était conditionné par une écœurante litanie de « si ».

La façon la plus simple et la plus pratique de remonter l'indispensable trésor consistait à percer un trou dans le toit, à y faire glisser un câble et à hisser le fil au moyen du petit treuil de bord. Question : comment forer ce trou lorsqu'on ne dispose pas des explosifs convenables ? Réponse : percer le trou à la chignole, y insérer une cartouche de pistolet, préalablement débarrassée de sa balle, faire une petite prière, déclencher l'explosion électriquement. Il tenta un essai avec une perceuse à main. Le foret s'émoussa aussitôt comme s'il avait attaqué du diamant. Il prit son pistolet et tira une

balle sur le toit ; le projectile explosa avec une détonation sèche, et des éclats ricochèrent en miaulant vers le ciel. L'endroit de l'impact portait une trace noire et à peine quelques rayures.

Il n'avait plus qu'à descendre et à ramener sur ses épaules autant de butin qu'il en pourrait porter. Et sans plus attendre ! L'obscurité tomberait avant longtemps, et il ne tenait pas à rencontrer l'être doré dans le noir. Il avait été suffisamment impressionnant en plein jour, ou dans l'éclairage glauque du bâtiment, mais il ne pouvait supporter l'idée qu'il puisse se faufiler subrepticement derrière lui, alors qu'il peinerait sous sa charge de fil combustible.

Après avoir fermé le vaisseau et laissé Laura à l'intérieur, il retourna dans l'édifice, parcourut les quinze cents mètres de cubes et de placards avant d'atteindre le rayon des machines. Il ne s'attarda pas en route pour examiner le moindre objet. C'était le fil qui l'intéressait, et uniquement le fil.

Néanmoins, il avait l'esprit surexcité. Une partie de lui-même était sur le qui-vive, appréhendant le retour inopiné de la colonne dorée ; l'autre brûlait d'impatience, à la perspective d'une évasion possible. Mais son attitude ne reflétait nullement son agitation intérieure ; elle offrait toutes les apparences du calme, de l'assurance et de la méthode.

En moins de dix minutes, il avait découvert un gros rouleau du métal cuivreux, un énorme ovoïde aux enroulements d'une complexité extrême, gisant à proximité d'une machine démontée. Il tenta de le déplacer, mais l'objet ne remua pas d'un pouce. Il était infiniment trop grand et trop lourd, pour qu'une seule personne pût seulement le faire bouger. Pour l'amener sur le toit, il devrait le couper et exécuter au moins trois voyages – sans compter que certains des enroulements intérieurs étaient soudés ensemble. Si près, et pourtant si loin ! Sa liberté dépendait de son aptitude à hisser une masse de métal, à trois cents mètres de haut. Il lâcha intérieurement quelques-uns des jurons favoris de Laura.

Bien qu'il eût déjà la cisaille en main, il prit un temps de réflexion, et décida de pousser ses investigations plus loin, avant d'entreprendre sa tâche. Sage décision qui trouva bientôt sa récompense : à quelque cent mètres de là, il trouva un autre rouleau de forme différente, ressemblant à une roue, en bon état, et aisé à dérouler. Comme le premier, il était trop lourd pour être transporté, mais en tendant ses muscles à se rompre, il parvint à le redresser sur la tranche et se mit en devoir de le rouler comme un pneumatique géant.

A plusieurs reprises, il dut s'arrêter et appuyer le rouleau contre le casier le plus proche, afin de reprendre des forces. Le dernier de ceux-

ci trembla sous l'impact du lourd rouleau, et son occupant, une sorte d'araignée luisante, parut soudain animée d'un semblant de vie. Son dégoût des araignées aggravé par ce mouvement, il écourta son repos et reprit sa marche en avant.

Des traînées violettes rampaient de nouveau à l'horizon, lorsqu'il franchit l'entrée monumentale, en poussant devant lui son butin, et atteignit la base du coteau. A ce moment, il s'arrêta, coupa le fil avec sa cisaille, et commença à gravir la pente en entraînant derrière lui le fil. Celui-ci se déroula sans difficulté et il atteignit bientôt le vaisseau, où il fixa l'extrémité du fil dans l'encoche prévue à cet effet, dans le treuil. Lorsque toute sa longueur fut enroulée sur ce dernier, il procéda à la dernière opération, consistant à le transférer sur la bobine d'alimentation.

La nuit tomba avec une soudaineté sinistre. Ses mains tremblaient légèrement, mais son visage d'oiseau de proie était ferme et impassible lorsqu'il introduisit l'extrémité du fil dans l'injecteur automatique et l'entrée d'alimentation du Kingston-Kanes. Ceci fait, il ouvrit la porte du compartiment de Laura, lui servit quelques-uns des fruits qu'il avait cueillis sur l'arbre d'Oro. Elle accepta sa pitance d'un air maussade. Elle n'avait pas encore retrouvé sa belle humeur ni ses dispositions oratoires.

« Ne sors pas, cocotte, lui dit-il d'un ton consolant. Nous allons bientôt quitter cette planète du diable et rentrer chez nous. »

Après l'avoir enfermée, il prit place au poste de pilotage, alluma le phare de proue qui perça les ténèbres et vint illuminer la colline d'en face. Puis il pressa l'accélérateur, réchauffa les chambres de combustion. Elles émirent un rugissement dont la violence même le réconforta. Avec une poussée améliorée dans une proportion de cent soixante-dix pour cent, il lui faudrait actionner ses commandes avec les plus grandes précautions ; ce n'était pas le moment de fondre ses tubes de queue, lorsque le succès se trouvait à portée de sa main. Et pourtant il se sentait mû par une étrange impatience, comme si chaque minute comptait, voire chaque seconde !

Mais il se contenta, fit chauffer les tubes de venturi, actionna discrètement ses fusées directionnelles de tribord, vit le bord de l'édifice glisser de biais, tandis que le vaisseau pivotait sur son ventre. Une nouvelle poussée, puis une autre et la proue de l'astronef affleura la face frontale du toit. Il lui sembla distinguer une faible auréole dans l'obscurité, devant lui, et il coupa le phare de proue pour la mieux étudier.

Une lueur jaune, faible et diffuse apparaissait sur la crête de la colline la plus proche. Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. La

leur s'accroissait, prit de l'altitude. Il observait le phénomène avec des yeux fascinés, et ses mains se figèrent sur ses commandes. Il sentit son dos s'humecter. Derrière lui, dans son compartiment de voyage, Laura demeurait complètement silencieuse, sans même remuer nerveusement comme elle le faisait toujours en pareille occasion. Il se demanda si la terreur ne l'avait pas paralysée.

D'un immense effort de volonté qui fit appel aux suprêmes ressources de son organisme, il poussa l'accélération de quelques degrés, allongeant la flamme de queue. Tremblant de toutes ses membrures, le vaisseau démarra. Dans un dernier sursaut d'énergie, il contraignit sa main réticente à déclencher la poussée de décollage. Dans un grondement déchirant qui se répercuta sur les collines, le petit astronef bondit vers le ciel dans un arc de feu. A travers le transpex, Steve eut la vision fragmentaire et raccourcie de la grande colonne dorée franchissant majestueusement la crête. L'instant suivant, elle avait disparu derrière ses appareils de queue tandis que la proue du vaisseau fonçait vers les étoiles.

Un sentiment de soulagement immense inonda son âme et pourtant il ignorait la nature du danger auquel il venait d'échapper. Mais ce soulagement était si grand qu'il ne s'inquiétait pas le moins du monde de sa destination ni de la durée du trajet qu'il entreprenait en aveugle. Il avait l'impression qu'en décrivant une large trajectoire légèrement incurvée, il trouverait tôt ou tard la tonalité indicatrice du Service d'Exploration.

La chance ne l'avait pas abandonné et son intuition optimiste fut confirmée par les faits. En effet, tandis qu'il poursuivait ses pérégrinations parmi des constellations inconnues, il perçut la faible tonalité d'Hydra III, le vingt-septième jour après son départ d'Oro.

Il poussa un cri sauvage : « Hourra ! » s'imaginant que Laura était seule à l'entendre – mais ce cri fut aussi entendu ailleurs.

Sur la planète Oro, au plus profond de l'atelier du monstre, le géant doré s'immobilisa comme pour écouter. Puis il glissa silencieusement le long des allées immenses et atteignit le rayon des classeurs. Un compartiment s'ouvrit, deux plaques vitreuses en sortirent.

Un moment, les plaques entrèrent en contact avec l'étrange substance scintillante de l'être et une série de petits points mystérieusement disposés apparut à leur surface. Elles furent réintégrées dans leur compartiment dont la porte se referma. Le géant d'or, avec ses étoiles prisonnières, rejoignit alors le rayon des machines, de son mouvement glissant.

Une entité proche des dieux venait de griffonner ses notes. Nul être occupant un rang inférieur dans l'échelle de la vie ne pourrait désormais les ternir ou comprendre leur sens profond.

En langage clair, l'une des plaques aurait pu porter l'inscription :  
« *Bipède, station verticale, homo intelligens, type P. 739 ; implanté sur système solaire III Condensation Arm BDB – réussite moyenne. »*

Et l'autre : « *Ailes battantes, grande taille, bec crochu, multicolore, psittacidé genre ara type K. 8, implanté sur système solaire III. Condensation Arm BDB – réussite moyenne. »*

Mais déjà l'être étincelant, à l'étrange violon d'Ingres, avait oublié les notes qu'il venait de tracer. Il insufflait son essence à une mite semblable à une parure de diamants.

Titre original

*Hobbyist.*

# R. A. Lafferty SNIF-SNIF

*R. A. Lafferty est le champion des histoires biscornues. Celle-ci se déroule sur un monde improbable : le dieu local n'est peut-être qu'un animal. Mais tout y est, à la manière de Lafferty, affreusement logique. Après tout, la définition de la réalité est d'être très précisément ce que son créateur a voulu quelle soit. Même si cela semble absurde.*

## I

« J'AI toujours dit que nous en trouverions un qui serait rigolo, releva Brian. L'Univers se présentait sous un jour bien trop solennel. N'avez-vous jamais été pris de panique en songeant à la multiplicité des systèmes ?

– Jamais, répondit Georgina.

– Même pas quand, après avoir effectué un chouette calcul de probabilités touchant le nombre total des mondes, vous découvriez soudain qu'il vous fallait encore élever votre résultat à la puissance douze ?

– Qu'y a-t-il de paniquant là-dedans ?

– Même pas lorsqu'il vous arrivait de penser : ce n'est pas une plaisanterie, mais du sérieux ; il n'est pas un seul monde qui ne soit sérieux ?

Belloc appelait ça « l'intimidation cosmique ». Ça tend à réduire l'individu à sa plus simple expression.

– Et vous n'avez jamais souhaité que dans ce nombre prodigieux de mondes, il s'en trouve au moins un qui fût un canular ? Un qui ait été créé par un affreux Jojo ou un lutin farfelu, rien que pour replacer tous les autres dans la perspective appropriée, pour dégonfler le caractère pompeux du cosmos ?

– Vous croyez que c’est le cas, monsieur Carroll ?

– Oui. Bellota a été fabriquée pour l’amour de la rigolade. C’est une farce, une caricature, une bouffonnerie. C’est une planète affublée d’un pantalon démesuré et d’un faux nez. C’est un monde nain chaussé de godasses informes et doté d’une voix de stentor. Un monde expressément conçu pour empêcher le cosmos de se prendre trop au sérieux. La loi de la lévitation y conspire contre celle de la gravitation.

– Je n’ai jamais entendu parler d’une loi de la lévitation. Et M. Phelan pense qu’il va bientôt découvrir l’explication de la gravité particulière qui s’exerce ici.

– La loi de la lévitation ne s’applique pas à vous, Georgina. Vous êtes immunisée contre elle. Mais je parlais à la légère. »

L’hypothèse selon laquelle Bellota aurait été fabriquée pour l’amour de la rigolade n’était confirmée par aucune preuve. Pas plus d’ailleurs que les autres hypothèses avancées à ce sujet. Mais cette planète constituait une anomalie, présentait des flopées d’énigmes, offrait un intérêt sans proportion avec sa taille, méritait éminemment qu’on l’étudie. Et c’était pour l’étudier que nos six héros y avaient été déposés.

Respectons les convenances – d’autant plus qu’ils formaient une équipe parfaitement estimable.

Faites donc leur connaissance sur-le-champ, c’est l’occasion ou jamais. J’ai dit qu’ils étaient six :

1. John Hardy, commandant du commando. Un homme des plus capables. Un alliage amène d’acier sonore, qui dominait toujours la situation. Un débrouillard, rompu à toutes les techniques, un optimiste dynamique. Il possédait le seul rire qui n’irritât jamais, bien qu’on l’entendît souvent, et traitait le danger avec un souverain mépris. C’était un géant roux aux yeux bleus, et au visage plus rougeoyant encore que la chevelure.

2. William Malaquais (Oncle Billy) Cross. Ingénieur, mécanicien extraordinaire, roi du gadget, théoricien, coupeur de cheveux en quatre, second, navigateur et trouvère. Il était un peu plus âgé que les autres, mais n’avait pas pris de la bouteille pour autant. Il aimait à se prétendre encore adolescent.

3. Daniel Phelan. Géologue et cosmologue, champion de doctrines hérétiques intéressant les champs de force. Vous connaissez peut-être le Corollaire de Phelan ? Si oui, vous devez vous sentir à la fois intrigué et frustré par ses contradictions internes, qui ont conduit à le rejeter. Expert éminent dans les domaines du magnétisme et de la gravitation, c’était aussi un amateur de bas étage dans celui du



libertinage et un dragueur invétéré. Un poseur. Il n'en portait pas moins sa part du fardeau.

4. Margaret Cot. Artiste et photographe, botaniste et bactériologiste. Bavarde comme une pie et douée d'une sorte de charme. Plus belle qu'il n'est permis de l'être. Suprêmement piquante. Un chouïa lubrique, et un peu enfantine.

5. Brian Carroll. Naturaliste. Et naturel. Il avait poursuivi quelque chose toute sa vie, mais ne savait pas quoi ; il n'était pas certain de se trouver plus avancé lorsqu'il le saurait, mais espérait bien que ce serait différent. « O Seigneur, priait-il, quelle que soit la manière dont cela finira, faites que ce ne soit pas par un pat. Je ne pourrais pas le supporter. » Il croyait que « L'ennui naquit un jour de l'uniformité ». Bellota lui réservait donc d'agréables surprises.

6. Georgina Chantai. Biologiste et iceberg. Cette formule à l'emporte-pièce est sans doute injuste : on avait là plus qu'une biologiste et bien plus qu'un iceberg. Glaciale seulement lorsque cela s'imposait, elle était toujours convenable et souvent amicale. Mais elle ne ressemblait en rien à Margie Cot, et c'était peut-être le contraste qui tendait à la faire paraître un peu froide.

En vérité, il n'y avait pas une seule brebis galeuse parmi ces gens-là.

La particularité la plus remarquable de Bellota était sa gravité, qui atteignait la moitié de celle de la Terre, bien que le globe n'eût pas deux cents kilomètres de circonférence. C'était à cette particularité surtout que Daniel Phelan devait d'avoir été envoyé sur cette petite planète. Car ceux qui décident de ce genre de choses estimaient qu'il avait une petite chance d'en découvrir l'explication, alors que personne d'autre n'en avait été capable. Quant à lui, il jugeait superflue sa présence en ces lieux : ne connaissait-il pas déjà la réponse ? Le Corollaire de Phelan la donnait. Bellota était le seul corps céleste qui se comportait comme il fallait. C'était tout le reste de l'univers qui constituait une anomalie.

Le caractère facétieux de Bellota se manifestait de bien d'autres façons. Les fruits s'y révélaient immangeables et les épines succulentes. Les écorces et les coquilles étaient comestibles, leur contenu ne l'était pas. Les proto-papillons piquaient comme des frelons, les lézards sécrétaient une manne semblable à du miel. Et l'eau... L'eau était du soda : de la pure eau gazeuse bicarbonatée. Si le soda ne vous convenait pas, il ne vous restait qu'à recueillir l'eau de pluie, or celle-ci était si nitrée que la boire représentait une expérience tout aussi intéressante. Quant aux orages, il y en avait pléthore.

Non, il n'y en avait pas pléthore ! protestait Phelan, mais une

quantité normale. C'étaient toutes les autres planètes connues qui souffraient d'une étrange pénurie d'orages.

Celle-ci, en tout cas, n'en souffrait pas : il pleuvait en gros cinq minutes par quart d'heure, et des éclairs multicolores zébraient le ciel en permanence. Depuis leur arrivée, nos explorateurs n'avaient jamais cessé d'entendre rouler le tonnerre, proche ou lointain, et de voir fulgurer les éclairs. Ainsi, il ne pouvait s'établir d'obscurité véritable, pas même entre deux éclairs : il y avait des éclairs entre les éclairs. On bénéficiait ici d'une météorologie concentrée, sans dilution ni produits de remplissage.

« Mais c'est toujours différent, dit Georgina. Chaque éclair est entièrement différent des autres, tout comme chaque flocon de neige l'est de ses congénères. Est-ce qu'il neige ici ?

– Sûrement, répondit Phelan. Bien qu'il n'ait pas neigé la nuit dernière, on devrait avoir de la neige ce soir. De la neige avant minuit, et du brouillard le matin. Après tout, il n'y a qu'une heure d'écart entre minuit et l'aube. »

Ils n'étaient sur la planète que depuis quelques heures seulement.

« Et c'est ici que le cycle est normal, poursuivit Phelan. Il ne l'est nulle part ailleurs. Il est naturel pour les humains et les autres créatures de dormir deux heures toutes les deux heures. C'est ça, le cycle fondamental. Notre mauvaise conduite et notre perversité proviennent en grande partie de l'effort que nous faisons pour nous adapter à l'extravagant cycle jour-nuit du monde étranger où le hasard nous a fait naître. Ici, nous reviendrions en une semaine à cette normale que nous n'avons jamais connue.

– En une semaine de quel genre ? demanda Hardy.

– En une semaine de Bellota, longue de vingt-huit heures. Avez-vous réalisé que notre semaine de travail ne comptera ici que six heures deux tiers ? J'ai d'ailleurs toujours pensé que c'était là un temps suffisant à consacrer au travail. »

Il n'existait pas de mers, sur cette planète, mais seulement des lacs d'eau de Seltz qui recouvraient le tiers de sa surface. La faune et la flore parodiaient celles de la Terre et des mondes apparentés plus qu'elles ne leur ressemblaient.

Les arbres n'étaient ni à feuilles caduques, ni à feuilles persistantes (encore que Brian Carroll prétendît le contraire), ni à palmes. On les aurait dits sortis des cartons d'un humoriste. Quant aux animaux, ils ridiculisaient la notion même d'animal.

Et puis, il y avait Snif-Snif.

Snif-Snif était un ours... peut-être... enfin, si l'on voulait. L'ours est en lui-même une caricature d'animalité, à la fois chien géant, homme velu, ogre et aussi jouet. Or Snif-Snif était une caricature d'ours.

Billy Cross tenta de leur expliquer les ours. Ces plantigrades n'avaient plus de secrets pour lui.

« L'ours est le seul animal dont les enfants rêvent avant de l'avoir vu ou d'en avoir entendu parler. Moncrief a étudié des milliers de rêves de bambins, grâce à sa méthode de la remémoration. L'ours revient dans les rêves de tous les enfants, y compris ceux des petits Tahitiens qui n'ont subi d'influence ursine ni directement, ni par l'intermédiaire de leurs ancêtres, ceux des petits Australiens, et ceux des mioches des villes avant même qu'ils aient jamais vu d'ours en peluche. Tous rêvent d'ours. L'ours est le croque-mitaine. Il vit dans les greniers des vieilles demeures enfantines. Il a vécu dans les greniers de mon enfance, et dans des millions d'autres. S'il hante ces lieux, c'est par la vertu d'une connaissance innée de l'enfant, et non d'une suggestion des adultes.

« Mais ce croque-mitaine revêt un double aspect. Il est amical et fascinant en même temps qu'effrayant. Son histoire n'appartient pas à celles que les adultes racontent aux enfants : c'est la seule que les enfants racontent aux adultes, qui l'ont oubliée.

– Mais comment pouvez-vous le savoir ? demanda Margie Cot. J'ignorais totalement que les petits garçons rêvaient d'ours. Je me figurais que c'était réservé aux filles. J'en étais venue à croire que l'ours symbolisait, dans nos rêves, l'homme adulte dans son aspect fondamental, à la fois fascinant et effrayant.

– Pour vous, Margie, tout symbolise l'homme adulte dans son aspect fondamental. Mais le terme « boogerman », qui en américain signifie croquemitaine, présente également un grand intérêt du point de vue philologique, car il se range parmi les mots d'origine indo-européenne, dont il ne subsiste pas deux cents. Bien que *Bog* en soit venu à signifier Dieu en slave, le *booger* était auparavant un démiurge à la fois homme et animal, ce que le *bhaga* sanscrit n'est pas sans rappeler. Au sens de « celui qui brise, qui écrase », on le retrouve dans l'irlandais ancien sous la forme *bong*, et dans le lituanien primitif sous la forme *banga*. Au sens de « celui qui dévore », il survit dans la racine grecque *phage*, et dans l'acception de « celui devant lequel on fuit », dans la racine latine *fuge*. Nous avons aussi, bien entendu, le gallois *bwg*, un revenant, et l'anglais *bogey*, dont on s'est servi pour désigner le diable. Et nous avons enfin *bugbear*, composé de *bug*, pour *bwg*, et de *bear*, ours, qui, signifiant également croque-mitaine, nous ramène à notre point de départ.

Ainsi, Dieu, l'Ours et le Diable ne font qu'un pour vous ? dit Georgina.

Dans de nombreuses mythologies, c'est l'Ours qui a créé le monde, commenta John Hardy. Après quoi, il n'a plus rien accompli de marquant, ses fidèles éprouvant le sentiment qu'il en avait assez fait comme ça. »

Snif-Snif n'était pas exactement un ours, mais un pseudo-ursin. Gros et pataud, tantôt il gambadait à quatre pattes, tantôt il se déplaçait dressé sur ses pattes arrière. Il se montrait amical ; ses démonstrations d'amitié n'allaient pas cependant sans vous glacer le sang, vu son énorme taille. Et il soufflait comme une vieille locomotive à vapeur bouffant du rail.

C'était un clown, mais il paraissait respecter les limites que les visiteurs lui assignaient. Il ne s'approchait pas vraiment d'eux, encore que souvent un peu trop à leur goût. Il obéissait, ou, lorsqu'il n'était pas d'humeur à le faire, affectait de ne pas comprendre ce qu'on attendait de lui. C'était le plus grand animal vivant sur Bellota, et il paraissait être le seul de son espèce.

« Pourquoi disons-nous « il » en parlant de lui ? s'interrogea Brian Carroll le naturaliste. Seule une intervention chirurgicale pourrait le confirmer, mais j'ai l'impression qu'il est totalement asexué. Je ne vois pas du tout comment il pourrait se reproduire. L'étonnant n'est pas qu'il soit seul de son espèce, mais bien qu'il existe, lui. D'où vient-il ?

– C'est là une question que l'on peut se poser de toute créature, observa Daniel Phelan. Ce qu'il convient plutôt de se demander, c'est : où va-t-il ? Mais Snif-Snif témoigne d'une certaine sophistication par ce trait. Car ce n'est que pour les primitifs que les animaux-jouets (et Snif-Snif en est un, vous savez) ont un sexe. L'ours en peluche et le panda-jouet modernes n'en ont pas. Pas plus, depuis l'époque pré-classique, que les jouets se rattachant à la tradition européenne, sauf très marginalement : en Tartarie avant le IX<sup>e</sup> siècle, en Irlande avant le V<sup>e</sup>. Tandis qu'antérieurement, avant que ces régions ne s'enlisent dans la grisaille sans relief des temps modernes, les animaux-jouets, servant de totems, sont sexués, et ce, outrancièrement.

– Oui, cela ne fait aucun doute, dit Brian. Snif-Snif ne possède même pas les caractères secondaires des mammifères, des marsupiaux, ou de n'importe quel autre vertébré. Pour ce qui est des caractères originaux, par contre, il n'en manque certes pas ! »

Snif-Snif avait, entre autres, le don du mimétisme. Qu'on laissât traîner un livre (nos héros en faisaient une ample consommation), et il le saisissait dans ses pattes antérieures, le tenait comme pour le lire, en tournait les pages, une par une et avec soin. Il pouvait se servir de

ses pattes ambulatrices comme de mains. Ses griffes étaient rétractiles, ses doigts opposables. Il disposait donc à volonté de pattes, de griffes ou de mains, et en quadruple exemplaire par-dessus le marché !

Il savait déboucher les bouteilles et se servir d'un ouvre-boîtes. Il fournissait les visiteurs en bois de chauffage, depuis qu'il avait compris qu'ils en avaient besoin et qu'ils désiraient des branches sèches d'une taille déterminée. D'un coup de crocs, il coupait les branches à la longueur voulue, puis les réunissait en petits fagots qu'il liait avec des lianes et les apportait auprès du feu. Il allait chercher l'eau et la mettait à bouillir. Il ramassait enfin des tonnes de Bellota.

Bellota signifie gland, et on avait baptisé la planète ainsi parce que ces fruits à enveloppe ligneuse, rappelant beaucoup les glands terrestres, y poussaient à profusion. Ils constituaient un mets délicat, dont nos amis avaient bien vite fait leur ordinaire.

Snif-Snif, en outre, savait parler. Les sons qu'il émettait étaient différenciés. Il y avait le « snokle, snokle, snokle », indiquant qu'il était de bonne humeur, ce qui était en général le cas. Il y avait aussi un « snook, snook » et un « snoof ». Il y avait d'autres sons encore, assez proches quant à la structure, mais extrêmement variés quant au timbre et au ton. Billy Cross était sans doute celui qui les comprenait le mieux, mais tous les comprenaient un peu.

Snif-Snif ne se montra cabochard que sur un point. Il délimita une portion de terrain, englobant un vieil amas de rochers en désordre, et interdit aux humains d'y pénétrer. Il l'entoura d'une tranchée, et se mit à rugir en découvrant des crocs longs comme l'avant-bras si quiconque faisait mine de la franchir. Billy Cross affirma qu'il agissait ainsi pour sauver la face, car le commandant John Hardy venait de lui interdire l'accès de la zone où ils entreposaient leurs armes et leurs provisions. À l'aide d'une pioche, il avait tracé une ligne circulaire sur le sol, et signifié clairement à Snif-Snif qu'il ne devait jamais la dépasser. L'animal avait saisi immédiatement ; il s'en était écarté et, depuis, respectait la consigne.

L'équipe déposée sur Bellota devait y demeurer deux semaines terrestres, soit douze semaines locales, pour étudier la vie du planétoïde, établir des classifications, prélever des échantillons, se livrer à des expériences, prendre des notes et des photos ; élaborer des hypothèses et réunir les éléments d'une théorie d'ensemble. Mais les explorateurs ne s'étaient guère éloignés de leur premier campement. Ils avaient sous la main tant de détails à observer qu'il leur aurait fallu de nombreuses semaines pour procéder ne fût-ce qu'à un début de classification.

La rapidité avec laquelle les enzymes et les bactéries exerçaient leur

action constituait l'une des singularités de ce monde. On pouvait obtenir un bon vin en quatre heures et, à partir des exsudations produites par les larves, fabriquer un fromage en moins de temps encore. Les pensées, elles aussi, paraissaient fermenter rapidement dans cette nouvelle atmosphère.

« Tout homme commet une erreur capitale au cours de son existence, dit un jour John Hardy. Sans quoi, il ne mourrait pas.

– Hein ? railla Phelan. Les gens trépassent rarement de mort violente, de nos jours. Comment pourraient-ils tous mourir d'avoir commis une erreur ?

– Et pourtant, c'est un fait. En dépit de toutes les explications avancées par la médecine, on ne connaît pas vraiment la cause des décès. Un décès est toujours la conséquence d'une unique imprudence commise bien antérieurement, d'un affaiblissement du corps ou de l'esprit, ou d'un amoindrissement de la force régénératrice. Tel individu est en vie et débordant d'énergie. Il commet une erreur, et dès cet instant, il commence à mourir. Mais celui qui ne commettrait pas cette unique erreur ne mourrait pas.

– Poppycock ! s'exclama Daniel Phelan(9).

– Je me demande si vous connaissez la véritable signification de « poppycock », intervint Billy Cross. Cela veut dire « poppy talk », propos d'opiomane, divagation de quelqu'un qui est sous l'effet de ce stupéfiant. L'élément « cock(10) » ne dérive pas, comme vous l'imaginez, du norvégien *kok*, tas de fumier, ni de *coquard*, au sens où l'employait Rabelais, mais plutôt de...

– Poppycock ! » répéta Phelan. Il détestait la manie qu'avait Billy Cross d'analyser tous les mots, et refusait d'admettre, comme celui-ci le soutenait, que quiconque employait un mot sans lui donner sa pleine valeur était un trafiquant de fausse monnaie, et en somme, un menteur.

« Mais si l'on ne meurt que d'avoir commis une erreur, comment se fait-il que les animaux meurent, eux aussi ? demanda Margie Cot. Commettent-ils également une erreur ?

– Oui. Celle d'être un animal, et non un homme ! dit Phelan.

– La démarcation n'est peut-être pas très nette entre l'homme et l'animal, avança Margie.

– Mais si ! protesta Phelan, approuvé par les trois autres.

– Mais non ! le contredit Billy Cross.

– Un animal, paradoxalement, est une créature dépourvue d'*anima* ou âme, reprit Phelan. Ce que je dis là paraît étrange, venant de moi,

car au sens que l'on donne communément au mot âme, je nie également que l'homme en ait une. Mais il existe entre l'homme et l'animal une différence absolue, une frontière que ce dernier ne peut pas franchir et n'a pas franchie. Lorsque nous arriverons au terme de notre évolution, quel qu'il soit, l'animal se tapira toujours dans sa tanière.

– Ici, en tout cas, c'est le contraire qui se passe, dit Brian Carroll. Snif-Snif dort à la belle étoile, et c'est nous qui nous terrons dans notre tanière. »

La remarque était juste. Autour de leur campement, de leur dépôt de ravitaillement et d'armes, s'ouvraient trois excavations s'achevant en cul-de-sac, trois grottes dans le rocher. Billy Cross, Daniel Phelan et Margie Cot s'étaient installés respectivement dans chacune d'entre elles, avec les instruments de leur profession. Ils y dormaient et y travaillaient. C'étaient bien des tanières.

John Hardy, lui, dormait dans leur dépôt d'armes, à l'intérieur du périmètre interdit à Snif-Snif. Et durant les heures où il ne dormait pas, il montait la garde. Hardy était un maniaque de la sécurité. Quand il dormait, ou quand il effectuait une brève reconnaissance dans le pays, quelqu'un devait toujours prendre la garde à sa place, l'arme à la main. Cette règle ne souffrait aucun accommodement, aucune exception, qui eussent pu laisser place à la moindre erreur.

Et Snif-Snif, l'animal, alors qu'il dormait à la belle étoile (la chose est-elle possible ? se demandait Brian. Serais-je le seul à le remarquer ?) n'était jamais mouillé. Il pleuvait partout sur ce monde. Sauf sur Snif-Snif.

« Ce qu'il y a de merveilleux, ici, c'est que le pat y est inconnu », poursuivit Brian. Comme nous l'avons déjà noté, il détestait tout ce qui équivalait à un pat. « Dussions-nous y demeurer des années, nous n'en épuiserions jamais la diversité. Les insectes y comptent sans doute autant d'espèces que d'individus ; on peut presque tenir chacun d'entre eux pour une anomalie, comme s'il n'existait aucune norme à laquelle se référer. La gravité est absurde. Je vous en prie, Billy, n'analysez pas ce terme. Je devine tout seul qu'il n'implique nullement que la gravité soit sourde. La chimie paraît prometteuse : elle utilise les mêmes matériaux que partout ailleurs, mais tout se passe comme si chacun d'entre eux était imperceptiblement différent. Il y a surabondance d'éclairs, comme si celui qui les lance, quel qu'il soit, n'avait pas encore épuisé les joies de leur nouveauté ; je ne me lasse moi-même jamais de la nouveauté des éclairs. Et quand ce monde finira, ce ne sera pas sur un pat. Les autres globes se transformeront vraisemblablement en lave ou en cendres froides. Bellota éclatera

comme une bulle de savon, s'affaîssera comme un spaghetti, ou se transformera en un monde de sauterelles à la démographie explosive. Mais elle se comportera de manière originale. J'adore Bellota. Et je déteste ce qui s'achève par un pat.

– Un philosophe de l'Antiquité conseillait :

« Connais-toi toi-même », intervint Georgina Chantai. Ils bavardaient beaucoup, maintenant, car, n'étant pas encore habitués à la brièveté des jours et des nuits de Bellota, ils restaient souvent éveillés. « Autrement dit : « Regarde en toi-même ». Regarder en nous-mêmes, alors que nos yeux sont tournés vers l'extérieur ! Si nous voulons contempler nos visages, il nous faut recourir à un miroir ou à une photo. Chacun d cette formuleentre nous a son miroir, et le mien est le plus souvent mon microscope. Mais il nous est impossible de nous voir tels que nous sommes tant que nous ne nous voyons pas distordus. C'est pourquoi Snif-Snif constitue aussi un miroir pour nous tous. Nous ne pouvons pas comprendre pourquoi nous sommes sérieux tant que nous ne savons pas pourquoi il est rigolo.

– Peut-être est-ce nous qui sommes la distorsion, et lui la véritable image, dit Billy Cross. Il est exempt de jalousie, de suffisance, de cupidité, de perfidie, bref, de toutes les distorsions.

– Rien ne nous prouve qu'il en est exempt ! » rétorqua Daniel Phelan.

Ainsi passèrent-ils à disserter les journées courtes et les nuits brèves de Bellota, tout en accumulant des données.

## II

Lorsque la chose se produisit, ce fut à l'apogée du midi étriqué de Bellota. Le mérite de cette formule revient à Brian, qui détestait les phrases en forme de pat. Elle se produisit au beau milieu de la journée étriquée de Bellota, réduite à deux heures.

Tout le monde était réveillé et en pleine possession de ses moyens. Debout au milieu du dépôt d'armes, John Hardy montait une garde vigilante, le fusil à la saignée du bras. Billy, Daniel et Margaret travaillaient dans leurs tanières respectives. Brian et Georgina, qui n'appartenaient pas à la gent cavernicole, ramassaient des insectes



vers le bas de la vallée, d'où ils apercevaient néanmoins le dépôt d'armes.

Un éclair anormalement brillant, même pour Bellota, déchira l'air en crépitant. Snif-Snif émit un son lui aussi anormal et fort éloigné de son « snokle, snokle » coutumier.

La planète parut se dépouiller en un instant de toute sa mansuétude. Par le passé, Snif-Snif s'était déjà approché de la ligne interdite comme s'il voulait la franchir, pour faire aussitôt demi-tour en gloussant joyeusement ; ceci explique sans doute pourquoi le prudent John Hardy ne s'inquiéta pas sur-le-champ.

Snif-Snif le chargea soudain en poussant un rugissement terrifiant, sans toutefois le prendre entièrement au dépourvu. Il n'existait ni homme ni bête qui eussent pu prendre Hardy entièrement au dépourvu. Il disposa d'une fraction de seconde ; or il n'était pas dans son caractère de tergiverser avant de prendre une décision, ni de céder à la panique. Ce qu'il fit, il le fit délibérément. Et si ce fut une erreur, ma foi, c'est que les décisions les plus judicieuses elles-mêmes passent pour des erreurs lorsque leurs conséquences se révèlent fâcheuses.

Il aimait beaucoup Snif-Snif, et il misa sur le fait qu'il n'était pas nécessaire de le tuer. Son fusil était une arme de fort calibre : une blessure à l'épaule devait suffire à repousser l'animal ; dans le cas contraire, il n'aurait pas le temps de tirer une seconde fois.

La blessure à l'épaule ne suffit pas à repousser l'animal, et il n'eut pas le temps de tirer une seconde fois. Le commandant John Hardy avait commis une erreur : il en mourut. Il connut un trépas peu commun, et ne périt pas de l'intérieur, à la façon des êtres médiocres.

La scène fut effroyable, mais s'acheva en un clin d'œil., Snif-Snif lui broya la tête, lui arracha la quasi-totalité du visage, lui brisa le dos, le coupa presque en deux. Avec ses canines longues comme l'avant-bras et ses vingt griffes acérées comme des poignards, il le lacéra, le déchiqueta, le réduisit en charpie sanguinolente, qu'après avoir secouée un instant dans sa gueule, il abandonna.

Brian Carroll fut sans doute celui qui saisit le plus vite ce que cela impliquait. Il cria à Georgina de quitter la vallée pour gagner la plaine sur laquelle elle s'ouvrait, et ce sans perdre un instant. Il comprit que les trois autres ne pourraient même pas sortir de leurs tanières.

Un souvenir saugrenu lui vint à l'esprit : la tirade qu'un général confédéré avait un jour débitée contre feu le général Grant. « Cet incapable s'est installé dans une position d'où il contrôle à la fois le fleuve et les hauteurs, tout en verrouillant trois vallées ; on ne peut qu'espérer qu'il s'en ira de là avant d'avoir compris l'avantage qu'il a

pris. »

Mais Brian ne se faisait aucune illusion de ce genre. Snif-Snif avait compris l'avantage qu'il possédait ; il occupait le dépôt de provisions et d'armes, et contrôlait l'issue des trois trous qui servaient de tanière à Billy Cross, Daniel Phelan et Margie Cot.

En une seule manœuvre, l'ours avait tué le chef de l'expédition, pris trois personnes au piège, et coupé les deux autres de l'arsenal de la base, en attendant de leur donner la chasse. Il n'entraînait rien de fortuit là-dedans. S'il avait choisi un autre moment pour attaquer, un moment où un autre que John Hardy était de garde, alors ce dernier, même désarmé, aurait représenté une menace pour l'animal. Mais Hardy mort, les survivants n'étaient pas de taille à lutter contre lui.

Brian et Georgina s'attardèrent un peu à l'orée de la plaine pour regarder ce qu'il advenait de leurs compagnons ; ils savaient pourtant que leur propre salut exigeait qu'ils s'éloignent promptement de la vallée.

« Deux d'entre eux pourraient s'en tirer, dit Georgina, si le troisième sortait en courant et obligeait Snif-Snif à le charger

– Oui, mais aucun d'entre eux ne le fera. Le troisième n'en réchapperait pas. »

C'était un jeu, mais il ne pouvait pas se prolonger bien longtemps. Phelan se mit à geindre, en s'efforçant d'escalader la paroi rocheuse qui constituait le fond de sa grotte. Margie se fit enjôleuse, rappelant à Snif-Snif quelle bonne paire d'amis ils avaient toujours formée ; ne consentirait-il pas à la laisser partir ? Billy Cross bourra sa pipe, l'alluma et s'assit pour attendre paisiblement l'inéluctable.

Phelan y passa le premier, et mourut comme un poltron. Mais il serait déplacé de trop le lui reprocher, nul ne sachant comment il se comportera lui-même face à la mort.

Snif-Snif se rua dans sa grotte, le trucidant avant qu'il ait fini de hurler, et revint aussitôt reprendre sa position stratégique au centre du dépôt d'armes.

Lorsqu'il l'attaqua, Margie lui tendit les bras en sanglotant doucement, sans se montrer réellement épouvantée. Le pseudo-ours lui brisa la nuque, mais avec une certaine délicatesse, comparativement à la manière dont il avait expédié les autres, et regagna promptement son poste.

Billy Cross tira sur sa pipe. « Il m'est très désagréable de finir comme ça, mon vieux Snif-Snif. En fait, il m'est très désagréable de finir tout court. Si c'est d'avoir commis une erreur que je meurs, ce sera d'avoir été trop sympathique et trop confiant.

– Je ne sais pas si tu l’as remarqué, Snif-Snif, mais j’étais vraiment un sacré bonhomme ! »

Ce furent ses dernières paroles, car le gros animal le dépeça d’un seul coup de patte, tandis qu’une ultime volute de fumée s’échappait de la pipe.

On eut alors l’impression qu’un éclair noir déboulait vers le bas de la vallée, en direction des deux survivants ; le pataud animal se révélait terriblement agile !

Brian et Georgina ne l’attendirent pas. Ils avaient cent mètres d’avance sur lui, et bientôt leur terreur se mua en demi-terreur, car ils saisirent qu’avec sa blessure à l’épaule, l’ours ne pourrait pas les rattraper tant qu’ils ne seraient pas complètement épuisés.

En courant à toutes jambes, ils pouvaient même creuser l’écart. Mais ils se fatigueraient vite, alors qu’ils ignoraient quelle était la résistance de leur poursuivant. Il les avait écartés du camp et de ses armes. Et ils se trouvaient prisonniers, avec lui, d’une petite planète.

Jusqu’à la fin du jour, puis toute la nuit, et le lendemain encore (soit près de cinq heures au total), il les pourchassa sans répit. Alors qu’ils arrivaient à la limite de leurs forces, ils le semèrent, mais sans pouvoir dire, en raison de l’obscurité, à quelle distance il se trouvait. A l’aube, ils l’aperçurent qui les observait, assis à quatre cents mètres d’eux.

Les adversaires se reposèrent alors, en s’entre-regardant. Sa blessure ankylosait sans doute l’animal. Quant aux deux humains, ils étaient si exténués qu’ils n’avaient pas l’intention de se remettre à fuir avant le dernier moment.

« Croyez-vous qu’il ait pu être pris d’un accès de fureur subite, et que nous ayons une chance de le voir redevenir amical ? demanda Georgina à Brian.

– Il ne s’agissait pas d’un accès de fureur subite, mais d’une série d’actes soigneusement calculés.

– Croyez-vous que nous puissions le contourner et le battre de vitesse, pour regagner l’arsenal avant lui ?

– Non. Il a choisi un poste d’où sa vue s’étend sur des kilomètres. De plus, il possède l’avantage d’être l’intercepteur ; quelle que soit la route que nous empruntons, elle sera plus longue que la sienne. Nous ne pouvons pas le battre de vitesse, et il le sait.

– Croyez-vous qu’il sache que les armes sont des armes ?

– Oui.

– Et que notre matériel de transmission est resté au camp, de sorte

que nous ne pouvons pas envoyer de message ?

– Oui.

– Croyez-vous qu'il est plus intelligent que nous ?

– Il l'a été, dans le choix des rôles. Mieux vaut être le chasseur que le gibier. On n'a jamais entendu dire du gibier qu'il manifestait plus d'intelligence que le chasseur.

– Brian, croyez-vous que nous serions morts aussi lamentablement que Daniel, ou aussi dignement que Billy ?

– Ni l'un, ni l'autre.

– J'ai toujours été jalouse de Margie, mais je l'ai beaucoup aimée à la fin. Elle n'a pas crié. Elle n'a pas laissé paraître la moindre trace de panique. Brian, que va-t-il nous arriver maintenant ?

– Peut-être qu'à la dernière minute, les marines débarqueront pour nous sauver la vie.

– J'ignorais qu'il y eût encore des marines. Oh ! vous voulez dire le vaisseau ? Mais il ne reviendra pas avant une semaine, une semaine terrestre. Croyez-vous que Snif-Snif sait qu'il doit revenir nous chercher ?

– Oui, je suis convaincu qu'il le sait.

– Croyez-vous qu'il sait quand le vaisseau doit revenir ?

– Oui, je subodore qu'il le sait aussi.

– Mais parviendra-t-il à nous attraper avant ?

– J'ai l'impression que les deux équipes en présence vont jouer le match avec un œil sur la pendule. »

Snif-Snif avait trouvé une astuce. Quand la courte journée s'achevait, il poussait un rugissement et s'élançait dans leur direction, les obligeant ainsi à reprendre leur fuite juste au moment où la nuit tombait. Ils couraient plus bruyamment que lui, de sorte qu'il pouvait toujours les suivre ; mais eux, dans l'obscurité, ne savaient jamais s'il les suivait, ni à quelle distance il se trouvait. Ils étaient forcés de courir à s'en faire éclater les poumons, haletant et à grand fracas, pendant une heure et demie ; puis il leur était loisible de ralentir un peu l'allure dans la demi-heure qui précédait l'aurore. Et dans la journée, il fallait que l'un d'eux fasse le guet pendant que l'autre dormait. Snif-Snif, lui, pouvait dormir à satiété : ils ne parvenaient jamais à s'esquiver sans qu'il se réveille immédiatement.

De plus, il semblait qu'il les chassait, la nuit, au travers de régions fertiles, et les laissait se reposer, le jour, en terrain aride. Ce n'était pas que la nourriture fût vraiment rare, mais plutôt qu'ils ne

pouvaient la récolter qu'au détriment du temps consacré à fuir, à dormir ou à monter la garde.

Ils tombèrent sur une profusion de fruits rouges, qu'en dépit de leur action asthénique et stupéfiante, ils se virent pratiquement astreints à consommer ; une sorte de fève, une variété de noix et une graminée dont ils grappillaient au passage les épis entre leurs doigts leur produisirent le même effet.

« Il s'agit d'une zone hallucinogène, dit Brian. Je regrette que nous n'ayons pas le temps de l'étudier plus à fond, encore que nous risquions de déplorer bien vite le contraire. Nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'elle nous réserve, et cette façon d'en essayer les produits sur nous-mêmes est sans doute efficace, mais dangereuse. »

A partir de cet instant, ils vécurent sous l'influence des stupéfiants. Ils firent tout éveillé des rêves saisissants, alors même qu'ils étaient en train de marcher. Et ils se mirent à éprouver des hallucinations, qu'ils ne parvenaient pas à distinguer de la réalité.

Ce ne fut, en gros, qu'un jour (de Bellota) après le début de ces rêves que Brian Carroll crut entendre l'esprit de Snif-Snif lui parler. Carroll était un amateur éclairé en ce domaine, et il se livra à des tests ; il existe des tests irréfutables pour ce genre de choses. Il en conclut que le phénomène relevait non de la télépathie, mais de l'hallucination. Cependant, il arriverait un moment (et il le voyait arriver) où il s'abandonnerait à cette hallucination, et se persuaderait que c'était bien l'ursidé qui lui parlait. Cela signifierait qu'il serait devenu cinglé, et donc incapable de se soustraire à la mort qui le menaçait.

Profitant de ce qu'il avait encore tous ses esprits, il récusait d'avance la conviction qui allait s'emparer de lui, comme un homme sur le point d'affronter la torture récusait tout ce qu'il pourra concéder, confesser ou nier sous la contrainte.

Oui, mais toujours était-il que Snif-Snif lui parlait à distance. « Pourquoi, sous prétexte que je suis dans la peau d'un ours, me considères-tu comme un ours ? Je ne te prends pas pour un homme, bien que tu sois dans la peau d'un homme. Tu es sans doute un peu moins qu'un homme. Pourquoi t'imagines-tu que tu mourras plus bravement que Daniel ? Plus tu fuiras, et plus lamentable sera ta mort. Et tu ne sais toujours pas qui je suis ?

– Non, répondit Brian à voix haute.

– Non quoi ? demanda Georgina Chantai.

– J'ai l'impression que l'ours me parle, qu'il a pénétré dans mon esprit.

– Moi aussi. Est-ce possible, ou cela vient-il des fruits hallucinogènes ?

– Ce n'est pas possible. C'est une hallucination, provoquée par les stupéfiants, la fatigue de la course, le manque de sommeil – et le choc que nous avons subi en voyant nos amis tués par un jouet métamorphosé en monstre. Il existe des tests permettant de distinguer la télépathie de l'hallucination : la corroboration objective, impossible à appliquer pour l'instant (vu l'humeur actuelle de Snif-Snif), et probablement en tout temps ; le parallélisme percepto-sensitif, à coup sûr peu concluant, car j'ai plus de points communs avec des millions d'humains qu'avec un pseudo-ursin ; la validité circonstancielle et la clarté ponctuelle, négatives en la circonstance, parce que je me suis fiévreux, diminué intellectuellement, et contraint de douter du témoignage de mes sens dans les autres domaines. Tous les tests utilisables tendent à indiquer qu'il s'agit d'hallucination, et non de télépathie.

– Mais il est impossible d'en être *certain*, Brian ?

– Impossible, Georgina ; comme il m'est impossible de prouver que la douleur qui me brûle l'œsophage ne provient pas de la présence d'une troupe de scouts réunis autour d'un feu de camp, mais plutôt de fruits toxiques ou d'un autre aliment que j'ai absorbé, dont l'action s'allie à celle de la fatigue pour m'incommoder. Je ne peux pas prouver qu'il n'y a pas de scouts dans ma gorge, ni qu'il ne s'agit pas de télépathie, mais je tiens l'un et l'autre pour improbable.

– Cela ne me paraît pas du tout improbable, Brian ; je crois que Snif-Snif me parle. Quand vous serez un peu plus fatigué physiquement et cérébralement, vous le croirez vous aussi.

– Certes, je le croirai, mais ça ne sera pas vrai pour autant.

– Il importera peu que ce soit vrai ou non. Snif-Snif aura obtenu ce qu'il veut. Savez-vous que Snif-Snif est le roi de ce monde ?

– Non. Qu'est-ce que vous racontez ?

– Il vient de me le dire. Il m'a dit aussi qu'il m'épargnerait si je l'aidais à vous attraper. Mais je ne le ferai pas. Je me suis prise d'affection pour vous, Brian. Savez-vous que je n'aimais pas les hommes, jusqu'ici ?

– Oui. On vous appelait l'Iceberg.

– Mais maintenant, je vous aime beaucoup.

– Parce qu'il ne vous reste personne d'autre à aimer.

– Ce n'est pas pour cette raison ; c'est comme ça, voilà tout. Et je n'aiderai pas Snif-Snif à vous attraper, à moins qu'il ne me fournisse

de bien meilleurs motifs d'agir ainsi. »

Foutue nana ! Si elle était persuadée que Snif-Snif lui parlait, cela revenait au même que s'il le faisait. Et quelle que fût la manière dont l'idée de négociier sa grâce s'était implantée dans son esprit, maintenant qu'elle y avait germé, elle s'y développerait.

Snif-Snif parlait de nouveau à Brian Carroll, et celui-ci avait beau se répéter qu'il ne s'agissait que d'une hallucination, il perdait son temps.

« Tu ne sais toujours pas qui je suis, mais il te faudra l'apprendre avant de mourir. Hardy l'a découvert à la dernière minute. Cross l'avait deviné depuis le début. Phelan doute encore. Il tourne en rond, contemple son cadavre, et il doute encore ; il y a des gens qui sont vraiment très difficiles à convaincre ! Mais la fille savait, et elle m'a tendu les bras. »

Dans la fièvre, c'était ainsi que l'ursidé parlait à Brian.

Ils mangèrent des feuilles et des bourgeons

désormais, aimant mieux s'exposer à mourir de faim qu'absorber des fruits hallucinogènes. Mais l'effet de la drogue se dissipa lentement, et la poursuite se fit plus serrée.

Ce fut juste au coucher du soleil que le désastre frappa Brian. L'ours, en lui parlant à distance, l'avait presque hypnotisé et cloué sur place. Georgina s'était déjà mise en route et lui criait avec insistance de la suivre, mais il s'attardait sans raison. Lorsque Snif-Snif le chargea brusquement dans le crépuscule, son sort parut désespéré. Il était coincé au bord d'une falaise. Georgina descendait déjà le sentier sinueux qui conduisait à la plaine située en contrebas. Brian hésita, puis se campa fermement sur ses pieds, comme pour soutenir la charge. Il pensait pouvoir attirer Snif-Snif sur lui, puis, au dernier instant, se dérober à gauche ou à droite, dans l'espoir qu'emporté par son élan, l'animal plongerait dans le vide.

Mais ce sacré Snif-Snif se contenta de modifier in extremis son angle d'attaque. Il arriva de biais, tel un éléphant montant à l'essai, et d'un coup de hanche, projeta Brian par-dessus le rebord de la falaise.

Nous ne disposons que d'un nombre très restreint de descriptions véritablement subjectives touchant le déroulement d'un trépas, car, en régie générale, les gens qui meurent ne vivent pas assez longtemps pour rapporter leur expérience. Mais voici comment cela se passe.

Tout d'abord, le mourant reste suspendu dans l'espace ; puis il voit le sol, hérissé d'arbres, de rochers et d'armes diverses se précipiter

furieusement à sa rencontre. Il tombe alors dans un sommeil douloureux, dont il émerge, hébété, beaucoup plus tard.

### III

Il se déplaçait la tête en bas, c'était certain, et inconfortablement, bien qu'à vitesse réduite. Peut-être est-ce toujours ainsi qu'on se déplace quand on est mort ? Suspendu par le milieu du corps, curieusement plié en deux, il semblait transporté par quelque chose dont le mouvement rappelait celui d'un bateau, mais qui, par son élasticité et sa vigueur, paraissait plus vivant encore qu'un bateau. Ce quelque chose était doux, en dépit de ses aspérités, et il s'en dégageait un parfum agréable.

Mais bien que le jour fût maintenant complètement levé, il lui était difficile de bien voir sur quoi il reposait. Tout ce qu'il apercevait était l'herbe, défilant lentement sous lui, et une paire de talons.

Des talons ?

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Des talons, et des mollets.

Il cheminait, porté comme un sac, sur l'épaule de Georgina. Le quelque chose dont il se dégageait un parfum agréable était Georgina Chantal.

Elle le déposa sur le sol. Il découvrit alors qu'ils se trouvaient dans une vallée très inhospitalière, située à six ou sept kilomètres de la falaise dont il était tombé, et que Snif-Snif avait pris ses quartiers de jour à quatre cents mètres derrière eux.

« Georgina, vous m'avez porté toute la nuit ?

– Oui.

– Mais comment avez-vous fait ?

– J'ai changé d'épaule de temps en temps. Et vous n'êtes pas très lourd. La gravité est réduite de moitié sur cette planète. En outre, je suis très forte ; j'aurais pu vous porter même sur la Terre.

– Comment diable ai-je survécu à une chute pareille ?

– Snif-Snif dit qu'il n'est pas encore disposé à vous tuer, qu'il aurait pu vous supprimer quand il le voulait, à l'aide d'un éclair, d'un rocher



ou d'une baie empoisonnée. Mais vous avez heurté le sol avec une violence terrifiante. J'ai été surprise de vous ramasser en un seul morceau. Et maintenant, Snif-Snif dit que j'ai laissé passer ma dernière chance.

– Comment ça ?

– En vous emportant loin de lui avant qu'il n'ait eu le temps de descendre de la colline dans le noir. Il dit que désormais il me tuera moi aussi.

– Snif-Snif n'est pas logique avec lui-même. S'il peut me supprimer quand il le veut à l'aide d'un éclair, pourquoi vous en voudrait-il de m'avoir emporté loin de lui ?

– C'est ce que j'ai pensé également. Mais il dit qu'il a ses raisons. Quant à cet éclair – savez-vous qu'il n'y a pas tout le temps et partout des éclairs, sur Bellota, mais seulement dans un vaste cercle autour de Snif-Snif, en hommage à celui-ci ? J'ai remarqué moi-même que lorsque nous prenions une bonne avance sur lui, nous sortions presque de la zone orageuse.

– Georgina, cet animal ne nous parle pas réellement. Ce n'est qu'un effet de nos imaginations. Nous nous abusons en le personnifiant ainsi.

– Nous nous abusons peut-être, mais s'il ne nous parle pas, je ne sais pas ce que parler veut dire. De plus, une grande partie de ce qu'il affirme se révèle exact. Mais peu m'importe qu'il me tue pour me punir de vous avoir sauvé la vie. Je suis folle de vous, maintenant.

– Nous sommes fous tous les deux, Georgina, à cause des circonstances. Mais il est impossible qu'il nous parle. Ce n'est qu'un animal devenu subitement enragé. S'il était quoi que ce fût d'autre, cela signifierait qu'une grande partie de nos connaissances seraient à réviser. »

Brian essuya le contrecoup de ces paroles par un après-midi ensoleillé, deux jours de Bellota plus tard. Il somnolait, tandis que Georgina montait la garde, quand Snif-Snif se mit à parler dans sa tête.

« Tu m'offenses gravement en t'obstinant à ne pas me reconnaître. Lorsque Hardy a relevé que dans de nombreuses mythologies, c'était l'Ours qui avait créé le monde, il commençait à deviner qui je suis. Je suis le créateur, et c'est moi qui ai fait le monde. J'ai entendu dire qu'il existait d'autres mondes que Bellota, et je ne sais plus très bien s'ils sont mon œuvre ou non. Mais du moment qu'ils existent, c'est bien moi qui ai dû les faire. Ils n'ont pas pu se faire tout seuls ! Quant à celui-ci, je suis certain de l'avoir fait.

« Ce n'est pas une tâche facile que de faire un monde, sans quoi

vous en auriez tous fait, ce qui n'est pas le cas. Et créer procure un sentiment de fierté qu'il vous est impossible de comprendre. Tu as déclaré que Bellota avait été fabriquée pour l'amour de la rigolade. C'est *faux*. Je suis le seul à savoir dans quelle intention on l'a créée, puisque c'est moi qui l'ai créée. Et ce n'est pas une petite planète : c'est une grande planète ! J'espérais que tu confesserais ton erreur et que tu t'extasierais devant mon œuvre. Puisque tu as déçu mon attente, tu dois mourir. J'ai le droit de te tuer si ça me chante, vu que c'est moi qui t'ai créé. Je dois bien t'avoir créé, attendu que j'ai tout créé. Et si ce n'est pas moi qui t'ai créé, j'ai créé d'autres choses, des écureuils rouges et des oiseaux blancs, par exemple.

« Tu n'as pas la moindre idée du travail que ça représente. Je n'avais que très peu de matériaux à ma disposition, et aucun modèle, aucun plan, aucune expérience antérieure auxquels me référer. J'ai fait des bourdes, je suis le premier à le reconnaître. Je me suis trompé en calculant la gravité : banale erreur de calcul que n'importe qui aurait pu commettre. La planète est trop petite pour sa gravité, mais j'avais déjà fabriqué un certain nombre de choses à partir de cette base erronée, et j'ai décidé de les conserver telles quelles ; d'autre part, je n'avais pas ce qu'il fallait sous la main pour agrandir ma planète. Ce qui était fait était fait, et ça restera comme ça. Une erreur consacrée par l'expérience accède au rang de vérité.

« Tu te demandes sans doute pour quelle raison mes oiseaux ont des poils ? Je ne savais pas comment m'y prendre pour fabriquer des plumes, je l'avoue ; tu ne l'aurais pas su non plus, sans patron ni descriptif. Tu t'étonnes que mes papillons piquent, et pas mes frelons ? Mais comment aurais-je deviné que ces monstres abominablement colorés devaient être inoffensifs ? La critique est aisée, et l'art est difficile... Mais pourquoi est-ce que je prends la peine de t'expliquer tout ça ?

« Tu te demandes si je te parle vraiment, ou si c'est ton esprit qui est la proie d'une illusion ? Quelle différence cela fait-il ? Quoi que ton esprit contienne, n'est-ce pas forcément moi qui l'y ai introduit ? Et ne sois pas effrayé à la perspective de mourir. Souviens-toi que rien ne se perd. Quand je t'aurai mis en pièces, j'emploierai ces pièces à la confection d'autres objets. C'est ce qu'on appelle la loi de la conservation de la matière, si je ne m'abuse.

« Sais-tu qu'en vérité, s'il est un désir dont personne n'est exempt, c'est celui d'être loué ? La louange est le principe moteur de toute action, et un créateur a plus que personne besoin de ce stimulant. Les choses et les êtres sont faits pour chanter sa louange, et s'ils ne s'acquittent pas de ce devoir, il les détruit. Je t'ai donné amplement l'occasion de me louer, et au lieu de la saisir, tu m'as brocardé.

« Est-ce qu'aucun d'entre vous a jamais créé un monde ? Je te garantis qu'il faut, pour cela, penser à des millions de choses à la fois. Et il ne peut pas y avoir de monde défectueux, car chacun d'eux constitue un triomphe. De deux choses l'une : ou bien j'ai fait les autres mondes et je l'ai oublié ; ou bien je les ferai un jour, et si l'on en parle aujourd'hui, il ne s'agit que d'un simple anachronisme. Certaines de vos mythologies m'incitent cependant à croire que c'est bien moi qui ai créé le vôtre.

« Je pourrais te dire un tas de choses encore ; à quoi bon, tu ne les comprendrais pas. Mais quand j'aurai conservé ta matière, tu sauras tout.

– Snif-Snif est très remonté contre moi aujourd'hui, dit Georgina Chantal. L'est-il aussi contre vous ?

– Oui.

– Il m'affirme que c'est lui qui a créé Bellota. Vous l'a-t-il dit également ? Est-ce que vous le croyez ?

– Oui, il me l'a dit. Non, je ne le crois pas. Nous délirons. Snif-Snif ne peut pas communiquer avec nous.

– Vous ne cessez de le répéter, mais vous n'en êtes pas certain. Il m'a dit que lorsqu'il nous aurait mis en pièces, il prendrait un petit bout de chacun d'entre nous et les malaxerait ensemble entre ses dents pour en tirer un nouvel objet, vu que nous nous sommes plu trop tard. N'est-ce pas charmant ?

– Charmant en effet.

– Je me demande même pourquoi il a fait l'herbe si acérée. Ça me dépasse !

– De qui et de quoi parlez-vous ?

– De Snif-Snif. Pourquoi a-t-il fait l'herbe si acérée ? Mes chaussures rendent l'âme et je souffre le martyre.

– Georgina, cramponnez-vous à ce qui vous reste de lucidité. Snif-Snif n'a fait ni l'herbe, ni quoi que ce soit. Ce n'est qu'un animal ; nous sommes malades et nous délirons. » -

– Ils reprirent leur course, le soir étant venu. Puis la voix de Snif-Snif résonna de nouveau dans la tête de Brian.

« Comment aurais-je su que l'herbe ne devait pas être acérée ? Tous les objets pointus ne sont-ils pas acérés ? Qui aurait deviné que l'herbe devait être molle ? Si vous me l'aviez dit gentiment, sans m'humilier, j'aurais arrangé ça immédiatement. Mais maintenant, bernique ! Que l'herbe vous blesse ! »

Ils poursuivirent donc leur course, le soir étant venu. Des jours et des nuits passèrent.

« Brian, croyez-vous que Snif-Snif sait que le monde est rond ?

– Si c'est lui qui l'a fait, il doit bien le savoir.

– Évidemment ; j'avais oublié.

– Holà, fillette ! Je plaisantais. Vous déraisonnez complètement, et moi guère moins. Bien sûr qu'il n'a pas fait ce monde ! Et bien sûr qu'il ne sait pas qu'il est rond ! Snif-Snif n'est qu'un animal.

– Alors, nous avons repris l'avantage sur lui.

– Oui. Je l'aurais déjà remarqué si je n'avais pas le cerveau aussi embrumé. Nous avons accompli plus de la moitié du tour de cette petite planète. Snif-Snif n'est plus entre nous et le dépôt d'armes, mais il se comporte comme s'il ne s'en était pas rendu compte. Il ne nous reste pas plus de soixante-dix kilomètres à parcourir pour rejoindre notre ancien camp. Nous allons accélérer l'allure, mais progressivement. La vallée où nous avons établi notre base a un relief suffisamment caractéristique pour que nous la reconnaissons, sous n'importe quel angle, à plusieurs kilomètres ; c'est là une marge d'erreur que nous ne devrions pas excéder. Et si Snif-Snif prétend, dans votre esprit, qu'il n'est pas dupe de notre ruse, ne le croyez pas. Il ne parle pas vraiment dans nos esprits. »

Cependant, leur hébétude s'accroît encore. « Il ne s'agit pas d'une zone hallucinogène, dit Brian, mais d'une saison hallucinogène qui intéresse l'ensemble de Bellota – une saturnale pré-programmée. Malheureusement, nous n'avons pas pu profiter du carnaval.

– Encore que Snif-Snif soit parfait, en roi du carnaval, vous ne trouvez pas ? En temps de carnaval, il est plus facile de croire qu'il a créé le cosmos. Quand j'étais petite, on m'a emmenée une fois au grand carnaval de Nola. Sur l'un des chars, il y avait un gros ours portant une couronne, et j'imagine que c'était le roi du carnaval. Ce n'était pas un ours ordinaire. Je suis sûre maintenant qu'il représentait Snif-Snif, bien que je n'aie été âgée que de six ans lorsque je l'ai vu. Estimez-vous que l'explication qu'il nous a donnée à propos des lois de la gravité en ce monde est plus satisfaisante que celle avancée par Phelan ?

– Elle est plus facile à comprendre que le corollaire de notre ami, en tout cas, et probablement plus honnête. J'ai toujours pensé que le corollaire reposait, lui aussi, sur une banale erreur de calcul, et que Phelan s'y raccrochait par pure perversité.

– Se raccrocher à une erreur est une chose ; construire un monde pour l'étayer en est une autre. Brian, savez-vous quelle heure il est ?

– Il s'est écoulé trois cent douze heures depuis qu'on nous a déposés sur Bellota.

– Et on doit revenir nous chercher au bout de trois cent trente-six heures. D'ici là, nous aurons regagné le camp et repris le dessus, n'est-ce pas ?

– Si le destin veut que nous regagnions le camp et reprenions le dessus, nous devrions en effet y parvenir d'ici là. Êtes-vous fatiguée, Georgina ?

– Non. Je ne serai plus jamais fatiguée : il y a trop longtemps que je marche dans un rêve pour l'être encore. Mais je ne me suis jamais sentie aussi euphorique qu'en ce moment. Je regarde mes pieds, qui sont en capilotade, et je n'ai pas l'impression qu'ils m'appartiennent. Il y a juste un instant, je me suis apitoyée sur le sort d'une fille en si triste état, avant de réaliser à moitié que cette fille, c'était moi. Mais à moitié seulement. Je ne me reconnaissais pas en elle.

– J'ai, moi aussi, l'impression de me trouver en dehors de mon corps, mais je ne crois pas que cette vieille carcasse ridicule que j'observe de l'extérieur me conduira encore bien loin.

– Snif-Snif essaie de nous parler.

– Oui, je le sens. Non, Georgina ! Nous n'allons pas donner dans cette absurdité ! Snif-Snif n'est qu'un ours blessé lancé à notre poursuite. Mais l'hallucination nous reprend. Une double hallucination : voici un phénomène dont l'analyse s'annonce ardue !

– Chut ! Je veux entendre ce qu'il dit. » Snif-Snif se mit alors à parler dans leurs deux têtes.

« Si vous savez quelque chose et ne me le dites pas, vous vous rendez coupables d'un terrible affront. Un créateur ne peut pas se souvenir de tout, et j'ai oublié une partie de ce que j'ai créé. Mais nous arrivons maintenant sur un monde qui ressemble beaucoup à Bellota. Me serais-je donc répété, sans accomplir de progrès d'une création à l'autre ? Si vous savez quelque chose, vous devez me le dire sur-le-champ ! Craignez que l'impatience ne me pousse à vous mâchouiller la cervelle sans plus attendre pour découvrir ce qu'il en est. Comment voulez-vous que je crée un monde plus satisfaisant si je les fais tous pareils ?

– Il a oublié qu'il avait fait Bellota ronde, Brian.

– Georgina, il n'a rien fait du tout. Ce sont nos cerveaux qui s'efforcent de nous rassurer en nous confirmant que Snif-Snif ignore que nous sommes désormais entre nos armes et lui.

– Mais comment se fait-il que nous entendions tous les deux la

même chose s'il ne nous parle pas ?

– Je n'en sais rien. Mais je préfère qu'il en soit ainsi : je n'ai jamais aimé les réponses évidentes. »

Lorsque vint le soir, la vallée d'où ils étaient partis se profilait devant eux. En progressant toute la nuit à un train d'enfer, ils devaient atteindre le camp peu après l'aube.

« Mais l'épuisement commence à prendre sournoisement le pas sur l'hébétude, dit Brian. J'en viens à désirer l'effet que nous avons jusqu'ici cherché à éviter.

– Que s'est-il donc passé ?

– Je crois que la saison hallucinogène touche à sa fin. Le carnaval est terminé.

– Savez-vous, Brian, que rien ne nous obligeait à faire le tour de ce monde ? Nous aurions pu à tout moment nous séparer et berner Snif-Snif. Il n'aurait jamais réussi à nous empêcher tous les deux de regagner le dépôt d'armes si nous avions emprunté des itinéraires différents. Mais l'idée de nous séparer nous était insupportable.

– Que voici une explication typiquement féminine !

– Ah ! Oui ? Essayez donc de m'en fournir une autre ! Vous ne vouliez pas vous séparer de moi, n'est-ce pas, Brian ?

– Non, je ne le voulais pas. »

La nuit fut rude et courte, mais ce devait être la dernière. Ils effectuèrent le trajet tenaillés par les affres d'une gueule de bois cosmique.

« Je me suis accoutumé à la drogue, dit Brian, et les fruits ont perdu leur vertu anesthésiante. Ma fatigue dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

– Je vous porterais de nouveau, si je n'étais moi-même sur le point de m'écrouler.

– Allons, vous en êtes incapable ! Vous n'êtes qu'une fille !

– Je ne suis pas qu'une fille. Personne n'est que ceci ou que cela. Pour vous, Snif-Snif n'est qu'un animal, et c'est peut-être de là que viennent tous nos ennuis : il a lu dans vos pensées, et l'a ressenti comme une insulte.

– Il n'a pas lu dans mes pensées. Ce n'est qu'un animal. Et je le transformerai en passoire quand nous atteindrons le camp. Serrons les dents, ne le laissons pas nous rattraper ou nous dépasser à la faveur de l'obscurité.

– Comment expliquez-vous que le corollaire de Phelan s'applique à cette planète, et à elle seule, alors que Phelan n'y avait jamais mis les pieds ?

– Cela vient de ce que Phelan était, par certains côtés, un petit plaisantin, comme je l'ai souvent subodoré, et que son corollaire relevait du canular.

– Il l'avait donc élaboré pour l'amour de la rigolade. Estimez-vous toujours que Bellota a été fabriquée pour l'amour de la rigolade ?

– La rigolade y a pris un tour grotesque ; je crains d'être obligé de l'amputer de l'un de ses éléments les plus hilarants. La nuit tombe, voici le camp, et nous sommes à découvert. Dussé-je m'en faire éclater la rate, je vais mettre un terme à la comédie avant de m'écrouler. Il y a là-bas un fusil à éléphant qui va faire mourir de rire ce clown vêtu de fourrure. Nous aurons du steak d'ours au petit déjeuner ! »

Il parvint jusqu'au camp. Ses jambes se dérobaient sous lui, mais il trouva encore la force de courir. Il était à l'intérieur du cercle entourant le dépôt d'armes, lorsqu'un rugissement formidable lui glaça les oreilles et les entrailles.

Il bondit en arrière, tomba, roula, rampa, dans un effort désespéré pour se mettre hors d'atteinte ; le choc qu'il venait de subir lui ôta tous ses moyens.

Snif-Snif trônait au milieu du dépôt de vivres, la pipe de Billy Cross à la gueule.

Et quand les mots résonnèrent de nouveau dans la tête de Brian, comment celui-ci n'en serait-il pas venu à douter qu'il s'agissait d'une hallucination, que ce n'était pas l'ours qui lui parlait ?

« Tu t'imaginais que j'avais oublié que Bellota est ronde ? Si tu avais su le mal que j'ai eu à lui donner cette forme, tu aurais bien pensé que jamais je ne pourrais l'oublier ! »

Georgina arriva et chut sur ses genoux, désespérée, en découvrant que Snif-Snif les avait devancés.

« Je n'ai plus la force de courir, Brian, et je vois qu'il en va de même pour vous. Je suis trop épuisée pour faire un pas de plus. Quand seront-ils là ?

– Les marines ?

– Oui. Le vaisseau.

– Trop tard pour nous être d'aucun secours. J'ai souvent souhaité qu'ils arrivent ne fût-ce qu'une fois trop tard. Mon vœu est exaucé, mais cela m'amuse moins que je m'y attendais. »

Snif-Snif tapota sa pipe pour la vider, tout comme un homme, et la déposa précautionneusement sur un rocher. Puis il sortit du cercle et les tua : Georgina, l'iceberg amical, et Brian, qui détestait les fins en forme de pat.

Snif-Snif restait le roi de Bellota.

Le rapport rédigé par le capitaine du vaisseau comporte ce passage :

« On ne s'explique pas qu'ils n'aient, apparemment, pas tenté de se servir de leurs armes, bien que deux d'entre eux aient été tués près d'une semaine après les autres. Tous ont été déchiquetés par l'énorme pseudo-ursin, que la consommation de fruits indigènes, saisonnièrement hallucinogènes, a dû rendre enragé. Impossible de capturer l'animal sans retarder indûment l'heure fixée pour le décollage. Éclaircissement de l'anomalie gravitationnelle remis à plus tard, faute de données suffisantes. »

Quand il créa le monde suivant, Snif-Snif le fit bénéficier d'un certain nombre d'améliorations, et il corrigea l'erreur qu'il avait commise touchant la gravité. Mais ce monde présentait encore bien des aspects grotesques. Le chemin de la perfection est aussi long que difficile.

Traduit par CHARLES CANET.

*Snuffles.*



# Philip José Farmer LE PÈRE

*Parmi les dieux étrangers peuvent se cacher de faux dieux. Ce qui pose la question difficile de la nature et de l'authenticité de la divinité. Un bon théologien, comme le père Carmody qui apparaît dans plusieurs nouvelles de P. J. Farmer, répondrait que tout ce qui ressemble à un dieu n'est sûrement pas divin.*

## 1

LE second du *Goéland*, assis devant le pupitre de commande, leva la tête et désigna du doigt les chiffres agrandis qui s'inscrivaient sur l'écran info à côté de la bobine micro.

« Sauf erreur, nous sommes à cent mille kilomètres de la seconde planète, commandant. Ce système comporte dix planètes. Heureusement, l'une d'elles est habitable. La seconde. »

Il ménagea une pause. Le commandant Tu lui décocha un coup d'œil intrigué car son second était blême et il avait ironiquement insisté sur le mot « heureusement ».

« La seconde planète doit être Abatos, commandant. »

Le visage basané du commandant prit la même pâleur que celui du capitaine en second. Il ouvrit la bouche comme pour proférer un juron mais la referma. En même temps, il fit mine de porter la main à son front mais n'alla pas jusqu'au bout de son geste.

« Très bien, monsieur Givens. Nous allons tenter de nous poser. C'est tout ce que nous pouvons faire. Attendez les ordres. »

Il tourna la tête pour que personne ne puisse voir ses traits.

« Abatos, Abatos », murmura-t-il.

Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et croisa les mains derrière

son dos.

Le ronfleur grésilla par deux fois. L'aspirant Nkrumah passa la main sur la place à activation et annonça : « Passerelle ». Un écran mural s'éclaira, sur la surface duquel se dessina le visage du steward.

« Capitaine, voudriez-vous informer le commandant que Mgr André et le père Carmody l'attendent dans la cabine 7. »

Le commandant Tu consulta la pendule et tirailla la petite croix d'argent qui se balançait à son oreille droite. Givens, Nkrumah et Merkalov l'observaient avec attention mais ils se détournaient quand leur regard croisait le sien. A la vue de leur expression, Tu eut un petit sourire sardonique. Il dénoua ses mains et se redressa. Comme s'il savait que ses subordonnés comptaient sur lui pour garder son sang-froid, le flegme où ils puiseraient la confiance, la certitude qu'il serait capable de les conduire à bon port. Aussi resta-t-il trente secondes immobile, monolithique dans l'uniforme bleu ciel qui n'avait pas changé depuis le XXI<sup>e</sup> siècle. Nul n'ignorait qu'il se sentait un peu godiche quand il le revêtait sur le plancher des vaches mais, à bord, il l'arborait comme une armure. Bien que la tunique et le pantalon fussent archaïques et que l'on n'en vît plus que dans les bals costumés et les stéréos historiques ou sur le dos des officiers de la Spatiale, cette tenue conférait à celui qui la portait un sentiment de distanciation et un prestige qui l'aidaient à maintenir la discipline. Le commandant Tu devait sans doute juger qu'il importait de mobiliser toute la confiance et tout le respect que lui vouait le personnel. D'où cette façon de prendre délibérément la pose du pacha sagace et serein, si sûr de lui qu'il pouvait prendre le temps de sacrifier aux obligations mondaines.

« Dites à l'évêque que j'arrive tout de suite », ordonna-t-il au midship.

Il quitta la passerelle, enfila plusieurs coursives et entra dans le petit salon. Il fit halte sur le seuil de la porte pour examiner les passagers. Ils étaient tous là, à l'exception des deux ecclésiastiques. Aucun d'entre eux ne semblait s'être encore rendu compte que le *Goéland* n'était pas simplement en train d'effectuer une de ses fréquentes manœuvres de translation pour passer de l'espace normal à l'espace perpendiculaire. Les deux petits amoureux, Kate Lejeune et Pete Masters, assis sur un divan dans un coin, se tenaient la main et se murmuraient des choses à l'oreille en échangeant des regards brûlant de passion contenue. A l'autre bout de la pièce, M<sup>me</sup> Recka faisait des patiences avec le médecin du bord, Chandra Blake. C'était une grande blonde aux rondeurs voluptueuses dont l'amorce d'un double menton et les poches sous les yeux déparaient quelque peu la beauté. La bouteille de bourbon à moitié vide trônant sur la table expliquait la

raison de cette flétrissure. Ceux qui connaissaient peu ou prou sa vie n'ignoraient pas que le bourbon était la cause de sa présence à bord du *Goéland*. Séparée de son mari, qui était resté sur Wildenwooly, elle se rendait auprès de ses parents sur la lointaine planète Diveboard, à la limite extrême de la galaxie. On avait exigé qu'elle choisisse entre son époux et la bouteille, et elle avait préféré l'article le plus simple et le plus aisément transportable. Comme elle était en train d'en faire l'observation au médecin à l'instant même où le commandant entrait, le bourbon ne vous critique pas et ne vous traite jamais de pocharde.

Chandra Blake, un garçon râblé et noiraud aux pommettes proéminentes et aux grands yeux bruns, arborait un sourire figé. Il était très gêné par le timbre bruyant de sa partenaire mais trop courtois pour la planter là !

Le commandant Tu porta la main à la visière de sa casquette et répondit d'un sourire aux saluts des quatre passagers, faisant la sourde oreille à la proposition de M<sup>me</sup> Recka qui l'invitait à s'asseoir à côté d'elle. Il poursuivit son chemin, s'engagea dans une longue course et appuya sur le bouton de la cabine 7.

La porte s'ouvrit et il entra, raide et dégingandé, à croire qu'il était fait de quelque sombre et inflexible métal. Il fit brusquement halte et, quasi-miracle, il s'inclina pour baiser la main que lui tendait l'évêque mais en y mettant une telle mauvaise grâce et avec tant de répugnance que cela dépouillait le geste de toute signification. Quand il se redressa, on eût presque dit qu'il poussait un soupir de soulagement. De toute évidence, le commandant Tu n'aimait s'incliner devant personne.

Il ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à annoncer d'emblée la mauvaise nouvelle aux deux prêtres mais le père John Carmody lui fourra d'autorité un verre dans la main.

« Je vous propose un toast, commandant, dit-il de sa voix grave et rocailleuse. A notre arrivée rapide sur Ygdrasil. Nous nous plaisons à votre bord mais nous avons de bonnes raisons d'être impatients de parvenir à notre destination.

– Je boirai volontiers à votre santé et à celle de Monseigneur, répondit Tu, le timbre rauque. Quant à ce qui est de la rapidité, j'ai bien peur que nous ayons besoin de quelques petites prières. Et pas qu'un peu. »

Les sourcils extraordinairement épais et broussailleux du père Carmody s'arquèrent mais il ne dit rien. Ce silence en disait long sur ses réactions intimes car c'était un homme qui était incapable de s'arrêter de parler. Petit et bedonnant, accusant la quarantaine, il avait de grosses bajoues, une tignasse aile de corbeau légèrement frisée, des

yeux d'un bleu intense un tantinet globuleux, la paupière gauche tombante, la bouche large et charnue et un long nez pointu comme l'ogive d'une fusée. Il était trépidant d'énergie. Il fallait toujours qu'il bouge sous peine d'exploser, qu'il agite les mains comme ci ou comme ça, qu'il se gratte le nez, qu'il s'esclaffe et qu'il bavarde, qu'il donne l'impression de vibrer intérieurement comme un gigantesque diapason.

Mgr André, debout à son côté, était si grand, si flegmatique et si massif qu'il faisait penser à un chêne métamorphosé en homme tandis que Carmody faisait penser à l'écureuil, virevoltant autour de son pied. Ses épaules superbement découplées, son torse bombé, son ventre plat, les muscles noueux de ses mollets dénotaient une puissance intense strictement contrôlée et maintenue à son maximum, une force de champion de boxe. Ses traits étaient en harmonie avec son physique : un visage large aux pommettes haut placées que couronnait une léonine crinière blonde. Ses yeux verts avaient des reflets d'or, son nez droit était celui d'une statue classique quand on le regardait de profil, encore que, vu de face, il fût trop étroit et pincé, et sa bouche, pleine et rouge, se prolongeait par des commissures profondes. A l'instar du père John, l'évêque était le chouchou des dames du diocèse de Wildenwooly, mais pas pour les mêmes raisons. Elles s'amusait fort quand Carmody était là. Il les faisait pouffer et rire, et, avec lui, leurs problèmes les plus graves cessaient d'être insolubles. Mais quand Mgr André les regardait dans les yeux, elles se sentaient les genoux en coton. Il appartenait à cette catégorie de prêtres qui leur faisait regretter qu'il ne puisse être candidat à la vie conjugale. Le pire était qu'il savait quel effet il produisait sur ses paroissiennes et que cela lui était insupportable. Il se montrait parfois cassant et toujours un peu distant. Mais aucune femme ne pouvait lui en tenir longtemps rigueur. A vrai dire, et la chose était de notoriété publique, l'évêque devait en partie sa promotion météorique au zèle avec lequel ces dames avaient tiré les ficelles dans la coulisse. Non que ses capacités ne fussent au-delà de la normale : simplement, il avait accédé à la dignité épiscopale plus vite qu'on n'aurait pu s'y attendre.

Le père John remplit un verre de vin blanc et deux autres de citronnade.

« Le vin est pour moi. Vous, commandant, vous serez obligé d'ingurgiter ce breuvage non alcoolisé parce que vous êtes dans l'exercice de vos fonctions. Quant à Son Excellence, elle refuse la liqueur qui réjouit le cœur, sauf sous forme de sacrement, pour des raisons de principes. Pour ma part, je prendrai un peu de vin par considération envers mon estomac. » Il tapota sa bedaine rebondie. « Puisque mon ventre constitue une part si importante de ma

personne, tout ce dont il profite profite également à mon corps tout entier. Ce ne sont donc pas seulement mes entrailles qui en bénéficient mais l'ensemble de mon corps qui s'épanouit de ce tonique. Hélas ! le bon exemple de Son Excellence est à tel point exigeant que je dois me limiter à un seul verre bien que je sois affligé d'une rage de dents et qu'un ou deux verres de plus pourraient calmer la douleur. »

Rieur, il décocha par-dessus le bord de son verre un coup d'œil à Tu, souriant malgré la tension qui l'habitait, et à l'évêque qui, impassible et majestueux, donnait l'impression d'un lion plongé dans un abîme de méditations.

« Pardonnez-moi, Votre Excellence, reprit le padre. Je ne puis m'empêcher de trouver que vous péchez par manque de modération dans votre souci de tempérance mais je n'aurais pas dû parler comme je l'ai fait. En réalité, votre ascétisme est un modèle proposé à notre admiration, même si nous n'avons pas assez de force de caractère pour l'imiter.

– Vous êtes pardonné, John, rétorqua gravement l'évêque. Mais j'aurais préféré que vous réserviez vos sarcasmes – car je ne saurais croire qu'il s'agissait d'autre chose – pour un moment où nous serions en tête-à-tête. Il n'est pas séant de vous exprimer de la sorte devant des tiers qui pourraient penser que vous nourrissez quelque mépris à l'égard de votre évêque.

– Je n'ai jamais pensé une chose pareille, Dieu me pardonne ! s'exclama Carmody. En fait, c'était à moi-même que s'adressait ma raillerie car j'apprécie trop les plaisirs de cette vie et au lieu de développer ma sagesse et ma piété, je ne fais qu'augmenter mon tour de taille. »

Le commandant Tu, qui s'agitait avec gêne, se contraignit à l'immobilité. De toute évidence, que l'on mentionnât le nom de Dieu hors de l'enceinte de l'église l'embarrassait. Et ce n'était vraiment pas le moment de se répandre en banalités.

« Buons à nos santés respectives », dit-il.

Il vida son verre, puis le reposa sur la table d'un geste définitif comme si l'occasion de boire ne devait plus jamais se représenter.

« J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Notre traducteur est tombé en panne il y a une heure environ et nous sommes coincés dans l'espace normal. Le chef mécanicien est incapable de déceler aucune avarie. Pourtant, l'instrument ne fonctionne plus. Il ne sait que faire pour le réparer. Sa compétence est de tout premier ordre et s'il s'avoue vaincu, c'est que le problème est insoluble. »

Il se tut et le silence qui suivit ces mots se prolongea durant une

minute. Ce fut le père John qui le rompit pour demander :

« A quelle distance sommes-nous d'une planète habitable ?

– Quelque cent mille kilomètres », répondit Tu en tiraillant la petite croix d'argent fixée à son oreille.

Son bras retomba brusquement lorsqu'il se rendit compte que ce geste trahissait son anxiété.

Le padre haussa les épaules.

« Nous ne sommes pas en chute libre. Les moteurs interplanétaires marchent donc correctement. Pourquoi ne pas nous poser sur cette planète ?

– C'est ce que nous allons essayer de faire, mais je ne suis pas sûr que nous y parviendrons. Cette planète n'est autre qu'Abatos. »

Carmody émit un sifflement et gratta son interminable nez. André pâlit sous son hâle. Le premier posa son verre et fit une grimace de contrariété.

« Ennuyeux, ça ! » Il se tourna vers l'évêque. « Puis-je dire au commandant pourquoi nous sommes si pressés d'arriver à Ygdrasil ? »

André acquiesça, les yeux baissés comme s'il songeait à quelque chose qui ne concernait en rien les deux autres.

« Son Excellence a quitté Wildenwooly pour se rendre sur Ygdrasil parce qu'il pense être atteint de la fièvre de l'ermite. »

Le commandant tressaillit mais sans faire mine de s'éloigner du prélat. Carmody sourit.

« Inutile d'avoir peur de l'attraper. Il ne l'a pas. Quelques-uns des symptômes qui se sont manifestés correspondaient effectivement à ceux de la fièvre de l'ermite, mais les examens qu'il a subis n'ont révélé la présence d'aucun microbe. En outre, Son Excellence ne fait pas preuve du comportement antisocial caractéristique. Mais les médecins ont estimé qu'il devait se rendre sur Ygdrasil qui est mieux équipée que Wildenwooly, une planète assez primitive, comme vous le savez. De plus, un certain Dr Ruedenbach, qui est un spécialiste des maladies épileptoïdes, se trouve là-bas et l'on a pensé que le mieux était que Son Excellence le voie car son état ne s'améliorait pas. »

Tu leva les bras dans un geste d'impuissance.

« Ce que j'apprends m'attriste, croyez-moi, Votre Excellence, et me fait regretter encore plus vivement cet accident. Mais nous ne pouvons rien... »

André émergea de sa rêverie. Pour la première fois, un sourire qui ne manquait pas de chaleur se forma sur ses lèvres.

« Que sont mes soucis comparés aux vôtres ? Vous avez la responsabilité de ce navire et de sa coûteuse cargaison. Ainsi que, et c'est infiniment plus important, du bien-être de vingt-cinq âmes. »

Il se mit à faire les cent pas tout en poursuivant d'une voix vibrante :

« Nous avons tous entendu parler d'Abatos. Si le translateur demeure hors d'usage, nous savons ce que cela signifie. Nous savons aussi que nous risquons de connaître le même sort que les autres vaisseaux qui ont tenté de se poser sur ce monde. Nous sommes à huit années-lumière d'Ygdrasil et à six de Wildenwooly : autrement dit, nous sommes dans l'incapacité de rallier l'une ou l'autre de ces planètes en pilotage normal. Ou nous réussirons à dépanner le translateur, ou nous devrons atterrir. A moins de rester dans l'espace jusqu'à la fin de nos jours.

– Et même si l'on nous permet de nous poser, nous passerons peut-être le reste de notre existence sur Abatos », conclut Tu.

Un instant plus tard, il sortit de la cabine. Carmody, qui lui avait discrètement emboîté le pas, l'arrêta :

« Quand comptez-vous apprendre la nouvelle aux autres passagers ? »

Tu consulta sa montre.

« Dans deux heures. Nous saurons alors si Abatos nous laissera ou non passer. Je ne pourrai pas tergiverser plus longtemps car ils auront compris qu'il se passe quelque chose. A l'heure qu'il est, nous devrions être sur une retombante d'Ygdrasil.

– L'évêque est en train de prier pour nous tous. Je me contenterai d'implorer Dieu qu'il donne de l'inspiration au chef mécanicien. Il en aura besoin.

– Ce translateur ne présente aucune anomalie à ceci près qu'il refuse de fonctionner », laissa tomber Tu sur un ton monocorde.

Carmody lui décocha un coup d'œil perspicace sous la broussaille de ses sourcils et se pinça les ailes du nez.

« Vous pensez que cette panne n'est pas due à un accident ?

– Je me suis souvent trouvé dans de sales pétrins et j'ai connu la peur. Oui, j'ai eu peur. Je ne l'avouerais à personne d'autre que vous, sinon, peut-être, à un autre prêtre, mais il m'est arrivé d'avoir la frousse. Oh ! Je sais que c'est une faiblesse, peut-être même un péché... »

Là, Carmody haussa les sourcils, éberlué, et peut-être même impressionné par ces propos.

« ... mais je ne pouvais rien y faire bien que je me sois juré que cela ne se reproduirait pas et que jamais personne ne s'en soit aperçu, acheva Tu. Ma femme me disait toujours que si je me laissais aller une fois de temps en temps à montrer un peu de faiblesse, pas beaucoup, juste un tout petit peu... Au fond, peut-être que c'est à cause de cela qu'elle m'a quitté, je ne sais pas. D'ailleurs, ça n'a plus aucune importance, maintenant, sauf que... » Se rendant soudain compte qu'il était en train de divaguer, le commandant s'interrompit, fit visiblement un effort pour se contrôler, carra les épaules et enchaîna : « Toujours est-il, mon père, que je n'ai jamais eu autant la frousse qu'aujourd'hui. Je suis incapable de vous dire exactement pourquoi mais j'ai comme une idée que cette panne de translateur est voulue et que, lorsque nous saurons pour quel motif, cela ne nous plaira pas du tout. La seule base sur laquelle je peux appuyer mon raisonnement est le sort qu'ont connu les trois premiers vaisseaux. Tout le monde sait que le *Hoyle* s'est posé sur Abatos et que l'on n'a plus jamais entendu parler de lui, que le *Priam*, chargé d'enquêter sur sa disparition, n'a pas pu s'approcher à moins de cinquante kilomètres parce que ses moteurs de propulsion dans l'espace normal sont tombés en rideau, que le croiseur *Tokyo* a essayé de foncer avec ses générateurs morts et qu'il s'en est tiré uniquement parce qu'il avait la vitesse acquise suffisante pour dépasser la barrière des cinquante kilomètres. Et encore a-t-il été presque carbonisé en traversant la stratosphère.

– Ce que je ne comprends pas, c'est comment un agent quelconque a pu nous affecter alors que nous étions en translation, fit Carmody. En théorie, nous n'existions même pas dans l'espace normal à ce moment. »

Tu se remit à tripoter sa petite croix.

« Oui, je sais. Mais nous sommes *ici*. La chose qui a fait cela possède un pouvoir inconnu de l'homme. Autrement, elle n'aurait pas pu nous localiser en translation si près de Sa planète.

– A quoi bon se faire du souci ? s'exclama Carmody avec un joyeux sourire. Si elle est capable de nous halier comme un poisson pris au filet, c'est qu'elle veut que nous atterrissions. Donc, pas besoin de s'inquiéter pour le contact. » Soudain, il grimaça de douleur. « C'est cette sacrée molaire, expliqua-t-il à son interlocuteur. Mon intention était de me la faire arracher et de me faire poser un implant sur Ygdrasil. Et j'avais juré de ne plus manger autant de ce fichu chocolat pour lequel j'ai une tendresse exagérée et qui m'a déjà coûté plusieurs dents. Maintenant, il va me falloir expier mes péchés car j'étais tellement pressé que j'ai oublié d'emporter des calmants en dehors du vin. Mais peut-être était-ce un lapsus freudien ?



– Le Dr Blake doit certainement avoir des analgésiques. »

Carmody éclata de rire.

« Certainement ! Encore un oubli bien pratique ! J'espérais m'en tenir à la médecine naturelle du jus de la treille en traitant par le mépris les orviétans insipides et débilitants fabriqués par les laboratoires. Mais il y a trop de gens qui sont aux petits soins pour ma santé. C'est la rançon de la popularité. »

Il assena une claque sur l'épaule de Tu.

« Nous avons rendez-vous avec l'aventure, Bill. Répondons à son appel. »

Le commandant n'eut pas l'air offusqué par cette familiarité. De toute évidence il connaissait Carmody de longue date.

« J'envie votre courage, mon père.

– Quel courage ? bougonna le prêtre. Je tremble sous mon cilice. Mais nous devons accepter tout ce que Dieu nous envoie et si nous pouvons nous en accommoder, tant mieux. »

Tu se permit un sourire.

« Je vous aime bien parce que vous êtes capable de dire des choses pareilles sans que cela paraisse ni faux, ni hypocrite, ni... euh... bigot. Je sais que vous le dites comme vous le pensez.

– Et vous avez fichtrement raison, répliqua Carmody, redevenant grave. Mais, sérieusement, Bill, j'espère que nous pourrons repartir bientôt. L'évêque est dans un triste état. Il donne l'impression d'être en bonne santé mais il risque à tout moment d'avoir une crise. Et s'il en a une, j'aurai fort à faire pendant un bon bout de temps. Je ne peux vous en dire beaucoup plus sur lui parce qu'il n'aimerait pas ça. Il est comme vous : il a horreur d'avouer ses faiblesses et il me réprimandera sans doute quand je le rejoindrai pour vous avoir parlé de cela. C'est une des raisons pour lesquelles il n'a rien dit au Dr Blake. Quand il a une de ces... transes, il tient à ce que ce soit moi, et personne d'autre, qui m'occupe de lui. Et cela l'exaspère de dépendre tant soit peu d'autrui.

C'est donc si grave ? On a de la peine à le croire. Il a l'air de se porter comme un charme. On n'a aucune envie de se quereller avec lui. Et c'est un type bien, aussi. Un juste comme il n'y en a guère. Je me souviens d'un sermon qu'il a prononcé à St. Pius, sur Lazy Fair. Qu'est-ce qu'il nous a passé ! Il m'a tellement terrorisé que j'ai fait dans la vertu pendant trois semaines. Les saints eux-mêmes ont dû se dire qu'ils devaient se pousser un peu pour me faire de la place. Et puis... »

Se rendant compte du regard que lui lançait Carmody, le commandant se tut, jeta un coup d'œil à sa montre et dit :

« J'ai quelques minutes à perdre et je crois bien que je ne me suis pas conduit aussi bien que je l'aurais dû, encore que nous pourrions tous en dire autant, n'est-ce pas, mon père ? Pouvons-nous aller dans votre cabine ? Personne ne sait ce qui risque d'arriver dans les heures qui viennent et j'aimerais être prêt.

– Certainement. Suivez-moi, mon fils. »

## 2

Deux heures plus tard, le commandant Tu s'adressa à l'équipage et aux passagers par le vidéophone de passerelle et leur annonça la nouvelle. Quand sa voix se fut tue et que son visage maigre et tendu se fut effacé de l'écran, il n'y eut plus que des figures crispées sur fond de silence. A l'exception de Carmody, chacun était prostré comme si la voix du commandant avait été une flèche qui eût cloué tout le monde sur son siège. Le padre se tenait debout au milieu du salon, courte silhouette dont la sobre vêtue tranchait sur les rutilants costumes de ses compagnons. Il n'avait pas de boucles d'oreilles, ses jambes étaient déceimment peintes en noir, les crevés de son haut-de-chausses étaient modestes, son rabat et ses bretelles ouatinés d'une coupe sévère étaient vierges de paillettes d'or et de pierreries. Comme tous les jairusites, il ne portait le col romain que sur les planètes en souvenir du fondateur de l'ordre et de la raison particulière mais justifiée pour laquelle il l'arborait.

Carmody observait les passagers d'un œil aigu en se balançant d'avant en arrière sur ses talons tout en se caressant l'arête du nez. Il semblait que l'annonce faite par le commandant ne l'intéressait que dans la mesure où elle les touchait, eux. Rien dans son comportement ne permettait de penser qu'il se faisait du souci pour son propre sort.

M<sup>me</sup> Recka était toujours à la même place, la tête inclinée en avant pour étudier ses cartes, mais sa main se tendait plus fréquemment vers la bouteille et, à un moment donné, elle la renversa. Le bruit fit sursauter Blake et les deux jeunes amoureux. Sans même se donner la peine de se lever, elle laissa le liquide couler sur le plancher tandis

qu'elle sonnait le steward. Peut-être que le sens des paroles du commandant n'avait pas pénétré le brouillard embrumant son esprit. Peut-être qu'elles la laissaient tout simplement indifférente.

Pete Masters et Kate Lejeune n'avaient pas fait un mouvement, pas prononcé un mot. Ils se serraient encore plus étroitement l'un contre l'autre si c'était possible et leurs mains s'étreignaient avec encore plus de force. Ils, étaient blêmes et leurs têtes oscillaient comme deux blancs ballons agités par un vent intérieur. La bouche fardée de Kate dont le rouge éclatant contrastait sur sa peau exsangue, béait comme une balafre crevant cette sphère et c'était miracle si l'air ne s'en échappait pas et si celle-ci ne se dégonflait pas.

Carmody considéra le couple avec apitoiement car il connaissait leur histoire beaucoup mieux que le garçon et la jeune fille ne se l'imaginaient. Kate était la fille d'un riche marchand de peaux de siffleurs de Wildenwooly. Pete était le fils d'un bûcheron de fer-blanc sans le sou, un de ces défricheurs cuirassés qui s'aventurent dans les profondeurs des forêts particulièrement dangereuses de la planète à la recherche de l'arbre à souhaits. Après que son père eut été entraîné au fond d'une grotte sous-marine par un snoligostère, Pete s'était embauché chez Lejeune. Qu'il avait du courage, il n'avait pas tardé à le prouver, car il faut du cran pour faire sortir au son du chalumeau les agropeltères au pelage luxuriant mais à l'humeur sauvage des arbres creux où ils se terrent pour les remettre aux mains des écorcheurs. Et il avait presque aussi rapidement démontré sa témérité en tombant passionnément amoureux de Kate qui lui rendit la pareille.

Quand il eut rassemblé assez de vaillance pour demander sa main à son père – Lejeune était aussi teigne et irascible qu'un agropeltère, mais il n'était pas dans sa nature de se laisser charmer par un joueur de flûtiau -, il s'était retrouvé proprement éjecté avec quelques bosses, plusieurs contusions, une légère commotion cérébrale et la promesse qu'il perdrait et sa vie et ses membres si jamais il s'approchait à portée de voix de la jeune fille. Et c'avait été la vieille et inévitable histoire. Une fois sorti de l'hôpital, Pete avait communiqué avec Kate par l'intermédiaire de la tante – veuve – de celle-ci. La tante détestait son frère et, par-dessus le marché, c'était une telle fanatique des feuilletons des stéréos sentimentaux qu'elle était prête à faire à peu près n'importe quoi pour aplanir le chemin de l'amour sincère.

Voilà pourquoi un hélico s'était soudain posé devant les pistes de Casse-Cou juste avant le décollage du *Goéland*. Après avoir décliné leur identité et acheté leurs billets – c'était la seule formalité à remplir car les humains qui voulaient se rendre sur les planètes de la Fédération n'avaient besoin ni de visas ni de passeports -, les jeunes gens s'étaient enfermés dans la cabine 9, attenante à celle de l'évêque,

et ils n'en étaient pas sortis avant la panne de traducteur.

La tante de Kate était trop fière d'avoir joué les Cupidon pour tenir sa langue. Elle avait raconté l'aventure à une douzaine d'amies auxquelles elle avait arraché la promesse solennelle de n'en parler à personne. Résultat : le père Carmody connaissait tous les faits, plus quelques mensonges, relatifs à l'intrigue Masters-Lejeune. Quand le couple était monté à bord, il avait immédiatement compris de quoi il retournait et il s'attendait, en fait, à ce que le père outragé surgisse accompagné d'une bande d'écorceurs musclés qui s'occuperaient de Pete. Mais l'astronef avait pris le départ et, maintenant, il y avait peu de risques que les jeunes gens soient attendus au spatiodrome d'Ygdrasil par les autorités brandissant un mandat d'amener. Ils auraient d'ailleurs de la chance s'ils posaient jamais le pied sur cette planète.

Carmody alla se planter devant eux.

« N'ayez pas peur, mes enfants, leur dit-il. Le commandant pense que l'atterrissage sur Abatos se fera sans problèmes. »

Pete Masters était un rouquin au nez en bec d'aigle, aux joues creuses et au menton trop accentué. Il était grand mais n'avait pas encore des muscles d'homme pour étoffer sa carcasse et il avait toujours la silhouette dégingandée d'un adolescent trop vite monté en graine. Il posa une main épaisse et osseuse sur celle, délicatement déliée, de Kate et fusilla l'ecclésiastique du regard.

« Et je suppose qu'il nous livrera aux autorités locales aussitôt que nous nous serons posés ? »

En entendant la voix claironnante de Pete, Carmody battit des paupières et il se pencha légèrement en avant comme quelqu'un dont un vent violent gêne la marche.

« C'est peu vraisemblable, fit-il sur un ton bonhomme. S'il y a des autorités sur Abatos, nous ne les avons pas encore rencontrées. Mais cela peut venir, cela peut venir. »

Il ménagea une pause et se tourna vers Kate. Elle était petite et ravissante. Un cercle d'argent retenait ses longs cheveux couleur de blé qui flottaient sur son dos. Dans les grands yeux violets qui se braquaient sur lui, le padre discerna un mélange de candeur et de supplication.

« En vérité, reprit-il, votre père ne peut rien faire... légalement... contre vous deux si vous n'avez pas commis de crime. Voyons voir... Vous avez dix-neuf ans, Pete, n'est-ce pas ? Et vous, Kate, vous n'en avez que dix-sept, si je ne me trompe ? Si je me rappelle les clauses de la loi de libre arbitre, le fait que vous êtes mineure ne vous interdit

pas de quitter le domicile de votre père sans son autorisation. Vous avez l'âge de la mobilité. En revanche, vous n'êtes pas d'âge nubile aux termes de la loi. La biologie, je le sais, le dément. Seulement, nous vivons aussi dans un monde social, régi par des lois établies par l'homme. Vous ne pouvez vous marier sans le consentement de votre père. Si vous essayiez de passer outre, il pourrait vous en empêcher légalement. Et il le ferait sans nul doute.

– Il ne pourra rien faire, s'exclama Pete sur un ton farouche. Nous ne nous marierons que lorsque Kate aura l'âge requis. »

Ses yeux flamboyaient sous ses sourcils couleur de paille. Les joues pâles de Kate devinrent soudain cramoisies et la jeune fille, baissant la tête, s'abîma dans la contemplation de ses jambes fuselées peintes en jaune serin. Les ongles de ses doigts de pieds étaient vermillon. De sa main libre, elle tirait sa barboteuse vert pré.

Carmody souriait toujours.

« Pardonnez à un prêtre indiscret qui s'intéresse à vous parce qu'il ne voudrait pas qu'il vous arrive du mal. Ni qu'il arrive du mal à quiconque à cause de vous. Mais je connais votre père, Kate. Je sais qu'il est homme à tenir la promesse qu'il a faite à Pete. Avez-vous envie qu'il soit kidnappé, sauvagement rossé, tué, peut-être ? »

Elle leva ses grands yeux vers lui. Ses joues étaient toujours enflammées. Elle était très belle, très jeune, très grave.

« Papa n'oserait pas ! dit-elle sur un ton assourdi mais véhément. Il sait que si quelque chose arrivait à Pete, je me supprimerais. Je le lui ai dit dans la lettre que je lui ai laissée et il sait également que je suis aussi têtue que lui. Papa ne fera aucun mal à Pete parce qu'il m'aime trop pour cela.

– Ne discute donc pas avec lui, chérie, fit Pete. Laisse-moi faire. Carmody, nous ne voulons pas qu'on se mêle de nos affaires, même avec de bonnes intentions. Nous voulons seulement qu'on nous laisse tranquilles. »

Le père John soupira.

« Ce n'est pas une ambition démesurée. Malheureusement – ou, peut-être, heureusement – c'est là une des choses les plus rares qui soient dans cet univers. Presque aussi rare que la paix de l'esprit ou le véritable amour de l'humanité.

– Faites-moi grâce de vos lieux communs. Gardez-les pour l'église.

– Ah ! oui ! Je vous ai vu une fois à Sainte-Marie, n'est-ce pas ? répondit le père John en se tapotant le nez. C'était il y a deux ans pendant l'épidémie de fièvre de l'ermite. Hmm. »

Kate saisit le poignet du jeune homme.

« Je t'en prie, mon amour ! Ses intentions sont bonnes et, n'importe comment, ce qu'il dit est la vérité.

– Merci, Kate. » Carmody hésita, puis, la mine pensive et triste, il sortit de la poche de son haut-de-chausses une feuille de papier jaune et la tendit à Kate qui la prit d'une main tremblante.

« Ce message a été remis au steward juste avant le décollage. Il était trop tard, à ce moment, pour faire quelque chose. Les horaires sont strictement respectés, sauf en cas d'extrême urgence. »

La jeune fille pâlit derechef lorsqu'elle eut pris connaissance du texte. Pete, qui le lisait par-dessus son épaule, vira à l'écarlate tandis que ses narines se dilataient. Il arracha le papier des mains de Kate et se leva d'un bond.

« Si le vieux se figure qu'il pourra me faire jeter en prison en m'accusant de l'avoir volé, c'est qu'il est fou ! gronda-t-il. Il ne peut pas apporter de preuves parce que je suis innocent et je le démontrerai en demandant qu'on me fasse passer l'épreuve du chalai ocheil ! Ou de n'importe quelle drogue qu'on voudra. On verra bien lequel des deux ment ! »

Les yeux du père John s'écarquillèrent.

« En attendant, vous serez tous les deux gardés à vue et le père de Kate prendra ses dispositions pour la récupérer ou, au moins, pour l'expédier à l'autre bout de la galaxie. Si je peux me permettre de vous faire une suggestion...

– Vous pouvez garder vos suggestions pour vous et vous mêler de ce qui vous regarde ! aboya Pete en roulant le papier en boule et en le laissant tomber par terre. Viens, Kate. Retournons dans la cabine. »

Kate se leva docilement, non sans lancer à Pete un regard qui semblait signifier qu'elle aurait aimé exprimer son opinion mais, sans y prêter attention, le garçon enchaîna :

« Si vous voulez que je vous dise, je suis content que nous soyons obligés de nous poser sur Abatos. D'après ce que j'ai lu, le *Tokyo* a conclu que c'est une planète habitable, peut-être un nouvel Eden. De cette façon, nous pourrions y vivre avec toutes nos aises, Kate et moi. J'ai mon générateur portatif dans la cabine. Grâce à lui, nous pourrions construire une cabane, faire de la culture, chasser, pêcher et élever nos enfants comme bon nous semblera. Sans personne pour se mêler de nos affaires. Personne ! »

Le père John pencha la tête de côté. Sa paupière gauche retomba sur son œil.

« Adam et Eve, hein ? Vous ne croyez pas que vous vous sentirez un peu seuls ? Et puis, savez-vous quels dangers recèle Abatos ?

– Nous n'avons besoin de personne, répliqua calmement Kate. Et personne ne s'immiscera dans nos affaires.

– Sauf votre père. »

Mais les deux jeunes gens s'éloignaient déjà, la main dans la main. Peut-être n'entendirent-ils pas.

Carmody se baissa en grognant pour ramasser le papier, se redressa avec un soupir, le défroissa et le lut.

Le Dr Blake quitta sa table et s'approcha avec un sourire tout à la fois amène et réprobateur.

« Ne croyez-vous pas que vous faites un peu trop de zèle ? », commença-t-il.

Carmody sourit.

« Cela fait longtemps que vous me connaissez, Chandra. Vous savez que ce nez long et pointu que j'arbore est parfaitement révélateur de mon tempérament et je ne chercherai pas à nier que je suis indiscret. Toutefois, j'ai une excuse : je suis prêtre et l'indiscrétion fait partie de mes attributions professionnelles. Il n'y a pas à sortir de là. De plus, il se trouve que je m'intéresse à ces petits. Je voudrais les sortir de ce pétrin sans qu'ils y laissent de plumes.

– Vous risquez fort de voir changer la forme de votre nez. Le dénommé Pete a l'air assez violent pour vous boxer. »

Carmody frotta le bout de son appendice nasal.

« Ce ne serait pas la première fois qu'il se ferait aplatir mais je doute que Pete me frappe. C'est là un des avantages de l'état ecclésiastique. Les gens les plus brutaux eux-mêmes hésitent à vous cogner dessus. C'est presque comme de frapper une femme. Ou le représentant de Dieu. Ou les deux. Nous autres lâches nous en tirons parfois parti.

– Lâche, vous ? ricana Blake. Kate n'appartient même pas à votre religion, mon père, et, si ça se trouve, Pete n'en a pas. »

Carmody haussa les épaules et leva les mains comme pour dire qu'elles étaient à la disposition de quiconque avait besoin de son secours.

Quelques minutes plus tard, il sonnait à la porte de l'évêque. Comme celui-ci ne lui cria pas d'entrer, il fit demi-tour pour rebrousser chemin, puis s'immobilisa, le sourcil froncé. Brusquement, comme s'il obéissait à un ordre intérieur, il poussa la porte. Elle n'était

pas fermée au verrou : elle s'ouvrit.

Carmody exhala une exclamation étranglée et se rua à l'intérieur de la cabine.

L'évêque gisait au milieu de la pièce, les membres écartés dans la position de la crucifixion, le dos arqué et ses yeux béants fixaient le plafond. Son visage congestionné était couvert de sueur, sa respiration était sifflante et de l'écume s'échappait de ses lèvres flasques. Pourtant, les symptômes n'étaient pas ceux de la crise d'épilepsie classique. La partie supérieure de son corps, en effet, était immobile, presque comme si son thorax eût été fait d'une cire sur le point de fondre à la chaleur d'un brasier intérieur. La partie inférieure, au contraire, était agitée de violents soubresauts. Il lançait des ruades et son bassin martelait le plancher. On aurait dit qu'une épée avait tracé un invisible sillon en travers de l'abdomen, tranchant les nerfs et les muscles reliant les deux parties du corps. Le tronc avait abandonné les jambes et les hanches en leur disant : « Ce que vous faites ne me concerne pas. »

Carmody referma la porte et s'empressa d'apporter au prélat les soins qu'exigeait son état.

### 3

Le *Goéland* choisit pour se poser un point situé au centre de l'unique continent d'Abatos, une masse de terres ceinturant la planète, aussi vaste que l'Afrique et l'Asie réunies, entièrement comprise dans l'hémisphère septentrional.

« C'est le meilleur contact que j'aie jamais effectué, dit Tu à son second. Presque comme si j'étais une machine. La descente s'est faite comme une fleur. » Et il ajouta en aparté : « Peut-être que j'ai gardé le meilleur pour la fin. »

Carmody n'émergea de la cabine de l'évêque que vingt-quatre heures plus tard. Après avoir annoncé au médecin et au commandant qu'André reposait calmement et ne voulait pas qu'on le dérange, il leur demanda ce que l'on avait découvert. Visiblement, il avait été dévoré de curiosité pendant tout le temps où il était resté enfermé dans la cabine car il avait cent questions sur le bout de la langue et



était incapable de les poser assez vite.

Il n'y avait pas grand-chose à dire bien que l'on eût exploré une très large étendue de territoire. Le climat était à peu près celui du Midwest américain au mois de mai. La flore et la faune étaient homologues de celles de la Terre, encore qu'il existât, évidemment, de nombreuses espèces inconnues.

« Je vais vous montrer quelque chose de singulier », dit le Dr Blake.

Il prit plusieurs disques minces, qui étaient des coupes transversales de troncs d'arbres, et les tendit au prêtre.

« C'est Pete Masters qui les a tronçonnées avec son matériel énergétique. Il cherchait apparemment l'essence qui lui conviendrait le mieux pour construire sa cabane. Son manoir, devrais-je dire : il envisage son avenir ici dans une perspective plutôt grandiose. Observez le grain de ce bois et les distances entre les anneaux de croissance. Un grain parfait. Et les anneaux sont exactement équidistants. Notez aussi qu'il n'y a ni nœuds ni le moindre trou de vers.

« Quand Pete nous a fait part de ces intéressants détails, nous avons abattu une quarantaine d'arbres de types différents à l'aide de la scie du nécessaire de survie du navire. Tous les échantillons présentent la même perfection. Et ce n'est pas tout. Le nombre des anneaux de croissance et la méthode de datation photostatique de Mead ont révélé que tous les arbres avaient exactement le même âge. Ils ont tous été plantés il y a dix mille ans !

Le seul commentaire que je pourrais faire serait un euphémisme par litote, rétorqua Carmody. Hum... L'espacement uniforme des cernes de croissance tendrait à indiquer que les saisons, si saisons il y a, suivent un rythme régulier, que les périodes d'humidité et de sécheresse ne sont pas capricieuses mais que la pluviosité et l'ensoleillement sont constants. Mais ces forêts sont sauvages, elles ne sont pas soignées. Comment expliquer que les arbres ne soient pas attaqués par les parasites ? Peut-être n'y en a-t-il pas.

Je ne sais pas. Il n'y a pas que cela. Leurs fruits sont très gros, savoureux et abondants. On dirait qu'ils sont tous issus de souches soigneusement sélectionnées et protégées. Or, nous n'avons décelé aucune trace de vie intelligente. »

Sous l'empire de l'excitation, les yeux de Blake étincelaient et ses bras battaient l'air.

« Nous avons pris la liberté de tirer quelques animaux pour les examiner. J'ai disséqué rapidement une petite créature genre zèbre, un loup doté d'un museau allongé à la teinte cuivrée, une sorte de

corbeau jaune à crête rouge et une espèce de kangourou n'appartenant pas à la famille des marsupiaux. En dépit de la hâte avec laquelle j'ai procédé, j'ai mis en évidence plusieurs faits surprenants, encore que le premier profane venu aurait pu déceler l'un d'eux. » Blake s'interrompit, puis lâcha tout d'une traite : « Tous les spécimens étaient des femelles ! Et la datation de leurs os indiquait que, comme les arbres, ils étaient âgés de dix mille ans ! »

Les sourcils broussailleux du père John n'auraient pas pu s'arquer davantage. On aurait dit des ailes ébouriffées battant pesamment sous le poids de la stupéfaction.

« Oui, nous n'avons pas détecté un seul mâle sur les millions de bêtes que nous avons vues. Pas un seul ! Que des femelles, rien que des femelles ! »

Blake prit Carmody par le coude et l'entraîna en direction du bois.

« Les squelettes avaient dix mille ans d'âge. Mais ce n'était pas encore le plus étonnant. Leurs os étaient entièrement dépourvus de vestiges évolutifs et parfaitement fonctionnels. Le paléontologue amateur que vous êtes, Carmody, doit savoir que c'est sans exemple. Sur toutes les planètes où nous avons examiné des squelettes fossiles et des squelettes contemporains, nous avons décelé des vestiges osseux structuralement dégénérés par suite de la perte de leur fonction. Regardez les doigts du chien, le sabot du cheval. On pourrait dire que le chien marche sur la pointe des doigts et que son pouce a disparu ou s'est atrophié. Le métacarpien du cheval était jadis constitué par deux doigts. Son sabot représente le doigt principal qui s'est induré et qui supportait la majeure partie du poids du cheval fossile. Mais notre zèbre n'avait pas de métacarpiens et nous n'avons constaté chez le loup aucun vestige de doigts qui auraient perdu leur fonction. Même chose chez les autres spécimens que j'ai étudiés. Ils étaient fonctionnellement parfaits.

– Mais on sait que l'évolution ne suit pas exactement sur d'autres planètes le cours qu'elle a suivi sur la Terre, répliqua le père John. De plus, la similitude entre un type terrestre et un type non terrestre peut être trompeuse. En fait, les ressemblances entre certains types terrestres eux-mêmes risquent de nous induire en erreur. Voyez comment les marsupiaux australiens isolés se sont développés parallèlement aux placentaires. Bien qu'ils n'aient aucune parenté avec les mammifères supérieurs des autres continents, ils se sont diversifiés en créatures parallèles au chien, à la souris, à la taupe ou à l'ours.

– Je n'en disconviens pas, riposta Blake sur un ton quelque peu gourmé. Figurez-vous que je ne suis pas totalement ignare. Mon

opinion s'appuie sur d'autres éléments mais vous parlez tant que vous ne m'avez pas laissé le temps de vous les exposer. »

Carmody ne put s'empêcher de s'esclaffer.

« Moi ? Je parle ? J'ai à peine proféré un seul mot. Mais ça ne fait rien. Excusez ma prolixité. Qu'y a-t-il encore ?

– Eh bien, j'ai demandé à quelques hommes d'équipage de jeter un coup d'œil sur les environs. Ils ont rapporté des centaines d'échantillons d'insectes et je n'ai naturellement pas eu le loisir de procéder à une étude approfondie. Mais je n'ai rien trouvé qui correspondît aux formes larvaires telles que nous les connaissons sur la Terre. Tous ces insectes étaient adultes. En réfléchissant, j'ai réalisé quelque chose d'autre, une chose que nous avons tous vue mais qui ne nous avait pas frappés, essentiellement, je suppose, parce que ses implications étaient trop ahurissantes ou, tout bonnement, parce que l'idée ne nous en était pas venue. Nous n'avons pas vu de jeunes parmi les animaux que nous avons examinés.

– Voilà qui est confondant, pour ne pas dire effrayant. Vous pouvez lâcher mon coude si vous voulez. Je vous accompagnerai de mon plein gré. A propos, où m'emmenez-vous ?

– Ici. »

Blake fit halte devant une sorte de séquoia d'une soixantaine de mètres et désigna du doigt un trou énorme qui s'ouvrait dans son tronc à un peu plus d'un mètre du sol.

« Cette cavité n'est pas due à une maladie et n'a pas été causée par une bête. Elle fait visiblement partie de la structure de cet arbre. »

Il braqua sa torche de façon à éclairer l'anfractuosité obscure et Carmody y enfonça la tête. Quand, un moment plus tard, il se redressa, il paraissait songeur.

« Il doit bien y avoir dix tonnes de cette substance gélatineuse là-dedans, murmura-t-il. Et des os y sont encastrés.

– Où que l'on aille, on trouve partout ces arbres à gelée, comme nous les avons baptisés, et environ la moitié d'entre eux recèlent des squelettes d'animaux.

– De quoi s'agit-il ? D'un genre de dionées gobe-mouches ? fit le prêtre en reculant involontairement. Non, si c'était cela, vous m'auriez empêché de fourrer ma tête dans ce trou. A moins que, à l'instar de beaucoup de nos semblables, ces végétaux trouvent les théologiens indigestes. »

Blake éclata de rire mais reprit aussitôt son sérieux.

« J'ignore pourquoi il y a des os et à quoi sert cette gelée mais je

peux vous dire d'où ils viennent. Pendant les vols d'observation et de relèvement cartographique, nous avons assisté à des massacres effectués par les carnivores du cru. Il existe deux espèces que nous avons été heureux de ne pas avoir rencontrées au sol. L'un est un félin de la taille d'un tigre du Bengale, une espèce de léopard si l'on ne tient pas compte de ses grosses oreilles rondes et des touffes de poils gris qui garnissent la face postérieure de ses pattes. Le second est un mammifère à la fourrure noire mesurant trois mètres, bâti comme un tyrannosaure et doté d'une tête d'ours. L'un et l'autre chassent les zèbres ainsi que les biches et les antilopes qui foisonnent. On pourrait penser que l'agilité de leurs proies entretient la condition et la vitesse des prédateurs. Eh bien, pas du tout ! Ces gros félins et les ursinoïdes sont les carnivores les plus obèses et les plus nonchalants qu'on ait jamais vus. Quand ils attaquent, ils ne rampent pas furtivement à travers les herbes pour bondir comme des flèches au dernier moment : ils avancent carrément, en pleine vue, poussent quelques rugissements et attendent que la

majeure partie du troupeau se soit enfuie. Alors, ils font un choix parmi les bêtes résignées qui n'ont pas pris la fuite et tuent leur victime. Celles qui ont été épargnées s'égaient tranquillement. Le spectacle du tueur dévorant leur sœur ne les terrorise pas. Non, elles ont simplement l'air d'être un peu inquiètes.

« Et si cela n'était pas assez extraordinaire comme ça, la suite va véritablement vous éberluer. Une fois que le gros carnassier assouvi s'en est allé, on voit rappliquer de petits charognards, des corbeaux jaunâtres et des renards brun et blanc. Ils nettoient les os. Mais ceux-ci ne restent pas à blanchir au soleil. Arrive en effet un grand singe noir au faciès lugubre – nous l'appelons le croque-mort – qui les ramasse et les dépose dans la cavité de l'arbre à gelée le plus proche. Alors, qu'en pensez-vous ?

– je pense que, bien qu'il fasse chaud, je suis soudain pris de frissons. Je... Oh ! Voici Monseigneur. Excusez-moi. »

Le prêtre, qui tenait un long étui noir à la main, se précipita à travers la prairie constellée de marguerites. L'évêque ne l'attendit pas. Il émergea de l'ombre portée de l'astronef. Bien qu'il n'y eût qu'une heure que le soleil jaune se fût levé derrière les montagnes violettes, à l'est, son éclat était très vil et quand ses rayons éclairèrent le prélat, ce fut comme si l'astre se mettait à flamboyer autour de lui, magnifiant sa silhouette. On eût presque cru que sa caresse était celle d'un dieu d'or conférant à l'évêque un peu de sa magnificence. L'illusion était

d'autant plus forte qu'aucun signe de son récent malaise n'était apparent chez André. Son visage resplendissait et c'était d'un pas alerte qu'il se dirigeait vers le petit groupe masse à l'orée du bois, bombant le torse et respirant profondément comme s'il avait l'intention de loger l'atmosphère de la planète tout entière dans ses poumons.

Carmody le rejoignit à mi-chemin et lui dit : « N'hésitez pas à vous gorger de cet air succulent, Votre Excellence. Il a une saveur et une fraîcheur toutes virginales. C'est un air qui n'a encore jamais été respiré par l'homme. »

L'évêque examina les alentours avec la lenteur et la majesté d'un lion qui prend la mesure d'un nouveau terrain de chasse et Carmody sourit imperceptiblement. Bien que le prélat eût une noble prestance, il y avait dans son attitude présente un rien de chiqué, mais c'était si subtil qu'il fallait la vaste expérience d'un Carmody pour le déceler. André, voyant le fugitif jeu de physionomie du petit prêtre, fronça les sourcils et leva la main dans un geste de protestation.

« Je sais ce que vous êtes en train de penser. » Carmody baissa le nez et se plongea dans la contemplation du vert tapis d'herbe. Que ce fût pour convenir que la réprimande était fondée ou pour camoufler un autre sentiment, il fit en sorte de voiler son regard. Et puis, comme s'il se rendait compte qu'il n'était pas judicieux de dissimuler ses pensées, il releva la tête et dévisagea son évêque, les yeux dans les yeux. Son attitude était semblable à celle d'André et elle ne manquait pas de dignité mais la beauté du prince de l'Église lui faisait défaut : jamais Carmody ne pourrait avoir l'air beau sinon de cette beauté immatérielle qui naît de la franchise.

« J'espère que vous me pardonnerez, Votre Excellence, mais les vieilles habitudes sont lentes à périr. La raillerie a si longtemps fait partie de mon être avant ma conversion – en vérité, c'était une nécessité pour survivre sur la planète où je vivais, qui était Joie de Dante, comme vous le savez – qu'elle s'est profondément enracinée dans mon système nerveux. Je crois que je fais des efforts sincères pour triompher de cette habitude mais, étant homme, je suis parfois négligent.

– Nous devons lutter pour être plus qu'humains », répliqua André avec un geste que le padre, qui le connaissait bien, interpréta comme le signe qu'il souhaitait changer de sujet.

Geste qui n'était pas péremptoire, car l'évêque était invariablement courtois et patient. Son temps ne lui appartenait pas, les plus humbles étaient ses maîtres. Si Carmody avait insisté pour poursuivre la conversation, il se serait incliné. Mais le père John s'inclina devant la

décision de son supérieur.

« J'ai pensé, dit-il en brandissant le mince étui noir long de près de deux mètres, j'ai pensé que Votre Excellence aurait peut-être envie de voir ce que la pêche donne ici. Certes, Wildenwooly a, d'un bout à l'autre de la galaxie, la réputation d'être pour le pêcheur un paradis comme on n'en trouve nulle part ailleurs, mais il y a dans l'aspect d'Abatos quelque chose qui me dit que nous trouverons ici, en matière de pêche, de quoi remplir nos cœurs de joie – sans parler de quoi remplir nos bouches d'un appétit de baleine. Aimeriez-vous tâter de quelques lancers ? Cela ferait sûrement du bien à Votre Excellence. »

Le lent et doux sourire qui se forma sur les lèvres de l'évêque s'acheva par un grand rire ravi.

« Voilà qui me plairait fort, John. C'est la meilleure suggestion que vous pouviez me faire. » André se tourna vers Tu. « Qu'en pensez-vous commandant ?

– Je pense qu'il n'y a pas de risques. Nous avons effectué une reconnaissance aérienne. Les hélicos ont signalé la présence de quelques gros carnivores, mais pas à proximité. Toutefois, certains herbivores peuvent être dangereux. N'oubliez pas que même un taureau domestique est capable de tuer. Les éclaireurs ont essayé d'inciter quelques-unes des grosses bêtes à charger mais sans succès. Ou elles ne faisaient pas attention à eux, ou elles s'éloignaient. Oui, vous pouvez faire une partie de pêche, encore que je regrette que le lac soit si loin. Voulez-vous qu'un hélico vous dépose et vienne vous rechercher plus tard ?

– Non, merci, répondit André. On ne sent pas la planète quand on la survole. Nous irons à pied. »

Le second tendit aux deux ecclésiastiques une paire de pistolets.

« Tenez, mes révérends. C'est quelque chose de nouveau. Ça émet un faisceau subsonique qui remplit hommes et bêtes de panique. Ils n'ont plus qu'une seule idée en tête : ficher le camp aussi vite que possible comme s'ils avaient le diable au train si vous excusez l'expression.

– Nous excusons, bien sûr, mais nous ne pouvons accepter ces armes. Notre ordre nous interdit impérativement d'être armés. Sous aucun prétexte.

– Je souhaiterais que vous enfreigniez la règle pour une fois, intervint Tu. Les règles ne sont pas faites pour être violées : jamais un capitaine d'espace ne souscrira à la maxime qui prétend le contraire. Mais il y a des moments où l'on doit tenir compte du contexte.

– Absolument pas », rétorqua l'évêque en décochant un regard

appuyé à Carmody qui tendait la main comme pour prendre un sono.

Devant le coup d'œil d'André, le padre laissa son bras retomber.

« Je voulais seulement examiner cet instrument, fit-il. Mais force m'est d'admettre que je n'ai jamais beaucoup apprécié cette règle. Il est vrai que Jairus avait pouvoir sur les bêtes de proie. Toutefois, cela ne dote pas nécessairement ses disciples d'un don analogue. Rappelez-vous ce qui s'est passé sur Jim-dandy parce que saint Victor a refusé un fusil. S'il s'était servi de ce fusil, il aurait sauvé un millier de vies humaines. »

L'évêque ferma les yeux et murmura d'une voix si basse que seul Carmody pouvait l'entendre :

*« Je marcherai quand même dans la vallée obscure... »*

– Mais répliqua le padre sur le même ton, il arrive qu'il fasse froid dans l'obscurité et que la peur vous fasse dresser les cheveux sur la tête bien que, pour ma part, je brûle alors de honte.

– Hum... A propos de honte, John, vous vous arrangez toujours, je ne sais comment, pour me laisser déconfit et pour me rabaisser tout en vous mortifiant vous-même. C'est peut-être là un talent qu'il est bon que possède l'homme en compagnie duquel je me trouve la plupart du temps car il contrecarre ma tendance à me gonfler de vanité. D'un autre côté... »

Carmody agita l'étui.

« D'un autre côté, il se peut que les poissons ne nous attendent pas. »

André opina et se mit en marche en direction des bois. Tu dit quelque chose à l'un de ses hommes qui se mit à courir pour rattraper les deux prêtres. Il donna au plus petit un compas spécial dont l'aiguille indiquerait en permanence l'endroit où se trouvait le navire. Carmody le remercia d'un sourire et, l'allure dégaïée, s'élança au petit trot pour rejoindre l'évêque qui avançait à grands pas. L'étui battait l'air derrière lui telle une antenne malicieuse. Il sifflotait un vieil air, *My Buddy*, et, en dépit de son apparente insouciance, son regard enregistrat tout. Il ne manqua pas d'apercevoir Pete Masters et Kate Lejeune qui s'enfonçaient, la main dans la main, dans les bois. Il s'immobilisa juste à temps pour ne pas entrer en collision avec l'évêque qui s'était retourné et considérait l'astronef en fronçant les sourcils. Sur le moment, Carmody se dit qu'André avait vu le jeune couple, mais il se rendit compte que c'étaient M<sup>me</sup> Recka et Givens, le second, qui accaparaient son attention. Ils se tenaient à l'écart et semblaient engagés dans une conversation très animée. Enfin, ils se dirigèrent lentement vers l'imposant hémisphère du *Goéland* de l'autre

côté de la prairie. André ne bougea pas avant qu'ils fussent entrés à l'intérieur de l'astronef d'où ils ressortirent au bout de quelques instants. Cette fois, M<sup>me</sup> Recka avait son sac qui, malgré ses dimensions, n'était tout de même pas assez volumineux pour dissimuler la forme d'une bouteille. Sans cesser de parler, ils firent le tour du *Goéland*. Bientôt, ils réapparurent à la vue des deux prêtres, encore que ni Tu ni les membres de l'équipage ne pussent les voir.

« Il doit y avoir quelque chose dans l'air de cette planète..., murmura Carmody.

– Que voulez-vous dire par là ? » lui demanda l'évêque.

Sa mine était sombre et ses yeux verts, rétrécis, flamboyaient.

« Si c'est un nouvel Eden où le lion se couche aux côtés de l'agneau, c'est aussi un lieu où un homme et une femme...

– Si Abatos est pure, propre et innocente, elle ne le restera pas longtemps, gronda l'évêque. Pas avec des gens pareils qui souillent tout ce qu'ils touchent.

– Eh bien, il nous faudra nous contenter de pêcher, vous et moi.

– Carmody, ne riez pas quand vous dites cela ! On croirait presque que vous leur donnez votre bénédiction au lieu de les condamner. »

Le demi-sourire qui retroussait les lèvres du padre s'effaça.

« Je ne condamne pas plus que je ne bénis. Et je ne juge pas d'avance, car je ne sais pas ce qu'ils ont exactement en tête. Mais il est vrai que je suis trop terre à terre, que j'ai peut-être un petit côté rabelaisien. Ce n'est pas que je m'en glorifie. Simplement, je comprends trop bien les choses et... » Sans répondre, l'évêque fit brusquement demi-tour et reprit sa marche. Carmody, quelque peu dompté, lui emboîta le pas bien qu'il y eût la plupart du temps assez de place pour que deux hommes pussent marcher de front. Sensible aux états d'âme de son supérieur, il savait qu'il était préférable de se tenir quelque temps hors de sa vue. En attendant, il s'intéresserait au paysage.

Les équipages de reconnaissance aérienne avaient signalé qu'entre les montagnes, à l'est, et l'océan, à l'ouest, le terrain présentait une grande uniformité : c'était une étendue vallonnée, un peu accidentée par endroits, couverte de vastes prairies parsemées de forêts. Celles-ci ressemblaient plus à des parcs qu'à des bois sauvages. L'herbe était succulente et les herbivores se chargeaient de la tondre. Beaucoup d'arbres avaient leurs homologues sous les latitudes tempérées de la Terre. On ne trouvait qu'ici et là d'épais taillis enchevêtrés méritant vraiment le qualificatif d'incultes. Le lac vers lequel se dirigeaient les deux ecclésiastiques était précisément situé au cœur d'une de ces



« jungles ». Là, aux chênes, aux pins, aux cyprès, aux hêtres, aux sycomores et aux cèdres largement espacés succédait un îlot de séquoias à gelée. A vrai dire, ceux-ci n'étaient pas très serrés mais ils en donnaient l'impression en raison des nombreuses lianes qui les reliaient et des petits arbres parasites à feuilles persistantes poussant horizontalement dans les fentes de leurs troncs.

Il faisait plus sombre sous leurs grandes branches ployant sous le poids de la végétation encore que, par endroits, des rayons obliques du soleil, semblables à des fûts d'or massif, trouaient le sous-bois. La forêt vibrait de couleurs et retentissait d'appels lancés par des oiseaux à l'éclatant plumage, des pépiements de noirs animaux arboricoles. Quelques-uns de ces derniers semblaient être des singes. Quand ils bondissaient de branche en branche et qu'on les voyait de près, la ressemblance était encore plus frappante. Mais ils n'étaient manifestement pas issus d'un protosimien. Ils devaient avoir eu pour ancêtre un chat qui avait décidé d'avoir des doigts au lieu de griffes et d'adopter une station semi-verticale. Leur dos était brun foncé, la fourrure de leur ventre était grise comme celle de leur thorax et leur longue queue préhensile s'achevait par un pinceau de poils roux. Leur tête avait perdu son aspect triangulaire et s'était aplatie comme un museau de singe. Une triple et épaisse moustache féline se hérissait de part et d'autre de leurs étroites babines. Ils possédaient de longues dents acérées mais se nourrissaient d'une grosse baie piriforme qu'ils cueillaient sur les lianes où elle poussait. Leurs pupilles fendues en amande se dilataient à l'ombre et se contractaient dans les flaques de soleil. Ils caquetaient entre eux et leur comportement était, en gros, celui des singes, à ceci près qu'ils avaient l'air plus propres.

« Peut-être ont-ils des cousins qui ont évolué vers un type humanoïde, dit Carmody à voix haute, en partie parce qu'il avait l'habitude de parler tout seul, en partie pour voir si l'évêque n'était plus de mauvaise humeur.

– Hein ? » André s'arrêta et regarda à son tour les créatures qui l'examinèrent avec une égale curiosité. « Oh ! oui... La théorie du hasard nécessaire selon Sokoloff. Toutes les familles du règne animal tel que nous le connaissons sur la Terre semblent avoir eu la possibilité de produire un être intelligent quelque part dans la galaxie. Les vulpoïdes de Kubéia, les aviens d'Albiréo IV, les cétacéoides d'Océanos, les mollusques de Baudelaire, les Houyhnhnms de Là-Bas Ou Ailleurs, les cafards menteurs de Münchhausen, comme on les appelle, les... je pourrais continuer longtemps comme ça. Toujours est-il que, sur presque toutes les planètes de type terrestre, on constate que telle ou telle souche a saisi la chance évolutionnaire donnée par Dieu pour naître à l'intelligence. Toutes, à quelques exceptions près,

sont passées par une étape simiesque et arboricole pour aboutir à une créature verticale ressemblant à l'homme.

– Et toutes ces créatures croient être à l'image de Dieu, même les hommes-marsouins d'Océanos et les huîtres terrestres de Baudelaire, ajouta Carmody. Mais trêve de philosophie ! Au moins, les poissons sont des poissons sur toutes les planètes. »

Ils étaient sortis de la forêt et avaient abordé la berge du lac. C'était une étendue d'eau d'environ quinze cents mètres de large sur trois kilomètres de long alimentée par une rivière limpide, au nord. L'herbe poussait jusqu'à l'extrême bord de la rive. De petites grenouilles sautèrent dans l'eau à l'approche des deux hommes. Carmody sortit les cannes à pêche de l'étui puis il débraya les petits propulseurs à réaction capables de lancer les appâts à une très longue distance.

« Ce ne serait vraiment pas sportif. Nous nous devons d'accorder une chance à ces piscidés étrangers, n'est-ce pas ?

– Vous avez raison, dit l'évêque en souriant. Si je ne peux rien faire avec mon bras droit, je rentrerai avec un panier vide.

– J'ai oublié d'apporter un panier mais nous pourrons envelopper nos prises dans ces grosses feuilles. »

Ils durent s'arrêter une heure plus tard tant était haut le tas de poissons qui s'amoncelaient derrière eux. Et encore n'avaient-ils gardé que les plus gros. Les autres, ils les avaient rejetés à l'eau. André avait ferré le trophée, une superbe truite de près de trente livres, une bagarreuse que l'évêque avait mis vingt minutes à ramener sur la terre ferme. Quand il y fut parvenu, en nage et le souffle court, mais les yeux luisants, il dit à Carmody :

« J'ai chaud. Que diriez-vous d'un bain, John ? »

Le padre sourit en entendant André l'appeler à nouveau familièrement par son petit nom et lui cria :

« Le dernier est un Sirien ! »

Une minute plus tard, deux corps nus plongèrent simultanément dans l'eau froide et cristalline. Quand ils refirent surface, Carmody s'exclama en s'ébrouant :

« J'ai l'impression que nous sommes des Siriens tous les deux mais c'est vous qui avez gagné parce que je suis le plus laid. A moins que ça ne signifie que ce soit moi le vainqueur ? »

André éclata d'un rire joyeux et s'élança d'un crawl rapide. L'autre n'essaya même pas de le suivre, se contentant de faire la planche, les yeux fermés. A un moment donné, il leva la tête pour voir comment l'évêque s'en tirait mais, comme tout se passait bien, il la laissa

retomber. Une fois arrivé à l'autre rive, André fit demi-tour et regagna son point de départ plus lentement mais dans un style coulant. Lorsqu'il se fut reposé sur la berge, il demanda à Carmody :

« John, cela vous ennuerait-il de me chronométrer ? Je vais plonger. J'aimerais savoir si je suis toujours en forme. Cela doit faire deux mètres, ici. Ce n'est pas trop profond. »

Carmody sortit de l'eau, prit sa montre et donna le signal. André plongea. Dès qu'il émergea, il rallia la berge.

« Quel temps ? » s'enquit-il en pataugeant.

Le soleil donnait un lustre d'or sombre à son corps admirable que l'eau faisait miroiter.

« Quatre minutes trois secondes. Vous êtes à une quarantaine de secondes de votre record mais je parie que vous surclassez quand même n'importe qui dans la galaxie. Vous êtes toujours le champion, Votre Excellence. »

André acquiesça, un léger sourire aux lèvres.

« Cela fait vingt ans que j'ai établi ce record. Je crois que si je me remettais sérieusement à m'entraîner, j'arriverais encore à l'égaliser ou même à le dépasser. J'ai appris à mieux contrôler mon corps et mon esprit. Même à l'époque, l'obscurité et la pression des profondeurs m'empêchaient de me sentir tout à fait à l'aise. J'aimais cela mais il y avait une touche de peur dans mon plaisir. C'était presque le sentiment qu'on éprouve devant Dieu, pourrait-on dire. Peut-être trop, comme un de mes paroissiens a eu la bonté de me le faire observer. Je pense qu'il voulait dire que j'attachais une importance exagérée à ce qui aurait dû n'être qu'une distraction pour meubler mes loisirs.

« Il avait raison, bien sûr, bien que, sur le moment, sa remarque m'ait froissé. Il ne pouvait pas savoir que c'était pour moi une irrésistible tentation que de flotter sous la surface scintillante, tout seul, bercé comme par les bras d'une grand-mère mais qui, en même temps, me serraient un rien trop fort. Il fallait résister au besoin de refaire surface pour remplir mes poumons d'air. Cependant, j'étais fier de pouvoir lutter contre la panique, la vaincre. C'était comme si j'étais constamment en danger mais, à cause même de ce danger, il me semblait être sur le point de faire une découverte vitale qui m'éclairerait sur moi-même. Laquelle ? Je ne l'ai jamais trouvée. Pourtant, je pensais toujours que si je restais assez longtemps sous l'eau, si je réussissais à supporter l'obscurité et le risque de perdre conscience, je découvrirais le secret.

« Une idée bien singulière, n'est-il pas vrai ? Elle m'a conduit à étudier des disciplines du néo-yoga censées vous rendre capable

d'entrer en animation suspendue, cette mort dans la vie. Il y avait sur la planète Ghandi un homme qui pouvait rester trois semaines enterré vivant, mais je ne suis jamais, arrivé à savoir si c'était ou non un simulateur. Il m'a néanmoins aidé dans une certaine mesure. Il m'a enseigné que si je mourais d'abord ici, comme il disait, – André toucha son sein gauche –, puis ici, – il toucha ses reins –, le reste suivrait. Je deviendrais alors comme un embryon qui flotte dans la poche amniotique, qui est vivant mais n'a pas besoin de respirer, qui n'a pas besoin d'autre oxygène que celui qui filtre à travers les cellules, pour reprendre sa formulation. C'était là une théorie absurde du point de vue scientifique. Cependant, cela marchait jusqu'à un certain point. Me croiriez-vous si je vous disais que je dois, maintenant, me forcer à remonter tant je me sens en sécurité, tant je suis bien, tant il fait bon en plongée, même quand l'eau est aussi froide que celle de ce lac ? »

Tout en parlant, il s'essuyait avec son plastron ouatiné, le dos tourné à Carmody. Celui-ci n'ignorait pas que cela gênait l'évêque de se montrer nu. Lui-même, bien qu'il sût qu'il avait l'air grotesque et laid à côté de l'académie sans défaut d'André, n'éprouvait nul embarras. Comme la majorité de ses contemporains, il avait été élevé sur un monde où se montrer nu sur la plage ou chez soi était socialement admis, presque exigé. L'évêque, né dans le giron de l'Eglise, avait reçu une éducation très stricte de la part de ses parents, gens dévots qui entendaient que leur fils se pliât aux vieilles règles, même si le monde les tournait en dérision.

Et c'était de ce problème qu'André parlait, maintenant, comme s'il avait deviné à quoi pensait Carmody :

« J'ai un jour désobéi à mon père. J'avais dix ans. La plupart de nos voisins étaient soit agnostiques, soit adeptes du Temple de la Lumière Universelle mais j'avais de très bons petits copains et petites copines parmi les gamins du quartier et, une fois, ils me convinquirent de me baigner tout nu. Naturellement, mon père me prit sur le fait. On aurait dit qu'un instinct l'avertissait dès que l'un des siens risquait de tomber dans le péché. Il m'a flanqué la plus belle raclée de ma vie... paix à son âme, ajouta-t-il sans se rendre compte de l'ironie de la formule. « Sans fouet, enfant gâté », était sa maxime favorite. Pourtant, ce fut l'unique rossée qu'il m'ait jamais administrée. Je devrais plutôt parler de deux corrections parce que je réussis à lui échapper alors qu'il me battait devant mes camarades et à plonger dans la rivière. Je restai longtemps sous l'eau pour lui faire croire que je m'étais noyé mais, évidemment, il me fallut bien remonter. Il se remit à me fouetter. Mais sans faire montre de plus de sévérité que la première fois. Autrement, il m'aurait tué. En fait, il s'en est fallu de peu. Si la science moderne n'avait pas su effacer les cicatrices, je les porterais encore sur mon dos

et sur mes jambes. En vérité, elles sont toujours là », conclut André posant le doigt sur son cœur.

Ayant fini de se sécher, il ramassa son haut-de-chausses.

« Cela s'est passé il y a trente-cinq ans, à des milliers d'années-lumière d'ici, et j'oserais dire que cette raclée m'a fait un bien immense. »

Il laissa son regard errer sur le ciel limpide et sur les bois, gonfla sa poitrine.

« C'est une planète merveilleuse et vierge de souillures, témoignage de l'amour que Dieu porte à la beauté de Ses créatures et de la générosité dont Il fait preuve en les dispersant à travers l'univers, presque comme s'il était obligé d'agir ainsi ! J'ai, ici, le sentiment que Dieu est dans Son ciel et qu'il est en harmonie avec le monde. La symétrie et la fécondité de ces arbres, la transparence de l'air et de l'eau, la diversité du chant des oiseaux et leur chatoyant plumage... »

L'évêque se tut car il venait brusquement de réaliser une chose dont Carmody s'était déjà aperçu un instant plus tôt : on n'entendait plus les pépiements et les gazouillements bruyants mais mélodieux des oiseaux, non plus que les caquètements des singes. Pas un son. Le silence pesait sur la forêt tel un épais tapis de mousse.

« Quelque chose a effrayé ces bêtes », fit Carmody dans un souffle.

Il frissonnait bien que le soleil fût encore chaud. Il jeta un coup d'œil à la ronde. A quelque distance, une bande de chats-singes qui semblait avoir surgi du néant était perchée en rang d'oignons sur une longue branche surplombant la rive du lac. Ils étaient gris à l'exception de la large tache blanche évoquant vaguement une croix qui leur barrait la poitrine. Les poils touffus de leur crâne retombaient sur leur front à la manière d'une capuche de moine. Ils se cachaient les yeux derrière les mains mais leur regard étincelait entre leurs doigts et, malgré le sentiment de malaise qu'il éprouvait, Carmody eut envie de rire et il murmura :

« C'est de la triche ! »

Un grondement sourd retentit dans les profondeurs de la forêt. Comme si le gendarme avait repéré les voleurs, les singes-moinillons se serrèrent davantage les uns contre les autres.

« Qu'est-ce que cela peut être ? fit l'évêque.

– Sûrement une grosse bête. J'ai entendu rugir des lions. C'était tout à fait pareil. »

D'un geste vif, André leva une large main carrée dans laquelle il emprisonna celle, petite et boudinée, de Carmody qui, alarmé par

l'expression du prélat, lui demanda :

« Est-ce une nouvelle crise qui s'annonce ? »

L'évêque fit signe que non. Ses yeux étaient vitreux.

« Non. C'est drôle, j'ai eu un instant la même impression que le jour où mon père m'a surpris... »

Il lâcha la main de son compagnon et respira à fond. « Ça va aller. »

Il se mit en devoir d'enfiler son haut-de-chausses. Au même moment, Carmody poussa une exclamation étranglée. André releva la tête et exhala un petit cri. Quelque chose de blanc flottait dans l'ombre du sous-bois, quelque chose qui avançait lentement mais sûrement, tout à la fois pôle et cause du silence qui s'était appesanti. Quand la chose entra dans la zone qu'éclairait le soleil, elle devint plus sombre, et s'arrêta un moment, non point pour adapter sa vision à l'éclat éblouissant du jour mais pour permettre aux spectateurs d'adapter la leur à sa vue. La créature mesurait près de deux mètres cinquante et ressemblait beaucoup à un être humain. Ses mouvements étaient empreints d'une telle dignité et d'une telle beauté que l'on aurait dit que le sol cédait respectueusement sous ses pas. L'être portait une longue barbe, il était nu et puissamment viril. Ses yeux étaient semblables aux prunelles de granit de la statue d'un dieu qui se serait fait chair, trop terrifiants pour qu'on les regarde en face.

Il parla. Les prêtres surent alors quelle était l'origine du mugissement jailli de poumons aussi profonds que le puits d'un oracle. Sa voix était un rugissement de lion et, en l'écoutant, les mains des deux pygmées s'étreignirent à nouveau et leurs muscles mollirent à tel point qu'ils crurent qu'ils allaient s'écrouler. Mais ils ne furent pas étonnés de l'entendre s'exprimer dans leur propre langue.

« Salut à vous, mes fils ! » dit la voix tonnante.

Ils inclinèrent la tête.

« Père. »

## 4

Une heure avant le coucher du soleil, André et Carmody émergèrent des bois à toutes jambes. S'ils se hâtaient ainsi, c'était à cause de

l'inférial vacarme qui avait réveillé la forêt à des kilomètres à la ronde. Des hommes criaient, une femme hurlait et quelque chose poussait des grondements tonitruants. Les deux ecclésiastiques arrivèrent juste à temps pour assister à la scène finale. Deux énormes bêtes, des bipèdes dotés d'une queue épaisse et d'une tête d'ours, poursuivaient Kate Lejeune et Pete Masters. Les jeunes gens couraient en se tenant par la main et Pete entraînait Kate à une telle vitesse qu'à chaque pas elle paraissait s'envoler. Dans sa main libre, il tenait sa scie électrique. Ni l'un ni l'autre n'avait de pistolet sonique bien que le commandant Tu eût ordonné à tout le monde de se munir de cette arme. Mais force fut de constater que cela n'eût rien changé car lorsque quelques hommes d'équipage qui se trouvaient devant l'astronef braquèrent leurs sonos sur les monstres, ceux-ci, insensibles aux rayons qui auraient dû semer en eux la panique, bondirent et rattrapèrent le garçon et la fille au milieu de la prairie.

André et Carmody, bien que sans armes, se ruèrent sur les bêtes, les poings serrés. Pete réussit à pivoter sur lui-même et il assena un coup de scie sur le museau de son ravisseur. Kate exhala un hurlement et s'évanouit.

Subitement, les jeunes gens se retrouvèrent allongés dans l'herbe : leurs agresseurs les avaient lâchés et s'éloignaient d'une allure presque indolente en direction des bois. Il était évident que ce n'étaient ni les sonos ni les prêtres qui les avaient effrayés. Ils passèrent à côté de ces derniers sans les remarquer et si les rayons soniques avaient affecté leur système nerveux, il n'y paraissait guère.

Carmody regarda Kate et cria : « Docteur Blake ! Qu'on aille tout de suite chercher le Dr Blake ! »

Comme un génie qui se matérialise à l'invocation de son nom, Blake surgit soudain avec sa petite trousse noire. Il réclama aussitôt une civière et Kate, gémissante et la tête ballottante, fut conduite à l'infirmerie de l'astronef. Pete était dans un tel état de furie que le médecin le mit à la porte.

« Je vais prendre un fusil et tuer ces bêtes. Je les traquerai jusqu'à ce que je les trouve, même si ça doit me prendre une semaine. Ou une année ! Je les piégerai et... »

Carmody l'entraîna jusqu'au salon où il le força à s'asseoir. D'une main qui tremblait, il alluma deux cigarettes.

« Il ne servirait à rien de les tuer, dit-il. Quelques jours plus tard, elles reviendraient à la vie et recommenceraient. D'ailleurs, ce ne sont que des animaux qui obéissent aux ordres de leur maître. »

Il tira sur sa cigarette et referma son briquet à incandescence avant

de le remettre dans sa poche.

« Je suis aussi bouleversé que vous. Certains événements récents se sont déroulés trop vite et sont trop incompréhensibles pour que mon système nerveux ne soit pas déphasé. Mais, à votre place, je ne m'inquiétera pas pour Kate. Je sais qu'elle paraît être dans un bien triste état, mais je suis sûr qu'elle va récupérer. Et très rapidement.

– Espèce d'ahuri d'optimiste ! brailla Pete. Vous avez pourtant vu ce qui lui est arrivé !

– Il s'agit d'une crise d'hystérie, cela n'a rien à voir avec sa fausse couche, répondit placidement Carmody. Je parie que dans quelques minutes, quand Blake lui aura fait prendre un sédatif pour la calmer, elle sortira de l'infirmerie aussi fraîche qu'elle l'était ce matin. Je le sais. Voyez-vous, mon fils, j'ai eu une conversation avec un être qui n'est pas Dieu mais dont on a l'intime conviction qu'il en est le plus proche équivalent. » Pete regarda le padre bouche bée. « Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ?

– Je sais que j'ai l'air de proférer des absurdités. Mais j'ai rencontré le maître d'Abatos. Plus exactement, *il* m'a parlé et ce *qu'il* nous a montré, à l'évêque et à moi-même, est confondant – et c'est un euphémisme. Il y a des foules de choses dont nous devons vous informer, vous et les autres, en temps voulu. D'ici là, je peux quand même vous donner un aperçu de *ses* pouvoirs. Ils couvrent un champ extraordinaire. Cela va de brouilles – mais c'est quand même renversant – comme le fait qu'il a guéri mon mal de dents par une simple imposition des mains, jusqu'à rendre vie aux ossements et à les revêtir de chair. J'ai vu les morts se lever et marcher. Encore que, je dois l'admettre, ce sera sans doute pour se faire à nouveau dévorer. » Plissant le front, le père John ajouta : « L'archevêque et moi avons été autorisés à accomplir – mais peut-être devrais-je plutôt dire à commettre ? – nous-mêmes une résurrection. La sensation que cela donne n'est pas indescriptible mais je préfère ne pas parler de cela pour le moment. »

Pete se leva, les poings si serrés qu'il en écrasait sa cigarette.

« Vous êtes fou !

– Je souhaiterais l'être car cela me délivrerait d'une atroce responsabilité. Et si j'avais le choix, j'opterais pour la folie incurable. Mais je ne m'en tirerai pas aussi aisément. »

D'un seul coup, son calme abandonna Carmody.

On aurait dit qu'il allait s'effondrer. Pete, stupéfait, le vit enfouir son



visage dans ses mains. Mais tout aussi soudainement, le prêtre baissa les bras et releva la tête, présentant à nouveau au jeune homme le nez pointu, la figure poupine et le sourire familiers à chacun.

« Heureusement, enchaîna-t-il, ce ne sera pas à moi de prendre l'ultime décision, mais à Son Excellence. Et bien que ce soit de la lâcheté de me réjouir de pouvoir lui repasser la balle, j'avoue que j'en serai heureux. Dans cette affaire, c'est lui qui détient la puissance et si la puissance ne va pas sans la gloire, elle a aussi ses tourments et ses épreuves. Je ne voudrais pas être dans la peau de l'évêque à ce moment-là. »

Pete n'entendit pas les derniers mots du padre. Son regard était vrillé sur la porte de l'infirmerie qui venait de s'ouvrir. Kate la franchit, un peu pâle mais la démarche assurée. Le garçon se rua sur elle et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis Kate éclata en larmes.

« Ça va bien, chérie ? ne cessait de lui demander Pete.

– Oui, je me sens très bien, répondit-elle entre deux sanglots. Je ne comprends pas comment cela se fait mais c'est ainsi. Je me suis brusquement sentie guérie. Comme si quelqu'un avait passé une main sur moi, une main d'où jaillissait une force qui m'imbibait. Mon corps fonctionnait parfaitement. »

Blake, qui était sorti derrière elle, acquiesça silencieusement.

« Oh ! Pete, continua Kate en sanglotant, je suis remise mais j'ai perdu le bébé. Et je sais pourquoi : parce que nous avons volé l'argent de papa. C'est notre punition. C'était déjà mal de nous enfuir bien que nous y ayons été obligés parce que nous nous aimons, mais nous n'aurions jamais dû prendre cet argent.

– Tais-toi, ma chérie, tu parles trop. Viens te reposer dans la cabine. »

Pete poussa doucement Kate vers la porte du salon en lançant à Carmody un regard de défi.

« Oh ! Pete ! gémit-elle. Tout cet argent ! Et nous voilà à présent sur une planète où il n'y a absolument rien à acheter. Nous n'avons rien d'autre que notre fardeau à porter.

– Tu parles trop », répéta Pete d'une voix, maintenant, empreinte de rudesse.

Tous deux disparurent dans la coursive. Carmody ne dit pas un mot. Les yeux baissés, il regagna lui aussi sa cabine où il s'enferma.

Au bout d'une demi-heure, il en ressortit et demanda à parler au commandant Tu. Ce dernier était dehors, lui fut-il répondu. Le père

John descendit alors à terre. Il y avait un petit rassemblement à la limite de la prairie à l'opposé du *Goéland*. Un groupe attentif qui entourait M<sup>me</sup> Recka et le second.

« Nous étions assis sous un de ces gros arbres à gelée, disait Givens. Nous buvions à la bouteille en bavardant de choses et d'autres. Principalement de ce que nous ferions si nous étions coincés ici jusqu'à la fin de nos jours. »

Quelqu'un ricana. Givens rougit mais poursuivit d'une voix égale :

« Subitement, nous avons été pris d'un affreux malaise, M<sup>me</sup> Recka et moi. Nous avons eu de violents vomissements, nous étions couverts de sueur glacée. Quand nous eûmes vidé notre estomac, nous étions convaincus que l'on avait empoisonné le whisky. Nous pensions que nous allions mourir dans ces bois, qu'on ne nous retrouverait jamais car nous étions très loin du navire, dans un endroit écarté. Mais ce malaise s'est dissipé aussi soudainement qu'il était survenu. Nous nous sentions maintenant heureux et en bonne santé. La seule différence, c'est que nous étions sûrs et certains que nous ne toucherions jamais plus à la moindre goutte de whisky.

– Ni d'une autre boisson alcoolisée », ajouta M<sup>me</sup> Recka en frissonnant.

Ceux qui étaient au courant de sa faiblesse lui décochèrent des coups d'œil intrigués et quelque peu sceptiques. Carmody prit le commandant par le coude et l'entraîna un peu plus loin.

« Est-ce que la radio et les autres équipements électroniques marchent, à présent ? lui demanda-t-il.

– Ils se sont remis à fonctionner à peu près au moment où vous êtes rentrés, mais le translateur s'obstine toujours à faire la grève. J'étais inquiet que vous ne donniez pas signe de vie par vos radios-bracelets. Allez donc savoir si un fauve ne vous avait pas massacrés ou si vous ne vous étiez pas noyés dans le lac ! J'ai pris le commandement d'un groupe de recherches mais au bout d'un kilomètre à peine, nous nous sommes aperçus que les gonios branchés sur le navire étaient devenus fous et nous avons fait demi-tour. Je ne voulais pas m'égarer dans la forêt car, évidemment, c'est de l'astronef que je suis d'abord et avant tout responsable. De plus, je ne pouvais pas envoyer un hélico car tous les appareils refusaient purement et simplement de tourner. Mais maintenant, ils sont en parfait état de marche. Que pensez-vous de tout cela ?

– Oh ! Je sais *qui* est à l'origine de tout ça. Et *pourquoi*

– Qui est-ce, pour l'amour de Dieu ?

– Je ne sais si c'est pour l'amour de Dieu ou non... » Carmody

consulta sa montre. « Venez avec moi. Il faut que je vous fasse connaître quelqu'un.

– Où allons-nous ?

– Suivez-moi. Il veut avoir un petit entretien avec vous parce que vous êtes le commandant et que vous devrez, vous aussi, prendre une décision. Par ailleurs, je tiens à ce que vous sachiez exactement à qui nous avons affaire.

– Qui est-ce ? Un naturel d'Abatos ?

– Pas à proprement parler, encore qu'il y ait vécu depuis plus longtemps qu'aucune des créatures originaires de la planète. »

– Tu rectifia l'inclinaison de sa casquette et épousseta son uniforme que déparaient quelques grains de poussière avant de s'enfoncer le long des sentiers de la jungle bruissante comme s'il passait en revue les arbres alignés au garde-à-vous.

« S'il y réside depuis plus de dix mille ans, dit-il en accentuant involontairement le pronom comme le faisait Carmody, *il* y est arrivé longtemps avant qu'on parlât l'anglais et son dérivé, le lingo. Quand la langue aryenne était exclusivement l'apanage d'une tribu sauvage d'Europe. Comment est-il possible de communiquer avec *lui* ? Par télépathie ?

– Non. *il* a appris le lingo grâce à quelqu'un qui avait survécu à la catastrophe du *Hoyle*, le seul vaisseau auquel *il* ait jamais permis de passer.

– Et où est cet homme ? s'enquit Tu en jetant un regard agacé à une troupe glapissante de singes juchés sur une haute branche.

– Ce n'était pas un homme, c'était une femme, officier de santé. Elle s'est suicidée au bout d'un an. Elle a édifié un bûcher funéraire et s'est donné la mort par le feu. Il n'est plus resté d'elle que des cendres.

– Pourquoi a-t-elle fait cela ?

– Parce que, j'imagine, la crémation totale était le seul moyen pour elle de se mettre hors de *son* atteinte. Autrement, *il* aurait peut-être placé ses os dans un arbre à gelée et l'aurait appelée à la vie. »

Tu fit halte.

« Mon esprit vous comprend, mais mes facultés de créance sont paralysées. Pourquoi s'est-elle supprimée alors que, si vous ne vous méprenez pas, elle pouvait espérer la vie éternelle ou, au moins, un fac-similé acceptable de la vie éternelle ?

– *Il...* Père dit que l'idée de vivre éternellement sur Abatos avec *lui* pour unique compagnon humain ou humanoïde lui était intolérable.

Je devine ce qu'elle éprouvait. C'aurait été comme de partager le monde avec Dieu et n'avoir que Lui à qui parler. Le sentiment d'infériorité et de solitude qui l'habitait devait être insupportable. »

Carmody se tut brusquement et se perdit dans ses réflexions, la tête penchée de côté, la paupière gauche recouvrant son œil.

« Hmm... C'est singulier. *Il* prétendait que nous pourrions, nous aussi, posséder ses pouvoirs, devenir semblables à *lui*. Pourquoi ne l'a-t-il pas enseignée ? Parce *qu'il* ne voulait pas qu'elle les partage avec *lui* ? Mais j'y pense... *il* ne nous a pas proposé de partager *son* royaume. *Il* veut seulement être remplacé. Hmm... Tout ou rien. Ou *lui* ou... ou quoi ?

– Que diable marmonnez-vous ? s'exclama le commandant Tu avec irritation.

– Le diable... Vous avez peut-être raison, répondit Carmody sur un ton absent. Regardez... voilà un arbre à gelée. Si nous allions fureter un peu, qu'en pensez-vous ? Encore *qu'il* nous ait formellement interdit de fouiner, nous autres extra-Abatosiens. Il est vrai que cette planète est peut-être un nouvel Eden et que, en digne fils d'Adam, hélas ! je rejoue peut-être l'épisode de la chute, que je risque d'être chassé du Paradis par des glaives de flammes – bien que je ne voie aucun inconvénient à être expédié sur une planète plus familière -, voire d'être foudroyé pour avoir blasphémé contre la divinité locale. Je crois néanmoins que fouiller un peu dans ce trou pourra être aussi profitable qu'une intervention dentaire. Qu'en dites-vous, commandant ? Les conséquences peuvent en être désastreuses.

– Si vous entendez par là que j'ai peur, tout ce que je peux vous répondre c'est que vous devriez mieux me connaître, grommela Tu. Il ne sera pas dit qu'un curé aura plus de cran que moi. Allez-y. Je suis cent pour cent avec vous.

– Oui, mais vous n'avez pas vu le Père d'Abatos et vous ne lui avez pas parlé, fit Carmody en se dirigeant d'un pas vif vers un énorme séquoia. Le problème n'est pas de m'épauler car vous ne pourriez pas faire grand-chose si nous étions découverts mais de me donner du courage, de stimuler mon amour-propre par votre seule présence afin que je ne me sauve pas comme un lapin *s'il* me prend sur le fait. »

Le père John sortit de sa poche une petite fiole et une torche électrique dont il braqua le faisceau sur la cavité obscure de l'arbre. Tu regarda pardessus son épaule.

« Ça palpite presque comme si c'était vivant, chuchota le commandant.

– Et cela émet aussi un faible bourdonnement. Si l'on pose

doucement la main sur la surface de cette gelée, on la sent vibrer.

– Quelles sont ces choses blanchâtres qui y sont prises ? Des os ?

– Oui. Ce trou est plutôt profond, hein ? Il doit s'enfoncer au-dessous de la surface du sol. Vous voyez cette masse sombre, dans le coin ? Cela m'a l'air d'être une espèce d'antilope. On dirait que la chair se reconstitue couche par couche du centre vers l'extérieur. Les muscles externes et la peau ne sont pas encore recréés. »

Le prêtre préleva un échantillon de gelée à l'aide du flacon qu'il reboucha et remit dans sa poche mais, au lieu de se relever, il continua de promener le pinceau lumineux de sa torche à l'intérieur de l'excavation.

« Cette substance a vraiment de quoi donner la danse de Saint-Guy à un compteur Geiger. Pardessus le marché elle émet des ondes électromagnétiques. A mon avis, elles saturent les micros-bracelets et les sonos et affolent nos gonios portatifs. Hé ! Une minute ! Regardez donc ces minuscules filets blancs qui parcourent toute la masse... On dirait des nerfs, vous ne trouvez pas ? »

Avant que Carmody eût le temps de protester, Tu se pencha et recueillit une poignée de la substance gélatineuse et tremblotante.

« Savez-vous où j'ai déjà vu quelque chose d'analogue ? Ça me rappelle les transistors à protéines du translateur. »

Carmody plissa le front.

« Qui sont les seuls organes vivants de l'appareil, si je ne m'abuse ? Il me semble avoir lu quelque part que le translateur ne pourrait pas faire basculer le navire dans l'espace perpendiculaire sans ces transistors.

– On pourrait utiliser des transistors mécaniques, rectifia Tu, mais ils occuperaient un volume égal à celui du vaisseau lui-même. Les transistors à protéines ont un très faible encombrement. On pourrait transporter ceux du *Goéland* à dos d'homme. En réalité, ce composant n'est pas une simple série de transistors : c'est une mémoire. Il a pour fonction de « se rappeler » l'espace normal, de conserver un simulacre d'espace « horizontal », par opposition à l'espace perpendiculaire. Pendant qu'une extrémité du translateur nous « balance », pour employer l'expression consacrée, sa partie protéinique reconstitue jusqu'au dernier électron l'image que présentera l'espace au point de destination. Cela ressemble beaucoup à la magie sympathique, n'est-ce pas ? On fabrique une effigie et l'on établit sans tarder une affinité entre la réalité et la copie.

– Qu'est-il arrivé aux banques protéiniques ?

– Rien, à notre connaissance. Elles fonctionnaient normalement.

– Peut-être que les courants ne passent pas. Votre ingénieur a-t-il vérifié les synapses ou s'est-il contenté de contrôler la charge biostatique globale ? Elle pourrait être normale sans qu'il y ait de transmission, vous savez.

– Ça, c'est son rayon à lui. L'idée ne me viendrait pas plus de critiquer son travail qu'à lui de critiquer le mien. »

Carmody se releva.

« J'aimerais lui parler. J'ai une théorie de profane mais, comme la plupart des amateurs, il est possible que je fasse preuve d'un enthousiasme inconsidéré du fait de mon ignorance. Si vous n'y voyez pas d'objections, je préférerais ne pas discuter de cela pour l'instant. Surtout ici. Peut-être la forêt a-t-elle des oreilles et... »

Bien que le commandant n'eût pas ouvert la bouche, le padre, levant un doigt autoritaire, avait réclamé le silence. Son vœu était apparemment exaucé. Ce silence, il l'avait : on n'entendait pas un son en dehors du léger friselis du vent agitant les feuilles.

« Il n'est pas loin, fit Carmody dans un souffle. Remettez cette gelée là où vous l'avez prise et éloignons-nous de cet arbre. »

Tu leva le bras pour obéir. Au même moment, un coup de feu retentit, tout proche. Les deux hommes sursautèrent.

« Bon Dieu ! s'écria le commandant. Quel est l'imbécile qui a tiré ? »

Il ajouta encore quelque chose mais le tapage qui s'éleva dans les bois, les appels stridents des oiseaux, les piailllements des singes, les barrissements, les hennissements, les beuglements de milliers d'autres animaux noyèrent ses paroles. Puis, le vacarme prit fin aussi soudainement qu'il avait commencé comme si un signal avait été donné.

Un cri déchira le silence revenu. Un cri humain.

« C'est Masters », gémit Carmody.

Il y eut un grondement que l'on eût dit sorti du gosier de quelque énorme fauve. Un de ces pseudo-léopards aux oreilles rondes et aux pattes hérissées de touffes de poils gris émergea du sous-bois, l'allure feutrée, tenant dans sa gueule le corps inerte de Masters sans plus de difficulté qu'un chat qui emporte une souris. L'animal passa devant les deux hommes sans leur prêter attention pour s'arrêter devant un chêne et déposa le jeune homme aux pieds d'un autre nouveau venu.

Père, debout, aussi immobile qu'une statue de pierre, une main aux doigts dépourvus d'ongles posée sur sa longue barbe aux reflets d'or

rouge ; profondément enfoncés dans les orbites, les yeux baissés considérèrent avec intensité le garçon qui gisait sur l'herbe. Il ne bougea que lorsque Pete, sortant de son état de paralysie, se mit à se contorsionner frénétiquement en demandant grâce de façon pitoyable. Père se baissa alors et lui effleura le crâne de la main. Pete se releva d'un bond et, se tenant la tête en hurlant comme sous l'effet de la douleur, s'enfuit en courant au milieu des arbres. Le léopard demeura couché, clignant des yeux tel un matou obèse et paresseux.

Père lui parla. Quand il s'éloigna, les yeux verts du félin se vrillèrent sur les deux hommes. Ni l'un ni l'autre ne se sentirent l'envie de tester ses compétences de geôlier.

Père s'immobilisa sous un arbre tapissé de lianes et chargé de lourdes gousses qui ressemblaient à des noix de coco à l'écorce lisse. Bien que la plus basse se trouvât à près de quatre mètres du sol, il n'eut aucune peine à la cueillir et à la broyer dans sa main. Elle éclata avec un bruit sec et du liquide jaillit de la coquille brisée. Tu et Carmody pâlirent.

« Je préférerais encore avoir affaire à ce gros chat plutôt qu'à lui », murmura le commandant.

Le géant pivota sur lui-même et avança vers eux tout en se rinçant les mains avec le lait de la noix de coco.

« Aimeriez-vous aussi écraser une noix de coco d'une seule main, commandant ? lança-t-il d'une voix tonnante. Ce n'est rien. Je pourrais vous montrer comment vous y prendre. Je peux déraciner ce jeune hêtre, je n'ai qu'un mot à dire à Zeda pour qu'elle me suive comme un petit chien. Ce n'est rien. Je peux vous communiquer le pouvoir. Je vous entends chuchoter à cent mètres, vous vous en êtes rendu compte. Et je vous rattraperais en dix secondes même si vous preniez le départ avec de l'avance et que je sois assis. Ce n'est rien. Je peux vous dire instantanément où est chacune de mes filles sur toute la face d'Abatos, comment elles se portent et quand elles sont mortes. Ce n'est rien. Vous seriez capable de faire de même à condition de devenir semblable à ce prêtre ici présent. Vous pourriez même ressusciter les morts si vous aviez la volonté d'être comme le père John. Il me suffirait de prendre votre main pour vous montrer comment rendre la vie à un cadavre, encore que je ne désire pas vous toucher.

– Pour l'amour de Dieu, dites non, souffla Carmody. Il est suffisant que l'évêque et moi ayons été exposés à cette tentation. »

Père éclata de rire. Tu étreignit la main du padre. L'eût-il voulu, il aurait été dans l'incapacité de répondre au colosse : sa bouche s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson hors de l'eau et ses

yeux sortaient de leurs orbites.

« Il y a dans sa voix quelque chose qui vous tourne les tripes en eau et vous ramollit les genoux », ajouta Carmody.

Il se tut. Père les dominait de toute sa stature. Il s'essuya les mains dans sa barbe. Hormis cette resplendissante pilosité et l'abondante crinière qui le couronnait, il était totalement glabre. Le sang pur qui courait sous l'épiderme mince rendait luisante sa peau rouge pâle sans défaut. Son nez busqué n'était pas cloisonné mais son unique narine ressortissait au gothique flamboyant. Des dents rouges brillaient dans sa bouche. Une langue veinée de bleu fusa fugacement comme une flamme mais ses lèvres pourpres se plissèrent et se refermèrent. Tout cela était insolite mais pas assez, néanmoins, pour mettre mal à l'aise les deux voyageurs stellaires. C'étaient cette voix et ces yeux qui les abasourdissaient. Le tonnerre de la première les secouait à tel point que leurs os semblaient tressauter et des paillettes d'argent étoilaient les seconds. La pierre devenue chair.

« Ne vous inquiétez pas, Carmody. Je ne montrerais pas à Tu comment ressusciter les morts. En tout état de cause, contrairement à vous et à André, il ne le pourrait pas. Les autres non plus. Je le sais car je les ai étudiés. Mais j'ai besoin de vous, Tu. Je vous dirai pourquoi et, quand je vous l'aurai dit, vous comprendrez que vous n'avez pas d'autre choix. Je vous convaincrai par la raison et non par la force, car je déteste la violence. D'ailleurs, ma nature m'interdit d'y recourir. A moins que la nécessité l'exige. »

Et Père parla. Une heure s'était écoulée quand il se tut. Sans attendre que les deux hommes eussent prononcé un mot – mais ils en étaient incapables – il fit volte-face et s'éloigna, le léopard le suivant à distance respectueuse. Bientôt, les hôtes des bois reprirent leur charivari habituel. Les deux hommes se secouèrent et retournèrent en silence au vaisseau. Lorsqu'ils émergèrent dans la prairie, Carmody dit :

« Il n'y a qu'une chose à faire : réunir un conseil de la question de Jairus. Heureusement, vous avez les qualifications requises pour remplir la fonction de cathédrant laïc. Je demanderai la permission à l'évêque mais je suis sûr qu'il conviendra que c'est la seule chose à faire. Nous ne pouvons entrer en contact avec nos supérieurs et solliciter leur jugement. C'est à nous d'assumer cette responsabilité.

– Quel terrible fardeau ! » dit le commandant.

Une fois remonté à bord, ils demandèrent où était l'évêque. Il leur fut répondu qu'il était allé dans la forêt peu de temps auparavant. Les radios-bracelets fonctionnaient mais André ne répondit pas aux appels. Inquiets, Tu et Carmody décidèrent de retourner dans les bois pour se



mettre à la recherche du prélat. Ils prirent le chemin du lac. Le commandant demeurait en liaison radio avec un hélico qui décrivait des cercles au-dessus d'eux. Les observateurs aériens signalèrent que l'évêque n'était pas sur la berge mais Carmody pensa qu'il était peut-être en train de se diriger par là à moins qu'il ne fût tout simplement occupé à méditer quelque part.

Ils le trouvèrent à moins de deux kilomètres du *Goéland*. André gisait au pied d'un arbre à gelée exceptionnellement haut. Tu s'immobilisa brusquement.

« Il a une crise, père. »

Carmody se détourna et s'assit sur l'herbe, le dos tourné à l'évêque. Il alluma une cigarette mais la jeta aussitôt et l'écrasa sous son talon.

« J'avais oublié *qu'il* ne veut pas que l'on fume dans les bois. Par crainte du feu. *Il* n'aime pas l'odeur du tabac. »

Tu, debout à côté du prêtre, ne détachait pas son regard du corps qui se tordait sous l'arbre.

« N'allez-vous pas lui prêter assistance ? Il va se trancher la langue ou se déboîter un membre. »

Carmody arrondit les épaules et hocha la tête.

« Vous oubliez *qu'il* nous a guéris de nos maux pour nous faire la démonstration de ses pouvoirs. Ma dent gâtée, l'éthylisme de M<sup>me</sup> Recka, les crises de Son Excellence.

– Mais... mais...

– Son Excellence est volontairement entrée en état de pseudo-épilepsie et il n'y a pas de danger qu'elle se déchire la langue ou se brise les os. Je voudrais bien qu'il n'y ait pas d'autres risques. Je saurais quoi faire. Pour le moment, je vous conseille de lui tourner, vous aussi, le dos par correction. La première fois que j'ai été témoin d'un de ces accès, cela ne m'a pas plu. Et cela continue à ne pas me plaire.

– Si vous refusez de lui porter secours, libre à vous, mais, par l'enfer, je vais le faire, moi ! »

– Tu fit un pas en avant mais s'immobilisa, le souffle coupé, et avala sa salive. Carmody se retourna pour voir ce qui se passait et se leva.

« Tout va bien, ne vous inquiétez pas. »

L'évêque eut une dernière et violente convulsion, un spasme du bassin qui lui fit arquer les reins et le décolla du sol. En même temps, il exhala une plainte déchirante. Puis il retomba et s'affaissa, inerte et

silencieux.

Mais ce n'était pas lui que regardait Tu : ses yeux étaient braqués sur la cavité de l'arbre d'où sortait un grand serpent blanc au dos marqué de taches noires triangulaires. Sa tête était de la taille d'une pastèque, ses yeux luisaient d'un éclat glauque et vitreux, des filaments de gelée blanchâtre dégouttaient de ses écailles.

« Bon Dieu ! Mais où donc finit-il ? s'exclama Tu. Il n'arrête pas d'en sortir. Il doit bien faire dans les douze ou quinze mètres. »

Sa main s'enfonça dans la poche où se trouvait son sono mais Carmody lui intima d'un signe de tête l'ordre de ne pas bouger.

« Ce serpent n'a pas de mauvaises intentions. Au contraire, si je comprends bien ces animaux, il sait confusément que la vie lui a été rendue et il éprouve un sentiment de gratitude. Peut-être les rend-il conscients de leur résurrection pour se réchauffer à la chaleur de leur adoration automatique. Mais *il* ne supporterait jamais, bien sûr, de faire ce que fait cette bête. Si vous ne l'avez pas remarqué, il *lui* est intolérable de toucher *sa* progéniture par intérim. Avez-vous noter qu'après avoir touché Masters, *il* s'est lavé les mains avec le lait de la noix de coco ? Les seules choses *qu'il* touche, ce sont les fleurs et les arbres. »

Le serpent dardait sa tête au-dessus de celle de l'évêque et lui piquetait la figure de coups de langue. André gémit et ouvrit les yeux. A la vue du reptile, il eut un frisson d'effroi mais, prenant sur lui, il se laissa caresser. Puis, ayant compris que le serpent ne lui voulait pas de mal, il le flatta à son tour.

« Eh bien, si l'évêque succède à Père, il donnera au moins à ces animaux ce qu'ils ont toujours réclamé et *qu'il* ne leur a jamais accordé : la tendresse et l'affection. Son excellence ne déteste pas ces femelles-là. Pas encore. » Et Carmody ajouta, un ton plus haut : « Dieu veuille que nous n'en arrivions pas là ! »

Le serpent se coula dans l'herbe et disparut avec un sifflement alarmé. André se dressa sur son séant, secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées, se leva et s'approcha des deux hommes. La douceur que reflétait son expression quand il caressait le serpent s'était évanouie. Ses traits étaient sévères et sa voix avait des accents de défi :

« Trouvez-vous convenable de venir m'espionner ?

– Pardonnez-nous, Votre Excellence, nous ne vous espionnions pas. Nous nous étions mis à votre recherche parce que nous avons estimé que la situation exigeait la tenue d'un conseil de la question de Jairus.

– Nous nous faisons du souci, renchérit Tu, car Votre Excellence

paraissait avoir une nouvelle attaque.

– Moi ? Une attaque ? Mais je croyais *qu'il* avait extirpé... je veux dire... »

Carmody opina tristement du chef.

« *Il* l'a fait. Votre Excellence me pardonnera-t-elle si j'é mets une opinion ? Je ne pense pas que vous ayez eu une crise épileptoïde coïncidant avec la résurrection de ce serpent. Cette attaque apparente n'était que le simulacre de votre ancienne maladie. Je vois que vous ne comprenez pas. Permettez-moi de présenter les choses d'une autre façon. Le médecin de Wildenwooly a jugé que votre affection était d'origine psychosomatique et vous a ordonné de vous rendre sur Ygdrasil pour vous faire traiter par un praticien plus compétent. Avant le départ, vous m'avez dit qu'il pensait que vos symptômes étaient un comportement symbolique et qu'ils étaient l'indication de votre mal, à savoir que vous censurez...

– Je préfère que vous n'en disiez pas davantage, l'interrompt sèchement l'évêque.

– Telle est bien mon intention. »

Ils se mirent en marche pour rejoindre le navire. Les deux ecclésiastiques se laissèrent distancer par le commandant qui avançait à grands pas, les yeux fixés droit devant lui.

« Vous avez, vous aussi, connu la gloire – peut-être périlleuse, mais gloire quand même – de ramener les morts à la vie, commença l'évêque sur un ton hésitant. Je vous ai vu le faire de même que vous m'avez vu moi-même le faire. Cela vous a secoué. Certes, vous n'êtes pas tombé par terre dans un état de semi-coma mais vous gémissiez et trembliez d'extase. »

André baissa les yeux puis, comme honteux de son hésitation, il redressa la tête et son regard se fit dur.

« Avant votre conversion, vous étiez fort attaché aux choses de ce bas-monde. Dites-moi, John, ce genre de paternité ne ressemble-t-il pas plus ou moins à ce que l'on ressent avec une femme ? »

Carmody se détourna.

« Je ne veux ni de votre pitié ni de votre répulsion, John. Je veux seulement la vérité. »

Le padre poussa un profond soupir.

« Oui, les deux expériences sont très proches. Mais cette paternité est quelque chose de plus intime encore car, une fois le processus amorcé, on est subjugué, il n'y a aucun moyen d'y échapper et de le rompre. L'être tout entier, corps et âme, se fond dans l'acte et s'y

polarise. Le sentiment d'unicité, que l'on recherche si ardemment en l'autre et qu'il est tellement rare d'atteindre, est, dans ce cas, inéluctable. On a l'impression d'être à la fois le créateur et le créé. Après, une part de l'animal demeure en vous – comme vous le savez – parce que dans votre cerveau braille une petite étincelle qui est une parcelle de sa vie et quand l'étincelle bouge, vous savez que l'animal que vous avez ressuscité bouge. Quand elle pâlit, vous savez qu'il dort, et quand elle flamboie, vous savez qu'il est en proie à la panique ou sous le coup d'une violente émotion. Et lorsque l'étincelle s'éteint, vous savez que la bête est morte, elle aussi.

« L'Esprit de Père est une constellation de telles étincelles, une poussière faite de milliards d'étoiles dont l'éclat reflète la vitalité de leurs possesseurs. *Il* sait en quel point de la planète se trouve chaque unité de vie, *il* sait quand chacune disparaît et *il* attend alors que ses os soient à nouveau habillés de chair pour faire acte de paternité...

– *Loué soit le procréateur dont la beauté est changement passé* », s'exclama André.

Surpris, Carmody leva la tête.

« Je crois que Hopkins serait navré de vous entendre le citer dans ce contexte. Peut-être répliquerait-il par un autre fragment de ses poèmes :

*L'esprit de l'homme sera en son état suprême lié à la chair*

*Mais affranchi La prairie où se pose le pied de l'arc-en-ciel*

*Ne se désolé point non plus que celui dont revivent les os.*

– Votre citation vient à l'appui de la mienne. *Celui dont revivent les os*. Que vous faut-il de plus ?

– *Mais affranchi*. Quelle est la rançon de l'extase ? Ce monde est beau, certes, mais n'est-il pas stérile ? N'est-il pas une impasse ? Mais ce n'est pas cela qui importe pour le moment. Je voudrais rappeler à Votre Excellence que cette puissance et cette gloire ont pour source la communion avec les bêtes et la domination exercée sur elles. Ce monde est *sa* couche mais qui voudrait y reposer à jamais ? Et pourquoi souhaite-t-il le quitter s'il est tellement désirable ? Pour le bien ? Ou pour le mal ? »

Une heure plus tard, les trois hommes entraient dans la cabine de l'évêque et s'installaient autour de la table ronde et nue qui en occupait le centre. Sans un mot, Carmody posa le petit sac noir qu'il portait sous sa chaise. Ils étaient tous revêtus de robes sombres et, dès qu'André eut prononcé la prière rituelle d'ouverture, ils mirent sur leur visage le masque du fondateur de l'ordre. Ils se regardèrent quelques instants en silence derrière l'anonymat de ces faciès identiques, garants de sécurité : peau bistre, cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses. Celui qui avait fabriqué les masques avait su, tout en leur conférant l'expression intense des Africains de l'Ouest, les doter de la douceur et de la légendaire noblesse d'âme qui étaient l'apanage de Jairus Cbwaka.

Le commandant Tu commença entre ses lèvres serrées :

« Nous sommes réunis ici au nom de Son amour afin de formuler la tentation, si tentation il y a, en laquelle nous sommes induits et de lutter contre elle si la chose est possible. Nous parlerons en frères en nous rappelant chaque fois que nos regards se croiseront et que nous verrons le visage du fondateur qu'il ne perdit jamais son sang-froid sauf une seule fois et n'oublia jamais son amour sauf une seule fois. Remémorons-nous les souffrances que lui valut cet oubli et rappelons-nous ce qu'il nous a enjoint de faire à tous, prêtres ou laïcs. Montrons-nous dignes de son esprit en présence de son simulacre charnel.

- Vous parlez trop vite, dit l'évêque. Cela détruit le sens de la lettre.
- Critiquer mon comportement ne vous apportera rien.
- J'accepte votre réprimande. Veuillez me pardonner.
- Bien sûr, répliqua le commandant avec embarras. Bien sûr. Passons aux choses sérieuses.
- Je parlerai pour Père, déclara André.
- Et moi contre lui, fit Carmody.
- Parlez pour Père, ordonna Tu.
- Thèse : Père représente les forces du bien. *Il* a offert à l'Église le monopole du secret de la résurrection.
- Antithèse.

– Père représente les forces du mal car *Il* déchaînera sur la galaxie une puissance qui détruira l'Église si elle cherche à la monopoliser. De plus, si même elle refusait de s'intéresser à cette force, celle-ci anéantirait toute l'humanité et, par conséquent, notre Église elle-même.

– Développement de la thèse.

– Toutes ses actions tendaient au bien. Démonstration : *il* nous a guéris de nos maux, grands et petits. Démonstration : *il* a empêché Masters et Lejeune d'avoir des rapports charnels et peut-être en a-t-il fait autant pour Recka et Givens. Démonstration : *il* a contraint les premiers à avouer qu'ils avaient volé le père de Lejeune et cette dernière est ensuite venue chercher une direction spirituelle auprès de moi. Elle semble avoir pris très au sérieux la suggestion que je lui ai faite, à savoir de rompre avec Masters et de retourner auprès de son père si l'occasion s'en présentait : pour essayer de régler les difficultés du couple avec le consentement paternel. Démonstration : je lui ai donné un ouvrage qu'elle est en train d'étudier et qui la ramènera peut-être dans le giron de l'Église. Si tel est le cas, ce sera du fait de Père et non de Masters qui s'est détourné de l'Église bien qu'il appartienne théoriquement à notre foi. Démonstration : Père est miséricordieux : en effet, *il* n'a pas laissé le léopard faire du mal à Masters, même après que le jeune homme eut tenté de *le* tuer. Et *il* a dit que le commandant pouvait libérer Masters, gardé à vue sur la passerelle, car *il* ne redoute rien et notre code criminel est en-deçà de sa compréhension. *Il* est sûr que Masters n'essaiera plus d'attenter à *sa* vie. Dans ces conditions, pourquoi ne pas oublier que Masters a dérobé une arme dans la soute du vaisseau et lui rendre la liberté ? Nous utilisons la force pour châtier et ce n'est pas nécessaire car, en vertu des lois de la psychodynamique qu'*il* a dégagées en dix mille ans, quiconque a recours à la violence en tant que moyen au service d'une fin se punit lui-même : il se prive d'une partie de ses pouvoirs. Même si le fait premier de contraindre l'astronef à se poser ici *lui* a été si douloureux qu'*il* ne recouvrera pas avant un certain laps de temps la plénitude de *son* énergie psychique. Je propose que nous acceptions *son* offre. Cela ne pourra nous nuire puisqu'*il* souhaite venir à bord comme passager. Certes, je ne possède pas de fortune personnelle mais je réglerai *son* passage en tirant une traite sur l'Ordre et, pendant *son* absence, je prendrai *sa* place sur Abatos. N'oubliez pas, cependant, que la décision que prendra le présent conseil n'engagera pas l'Église à accepter sa proposition. Nous *le* prendrons simplement sous notre patronage pour un certain temps.

– Antithèse.

– J'ai à faire une déclaration générale qui réfutera la plupart des points soutenus par la thèse. A savoir que le pire des péchés est celui qui revêt l'apparence du bien de sorte qu'il est malaisé de distinguer le visage véritable derrière le masque. Père a, sans aucun doute, appris notre code moral de la bouche de la survivante du *Hoyle*. *Il* a évité tout contact direct avec nous afin que nous n'ayons pas la possibilité

d'étudier *son* comportement en détail. Toutefois, il ne s'agit là, pour l'essentiel, que de spéculations. Une chose est indéniable : l'acte de résurrection est une drogue, la drogue la plus puissante et la plus insidieuse à laquelle a jamais été soumise l'humanité. Une fois que l'on a connu l'extase qu'elle suscite, on désire que cela se renouvelle. Et comme le nombre de résurrections possibles est limité par le nombre de morts disponibles, on souhaite multiplier les morts pour accumuler les jouissances résurrectionnelles. Et la situation que Père a créée ici allie le maximum de tentations au maximum d'occasions de se laisser tenter. Celui qui aura pris goût à-la chose songera sérieusement à faire de son propre monde un nouvel Abatos.

« Est-ce cela que nous voulons ? Je réponds : non. Je prédis que si Père quitte Abatos, *il* ouvrira la voie à une telle éventualité. Chaque homme doté de ce pouvoir ne commencera-t-il pas à se considérer comme une sorte de dieu ? Ne finira-t-il pas, à l'instar de Père, par être mécontent du chaos et de l'anarchie originels de sa planète ? N'estimera-t-il pas le progrès et l'imperfection insupportables et ne remodelera-t-il pas les os de ses créatures pour supprimer tout vestige évolutionnaire et obtenir des squelettes parfaits ? Ne supprimera-t-il pas l'accouplement chez les animaux – et, peut-être aussi, chez les humains, ses semblables – en laissant les mâles mourir définitivement jusqu'au moment où il ne demeurera plus que les femelles les plus dociles et les plus malléables de sorte qu'aucun jeune n'aura plus jamais l'occasion de voir le jour ? Ne fera-t-il pas de sa planète un jardin, un paradis merveilleux mais stérile et fermé au progrès ? Prenez, par exemple, la technique de chasse qui est celle de ces prédateurs obèses et paresseux. Songez aux résultats désastreux sur le plan de l'évolution auxquels elle a abouti. Au début, ces fauves ne tuaient que les herbivores les moins rapides et les plus stupides. Les survivants ont-ils, pour autant, engendré une progéniture plus agile et plus intelligente ? Nullement. En effet, les morts ressuscitaient pour être à nouveau capturés et tués en un cycle sans fin. Aussi, à présent, quand une léoparde ou une louve se met en chasse, les proies non conditionnées prennent la fuite alors que les autres restent là, tremblantes, paralysées et se laissent docilement massacrer comme des moutons à l'abattoir. Et celles qui ne sont pas mangées se remettent tranquillement à paître à quelques pas du fauve qui dévore leurs sœurs. C'est une planète bien policée où les mêmes événements se succèdent quotidiennement selon une perpétuelle routine.

« Et pourtant, Père, ce fanatique de la perfection, se ronge d'ennui. *Il* veut trouver un monde vierge *qu'il* pourra transformer en un nouvel Abatos. Cela continuera ainsi jusqu'au jour où il n'y aura plus dans la galaxie cette légion de planètes prodigieusement diverses mais rien d'autre que des reproductions d'Abatos dépourvues de la plus infime

différence. C'est là, je vous en avertis, un péril très réel. Démonstration : Père est un meurtrier car c'est *lui* qui a provoqué la fausse couche de Kate et...

– Réfutation. *Il* soutient que ce fut un avortement accidentel, qu'il a dépêché deux bêtes pour les chasser de la forêt, elle et Masters, parce qu'ils avaient des rapports charnels, ce qu'il ne peut pas tolérer. Démonstration : une telle attitude est à porter à *son* crédit. Elle prouve qu'il est bon et du côté de l'Église et de Dieu.

– Objection ; si Pete et Kate avaient été unis par les liens sacrés du mariage, cela n'aurait rien changé. L'acte sexuel *lui* est insupportable en tant que tel. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être porte-t-il offense à ses attributions puisqu'il est l'unique dispensateur de la vie sur ce monde. Mais je soutiens que *son* intervention a été maléfique puisqu'elle s'est soldée par la perte d'une vie humaine et qu'il savait qu'il en irait ainsi...

– Objection, l'interrompt l'évêque avec irritation. A notre connaissance, ni la mort véritable ni le péché véritable n'existent sur cette planète. Nous avons apporté ces deux monstruosité avec nous et *il* ne peut les admettre ni l'une ni l'autre.

– Réfutation. Nous n'avons pas demandé à venir ici. Nous avons été obligés d'atterrir.

– Motion d'ordre, fit le cathédrant. D'abord la Question, ensuite la formulation de la tentation. Ainsi l'exige la règle. Si nous acceptons que Père parte avec nous, quelqu'un devra rester pour *le* remplacer. Sinon, prétend-il, la planète irait à la ruine en *son* absence. Pour une raison qui m'échappe, ajouta-t-il après une pause, *il* a limité son choix à vous deux comme remplaçants.

– Démonstration, dit l'évêque. Si nous sommes les seuls candidats, c'est parce que nous avons fait vœu d'abstinence charnelle absolue. Père semble penser que les femmes sont des vaisseaux d'impureté plus encore que les hommes. Pour *lui*, la copulation représente une déperdition de l'énergie psychique nécessaire à l'accomplissement de la résurrection et il insinue aussi qu'il y a quelque chose de sale – peut-être devrais-je dire de trop physique et de trop animal – dans l'acte de chair. Je ne pense évidemment pas que cette conception soit entièrement justifiée et ravalier les femmes au rang des bêtes est un concept auquel je ne souscris en aucune façon. Mais il importe de se rappeler qu'il y a dix mille ans qu'il n'a pas vu de femmes et peut-être que la femelle de *son* espèce justifie sa réaction. Après notre conversation, j'ai cru comprendre qu'il existe un énorme fossé entre les sexes chez *ses* semblables sur sa planète natale. Cela ne l'empêche pas de manifester sa bonté envers nos passagères. Il est vrai qu'il se



refuse à les toucher mais *il* affirme aussi que tout contact physique avec nous *lui* est pénible car cela *lui* enlève *sa...* comment dirai-je ?... sa sainteté. En revanche, les fleurs et les arbres...

– Réfutation. Ce que vous venez de dire est la preuve du caractère aberrant de *sa* nature.

– Objection, objection ! Vous avez avoué que vous n'oseriez pas tenir de tels propos en sa présence, que la puissance qui émane de *lui* vous accable. Démonstration. Il se conduit comme quelqu'un qui a fait vœu de chasteté. Peut-être que sa nature est telle qu'un contact trop intime *le* souille, métaphoriquement parlant. Je considère que cette attitude religieuse est un point de plus qui plaide en *sa* faveur.

– Réfutation. Le diable lui-même peut être chaste. Mais pourquoi ? Par amour de Dieu ou par crainte de se salir ?

– Le moment est venu de voir si les positions de l'accusation et de la défense ne se sont pas modifiées, dit Tu. La thèse ou l'antithèse ont-elles changé d'avis sur un point ou sur tous ? N'hésitez pas à le confesser. L'orgueil doit céder devant l'amour de la vérité.

– Mon point de vue n'a pas changé, répondit l'évêque d'une voix ferme. Et permettez-moi d'affirmer à nouveau que je ne crois pas que Père soit Dieu. Mais *il* a des pouvoirs analogues et l'Église devrait les utiliser. »

Carmody se leva et empoigna le rebord de la table. Son menton pointait agressivement en avant et son maintien contrastait de façon surprenante avec la tendresse mélancolique du masque qu'il arborait.

« L'antithèse, elle non plus, ne s'est pas modifiée. Fort bien. Père, soutient la thèse, possède des pouvoirs analogues à ceux de Dieu. Je dis que l'homme aussi, dans certaines limites. Ces limites sont ce qu'il lui est possible de faire subir à des choses matérielles en usant de moyens matériels. Je dis que ces limites sont également celles de Père, que ses prétendus miracles n'ont strictement rien de surnaturel. En fait, l'homme peut faire ce que fait Père, même si ce n'est qu'à une échelle rudimentaire.

« J'ai conduit la discussion en me plaçant sur un plan spirituel dans l'espoir que des arguments d'ordre spirituel feraient réfléchir la thèse avant de vous révéler ce que j'ai appris. Mais j'ai échoué. Très bien. Je vous dirai donc ce que j'ai découvert. Peut-être cela ébranlera-t-il alors la thèse ? »

Carmody se baissa et ramassa son petit sac noir qu'il posa sur la table devant lui. Il garda la main sur ce sac tout le temps qu'il parla comme pour attirer l'attention des deux autres sur celui-ci.

« Je suis parti de l'hypothèse que les pouvoirs de Père n'étaient

peut-être rien de plus qu'une extension des capacités humaines. Les siens sont plus subtils que les nôtres parce *qu'il* s'appuie sur une science beaucoup plus ancienne que celle des hommes. Après tout, nous sommes capables de rajeunir les vieillards de sorte que notre espérance de vie est de l'ordre de cent cinquante ans. Nous savons fabriquer des organes de chair synthétique. Nous sommes en mesure de ressusciter les morts pour une période limitée, à condition de pouvoir les congeler assez rapidement. Nous avons même créé un cerveau organique élémentaire dont le niveau d'intelligence est similaire à celui du crapaud. Quant à susciter l'effroi et la panique, ce n'est pas une nouveauté. Nos sonos produisent des effets analogues. Pourquoi n'utiliserait-il pas des moyens identiques ? Ce n'est pas parce que nous l'avons vu nu et les mains vides qu'il procède forcément en émettant des ondes mentales ? Nous ne pouvons concevoir une science sans machine de métal. Mais *s'il* possédait d'autres moyens ? Songez aux arbres à gelée et aux phénomènes électromagnétiques qu'ils manifestent. Songez au léger bourdonnement que nous avons entendu. Voilà donc ce que j'ai fait : j'ai emprunté à l'ingénieur en chef un micro et un oscilloscope, j'ai bricolé un détecteur acoustique, j'ai tout mis dans ce sac et je suis allé fouiner un peu. J'ai alors pu remarquer que Son Excellence mettait, elle aussi, à profit le temps qui lui restait avant la Question : Monseigneur était encore en train de parler avec *lui*. Or, les arbres à gelée qui se trouvaient aux environs émettaient des infrasons de cycles 4, et 13. Vous savez quels en sont les effets. Les premiers malaxent les intestins et provoquent des mouvements péristaltiques, les seconds déterminent une vague sensation d'oppression écrasante. J'ai également enregistré d'autres ondes acoustiques, infrasoniques aussi bien que supersoniques. Je me suis éloigné de l'endroit où se tenait Père pour poursuivre mes investigations ailleurs. Et aussi pour réfléchir un peu. Je crois qu'il est significatif que, depuis notre arrivée, nous n'ayons guère eu ni l'occasion ni l'envie de réfléchir. Père nous a harcelés, déséquilibrés, bousculés. De toute évidence, *il* veut nous dérouter, nous désorienter par la succession accélérée des événements. J'ai donc réfléchi et je suis arrivé à la conclusion que ce n'est pas *son* étincelle génétique qui déclenche l'acte de résurrection en tant que tel. Bien loin de là, c'est un phénomène purement automatique qui intervient lorsque le corps recréé est prêt à recevoir le choc bio-électrique que lui transmet la gelée protoplasmique.

« Mais Père sait à quel moment le corps est prêt et *il* absorbe les longueurs d'ondes de la vie qui refleurit, *il* s'en nourrit. Comment ? Il doit y avoir une liaison à double sens entre ses émanations cérébrales et celles de la gelée. Nous savons que nous pensons au moyen de symboles, qu'un symbole mental est fondamentalement une

combinaison complexe d'ondes cérébrales qui jaillissent comme une série d'images élémentaires. *Il* met en branle certains mécanismes préexistants que recèle la gelée par le truchement de *ses* pensées c'est-à-dire en projetant mentalement un symbole.

« Or, tout le monde n'est pas capable d'en faire autant puisque les deux seules personnes aptes à absorber ces ondes sont l'évêque et moi, deux prêtres qui avons fait vœu d'abstinence charnelle. Il faut que l'intéressé ait une disposition psychosomatique particulière, c'est l'évidence même. Pourquoi ? Je l'ignore. Peut-être ce processus est-il en partie spirituel. Mais n'oublions pas que le diable, lui aussi, est d'essence spirituelle. Toutefois, l'activité du couple esprit-corps est encore un continent inconnu. Je ne puis élucider ces problèmes. Je peux seulement me livrer à des spéculations.

« Passons au pouvoir qu'a Père de guérir à distance. Indéniablement, c'est par le canal des arbres à gelée qu'*il* fait son diagnostic et établit sa prescription. Réceptrice et émettrice, la gelée absorbe les ondes anormales ou malsaines émanant des cellules malades et diffuse des ondes saines qui détruisent ou neutralisent les mauvaises. Il n'y a rien de miraculeux là-dedans. Le phénomène est en accord avec les données de la science matérialiste.

« Je présume que lorsque Père est arrivé sur cette planète, *il* a parfaitement compris que les arbres étaient générateurs d'extase, qu'*il* se mettait simplement en résonance avec eux. Mais après des millénaires de solitude et à force d'être presque constamment en état d'extase artificielle, *il* a fini par s'imaginer que c'était *lui* qui engendrait les vies nouvelles.

« Il y a d'autres points d'interrogation. Comment a-t-*il* capturé notre astronef ? Je l'ignore. Mais *il* connaissait l'existence du translateur grâce à la survivante du *Hoyle*. Aussi a-t-*il* pu émettre les fréquences voulues pour neutraliser les opérations de la mémoire protéinique du translateur conservant le souvenir de l'« espace normal ». *Il* a fort bien pu faire émettre en même temps la moitié des arbres à gelée d'Abatos. Un pareil piège devait fatalement happer un navire au passage.

– Qu'est-il advenu de *son* propre astronef ? s'enquit le commandant Tu.

– Si le *Goéland* restait dix mille ans abandonné sous la pluie et le soleil, qu'advviendrait-il de lui ?

– Il ne serait plus qu'un tas de rouille.

– Même pas !

– Tout juste. J'ai la quasi-certitude que, lorsqu'*il* s'est posé sur Abatos, Père disposait à bord de *son* vaisseau d'un laboratoire

parfaitement équipé. Son savoir scientifique lui permettait d'opérer des mutations génétiques à volonté et *il* a ainsi transformé les arbres de la planète en arbres à gelée. Cette hypothèse explique aussi comment *il* a modifié la structure génétique des animaux de façon que, perdant leurs vestiges évolutionnaires, leurs corps deviennent des organismes parfaitement fonctionnels. »

Le petit homme masqué se rassit et l'évêque se leva.

« En admettant, commença-t-il d'une voix étranglée, que vos recherches et vos hypothèses tendent à indiquer que les pouvoirs de Père sont les produits d'une technique dépourvue de toute spiritualité – et, en toute franchise, il faut reconnaître que vous semblez avoir raison –, même dans ce cas, je prendrais encore *sa* défense. »

Le masque de Carmody s'inclina vers la gauche.

« Quoi ?

– Oui. Notre devoir envers l'Église exige que nous fassions tout pour mettre entre ses mains ce prodigieux outil, cet instrument qui, comme tout dans l'univers, peut être mis au service du bien comme au service du mal. En vérité, il est impératif qu'elle en acquière le contrôle afin d'empêcher autrui d'en faire un mauvais usage. De la sorte, elle gagnera en force et attirera davantage de fidèles en son sein. Ne croyez-vous pas que la vie éternelle soit d'un puissant attrait ?

« Cela étant dit, vous prétendez que Père nous a menti. Je soutiens qu'il n'en est rien. *Il* ne nous a jamais dit que ses pouvoirs étaient de nature purement spirituelle. Appartenant à une espèce non humaine, peut-être a-t-il surestimé nos facultés de compréhension et a-t-il pensé sans se poser de questions que nous comprendrions comment *il* procède.

« Ce n'est point là, cependant, l'essentiel de ma thèse. Son essence se ramène à ceci : nous devons emmener Père avec nous et donner à l'Église l'occasion de décider s'il convient ou s'il ne convient pas de l'accepter. Il n'y aura pas de danger car *il* sera seul au milieu de milliards d'êtres. En revanche, si nous *le* laissons ici, nous risquerions d'être blâmés et il se pourrait même que l'Église prenne des mesures encore plus sévères à notre encontre pour nous punir d'avoir eu la lâcheté de refuser le don qu'*il* nous faisait.

« Je resterai sur Abatos, même si les motifs qui me guident sont mis en question par ceux qui n'ont pas le droit de me juger. Je suis un instrument de Dieu exactement comme Père. Il convient que nous soyons utilisés l'un et l'autre au mieux de nos capacités. Père n'est d'aucun bénéfice ni pour l'Église ni pour l'homme tant qu'il demeure isolé sur cette planète. Je supporterai le fardeau de ma solitude en

attendant votre retour avec l'idée que j'agis comme un serviteur qui trouve sa joie dans l'accomplissement de sa tâche.

– Vous parlez d'une joie ! s'exclama Carmody. Non ! Je dis que nous devons rejeter Père une fois pour toutes. Je doute fort *qu'il* nous permette de partir ; *il* pensera que, devant une menace de passer le reste de nos jours ici et de mourir – car je ne crois pas *qu'il* nous ressuscitera si nous ne nous inclinons pas -, nous accepterons le marché. Et vous pouvez être sûr *qu'il* veillera à ce que nous restions confinés à l'intérieur du vaisseau. Nous n'oserons pas en sortir pour ne pas être bombardés d'ondes de panique ou attaqués par *ses* fauves. Mais cela, l'avenir nous le dira. Je voudrais poser une question à la thèse : pourquoi ne pas simple ment refuser sa suggestion et *lui* laisser le soin de quitter Abatos à bord d'un autre navire ? *Il* pourra facilement en capturer un second. Autre possibilité : si nous rentrons chez nous, nous pourrions demander qu'un bâtiment officiel fasse des investigations.

– Père m'a expliqué que nous sommes *sa* seule chance certaine. Il devra peut-être attendre encore dix mille ans avant qu'un nouveau navire se fasse capturer. Dix mille ans ou l'éternité. Je vais vous dire pourquoi. Vous savez que la translation d'un vaisseau d'un point de l'espace normal à un autre est, pour l'observateur extérieur, instantanée. Théoriquement, le vaisseau pivote le long des deux coordonnées de son axe spécifique dans une durée nulle. Au moment où il disparaît de son point de lancement, il réapparaît à son point de destination. Cependant, il y a un phénomène de dérive : des simulacres électromagnétiques du bâtiment qui s'irradient de six points différents au lieu de départ et foncent à une vitesse constamment accélérée dans six directions à angle droit. Ce sont ce que l'on appelle des fantômes. On ne les voit pas et aucun instrument ne peut les détecter. Leur existence est basée sur les équations de Guizot qui expliquent comment des ondes électromagnétiques peuvent se déplacer plus vite que la lumière car nous savons grâce à Auschweigh que Einstein se trompait quand il affirmait que la vitesse de la lumière était la vitesse absolue.

« Si l'on joignait en traçant une ligne droite Wildenwooly et Ygdrasil, on constaterait qu'Abatos ne se trouve pas entre ces deux planètes mais qu'elle est située extérieurement par rapport à la seconde. Mais elle fait avec elle un angle droit de sorte que l'un des « fantômes » passe par ici. Le réseau électromagnétique émis par les arbres a arrêté net ce fantôme. Voilà pourquoi le *Goéland* a été littéralement aspiré le long de la ligne de force et qu'il a suivi le simulacre jusqu'à Abatos au lieu de se diriger sur Ygdrasil. Je suppose que nous sommes apparus pendant une milliseconde à notre point de

destination originel, puis que nous avons été projetés ici. Naturellement, nous ne nous en sommes pas rendu compte et, sur Ygdrasil, personne ne nous a vus.

« Les voyages entre Ygdrasil et Wildenwooly sont peu fréquents et le champ d'interception doit être parfaitement en concordance avec le fantôme, faute de quoi le simulacre passe entre les mailles du filet.

– Conclusion : les chances qu'a Père de capturer un autre navire sont très faibles.

– Oui. Et c'est la raison pour laquelle *il* ne nous laissera jamais repartir. Si nous partons sans lui et expédions un bâtiment de guerre pour faire des investigations, celui-ci sera peut-être équipé de moyens de défense neutralisant les radiations émises par les arbres. Aussi, nous représentons *son* seul ticket. Et je dis NON, même si nous devons rester prisonniers ici ! »

Le débat se poursuivit avec véhémence pendant deux heures. Tu demanda finalement aux adversaires de présenter leurs conclusions définitives :

« Très bien. La cause est entendue. L'antithèse a mis en évidence le péril de la tentation qui est de nature à faire de l'homme un pseudo-dieu stérile et anarchiste. La thèse a mis en évidence le péril qu'il y aurait à refuser un don qui restituerait à l'Église son universalité, aussi bien numérique que théorique, car elle détiendrait alors littéralement et physiquement les clefs de la vie et de la mort. Plaise à la thèse de voter.

– Je dis qu'il faut accepter l'offre de Père.

– Antithèse.

– Non. Refus. »

Tu posa une main épaisse et osseuse sur la table.

« En ma double qualité de cathédrant et d'arbitre, je suis d'accord avec l'antithèse. »

Il enleva son masque et les autres retirèrent lentement le leur comme s'ils répugnaient à reprendre leur identité et leurs responsabilités. Carmody et l'évêque se dévisagèrent, le regard flamboyant, ignorant le commandant qui toussotait ostensiblement. De même qu'ils avaient abandonné leurs faux visages, ils avaient renoncé à feindre l'amour fraternel.

« En toute honnêteté, il me faut vous signaler ceci, dit le commandant Tu. En tant que laïc, membre de l'Église, je peux refuser, moi aussi, de prendre Père comme passager, mais mon devoir, en tant que commandant d'un navire appartenant à la Saxwell Company,

m'ordonne, lorsque nous nous arrêtons pour une escale non prévue, de prendre à mon bord tout naufragé qui souhaite partir, sous réserve qu'il ait de quoi acquitter le prix de son passage et qu'il y ait de la place pour lui. C'est la loi de la Fédération.

– Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter de cela, dit le padre. Personne ne paiera *son* passage. Cependant, *s'il* avait l'argent nécessaire, vous vous trouveriez devant un joli dilemme.

– N'est-ce pas ? Il me faudrait rendre compte de mon refus, naturellement. Je passerais en jugement, je perdrais peut-être mes galons et je serais probablement condamné à rester un rampant jusqu'à la fin de mes jours. Une telle perspective est... intolérable. »

André se leva.

« Cette séance a été assez éprouvante. J'ai envie d'aller me promener dans la forêt. Si je rencontre Père, je *lui* ferai part de notre décision. »

Tu se mit debout, lui aussi.

« Le plus tôt sera le mieux. Demandez-*lui* de réactiver immédiatement notre translateur. Je ne me fatiguerai même pas à décoller selon la procédure réglementaire. Nous translaterons et nous ferons nos relèvements plus tard. Le tout, c'est de partir. »

Carmody fouilla dans sa soutane à la recherche d'une cigarette.

« J'ai bonne envie d'avoir une conversation avec Pete Masters. J'arriverai peut-être à lui mettre un peu de plomb dans la cervelle. Après, j'irai faire un tour dans les bois, moi aussi. Il y a encore beaucoup de choses à apprendre dans le coin. »

Il suivit des yeux l'évêque qui s'éloignait et hocha tristement la tête.

« Il m'a été pénible de me dresser contre mon supérieur, dit-il à Tu. Mais Son Excellence a beau être un grand homme, la compréhension que l'on acquiert après avoir beaucoup péché lui fait défaut. » Il tapota sa panse rondouillarde et sourit comme si tout allait pour le mieux – encore que son sourire ne fût pas très convaincant. « Je n'ai pas que de la graisse sous ma ceinture. L'expérience d'une vie passée dans les bas-fonds est là, elle aussi. N'oubliez pas que j'ai survécu à Joie de Dante. Le péché me remplit les tripes. Dès que la saveur m'en revient, si faible soit-elle, il me remonte à la gorge. Croyez-moi, commandant : Père n'est qu'une carcasse en putréfaction, vieille de dix mille ans.

– Vous n'avez pas l'air d'en être tellement certain.

– Dans ce monde d'apparences changeantes où l'on ne se connaît pas vraiment soi-même, qui peut être certain de quoi que ce soit ? »

Masters avait été relâché, après avoir promis à Tu de ne plus créer de difficultés. Ne trouvant pas le jeune homme à bord, Carmody sortit et lui lança un appel à l'aide de sa radio-bracelet. Il n'y eut pas de réponse.

Le padre, qui n'avait pas quitté sa petite trousse noire, se précipita vers la forêt aussi vite que ses jambes courtaudes le lui permettaient. Il fredonnait en passant sous les énormes branches, appelait les oiseaux haut perchés. Il s'arrêta pour s'incliner gravement devant une sorte de héron aux yeux cernés de violet et se tint les côtes de rire quand l'échassier lui répondit par un gargouillement ressemblant à s'y méprendre à celui que fait un lavabo plein d'eau quand on enlève la bonde. Il finit par s'asseoir au pied d'un hêtre pour s'éponger le visage.

« Seigneur, s'exclama-t-il à haute voix, il y a davantage de choses dans cet univers... Vous avez sûrement le sens de l'humour. Mais je me garderai bien de vous prêter une optique humaine et de tomber dans l'erreur de l'anthropomorphisme. » Il ménagea une pause et reprit en baissant le ton comme s'il ne voulait pas que quelqu'un l'entende : « Et au fond, pourquoi pas ? Ne sommes-nous pas, en un sens, le centre de la création, l'image même du Créateur ? Il a certainement besoin, Lui aussi, de se décriper et de rire pour se détendre. Peut-être que Son rire n'est pas un simple bruit dépourvu de signification mais qu'il se manifeste à un niveau économique et didactique élevé. Peut-être qu'il lance une nouvelle galaxie sur orbite au lieu de rire à ventre déboutonné. Ou que, pour extérioriser son hilarité, il propulse une espèce sur l'échelle de Jacob de l'évolution pour la faire progresser vers un état plus proche de l'humain. A moins que, même si cela fait vieux jeu, Il ne s'abandonne à la pure joie du miracle pour montrer à Ses enfants que Son univers n'est absolument pas un univers mécanique réglé comme un chronomètre. Les miracles sont le rire de Dieu. Hé, hé ! Voilà qui n'est pas mauvais ! Allons bon ! Où ai-je laissé mon carnet ? J'en étais sûr ! Dans ma cabine. C'aurait été matière à un article sensationnel. Enfin... C'est sans importance. Je m'en souviendrai sans doute et, si j'oublie, la postérité n'en mourra pas. Mais elle en sera appauvrie et... »

Carmody s'interrompt. Il venait d'entendre Masters et Lejeune. Il se leva et s'approcha d'eux en les hélant pour qu'ils ne se figurent pas qu'il était en train de les espionner.

Les deux jeunes gens se tenaient face à face de part et d'autre d'un



faux agaric au chapeau extraordinairement effrangé. Kate s'était tue mais Pete, le visage enflammé, continuait de discourir avec fureur comme si le prêtre n'existait pas. Il agitant un poing véhément et sa main libre étreignait la poignée d'une scie électrique.

« C'est décidé une fois pour toutes ! Nous ne retournerons pas sur Wildenwooly. Et ne va pas croire que j'ai peur de ton père parce que, moi, je n'ai peur de personne. Il n'engagera sûrement pas de poursuites contre nous. Il peut se permettre de jouer les âmes magnanimes. Ce sera la Fédération qui se substituera à lui. Es-tu bête au point de ne pas te rappeler que la loi stipule que l'office de l'hygiène doit faire incarcérer toute personne signalée comme coupable de pratiques malsaines ? Ton père a sûrement prévenu Ygdrasil à l'heure qu'il est. Dès que nous aurons débarqué, on nous jettera en prison. Et nous serons tous les deux envoyés dans une institution. Et même pas ensemble. On sépare toujours les complices qui ont trempé dans le même crime. Chacun est expédié dans un endroit différent. Et comment saurais-je alors si je ne t'ai pas perdue à jamais ? Dans ces centres de reconditionnement, on trafique les gens, on modifie leur personnalité. Peut-être cesseras-tu de m'aimer. Ça les arrangerait bien. Ils diraient qu'en me larguant tu as eu une attitude saine. »

Kate leva ses grands yeux violets vers le garçon.

« Oh ! Pete ! Cela n'arrivera jamais. Cesse de dire des âneries pareilles. D'ailleurs, papa ne nous dénoncera pas. Il sait que je serais alors séparée de lui pour longtemps et il ne pourrait pas le supporter. Non, il ne préviendra pas les autorités. Il lancera des hommes à lui sur nos traces.

– Vraiment ? Et le télégramme qu'a reçu le *Goéland* juste avant le départ ?

– Il ne faisait pas allusion à l'argent. On nous aurait seulement empêchés de partir pour cause de délinquance juvénile.

– Bien sûr ! Et ses nervis m'auraient assommé et balancé dans les bois de Twogee. Je suppose que cela t'aurait fait plaisir ? »

Les yeux de Kate s'embuèrent.

« Pete, je t'en supplie, ne dis pas cela. Tu sais bien que je t'aime plus que n'importe qui au monde.

– Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. En tout cas, tu oublies que ce curé est au courant pour l'argent et que son devoir l'oblige à nous dénoncer.

– Je suis peut-être un curé, intervint Carmody, mais mon état ne me classe pas automatiquement dans la catégorie des gens inhumains.

Jamais il ne me viendrait à l'idée de vous dénoncer. J'ai peut-être tendance à fourrer mon nez un peu partout mais je ne suis pas homme à faire tort à autrui par méchanceté. J'aimerais vous aider à sortir de vos difficultés, encore que, il me faut bien l'avouer, j'ai pour le moment assez envie de vous faire faire connaissance avec mon poing pour la façon dont vous parlez à Kate. Cependant, la question n'est pas là. L'important, c'est qu'il n'est nullement dans mes intentions d'avertir les autorités, même si vous ne m'avez pas avoué ce vol sous le secret de la confession.

« Mais je crois que vous devriez suivre le conseil de Kate : aller tout avouer à son père et essayer de trouver un terrain d'entente avec lui. Peut-être consentirait-il à votre mariage si vous lui promettiez d'attendre de lui avoir prouvé que vous êtes capable de subvenir aux besoins de Kate et de la rendre heureuse. Et que votre amour pour elle a d'autres bases que le désir sexuel. Mettez-vous à sa place. C'est une affaire aussi importante pour lui que pour vous. Plus, même, car il connaît Kate depuis beaucoup plus longtemps que vous, il l'aime depuis beaucoup plus longtemps.

– Qu'il aille se faire voir ! J'en ai marre de tout ça ! » vociféra Pete.

Il alla s'asseoir sous un arbre vingt mètres plus loin. Kate pleurait à petits sanglots. Carmody lui tendit son mouchoir.

« Il est un tantinet mouillé de sueur, sans doute, mais l'odeur de la sainteté est hygiénique. »

Cette saillie arracha au padre un sourire empreint d'une telle joie et d'une telle ironie – une ironie dirigée contre lui-même – que Kate ne put s'empêcher de lui sourire en retour. Tout en séchant ses larmes, elle lui tendit la main.

« Vous êtes douce et patiente, Kate. Et vous êtes très amoureuse d'un homme qui, j'en ai peur, est affligé d'un sale caractère et d'un tempérament soupe au lait. Maintenant, dites-moi la vérité ? N'est-ce pas pareil pour votre père ? N'est-ce pas en partie pour cela que vous vous êtes enfuie avec Pete ? Pour échapper à un père trop exigeant, jaloux et qui a la tête près du bonnet ? Et n'avez-vous pas découvert, depuis, que Pete lui ressemble tellement que vous avez tout bonnement troqué l'original contre la copie ?

– Vous êtes très perspicace. Mais j'aime Pete.

– Vous devriez néanmoins rentrer chez vous. Si Pete vous aime vraiment, il vous suivra et il cherchera à trouver un accord honnête et loyal avec votre père. Après tout, vous êtes bien obligée d'admettre que vous avez eu tort de lui voler cet argent.

– Oui, répondit Kate qui se remit à pleurer. C'était mal. Je ne veux

pas être lâche et rejeter le blâme sur Pete car j'étais d'accord pour prendre cet argent, même si c'était lui qui en avait eu l'idée. J'ai eu un moment de faiblesse et, depuis, cela ne cesse pas de me tracasser. Même quand nous étions ensemble dans la cabine et que j'aurais dû être ivre de bonheur, la pensée de cet argent me tourmentait. »

Masters se leva d'un bond et se dirigea à grands pas vers eux en balançant sa scie. C'était un outil dangereux avec sa lame large et fine en forme d'éventail fixée au moteur. Il la tenait comme un pistolet, la crosse bien en main, le doigt sur la détente.

« Bas les pattes ! » ordonna-t-il.

Kate dégagea sa main de l'étreinte de celle de Carmody mais elle décocha au garçon un regard de défi.

« Il ne me fait aucun mal. Au contraire, il est compréhensif et affectueux. Il essaie de nous aider.

– Je les connais, ces vieux curés ! Il abuse de ta crédulité pour pouvoir te peloter et te tripoter. »

Le padre éclata :

« Comment ça, vieux ? Écoutez un peu, Masters ! Je n'ai que quarante ans... » Il éclata de rire. « Vous avez failli me faire sortir de mes gonds, hein ? » Il se tourna vers Kate. « Si nous réussissons à quitter Abatos, retournez auprès de votre père. Je resterai à Casse-Cou quelque temps. Venez me voir aussi souvent que vous le désirerez et je ferai de mon mieux pour vous aider. Et, bien que je prévoie quelques années de martyre pour vous, coincée comme vous le serez entre ces deux feux, Pete et votre père, je crois que vous êtes bâtie à chaux et à sable. Même si, ajouta-t-il, l'œil scintillant, même si vous avez l'air fragile, outrageusement séduisante et pelotable et tripotable à souhait. »

Au même instant, une biche surgit en trotinant dans la clairière. Son pelage roux était émaillé de petites taches blanches cernées de noir et nulle crainte ne se lisait dans ses grands yeux limpides. Elle s'approcha d'eux d'une allure dansante et pointa avec curiosité son museau vers Kate, comme si elle se rendait compte que cette dernière était la seule femelle présente.

« C'est, évidemment, une des bêtes qui ne sont pas conditionnées à se faire tuer par les prédateurs, dit Carmody. Viens ici, ma toute belle. Je crois bien avoir apporté du sucre en prévision d'une occasion de ce genre. Comment vais-je t'appeler ? Alice ? Tout le monde est fou à cette réception mais nous n'avons pas de thé. »

Kate poussa une exclamation de ravissement et caressa le museau noir et humide de la biche qui lui lécha la main. Pete eut un

reniflement écœuré.

« Il ne manque plus que tu l'embrasses !

– Et pourquoi pas ? » répliqua Kate en posant ses lèvres sur le museau de l'animal.

Pete devint encore plus écarlate. Avec un rictus, il appliqua d'un geste vif le tranchant de sa scie sur le cou de la bête et actionna la détente. La biche tomba, entraînant dans sa chute Kate qui, prise de court, l'enlaçait toujours. Un flot de sang gicla, éclaboussant la poitrine de Pete et le bras de la jeune fille. L'éventail que formait la lame de l'instrument et qui émettait des ultrasons capables d'avoir raison du granit avait découpé une mince tranche de cellules dans le cou de la biche.

Masters, à présent livide, ouvrait des yeux hagards.

« Je l'ai à peine effleurée. Je ne voulais pas appuyer vraiment sur la détente. J'ai dû lui ouvrir la jugulaire. Ce sang, tout ce sang... »

Carmody avait pâli, lui aussi, et ce fut d'une voix mal assurée qu'il dit :

« Heureusement, elle ne restera pas longtemps morte. Mais j'espère que vous vous rappellerez ces flots de sang la prochaine fois que vous vous mettrez en colère. Il aurait aussi bien pu s'agir d'un être humain, vous savez. »

Il se tut et tendit l'oreille. Il n'y avait plus un bruit dans la forêt sur laquelle un silence soudain s'était appesanti comme l'ombre d'un nuage. Alors apparut Père. Il avançait à grands pas et ses yeux luisaient d'un éclat minéral. Sa voix tonna : elle était comme une cataracte.

« La rage et la mort sont dans l'air ! Je les sens quand les bêtes de proie ont faim. Je me suis hâté de venir car je savais que ces tueurs-là n'étaient pas les miens. J'avais d'ailleurs une autre raison, Carmody. L'évêque m'a fait part de vos investigations, des conclusions erronées que vous en avez tirées et de la décision que vous avez imposée au commandant et à lui. Je suis venu pour vous montrer à quel point vous vous trompez sur mes pouvoirs et pour vous apprendre l'humilité envers vos supérieurs. »

Masters exhala un cri étranglé, saisit la main de Kate dans sa main ensanglantée et, moitié courant, moitié trébuchant, il s'éloigna en entraînant la jeune fille. Bien qu'il tremblât, Carmody ne bougea pas.

« Arrêtez vos ultrasons. Je sais comment vous faites naître la panique en moi.

– Vous avez votre appareil dans ce sac. Vérifiez. Voyez donc si la

moindre radiation émane de ces arbres. »

Docilement, Carmody actionna en tâtonnant le fermoir de sa trousse qui finit par céder à la troisième tentative. Il ajusta un curseur. Quand le contact fut établi, ses yeux s'écarquillèrent.

« Convaincu ? demanda Père. Il n'y a pas de soniques dans cette gamme, n'est-ce pas ? Maintenant, gardez un œil sur l'oscilloscope et l'autre sur moi. »

Il prit dans le creux de l'arbre le plus proche une pleine poignée de gelée dont il enduisit la plaie sanguinolente de la biche.

« Cette chair liquide va refermer la blessure, qui est petite, au demeurant, et reconstituer les cellules endommagées. La gelée sonde les tissus environnants à l'aide d'ondes, détermine leur structure – et, par conséquent, la structure des cellules manquantes ou abîmées – et elle comble alors la lacune. Mais seulement si je dirige le processus. Et, si cela est nécessaire, je peux me passer de la gelée. Je n'en ai pas besoin car mes pouvoirs sont bénéfiques puisqu'ils me viennent de Dieu. Il faudrait que vous passiez dix mille ans sans personne à qui parler en dehors de Dieu. Alors, vous comprendriez qu'il m'est impossible de faire autre chose que le bien, que mon regard plonge jusqu'au cœur mystique des choses que je sens battre aussi nettement que celui de mon propre corps. »

Il avait posé la main devant les yeux vitreux de la biche. Quand il la retira, ceux-ci étaient à nouveau noirs et limpides. Ils brillaient. Les flancs de la bête se soulevaient et s'abaissaient régulièrement. Elle ne tarda pas à se dresser sur ses pattes et tendit le museau vers Père qui, d'un geste, la repoussa. Alors, elle pivota sur elle-même et disparut en bondissant.

« Peut-être souhaitez-vous convoquer une nouvelle Question, mugit Père. Si je comprends bien, un supplément de preuves l'autorise. Si j'avais su que vous aviez la curiosité et les facultés de raisonnement d'un singe, je vous aurais montré exactement de quoi je suis capable. »

Carmody suivit des yeux le géant qui s'éloignait à grands pas. Le prêtre était bouleversé.

« Ai-je eu tort ? se demanda-t-il à lui-même. Me suis-je trompé ? Ai-je manqué d'humilité ? Ai-je trop méprisé la perspicacité de Son Excellence sous prétexte qu'il n'avait pas mon expérience... Ai-je faussement interprété les symptômes de son mal ? Me suis-je mépris sur ses causes ? » Il poussa un profond soupir. « Eh bien, si je me suis trompé, je m'en confesserai. Et publiquement. Mais comme cela me rapetisse ! Un pygmée qui trotte entre les jambes des géants et les

fait trébucher dans ses efforts pour se montrer plus grand qu'eux, voilà ce que je suis ! » Il se mit en marche. Distraitement, il leva la main vers une branche qui portait de gros fruits semblables à des pommes.

« Hemm... délicieux ! Que l'existence est facile sur ce monde ! Nul risque de souffrir de la faim, nul besoin de redouter la mort. On peut se faire du lard et vivre dans l'indolence, connaître la béatitude de Sion et l'extase de la re-création. C'était bien là ce que désirait une part de ton âme, n'est-ce pas ? Dieu sait que tu es assez gras et si tu donnes aux autres l'impression de déborder d'énergie, c'est souvent au prix de grands efforts. Il faut que tu traites ta fatigue par le mépris, que tu aies l'air de vibrer d'ardeur et d'impatience au travail. Et tes paroissiens, tes supérieurs eux-mêmes qui, pourtant, devraient savoir à quoi s'en tenir, trouvent cela parfaitement naturel, ils ne se demandent jamais si, toi aussi, tu n'es pas las, découragé ou en proie au doute. Ici, ce ne serait pas pareil. »

Carmody jeta la pomme avant de l'avoir terminée pour cueillir des baies rougeâtres qu'il se mit à déguster, le sourcil froncé, tout en marmonnant, les yeux toujours fixés sur les épaules et la crinière dorée de Père.

« Pourtant... s'esclaffa-t-il à mi-voix. Vraiment, n'est-il pas paradoxal, John Carmody, que tu songes à nouveau à la possibilité de succomber à la tentation dont tu as détourné Tu et André ? Quelle leçon éternelle – une leçon dont, j'espère, tu auras l'intelligence de tirer profit – si tes propres arguments réussissaient à te faire changer d'avis. Peut-être avais-tu besoin de cela parce que tu n'avais pas compris à quel point la tentation avait été puissante pour l'évêque, parce que tu as éprouvé un peu de mépris pour lui – oh ! rien qu'un soupçon mais quand même ! – en voyant qu'il cédait si facilement alors que toi, tu résistais si facilement. Ha ! Comme tu te croyais fort avec l'expérience de tant d'années accumulées sous ta ceinture ! C'était la graisse et c'était du vent qui enflaient ta bedaine, Carmody. Tu couvais dans ton sein l'ignorance et l'orgueil et maintenant, il te faut accoucher de l'humiliation. Non ! Pas l'humiliation, l'humilité, car il y a une différence entre les deux. C'est une question d'attitude. Dieu te donne la clairvoyance de percevoir la seconde !

« Et avoue-le, Carmody, avoue-le ! Même quand tu étais bouleversé par la mort de cette biche, tu as ressenti de la joie car tu avais là un prétexte pour la ressusciter et connaître à nouveau cette extase qui, tu le sais, devrait t'être interdite parce que c'est une drogue et qu'elle te détourne de la tâche urgente de ton sacerdoce. Tu avais beau te dire que tu ne le ferais pas, ta voix était faible et manquait de conviction.

« D'un autre côté, Dieu, quand Il crée, n'éprouve-t-il pas l'extase

d'être l'Artiste ? Cela ne fait-il pas partie de l'acte créateur ? Ne devrions-nous pas l'éprouver, nous aussi ? Mais si tel était le cas, n'en arriverions-nous pas à nous considérer comme des êtres divins ? Pourtant, Père prétend qu'il sait d'où *lui* viennent *ses* pouvoirs et s'il se tient à l'écart, *noli me tangere*, cela peut se comprendre après dix mille ans de solitude. Dieu sait qu'il y eut des saints suffisamment excentriques pour avoir été martyrisés par l'Église même qui, plus tard, les a canonisés.

« Mais c'est une drogue que cette histoire de résurrection. Dans ce cas, c'est toi qui as raison et l'évêque qui a tort. Cependant, l'alcool, la nourriture, les livres et bien d'autres choses encore peuvent devenir des drogues. Il est possible de maîtriser l'obsédant désir qu'on a d'eux, d'en user avec modération. Pourquoi n'en irait-il pas de même de la résurrection une fois apaisée la fièvre première de l'ivresse ? Pourquoi, en vérité ? »

Il lança les baies au loin et cueillit un fruit semblable à une banane, à cela près qu'au lieu d'avoir une peau molle, il était enveloppé d'une coque d'un brun pâle.

« Hemm ! Il a vraiment une bonne table. On dirait du bœuf en sauce avec un rien d'oignons. Je parie que c'est bourré de protéines. Pas étonnant que Père, bien qu'il soit végétarien de stricte obéissance, ait une apparence aussi puissamment, je dirais même aussi surabondamment virile.

« Ah ! Tu dialogues trop avec toi-même. C'est une mauvaise habitude que tu as prise sur Joie de Dante et dont tu ne t'es jamais débarrassé, même après la mémorable nuit de ta conversion. Quelle période épouvantable, Carmody, et seule la grâce... Allons ! pourquoi ne la boucles-tu pas, Carmody ? »

Il s'accroupit brusquement derrière un buisson. Père était arrivé au pied d'une haute colline qui se dressait à la lisière de la forêt. Là, pas un seul arbre, hormis celui, gigantesque, qui la couronnait. L'énorme ouverture circulaire qui bâillait dans son tronc révélait sa nature, mais alors que ceux de la même essence avaient un fût rougeâtre et un feuillage vert clair, l'écorce de celui-ci était d'un blanc miroitant et ses feuilles d'un vert si foncé qu'elles paraissaient noires. Une foule d'animaux était massée tout autour des monstrueuses racines blanchâtres qui sortaient du sol : des lionnes, des léopards, des louves, des autruches-ourses, une colossale vache noire, une rhinocéros, une dame gorille au museau violet, une éléphante, une sorte de môa capable d'éventrer un hippopotame d'un coup de bec, une lézarde verte de la taille d'un homme dont le crâne était surmonté d'une crête et beaucoup d'autres encore. Toutes ces bêtes s'agitaient

nerveusement mais elles étaient silencieuses et s'ignoraient les unes les autres.

A la vue de Père, elles exhalèrent d'une seule voix un mugissement étouffé, un grondement caverneux et rirent la haie sur son passage.

Carmody poussa une exclamation étranglée. Ce qu'il avait pris pour les racines de l'arbre était en réalité des ossements empilés, un tumulus de squelettes.

Père fit halte devant ces dépouilles, se retourna et s'adressa aux bêtes dans une langue inconnue, psalmodiant une mélopée cadencée en agitant les bras et en traçant dans l'air des arabesques, grandes et petites, qui s'enchevêtraient. Puis *il* se baissa et se mit à ramasser les crânes un par un, embrassant leur rictus et les remettant tendrement à leur place. Pendant ce temps, les animaux demeuraient couchés, muets et immobiles, comme s'ils comprenaient ce *qu'il* disait et ce *qu'il* faisait. Et peut-être, en un sens, le comprenaient-ils car il y avait comme un frémissement d'attente semblable à la caresse du vent faisant ondoyer les fourrures.

« Des crânes humanoïdes, murmura le padre en plissant les yeux. Des êtres de la même taille que lui. *Est-il* venu ici avec eux et sont-ils morts ? Ou les *a-t-il* tués ? Dans ce cas, pourquoi ce cérémonial d'amour, pourquoi ces caresses ? »

Père déposa le dernier de ces funèbres vestiges, leva les bras, les écarta dans un geste qui embrassait les cieux et croisa les mains sur ses épaules.

« *Est-il* venu du ciel ? A moins qu'il ne veuille dire *qu'il* s'identifie lui-même au ciel, à l'univers tout entier, peut-être ? Panthéisme ? Ou quoi ? »

Père poussa un cri si sonore que Carmody faillit bondir hors de sa cachette. Les bêtes grondèrent en contrepoint. Les poings du prêtre se nouèrent, une lueur farouche embrasa son regard et il leva la tête. On l'aurait cru habité d'un délire furieux. Il montrait les dents et son visage grimaçant ressemblait tellement aux mufles des bêtes attroupées qu'il avait l'air d'être lui-même un fauve. Les animaux, eux aussi, étaient pris de fureur. Les gros félins feulaient, les pachydermes barrissaient, la vache et les ourses mugissaient, la gorille se martelait la poitrine, la lézarde sifflait comme une machine à vapeur.

Père cria à nouveau et le charme qui paralysait la horde fut brisé : elle se jeta en masse sur le géant. Sans opposer la moindre résistance, Père se laissa submerger par la houle mouvante des échines velues. Un instant, une main apparut au-dessus de la mêlée hurlante, traçant dans l'air une arabesque circulaire comme si elle s'obstinait à obéir aux



gestes prescrits de quelque rituel avant d'être happée par la gueule d'une lionne. Le moignon d'où fusait le sang retomba.

Carmody se tordait en rampant dans la poussière, étreignant les touffes d'herbe : visiblement, il luttait de toutes ses forces pour ne pas se ruer au massacre comme les bêtes. Au moment où fut arrachée la main de Père, il se leva mais l'expression qu'il arborait était nouvelle : elle reflétait l'effroi et l'horreur. Il se précipita dans la forêt, le corps plié en deux pour que les buissons le dissimulent à la vue des animaux.. Il dut s'arrêter derrière un arbre pour vomir, puis il reprit sa course.

Derrière lui s'enflait la clameur des tueuses ivres de sang.

## 7

Une énorme lune striée comme un melon se leva peu après la tombée de la nuit, illuminant la silhouette hémisphérique du *Goéland* et les visages livides des hommes rassemblés à la lisière de la prairie. Carmody émergea des ténèbres de la forêt, fit halte et cria :

« Que se passe-t-il ? »

Le commandant Tu sortit du groupe et tendit le doigt vers le maître sabord béant de l'astronef d'où s'échappait un flot de lumière.

« *Lui* ? balbutia le père John. Déjà ? »

Père était debout, immobile, au pied de l'échelle de coupée, silhouette majestueuse qui attendait comme si elle pouvait supporter patiemment dix autres millénaires d'attente.

« L'évêque nous a trahis ! » La colère perçait dans la voix de Tu mais on y décelait aussi une ombre d'incertitude. « Il *lui* a dit que la loi nous faisait obligation de *le* prendre à bord et il *lui* a donné de quoi payer le voyage.

– Alors, que comptez-vous faire ? s'enquit Carmody dont le timbre rocailleux était plus rauque qu'à l'ordinaire.

– Que voulez-vous que je fasse, sinon le prendre ? J'y suis contraint par le règlement. Si je refusais... eh bien, je perdrais mon commandement, voilà tout. Comme si vous ne le saviez pas ! Je peux tout au plus attendre le lever du jour pour décoller. D'ici là, peut-être

que l'évêque aura changé d'avis.

– Où est Son Excellence ?

– Cessez de donner de l'Excellence à ce traître ! Il est allé dans la forêt pour devenir un autre Père.

– Il faut le retrouver et le sauver de lui-même ! s'exclama le padre.

– Je vous suis. Je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'il aille en enfer. Seulement, les ennemis de notre Église se riraient de nous. Seigneur ! Un évêque, par-dessus le marché ! »

Quelques minutes plus tard, les deux hommes, munis de torches, de traqueurs et de sonos, s'enfoncèrent dans les bois. Tu avait aussi un pistolet. Personne ne les accompagnait : Carmody ne voulait pas exposer son évêque à une confrontation embarrassante avec une meute d'hommes en colère. En outre, il pensait que ses vieux amis, hors des yeux d'autres témoins, auraient plus de chance de le ramener à la raison.

« Où diable allons-nous le trouver ? maugréa le commandant. Bon Dieu ! Ce qu'il fait noir, ici ! Et regardez-moi tous ces yeux... Il doit y avoir des milliers de bêtes.

– Elles savent qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Écoutez : la forêt tout entière est éveillée.

– Pour célébrer la fin d'un règne. Le roi est mort, vive le roi ! Où peut-il bien être passé ?

– Sans doute près du lac. C'est l'endroit qu'il préférerait.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Avec un hélico, ça nous aurait pris deux minutes.

– Pas question d'utiliser d'hélico cette nuit. » Le père John braqua sa torche sur le cadran du traqueur et l'alluma. « Voyez... l'aiguille est folle. Je parie que nos radios-bracelets sont en panne.

– Allô ! *Goéland*... Allô ! répondez, *Goéland*... Vous avez raison. Elle est morte. Dieu du ciel ! Tous ces yeux qui luisent dans les arbres... Il y en a partout. Les sons sont cuits, eux aussi. Pourquoi nos torches continuent-elles d'éclairer ?

– Parce qu'il sait qu'elles permettent à ses fauves de nous repérer plus rapidement, je présume. Essayez donc votre automatique. Il fonctionne électriquement, n'est-ce pas ?

– Il ne marche pas, grommela à nouveau Tu. Ah ! Vivent les anciens modèles !

– Vous pouvez faire demi-tour, il en est encore temps. Peut-être ne sortirons-nous pas vivants de la forêt si nous parvenons à localiser

l'évêque.

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous me prenez pour un lâche ? Je ne permets à personne, prêtre ou laïc, de m'accuser de poltronnerie.

– Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais vous savez que vous êtes avant tout comptable de votre navire.

– Et de mes passagers. Marchons.

– J'ai cru m'être trompé, enchaîna Carmody. J'ai presque changé d'avis au sujet de Père. Peut-être qu'il utilisait *ses* pouvoirs, qui ne sont pas exclusivement d'origine matérielle, en vue du bien. Mais, comme je n'avais pas de certitude, je l'ai suivi. Quand j'ai assisté à sa mort, j'ai compris que j'avais raison, que si nous tentions de nous servir de *lui* de quelque façon que ce soit, il en résulterait quelque chose de maléfique.

– Sa mort ? Mais *il* était devant le *Goéland* il y a un instant. »

Carmody relata brièvement à Tu la scène dont il avait été témoin.

« Mais... mais je ne comprends pas. Père ne peut supporter le contact de *ses* propres créatures et *il* les contrôle totalement. Pourquoi cette révolte ? Comment a-t-il pu revenir si rapidement à la vie, d'autant qu'il était réduit en pièces ? Eh ! Peut-être qu'il n'y a pas qu'un seul Père, qu'il a un jumeau et qu'il nous mystifie. Si ça se trouve, *il* ne contrôle qu'une poignée de bêtes. *Il* est passé maître dans l'art d'apprivoiser les bêtes sauvages et utilise des fauves domestiqués quand nous sommes dans les environs. Et *il* est tombé sur une horde qui a échappé à son contrôle.

– Vous avez à moitié raison. Primo, c'étaient bien une révolte, mais une révolte qu'il a lui-même suscitée. Une révolte rituelle. J'ai senti *ses* ordres mentaux. Il s'en est fallu de peu que je ne rejoigne la meute pour participer à la curée. Secundo, s'il est si rapidement revenu à la vie, c'est parce que l'arbre blanc a une action particulièrement puissante et prompte. En troisième lieu, *il* use effectivement de supercherie à notre égard mais ce n'est pas le genre de mystification à laquelle vous pensez. »

Carmody traînait la patte. Il haletait.

« Je suis en train d'expier mes péchés. Dieu me vienne en aide ! Quand cette affaire sera réglée, je me mettrai au régime. Et je prendrai aussi de l'exercice. Comme je hais ma carcasse obèse ! Mais quand, le ventre creux, je m'assieds devant une table sur laquelle s'entassent les trop bonnes choses de l'existence qui, au départ, ont été créées pour qu'on les déguste, que puis-je faire, sinon les savourer ?

– Je pourrais vous le dire mais nous n'avons pas le temps de parler

de cela, gronda Tu. Ne changez pas de conversation. » Le mépris dans lequel le commandant tenait les sybarites était notoire.

« Très bien. Comme je vous le disais, il s'agissait à l'évidence d'une immolation rituelle. Quand je l'ai compris, je me suis vainement lancé à la recherche de l'évêque. Je voulais lui expliquer que Père ne mentait qu'à moitié lorsqu'il prétendait que ses pouvoirs venaient de Dieu et qu'il adorait Dieu. Oui, il adore Dieu. Seulement, son Dieu, c'est *lui-même* ! Dans son incommensurable égotisme, il ressemble aux vieilles divinités de la Terre qui étaient censées s'exécuter elles-mêmes et qui ressuscitaient après avoir accompli ce sacrifice suprême. Odin, par exemple, s'est pendu à un arbre.

Mais comment aurait-il pu entendre parler de ces divinités ? Pourquoi les aurait-il imitées ?

*Il* n'a pas besoin d'avoir entendu parler de nos mythes terriens. Après tout, certains rites et certains symboles religieux sont universels. Ils apparaissent spontanément sur cent planètes différentes. S'immoler à un dieu, communier en mangeant le dieu, les cérémonies des semailles et de la moisson, la notion du peuple élu, les symboles du cercle et de la croix... tout cela est omniprésent. Il se peut fort bien que Père ait importé cette idée de son monde natal. Ou qu'il ait pensé que c'était l'acte le plus sublime qu'il pouvait accomplir. L'homme doit forcément avoir une religion, même si elle se réduit à s'adorer soi-même. Et n'oubliez pas que son rite, comme la plupart, allie le religieux à l'utilitaire. *Il* est âgé de dix mille ans et c'est en retournant de temps en temps à l'arbre à gelée qu'il assure sa longévité. Pensant que nous l'emmènerions, il s'est dit qu'il lui faudrait un certain temps pour faire pousser un arbre à gelée sur une autre planète. La cure de rajeunissement fait partie intégrante de la re-création, n'est-ce pas ? Elle élimine le calcaire qui s'est déposé dans le système vasculaire, les graisses qui se sont accumulées dans les cellules cérébrales et toutes les dégénérescences qui conduisent au vieillissement. On ressort de l'arbre jeune, frais et dispos.

– Mais les crânes ?

– La totalité du squelette n'est pas indispensable pour la re-création, encore que la coutume veuille qu'il soit mis tout entier dans l'arbre. Un éclat d'os suffit puisqu'une seule cellule contient la totalité du patrimoine génétique. Voyez-vous, quelque chose m'avait échappé : la raison pour laquelle certains animaux peuvent être conditionnés à se faire tuer par les carnivores. Il y a là un problème. Si la chair se reconstitue autour des os exclusivement en fonction de l'information génétique, l'animal ne devrait pas avoir de souvenirs de son existence antérieure. Donc, son système nerveux ne devrait pas posséder de

réflexes conditionnés. Or, il en possède. Par conséquent, il faut que la gelée reproduise également le contenu de l'appareil nerveux. Comment ? J'imagine que, à l'instant précis de la mort, le dépôt de gelée le plus proche enregistre toutes les ondes émises par les cellules, y compris les ondes complexes lancées par les molécules « nouées » de la mémoire. Ensuite, la gelée les reproduit. C'est ainsi, les crânes de Père demeurent exposés et, quand *il* ressuscite, *il* les voit qui l'accueillent, et c'est là un spectacle des plus réconfortants pour *lui*. Rappelez-vous qu'*il* les embrasse pendant le sacrifice. *Il* montre de la sorte *son* amour pour *lui-même*. La vie qui embrasse la mort. *Il* sait qu'*il* a vaincu la mort.

– Pouah !

– Oui. Et voilà ce qui arrivera à la galaxie si Père quitte Abatos. L'anarchie, de sanglantes tueries qui ne prendront fin que lorsqu'il ne restera plus qu'un seul être en vie sur chaque planète, la stagnation, la fin de toute vie sensible telle que nous la connaissons, plus d'objectifs... Ah ! Voici le lac ! »

Carmody s'immobilisa derrière un arbre. André, debout au bord de l'eau, leur tournait le dos. Il baissait la tête comme s'il priait ou méditait. Ou s'il était accablé de tristesse.

Le padre sortit de sa cachette et appela à mi-voix :

« Votre Excellence... »

L'évêque tressaillit. Ses mains, sans doute jointes sur sa poitrine, retombèrent de part et d'autre de son corps. Mais il ne se retourna pas. Il prit une profonde aspiration, ploya les genoux et plongea dans le lac.

« Non ! » hurla Carmody en plongeant à son tour.

Il fit un plat. Tu ne perdit pas de temps pour se précipiter sur ses talons mais il s'arrêta sur la berge et s'accroupit. Les vaguelettes provoquées par les deux plongeurs s'élargissaient en cercles concentriques qui, peu à peu, se dissipèrent, auréoles éclaboussées de lune sur le sombre et plat miroir du lac. Le commandant ôta sa tunique et se déchaussa mais il ne sauta pas. Soudain, une tête creva la surface des eaux et l'on entendit quelqu'un reprendre bruyamment sa respiration.

« Carmody ? Monseigneur ? »

Le nageur replongea. Tu sauta à son tour. Au bout d'une minute, trois têtes émergèrent en même temps. Quelques instants plus tard, le commandant et le petit prêtre se tenaient debout, haletants, devant le corps inanimé d'André.

« Il s'est débattu, dit d'une voix rauque Carmody dont les flancs palpaient tumultueusement. Il a essayé de me repousser... Alors... j'ai placé mes pouces derrière ses oreilles... à la jonction des mâchoires... j'ai appuyé... il a molli mais je ne sais pas si de l'eau était entrée dans ses poumons... ou si je lui ai fait perdre conscience... ou les deux... pas le temps de parler maintenant... »

Il retourna l'évêque sur le ventre, la tête de côté, et s'assit à cheval sur lui. Les mains à plat sur les omoplates d'André, il commença à exercer des pressions rythmiques dans l'espoir d'expulser l'eau et de faire entrer de l'air dans les bronches.

« Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? s'exclama Tu. Comment, lui qui est né et a été élevé dans la foi, comment un évêque consacré et respecté a-t-il pu nous trahir ? Qui l'aurait cru ? Quand on pense à ce qu'il a fait pour l'Église sur Lazy Fair. C'était un grand homme. Comment a-t-il pu vouloir se tuer, sachant tout ce que cela signifiait ?

– Est-ce que vous allez la fermer ? répliqua Carmody sur un ton tranchant. Est-ce vous qui avez été soumis à la tentation qu'il a connue, lui ? Que savez-vous de ses déchirements ? Cessez de le juger et rendez-vous utile. Prenez votre montre et comptez les secondes pour que je puisse le masser régulièrement. Allons-y ! Un... deux... trois... »

Un quart d'heure plus tard, l'évêque put s'asseoir. Il se prit la tête entre les mains. Tu s'était un peu éloigné et il était immobile, tournant le dos aux deux ecclésiastiques. Carmody se mit à genoux.

« Croyez-vous être capable de marcher, maintenant, Votre Excellence ? Il faudrait quitter la forêt le plus vite possible. Je sens du danger dans l'air.

– C'est plus qu'un danger, c'est la damnation », répondit faiblement André.

Il se leva et faillit tomber. Carmody le retint d'une poigne solide.

« Merci. Partons. Ah ! Mon vieil ami, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé couler et mourir au fond du lac, là où il n'aurait pas trouvé mes os ? Personne n'aurait rien su de mon infamie.

– Il n'est jamais trop tard, Votre excellence. Le fait que vous ayez regretté le marché que vous aviez conclu et que vous ayez été poussé par le remords...

– Dépêchons-nous avant que, justement, il ne soit trop tard. Ah ! je sens que s'allume une nouvelle vie. Vous savez ce qu'on éprouve, John. C'est une étincelle qui grandit, qui grandit et flamboie jusqu'à embraser notre corps tout entier et on est presque sur le point

d'exploser de feu et de lumière. Comme celle-ci est intense ! Ce doit être un arbre tout proche. Retenez-moi, John. Si j'ai une nouvelle attaque, entraînez-moi loin d'ici, quelle que soit l'énergie avec laquelle je me débattrai.

« Vous avez ressenti ce que j'ai ressenti et vous semblez être suffisamment fort pour résister mais, toute ma vie, j'ai lutté contre quelque chose de semblable. Je n'en ai jamais parlé à personne, je l'ai même nié dans mes prières – le pire des péchés que je pouvais commettre – jusqu'au jour où mon corps, depuis trop longtemps maltraité, a pris le dessus et a exprimé sa protestation par le canal de ma maladie. A présent, j'ai peur que... vite ! vite ! »

Tu empoigna André par le coude et aida Carmody à l'entraîner à travers les ténèbres qu'éclairait seulement la torche du padre. Les branches enchevêtrées formaient une voûte solide et continue au-dessus de leurs têtes.

Il y eut comme un toussotement. Les trois hommes se figèrent sur place.

« Père ? fit Tu dans un souffle.

– Non. Un de ses représentants, je le crains. » A vingt mètres de là, une léoparde de cinq cents livres au pelage moucheté et duveteux leur barrait le chemin, ramassée sur elle-même, prête à bondir. Ses yeux verts clignotaient. Le faisceau de la torche rétrécissait ses prunelles. Ses oreilles rondes étaient inclinées vers l'avant. Soudain, elle se dressa sur ses pattes et s'approcha lentement du petit groupe. Elle se mouvait en alliant comiquement la grâce féline à un dandinement d'obèse. Dans d'autres conditions, cette adiposité enveloppant sa musculature d'acier et son ventre pesant qui pendait les auraient peut-être fait rire. Mais, pour l'heure, ils n'en avaient nulle envie, car le fauve était capable de les réduire en bouillie – et il s'apprêtait vraisemblablement à le faire.

Brusquement, sa queue qui s'agitait doucement d'avant en arrière se raidit. La léoparde poussa un feulement et se rua sur le père John qui avait dépassé Tu et André.

Carmody hurla. Sa torche fit un vol plané et tomba au milieu des broussailles. Le félin émit un miaulement et battit précipitamment en retraite. Le bruit de son corps puissant fracassant les branches et le chapelet de jurons bien sentis que le père John lâcha – non dans l'intention de blasphémer mais à cause de l'intense soulagement qu'il éprouvait – se confondirent.

« Qu'est-il arrivé ? s'enquit Tu. Et qu'est-ce que vous faites à genoux ?

– Non, je ne prie pas. Ce sera pour plus tard. Cette fichue torche s'est éteinte et je n'arrive pas à la retrouver. Venez un peu ici pour m'aider à la récupérer. Rendez-vous donc utile. Salissez-vous les mains, pour une fois. Nous ne sommes pas à bord de votre satané vaisseau, vous savez ?

– Qu'est-il arrivé ? répéta le commandant.

– Je me suis battu exactement comme un rat acculé dans un coin. En dernier recours, et ce fut un pur hasard, je lui ai flanqué un coup de poing sur le museau. Je n'aurais pas mieux réussi si c'avait été prémédité. Après dix mille ans passés à se repaître de victimes conditionnées et consentantes, ces bêtes de proie sont devenues grasses, paresseuses et lâches. En fait, elles n'ont rien dans le ventre. Quand on leur résiste, elles ont peur. Je suis sûr que cette léoparde ne nous aurait pas attaqués si Père ne le lui avait pas ordonné. N'est-ce pas, Votre Excellence ?

– C'est exact. *Il* m'a montré comment procéder pour imposer sa volonté à tous les animaux d'Abatos. Je n'en suis pas encore arrivé au point d'être capable d'en identifier une lorsqu'elle est hors de vue et au-delà de la portée du contrôle mental mais je peux le faire à courte distance.

– Ah ! Enfin... J'ai retrouvé cette fichue lampe ! »

Carmody ralluma la torche et se leva.

« Ainsi, je me suis trompé en me figurant que mon malheureux coup de poing avait chassé ce monstre ? Vous l'avez rendu fou de panique.

– Non. J'ai neutralisé les ondes de Père et ne me suis plus soucié de la bestiole. Naturellement, il était trop tard. A partir du moment où elle avait commencé à attaquer, son instinct l'obligeait à continuer. Si elle s'est enfuie c'est grâce à votre seul courage.

– Je croirais davantage à mon courage si mon cœur cessait de battre aussi fort. Bon... Allons-y ! Votre Excellence se sent-elle mieux ?

– Je suivrai votre cadence. Et arrêtez de me donner ce titre protocolaire. Braver une décision prise par le Conseil de la Question, c'est se mettre automatiquement en situation de destitution. Vous le savez.

– Tout ce que je sais, c'est ce que Tu m'a rapporté de sa conversation avec Père. »

Ils se remirent en route. De temps en temps, Carmody se retournait et allumait sa torche. C'est ainsi qu'il se rendit compte que la léoparde



ou une de ses sœurs les suivait à quelque distance.

« Nous ne sommes pas seuls », murmura-t-il.

André ne fit pas de commentaire et Tu, se méprenant sur le sens de ce propos, se mit à prier tout bas. S'abstenant de préciser sa pensée, Carmody se contenta d'inviter ses compagnons à presser le pas.

Soudain, à l'obscurité de la forêt succéda l'éclat du clair de lune. Il y avait toujours une petite foule dans la prairie, mais à présent, le groupe était rassemblé sous l'orbe de l'astronef. Père n'était pas en vue.

« Où est-il ? » cria Carmody.

L'écho répéta la question tandis que le géant apparaissait dans l'encadrement du sabord. Père se baissa, descendit l'échelle de coupée et, lorsqu'il eut mis pied à terre, il se pétrifia à nouveau, immobile et attentif.

« Seigneur, donnez-moi la force », murmura André.

Carmody se tourna vers le commandant.

« Il va vous falloir choisir. Faire ce que votre foi et votre intelligence vous conseilleront ou obéir aux règlements de la compagnie et à la loi de la Fédération. Que décidez-vous ? »

Tu, rigide et muet, plongé dans ses pensées, était semblable à une statue de bronze. Sans attendre sa réponse, le padre se mit en marche en direction du vaisseau. Arrivé au milieu de la prairie, il s'arrêta et, levant les bras, les poings noués, il s'écria :

« Inutile d'essayer votre truc pour nous paniquer, Père ! Sachant ce que *vous* faites et comment *vous* le faites, nous pouvons résister parce que nous sommes des hommes ! »

Les gens, qui étaient rassemblés autour de l'astronef ne l'entendirent pas. Ils se bousculaient en s'injuriant pour gravir l'échelle et s'engouffrer à l'intérieur de la nef. Sans doute Père avait-il fait en sorte que les arbres environnants émissent des ondes plus puissantes que toutes celles qu'il avait jamais utilisées et elles déferlaient comme un raz de marée qui emportait tout sur son passage. Tout et tous, sauf Carmody et André. Tu lui-même se rua vers le *Goéland*.

« Je suis désolé, John, gémit l'évêque, mais je ne peux pas supporter cela. Pas les infrasons non... la trahison. La prise de conscience de la chose contre laquelle je me bats depuis que je suis adulte. On prétend que lorsque l'on découvre pour la première fois le visage de l'adversaire inconnu, la bataille est à moitié gagnée. Mais ce n'est pas vrai. Je ne peux le supporter. Le besoin que suscite en moi

cette communion anathème... Je suis navré, croyez-moi, mais il me faut absolument... »

L'évêque tourna les talons et se précipita dans la forêt. Carmody se lança à sa poursuite, mais il avait les jambes trop courtes et l'autre l'eût rapidement distancé. Là-bas, dans les ténèbres, s'éleva un rugissement. Puis un cri. Et ce fut le silence.

Sans hésiter, le prêtre fonça, déchirant l'obscurité du pinceau de sa torche. Quand il vit le félin accroupi sur le corps roulé en boule, lacérant de ses griffes le ventre de sa victime, il poussa un hurlement et chargea. Grondant, la léoparde arqua l'échiné comme si elle se préparait à se dresser sur ses pattes arrière et à larder l'homme de ses griffes sanguinolentes. Puis elle feula, fit demi-tour et s'enfuit en bondissant.

Il était trop tard. Cette fois, pas question de rendre la vie à l'évêque. A moins que...

Carmody frissonna. Il prit le cadavre dans ses bras et, chancelant sous son poids, repartit vers la prairie.

Père vint à sa rencontre.

« Donnez-moi ce corps, ordonna la voix tonnante.

– Non ! Vous ne le mettrez pas dans votre arbre.

– Je le ramène au vaisseau. Quand nous serons rentrés, il sera inhumé décemment. Et vous pouvez vous dispenser d'émettre vos ondes de panique. Je suis en colère mais je n'ai pas peur. Et nous partirons malgré vous en vous laissant là. Aussi vous pouvez avoir recours à vos pires diableries.

– Vous ne comprenez pas, homme. » Père avait parlé d'une voix plus douce. Une voix triste et déconcertée. « Je suis monté à bord de votre navire. Je suis entré dans la cabine de l'évêque et j'ai voulu m'asseoir dans un fauteuil. Il était trop petit pour moi. J'ai dû m'asseoir par terre, à même le plancher dur et froid et, tout en attendant, je m'imaginai plongeant à nouveau dans l'immensité de l'espace, allant à la rencontre d'une multitude de planètes étranges, inconfortables et scandaleusement sous-développées. J'avais l'impression que les murs se rapprochaient pour m'écraser. Soudain, j'ai compris que je ne pourrais supporter une minute de plus ces cloisons oppressantes et que, bien que le voyage dût être court, je me retrouverais bientôt dans d'autres pièces trop exiguës. Et qu'il y aurait tout autour de moi des hordes de pygmées qui se bousculeraient, me submergeant peut-être, dans l'espoir de me contempler, de me toucher. Des millions et des millions de pygmées n'ayant d'autre idée en tête que de poser sur moi leurs sales petites pattes poilues.

J'imaginai des planètes grouillantes de femelles crasseuses prêtes à mettre bas d'un instant à l'autre avec toute la malpropreté que la chose implique, de mâles en rut obsédés par le désir de les engrosser, des villes répugnantes débordant de détritux pestilentiels, des déserts, pustules défigurant ces mondes à l'abandon, le désordre, le chaos, l'incertitude. Je n'ai pu faire autrement que de sortir un moment pour respirer l'air propre et pur d'Abatos. C'est alors que l'évêque est arrivé.

– L'idée d'un changement vous terrifiait. J'aurais pitié de vous si vous ne vous en étiez pas pris à lui, dit Carmody en désignant d'un coup de menton le corps qu'il serrait dans ses bras.

– Je n'ai que faire de votre pitié. Après tout, je suis Père. Vous, vous êtes un homme qui tombera en poussière à jamais. Mais ne me faites pas de reproches. Ce n'est pas à cause de moi qu'il est mort mais à cause de ce qu'il était. Demandez à son véritable père pourquoi il ne lui a pas donné d'amour en plus des coups, pourquoi il l'a mortifié sans lui expliquer pour quelles raisons il devait s'humilier, pourquoi il lui a enseigné à pardonner à tout le monde excepté à lui-même. Mais brisons là. Donnez-le-moi. Je l'aimais. Je pouvais presque supporter son contact. Je le ressusciterai afin qu'il soit mon compagnon. Même moi, j'ai besoin de pouvoir parler à quelqu'un qui soit capable de me comprendre.

– Hors de mon chemin, s'exclama Carmody. André a fait son choix. Il m'a confié le soin de m'occuper de lui. J'aimais cet homme, même si je n'approuvais pas toujours ce qu'il disait ou ce qu'il faisait. En dépit de ses faiblesses, c'était un grand bonhomme. Aucun d'entre nous ne peut dire quoi que ce soit contre lui. Hors de mon chemin si vous ne voulez pas que je me livre à des actes de violence qui vous épouvantent tellement, dites-vous, sans que cela vous empêche pour autant de charger vos fauves d'accomplir votre volonté. Hors de mon chemin !

– Tu ne comprends pas », murmura le géant en tirant sur sa barbe.

Ses yeux noirs pailletés d'argent luisaient d'un éclat dur, mais il ne leva pas la main sur Carmody.

Une minute plus tard, le prêtre pénétra à l'intérieur du *Goéland* avec son fardeau. Le sabord se referma derrière lui avec un bruit léger mais qui avait quelque chose de définitif.

Quand le commandant Tu eut procédé à la manœuvre de translation, il entra dans la cabine de l'évêque. Carmody était agenouillé devant le lit sur lequel gisait le cadavre.

« Je suis en retard parce que j'ai dû confisquer sa bouteille à M<sup>me</sup> Recka et la boucler temporairement, expliqua-t-il. Ne croyez

surtout pas, ajouta-t-il après un silence, que je sois animé par la haine. Mais on ne transige pas avec les règles. L'évêque s'est donné la mort. Il ne mérite pas de reposer en terre consacrée.

– Qu'en savez-vous ? répliqua Carmody, la tête toujours penchée, sans presque remuer les lèvres.

– Il ne s'agit pas de ma part d'un manque d'égards envers un défunt, mais l'évêque avait le pouvoir d'imposer sa volonté aux bêtes. Il a donc sûrement ordonné à la léoparde de le tuer. C'était un suicide.

– Vous oubliez que les ondes de panique émises par Père pour nous faire précipitamment réintégrer le navire, vous et moi, affectaient également tous les animaux qui se trouvaient dans les parages. Peut-être la léoparde a-t-elle simplement massacré Mgr André parce qu'il se trouvait sur son chemin alors qu'elle s'enfuyait. Comment pouvons-nous le savoir ? Il y a aussi une chose qu'il ne faut pas oublier, Tu. Peut-être que l'évêque est un martyr. Il savait que la seule chose qui obligerait Père à rester sur Abatos serait sa propre mort. Il était impensable pour *lui* de laisser une planète sans père. Or, André était le seul d'entre nous qui eût été susceptible de prendre la place vacante de Père. Évidemment, il ignorait à ce moment qu'à cause de cette crise de claustrophobie survenue à l'improviste, Père avait changé d'avis. L'évêque ne savait qu'une seule chose : sa mort enchaînerait définitivement Père à Abatos et nous libérerait. S'il s'est volontairement supprimé en prenant la léoparde comme instrument de sa mort, n'en est-il pas moins pour autant un martyr ? Il y a eu des femmes qui ont préféré la mort au déshonneur et qui ont été canonisées. Nous ne saurons jamais les véritables motifs auxquels André a obéi. Ce savoir-là, laissons-le à Quelqu'un d'Autre.

« Pour ce qui est du maître d'Abatos, l'hostilité que je ressentais contre *lui* était justifiée. Rien de ce qu'il disait n'était vrai et *il* était aussi poltron que ses fauves obèses et paresseux. *Il* n'était pas un dieu. *Il* était le Père... des Mensonges. »

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

*Father.*

# Brian Aldiss : LES HÉRÉTIQUES DU DIEU COLOSSE

*Nous n'avons rencontré jusqu'ici à travers l'espace que des dieux étrangers relativement bienveillants ou encore indifférents. Lorsqu'ils tuaient, comme celui de Lafferty, c'était en quelque sorte par inexpérience et en réponse à une injure. Mais dans les trois dernières nouvelles de cette anthologie, nous allons affronter des divinités bien plus redoutables qui sont pour l'homme des rivales ou des menaces. Leur pouvoir, le plus souvent, c'est dans le fanatisme humain qu'elles le puisent : un fanatisme qui s'alimente toujours aux silences du dieu.*

*Cette nouvelle de Brian Aldiss est aussi une réflexion sur les périls de la théologie.*

MOI, Harad IV, Scribe en Chef, déclare que le présent rapport ne peut être communiqué qu'aux membres du Haut Clergé de l'Église Orthodoxe Sacrificielle Universelle et aux Doyens du Conseil de l'Église Orthodoxe Sacrificielle Universelle, car il y est question de quatre Hérésies Abjectes auxquelles il ne peut être fait allusion au sein du peuple.

Pour une Bonne Compréhension de la plus récente et de la plus abjecte des hérésies, il convient de replacer les choses dans leur contexte et dans leur déroulement historique. Il faut donc remonter à l'An Un de notre ère, lorsque le Monde Obscur fut anéanti par le Dieu Colosse, notre Seigneur tout-puissant que tous nous respectons et nous craignons grandement.

En cette année de grâce 910 ap. D. C., il est impossible de se faire une idée exacte de ce qu'était notre monde à cette époque lointaine. Mais en se fondant sur les rares archives encore en notre possession, on peut s'en faire une idée approximative et même se livrer aux Contorsions Mentales nécessaires pour imaginer la façon dont les pécheurs qui les subirent interprétèrent ces événements.

Le monde sur lequel se retrouva le Dieu Colosse était plein de machines et de gens, tous moins préparés les uns que les autres à Sa visite. La population était, dit-on, cent mille fois supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Le Dieu Colosse atterrit dans ce que nous appelons aujourd'hui la Mer Sacrée, sur laquelle voguent de nos jours certaines des plus belles églises érigées à Sa gloire. A l'époque, cette région était infiniment moins attrayante, étant divisée en une multiplicité d'états indépendants. Cela s'explique par le système d'usufruit du sol en vigueur alors, avant la mise en œuvre de notre politique actuelle de migration et d'évacuation constantes.

Les pattes antérieures du Dieu Colosse reposaient au cœur de l'Afrique, qui n'était pas encore une île, presque au niveau du fleuve Congo, à l'endroit sacré marqué aujourd'hui par l'Eglise Sacrificielle de Basoko-Aketi-Ele, et à l'endroit sacré marqué aujourd'hui par le Temple d'Aden, à l'endroit précis où se trouvait le port d'Aden.

Certaines des pattes du Dieu Colosse reposaient au-dessus du Soudan et sur le territoire de ce qui était connu alors sous le nom de Royaume Libyen, et qui fait maintenant partie de la Mer du Premier Repentir, tandis qu'une autre patte prenait appui sur l'ancienne ville de Tunis, sur l'ex-côte tunisienne. Toutes les localités citées plus haut correspondaient aux pattes gauches du Dieu Colosse.

Du côté droit, Ses pattes bénissaient les sables de l'Arabie Saoudite, appelée maintenant Vallée de la Vie, et les contreforts du Caucase, anéantissant le Mont Ararat en Asie Mineure, tandis que la patte de devant prenait appui en territoire russe, rayant du même coup de la carte la grande métropole de Moscou.

Le corps du Dieu Colosse, suspendu, immobile, entre Ses pattes formidables, recouvrait en partie ou en totalité trois anciennes mer connues, si l'on en croit les Archives, sous les noms de Mer Méditerranée, Mer Rouge, et Mer du Nil. Elles forment aujourd'hui une partie de la Mer Sacrée. Il anéantit également de Sa Masse une partie de la Mer Noire, baptisée depuis Mer Blanche, l'Egypte, Athènes, Chypre et la péninsule balkanique jusqu'à Belgrade, rebaptisée Sainte-Belgrade, car c'est cette ville que surplombait, au ras des toits, le cou du Dieu Colosse lors de Sa Première Visite à nous autres mortels.

Quant à Sa tête, elle surplombait la région montagneuse et peuplée connue aujourd'hui sous le nom d'Italie, mais appelée alors Europe. Elle se dressait à une telle altitude que par temps clair on pouvait la voir distinctement depuis Londres, qui était et est encore la capitale des Franco-Anglais.

On estima à l'époque que le Dieu Colosse atteignait une longueur de sept mille cinq cents kilomètres, du museau à la pointe de la queue, chacune de Ses huit pattes mesurant environ mille cinq cents kilomètres de long. Maintenant notre Dogme a établi que notre Dieu

Colosse change de forme et que Sa longueur et le nombre de Ses pattes varient suivant que nous autres hommes provoquons Sa satisfaction ou Son courroux.

A cette époque, on se perdait en conjectures quant à la nature de Dieu. Aucune disposition n'avait été prise pour son arrivée, bien que des rumeurs millénaristes eussent circulé. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les spéculations concernant Sa nature fussent très éloignées de la vérité, et revêtissent souvent un caractère extrêmement blasphématoire.

Voici un extrait du célèbre Rapport Gersheimer, qui joua un rôle décisif dans les événements qui amenèrent la Première Croisade de 271 après D. C. Nous ne savons pas qui était le Noir Gersheimer, hormis le fait peu intéressant qu'il s'agissait d'un Prophète Scientifique dans un endroit appelé Cornell ou Carnell, apparemment une Église située sur le continent américain (qui avait une forme différente de celle que nous lui connaissons).

« Des prises de vues aériennes semblent indiquer que cette créature – si l'on peut l'appeler ainsi – qui repose le long d'un axe allant de la Mer Rouge à l'Europe du Sud-Est, n'est pas vivante, du moins dans le sens où nous entendons généralement ce terme. Le fait qu'elle ressemble par sa forme à un lézard à huit pattes peut n'être rien d'autre que le fruit d'une coïncidence, et en tout état de cause rien ne nous permet d'accréditer la thèse avancée par certaines publications, selon laquelle elle serait animée d'intentions malfaisantes. »

Le jargon abject de cette époque lointaine n'est pas toujours limpide, mais il y a tout lieu de croire que ces « prises de vues aériennes » font allusion aux appareils volants que possédaient cette dernière génération de Mécréants. Le Noir Gersheimer poursuit :

« S'il ne s'agit pas d'une créature animée, rien n'interdit de croire que c'est un débris galactique momentanément collé à notre globe, comme une feuille morte peut rester collée à un ballon de football en automne. Avancer une telle hypothèse ne modifie pas nécessairement notre conception scientifique de l'Univers. Qu'il s'agisse ou non d'une créature vivante, nous devons refuser toute superstition. Il convient simplement de se souvenir qu'il y a bien des phénomènes dans l'univers, tel que nous le concevons à la lumière de la science du XX<sup>e</sup> siècle, qui demeurent inexplicables. Quelque douloureuse pour nous que soit cette Visitation non sollicitée, elle aura au moins l'avantage d'enrichir nos connaissances – de nous-mêmes et de l'univers au-delà de notre système solaire. »

Bien que les expressions du genre *débris galactique* aient perdu leur sens, à supposer qu'elles en aient jamais eu un, l'idée générale

exprimée dans ce passage est scandaleusement claire. Un embargo est mis sur pied à l'encontre de l'adoration du Dieu Colosse, et un Dieu hérétique de la Science est érigé à Sa place. Un dernier passage de ce fatras insultant suffira à illustrer l'état d'esprit de Gersheimer et, probablement, de la plupart de ses contemporains.

« Rien que de très naturel au fait que les peuples de notre monde, et particulièrement ceux qui sont au seuil de la civilisation, soient aujourd'hui remplis d'effroi. Ils voient quelque chose de surnaturel à l'arrivée de cette chose, et je crois qu'il n'y a pas un homme sur terre doué d'un minimum d'honnêteté intellectuelle qui n'avouerait que cette idée l'a effleuré. Nous ne pouvons la chasser de notre esprit et faire face au chaos dans lequel est plongée notre planète que si nous envisageons notre situation présente à l'échelle galactique. La taille de cette chose hideuse qui reste collée à notre planète est à elle seule un sujet d'effroi. Mais tout est une question d'échelle. C'est un cafard sur une orange. Ou, pour utiliser une métaphore moins répugnante, un lézard de quinze centimètres sur un globe en plastique de soixante centimètres de diamètre représentant la terre. C'est à nous, êtres humains, de nous unir comme jamais nous ne l'avons fait, en utilisant toutes les ressources technologiques à notre disposition, pour renvoyer cet objet encombrant et stupide dans le vide interstellaire d'où il est venu. Bonsoir. »

Les raisons pour lesquelles je rapporte ici ce blasphème initial sont les suivantes : Nous pouvons voir dans ce message d'un membre de l'Age Sombre, des traces de ce péché originel que malgré tous nos sacrifices, tous nos efforts, toutes nos croisades, nous n'avons pas encore réussi à extirper. C'est précisément pour cette raison que nous nous trouvons à présent engagés dans la plus grande crise de l'Histoire de l'Église Orthodoxe Sacrificielle Universelle, et que le moment est venu d'entreprendre une quatrième croisade.

Le Dieu Colosse demeura où il était, dans la position que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Position de la Mer Sacrée, pendant un certain nombre d'années, dans une immobilité totale.

Pour le genre humain, ce fut une grande période génératrice de Foi, qui fut marquée par la fondation de l'Église Universelle et caractérisée par de nombreux bouleversements. Grand fut le martyre des prêtres et des prophètes qui les premiers prêchèrent la Sainte Parole de par le monde et entreprirent de détruire les sectes des blasphémateurs, bien que les Annales Clandestines de l'Église semblent indiquer qu'ils étaient en fait en majorité des membres d'Églises antérieures qui se convertirent après avoir eu la Révélation. Le corps formidable du Dieu Colosse fut l'objet de plus d'une profanation dérisoire. Les Armes les plus Redoutables de cette époque lointaine, fruit du Charlatanisme



technologique, s'appelaient des Nucléaires. On en bombardait le Dieu Colosse sans le moindre résultat, comme l'on pouvait s'y attendre. Des murs de feu furent allumés en vain contre Ses flancs. Notre Dieu Colosse que Tous nous respectons et craignons grandement, est insensible à nos faiblesses terriennes. Son Corps était recouvert d'une matière ressemblant au métal – ce qui provoqua la controverse qui déboucha sur la Seconde Croisade – mais elle n'avait pas la vulnérabilité du métal.

Sa venue sur Terre fut saluée par des manifestations immédiates de la nature. Les vents traditionnels furent détournés par ses flancs formidables et s'en allèrent souffler ailleurs. Cela eut pour effet de refroidir le centre de l'Afrique, entraînant la disparition des forêts tropicales et l'extinction des espèces qu'elles abritaient.

Douze hivers de suite, des blizzards s'abattirent sur les régions voisines de la Caspanie (appelée alors Perse et Kharkov d'après certaines sources), et soufflèrent loin vers l'Est jusqu'en Inde. Ailleurs, partout dans le monde, la présence du Dieu Colosse se manifesta dans le climat par des pluies diluviennes et des vents imprévisibles, ainsi que par des orages interminables. Les Océans furent eux aussi perturbés, tandis que l'énorme volume d'eau déplacé par son corps inondait les basses terres avoisinantes, tuant des milliers d'êtres humains et échouant dix mille baleines mortes.

La Terre ne fut pas en reste. Tandis que les territoires situés sous le corps du Dieu Colosse s'enfonçaient pour former la cuvette qui devait plus tard recevoir la Mer Sacrée, le sol situé sur son pourtour remontait et formait des accidents de terrain tels que les Dolomines, cette chaîne de montagnes austère et accidentée qui borde à présent les régions méridionales de l'Italie. Il y eut des tremblements de terre ; de nouveaux volcans et des geysers firent leur apparition en des endroits où l'eau n'avait jamais surgi, il y eut des invasions de serpents et des incendies de forêt, et quantité de signes merveilleux qui aidèrent les Premiers Apôtres de notre foi à convertir les sceptiques. Ils se répandirent sur la Terre entière prêchant que le salut était dans la soumission.

De nombreux Peuples Entiers périrent au moment des grands bouleversements, tels que les Bulgares, les Égyptiens, les Israélites, les Moraviens, les Kurdes, les Turcs, les Syriens, les Turcs des montagnes ainsi que la plupart des Slaves méridionaux, des Géorgiens, des Croates, de solides Vlaks, et les races grecques, chypriotes et Crétoises, ainsi que bien d'autres dont les péchés étaient grands et dont les noms ne figurent pas dans les Annales de l'Église.

Le Dieu Colosse quitta notre planète en l'an 89 – certains disent en

l'an 90 – (ce fut le Premier Départ, et il est célébré en tant que tel dans le calendrier de notre Église, bien que l'Église Catholique Universelle le désigne sous le nom de Jour de la Première Disparition). Il revint en 91 pour la plus grande Goire de Son Nom. On sait peu de chose sur la période de Son absence de notre Terre. L'on peut se faire une idée de l'état d'esprit des gens à cette époque lorsque l'on sait que dans l'ensemble les nations de la Terre se réjouirent grandement.

Les bouleversements naturels continuèrent puisque les Océans s'engouffrèrent dans la grande cuvette qu'il avait laissée, formant ainsi notre très chère et très respectée Mer Sacrée. Des guerres de grandes proportions ravagèrent la surface du globe.

Son retour en 91 mit un terme aux guerres – signe de la grande paix que Sa présence a apportée à Son peuple élu.

Mais les habitants du monde à cette époque n'étaient pas tous de notre confession, malgré les prophètes qui évoluaient parmi eux, et les blasphémateurs se comptaient par millions. Dans le Musée Noir jouxtant la grande basilique d'Omar et du Yémen, il y a des documents prouvant qu'ils essayèrent à cette époque d'entrer en communication avec le Dieu Colosse au moyen de leurs machines. Naturellement ils n'obtinrent pas de réponse, mais nombreux furent les hommes qui dans l'obscurité de leur esprit tinrent ce silence pour une preuve que le Dieu était une chose, comme l'avait prophétisé le Noir Gersheimer. Le Dieu Colosse lors de Sa seconde Visitation bénit notre Terre en s'installant essentiellement dans les limites du cercle polaire arctique, comme on l'appelait à l'époque. Son corps partait du Canada septentrional, recouvrait une vaste péninsule appelée Alaska, traversait la mer de Bering et s'étendait jusqu'aux régions septentrionales de la Russie, au niveau du fleuve Lena, à l'endroit où se trouve maintenant la baie de Lenn. Certaines de Ses pattes prenaient appui sur la banquise tandis que d'autres plongeaient dans les eaux de l'océan Pacifique – mais pour lui nous ne sommes en vérité que des grains de sable qu'il foule au pied et notre relief tout comme nos variations climatiques le laissent indifférent. Quant à Sa tête formidable, on pouvait la voir, luisant d'un éclat métallique, se dresser jusque dans la stratosphère, depuis toutes les villes de la côte américaine, depuis les cités disparues de Vancouver, Seattle, Edmonton, Portland, Blanco, Reno et même San Francisco. C'était la nation dynamique et pécheresse dont relevaient ces villes qui se montrait l'ennemie la plus acharnée du Dieu Colosse. Toutes les ressources de cette civilisation scientifique athée étaient dirigées contre Lui, mais ils ne parvinrent qu'à mettre leur propre littoral à feu et à sang.

Cependant, d'autres modifications naturelles avaient lieu. La Masse

du Dieu Colosse changea le rythme de rotation quotidien de la Terre, de sorte que les saisons furent bouleversées, et nous pouvons lire dans les Évangiles comment les grands arbres se couvrirent de feuillage en hiver et se dénudèrent en été. Les chauves-souris devinrent des animaux diurnes, et les femmes donnèrent naissance à des enfants velus. La fonte des calottes polaires provoqua de grandes inondations, des raz de marée, et des rosées empoisonnées. Et l'on dit même qu'en l'espace d'une nuit la marée se retira si loin des hautes terres malaisiennes (telles qu'on les connaît aujourd'hui), que la péninsule continentale du Blestland se forma en quelques heures là où auparavant il y avait des continents ou des îles séparées portant les noms de Singapour, Sumatra, Indonésie, Java et Australie ou Autriche.

Grâce à ces manifestations de la toute-puissance de notre Dieu Colosse nos prêtres purent convertir le Peuple et des milliers de survivants furent rapidement enrôlés dans l'Église. Ce fut le début de la première Grande Époque de l'Église, lorsque la Foi se répandit sur l'ensemble du globe ravagé et bouleversé. Nos institutions furent fondées dans la génération qui suivit, notamment à l'occasion des divers conciles de l'Eglise Nouvelle (dont il a été prouvé par la suite que certains étaient entachés d'hérésie). La Fondation de notre Église ne se fit pas sans difficultés. Il fallut brûler de nombreuses personnes avant que les autres ne sentent la foi brûler en eux. Mais au fil des générations le nom sacré de Dieu fut révééré par une proportion de plus en plus vaste de la population.

Seuls les Américains s'accrochaient encore en nombre à leurs superstitions profanes. Confortés par leur science, ils refusaient la Grâce. C'est pourquoi en l'an 271, la Première Croisade fut organisée, essentiellement contre eux mais aussi contre les Irlandais dont l'attitude hérétique n'avait aucune base scientifique. Les Irlandais furent rapidement anéantis, pratiquement jusqu'au dernier. Les Américains opposèrent une résistance beaucoup plus acharnée mais cette difficulté eut pour effet de cimenter l'union des peuples et celle de l'Église.

La Première Croisade eut pour point de départ la Première Grande Hérésie de l'Église, l'hérésie fondée sur la thèse que le Dieu Colosse était une chose et pas un Dieu, thèse avancée à l'origine par le Noir Gersheimer. Elle se termina favorablement lorsque le chef des Américains, Lionel Undermayer, rencontra le Vénérable Empereur Évêque Mondial Jon II, et accepta que les messagers de l'Église soient désormais libres de prêcher en Amérique sans être inquiétés. Certains commentateurs estiment qu'un accord plus avantageux encore eût pu être obtenu, mais les deux parties étaient déjà durement touchées par la maladie et la famine, les récoltes ayant été catastrophiques à

l'échelle de la planète. Heureusement, la population globale avait déjà été réduite de plus de la moitié, sans quoi une disette généralisée aurait suivi la réorganisation des saisons. Dans toutes les Églises du monde, on demanda au Dieu Colosse de montrer par un signe qu'il avait été témoin de la grande victoire sur les incroyants américains. Tous ceux qui s'opposèrent à cette mesure éclairée furent éliminés. Il répondit à ces prières en 297, en Se déplaçant rapidement vers l'avant sur une Distance relativement Petite et en S'installant essentiellement dans l'océan Pacifique, aussi loin vers le Sud que ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui l'Antarter et qui s'appelait à l'époque Tropicque du Capricorne et avant cela l'Equateur. Certaines de Ses pattes gauches prirent appui sur des villes du littoral occidental américain jusqu'à Guadalajara au sud (où l'empreinte de Sa patte est aujourd'hui marquée par le Temple de l'Orteil Sacré) et plus au Nord sur des villes telles que San Francisco dont nous avons déjà parlé plus haut. Nous désignons cet événement sous le nom de Premier Déplacement ; il fut interprété à juste titre à l'Époque comme une preuve irréfutable du mépris dans lequel le Dieu Colosse tenait l'Amérique.

Ce sentiment gagna également les Américains. Purifiée par la famine, les épidémies, des tremblements de terre gigantesques et d'autres bouleversements naturels, la Population devint beaucoup plus sensible à la Sainte Parole, et se convertit en masse. Des pèlerinages collectifs furent organisés pour permettre aux gens de voir le corps du Dieu Colosse qui s'étendait d'un bout à l'autre de leur pays. Des pèlerins plus audacieux que les autres embarquèrent dans des machines volantes et survolèrent Ses flancs, sur lesquels des pluies diluviennes s'abattirent pendant Cent ans Sans Interruption.

Ceux qui se convertirent firent preuve d'un zèle encore plus extrême que celui de leurs frères anciens pratiquants, de l'autre côté du monde. A peine les congrégations américaines s'étaient-elles unies aux nôtres qu'elles provoquèrent un schisme sur un point de dogme au Concile de Dead Tench (322).

Cette date marque la naissance de l'Église Catholique Sacrificielle Universelle. Nous autres Fidèles Orthodoxes n'entretenions pas à l'époque les excellents rapports que nous avons aujourd'hui avec nos frères américains.

Le problème de dogme à l'origine du schisme fut, comme chacun sait, la question de savoir si les êtres humains devaient porter des vêtements imitant l'éclat métallique du Dieu Colosse. On fit valoir que cela équivalait à faire l'homme à son image ; mais c'était en fait une insulte volontairement dirigée contre les prêtres Orthodoxes Universels, qui portaient des vêtements en plastique ou en métal en l'honneur de leur créateur.

Cette polémique donna naissance à la Deuxième Grande Hérésie. Comme cette période longue et confuse de notre histoire a été analysée en détail par d'autres que moi, je ne m'appesantirai pas dessus, me contentant de rappeler que la controverse atteignit son point culminant dans la Seconde Croisade, que les Universels Catholiques Américains montèrent contre nous en 450. Comme ils avaient conservé l'avantage sur le plan des machines, ils purent imposer leur point de vue, mettre à sac divers monastères sur le littoral de la Mer Sacrée, violer nos femmes, et rentrer chez eux en grande pompe.

Depuis cette époque, aucun habitant de la Terre n'a jamais revêtu autre chose que des vêtements de laine et de fourrure. Tous ceux qui s'opposèrent à cette mesure illuminée furent éliminés.

Il serait mal venu de trop insister sur les luttes passées. Pendant ce temps, la majorité des gens vivaient à leurs occupations religieuses, étaient régulièrement sacrifiés, et priaient à chaque lever et à chaque coucher du soleil (chaque fois qu'ils se produisaient) pour que le Dieu Colosse quitte notre planète, puisque nous n'étions pas dignes de lui.

La Seconde Croisade laissa derrière elle d'innombrables problèmes. Les cinquante années qui suivirent ne furent pas, dans l'ensemble, des années heureuses. Les armées américaines rentrèrent chez elles pour découvrir que la pression formidable sur leur littoral occidental avait provoqué l'apparition d'un certain nombre de volcans le long de leur plus importante chaîne de montagnes, les Rocheuses. Leur pays était ravagé par le feu et par les coulées de lave, et l'air était rempli de cendres nauséabondes.

Ils interprétèrent, à juste titre, ces événements comme un signe que leur conduite laissait beaucoup à désirer aux Yeux du Dieu Colosse (car bien qu'il n'ait jamais été prouvé qu'il eût des yeux, il est certain qu'il nous voit). Puisque le reste du monde n'avait pas été soumis à un châtiment tout à fait aussi terrible, ils en déduisirent correctement que leur grande faute était de conserver leur technologie et les armes de cette technologie, ce qui était contraire aux vœux du Dieu Colosse.

Confortés par une foi inébranlable, ils détruisirent tous les instruments de leur science, depuis les Nucléaires jusqu'aux Ouvre-boîtes, et cent mille vierges appartenant à leur confession furent précipitées dans des volcans soigneusement choisis, à titre de sacrifice expiatoire. Tous ceux qui s'opposèrent à cette mesure illuminée furent éliminés, et certains d'entre eux furent même rituellement mangés.

Nous autres adeptes de l'Église Orthodoxe Universelle, nous nous félicitâmes de l'abnégation de nos frères américains. Cependant, rien ne nous prouvait qu'ils s'étaient suffisamment purgés. Maintenant

qu'ils ne détiennent plus d'armes et qu'il nous en restait, il était clair que nous pourrions les aider à se purger.

En conséquence, une formidable armada de cent soixante-six vaisseaux de bois traversa l'Atlantique pour aider les Américains à expier leurs péchés – et pour récupérer une partie de notre butin. Ce fut la Troisième Croisade de 482, sous Jon le Grassouillet.

Ce fut au moment où les deux armées se livraient bataille à proximité de New York qu'eut lieu le Second Déplacement. Il dura à peine cinq minutes.

Le Dieu Colosse tourna sur Sa gauche, franchit l'Atlantique comme s'il s'agissait d'une mare d'eau, traversa l'Afrique et vint s'immobiliser dans le sud de l'océan Indien, non sans avoir rayé Madagascar de la carte d'une chiquenaude de Sa patte arrière. La Nuit tomba partout dans le monde.

Lorsque le jour se leva, pas un seul homme ne put douter de la toute-puissance et de la Sagesse du Dieu Colosse, dont le Nom est synonyme d'Effroi et de Vénération. Malheureusement, parmi ceux qui ne purent être touchés par la Grâce, il y avait les deux armées adverses, qui furent englouties sous un Raz de Marée de Terre et de Pierre au passage du Dieu Colosse.

Dans le chaos qui suivit, parmi toutes les clameurs qui s'élevèrent, seule la voix de l'Église conserva une certaine sérénité. Elle proclama officiellement comme la Troisième Grande Hérésie l'idée que l'homme pût se doter de machines, quelles qu'elles fussent, contre la volonté de Dieu. Il y eut des disputes d'ordre dogmatique pour savoir si les livres devraient être considérés comme des machines. Dans le doute, on préféra les brûler. A compter de ce jour, aucun homme ne fut libre de faire autre chose que de travailler aux champs et de se consacrer à sa foi, en priant pour que le Dieu Colosse quitte notre planète pour un monde plus digne de sa puissance. Simultanément, le rythme des sacrifices fut accéléré, et l'on mit au point la méthode dite de la Consommation Lente (499).

Suivit alors la grande Paix, qui dura jusqu'en 900. Pendant toutes ces années, le Dieu Colosse ne bougea pas d'un pouce ; on a dit, à juste titre, que les siècles ne sont pour lui que des secondes. Il est possible que l'humanité n'ait jamais connu une aussi longue paix – une paix de quatre siècles, qui existait dans son cœur sinon en dehors d'elle, car naturellement le monde était plongé dans un certain Désordre. En traversant pratiquement la moitié du globe, le Dieu Colosse avait modifié considérablement le rythme du jour et de la nuit. D'après certaines légendes, le soleil se serait levé à l'est et couché à l'ouest avant le Second Déplacement – à l'inverse de ce que l'on peut

constater aujourd'hui.

Pendant cette époque paisible, les saisons reprirent progressivement un semblant de rythme naturel et il y eut une accalmie dans les inondations, les averses de sang, les orages de grêle, les tremblements de terre, les déluges de stalactites, les apparitions de comètes, les éruptions volcaniques, les brouillards miasmatiques, les ouragans, les invasions de pucerons, de loups et de dragons, les raz de marée, les orages incessants, les pluies diluviennes et les diverses calamités dont les tablettes de cette époque font si éloquemment état. Les Pères de l'Église se réfugièrent dans la zone relativement sûre des mers intérieures et des prairies ensoleillées de Gobilie, en Mongolie, et jetèrent les bases d'un nouveau dogme caractérisé par une grande rigueur de prière, et des sacrifices rituels destinés à inviter le Dieu Colosse à quitter notre misérable planète pour un monde plus adapté à Sa grandeur.

Et c'est ainsi que nous en arrivons au présent. Ou plutôt à l'année de grâce 900, dix ans à peine s'étant écoulés depuis cette date, au moment où j'écris ces lignes. En cette année-là, le Dieu Colosse quitta notre terre !

Vous vous souviendrez que le Premier Départ, en 89, n'avait duré que vingt mois. Mais à présent, cela fait moitié moins *d'années* que le Dieu Colosse est parti ! Nous appelons Son retour de nos vœux. Nous ne pouvons vivre sans Lui, et cela nous aurions pu en prendre conscience depuis longtemps si nous n'avions été blasphemateurs jusques aux tréfonds de notre âme.

En partant, il propulsa notre humble planète sur une telle trajectoire que nous sommes condamnés à un hiver des plus rigoureux toute l'année durant ; le soleil est lointain et comme rétréci ; les mers sont recouvertes par les glaces six mois par an ; des icebergs traversent nos labours ; il fait trop sombre au milieu du jour pour pouvoir lire sans lumière d'appoint. Rien ne pousse. Malheur à nous !

Pourtant nous méritons notre sort. C'est un juste châtiment, car tout au long des siècles pendant lesquels notre espèce a vécu dans une paix et une sécurité relatives, nous n'avons eu de cesse, en imbéciles que nous étions, que le Dieu Colosse quitte notre planète. Et Il a répondu à nos prières.

Je demande à tous les Doyens du Concile de proclamer solennellement que ces prières constituent la Quatrième et la plus Grande des Hérésies, et de déclarer qu'à compter de ce jour tous les efforts des hommes seront consacrés exclusivement à prier pour le retour immédiat du Dieu Colosse.

Je demande également que le rythme des sacrifices soit à nouveau

accéléré. Inutile de faire les choses à moitié sous prétexte que nous commençons à manquer de femmes.

Je demande également qu'une Quatrième Croisade soit organisée – vite, avant que l'air que nous respirons ne se transforme en glace dans nos narines !

Traduit par RONALD BLUNDEN.



# Poul Anderson : LE CHANT DU BARDE

*Le premier des dieux, celui qui a engendré tous les autres, c'est sans doute celui de la mort, tant est grand le désir des humains de survivre à tout prix. Après avoir mis tous leurs espoirs dans les dieux inventés et plus forts que la mort, les humains iront peut-être jusqu'à construire un dieu-machine qui fétichise la promesse de leur résurrection. Au risque d'en devenir les esclaves.*

TROIS femmes. Une qui est morte, une qui est vivante, une qui est morte et vivante, ni vivante ni morte, qui ne vivra jamais et ne mourra jamais car, en SUM, elle est immortelle.

J'attends Son passage sur une colline dominant la vallée où passe la grand-route. Il y a eu des gelées précoces, cette année, et l'herbe est décolorée. Les pentes sont tapissées de mûriers qu'ont dépouillés les hommes et les oiseaux qui n'ont respecté que les églantiers et quelques pommiers. Ils sont très vieux, ces arbres, survivants d'un verger que cultivaient des générations désormais oubliées de tous sauf de SUM (je distingue les fragments d'un mur se hérissant au-dessus des ronciers), éparpillés sur le versant de la colline et tout tordus. Ils portent encore quelques fruits. Un frisson glacé me parcourt, un coup de vent fait tomber une pomme. Je l'entends heurter la terre, gong de je ne sais quelle horloge éternelle. Les buissons chuchotent dans le vent.

Partout ailleurs, les crêtes boisées flamboient de tous leurs pourpres, de tous leurs cuivres, de tous leurs bronzes. Immense est le ciel où le soleil bascule vers l'ouest. La vallée s'emplit d'un bleu profond, d'une brume dont le léger goût de fumée me caresse les narines. C'est l'été de la Saint-Martin, bûcher funéraire de l'année.

Il y a eu d'autres saisons. D'autres existences avant la sienne et la mienne et, en ces temps-là, on avait des mots et des chants pour leur faire escorte. Cependant, nous avons conservé la musique et combien de fois n'ai-je pas habillé de mes mélodies les paroles redécouvertes ? « *Au plus vert du verdoyant mois de mai...* » Je détache la harpe que je porte en bandoulière, je l'accorde et, au cœur de l'automne et du jour qui s'estompe, je chante pour elle :

*« Tu es venue et le soleil t'a suivie  
Et la verdure s'est muée en or  
Et les glaïeuls ont ri d'allégresse  
Et la reine-des-prés a frémi d'amour. »*

Un pas infiniment silencieux agite les herbes et la femme dit en essayant d'avoir l'air de rire sous cape : « Oh ! merci. »

Un jour, si peu de temps après la mort de ma bien-aimée que j'en étais encore tout hébété, je me trouvais dans la maison qui avait été la nôtre, au cent unième étage d'un immeuble des plus plaisants. Après la nuit tombée, la ville s'embrasait pour le plaisir de nos yeux, elle scintillait, étincelait, déployait d'immenses voiles de lumière semblables à de resplendissants étendards. Il n'eût fallu rien de moins que SUM pour régler le ballet de lucioles de la nuée d'aérocars évoluant entre les tours, pour faire fonctionner la cité tout entière, ses génératrices nucléaires, ses usines automatiques, ses réseaux de distribution physiques et économiques, ses installations d'hygiène, ses services d'entretien, ses centres éducatifs et culturels, le maintien de l'ordre, bref, tous les éléments d'une espèce d'organisme unitaire, immortel et équilibré. Nous étions aussi fiers d'appartenir à cette entité que d'appartenir l'un à l'autre.

Mais, ce soir-là, je dis à la cuisine de jeter dans le vide-ordures le repas qu'elle m'avait préparé, j'écrasai à coups de talon les euphorisants que la médiconsole me proposait, je frappai du pied l'aspirateur accouru pour nettoyer les dégâts et ordonnai aux lumières de rester éteintes dans tout l'appartement. Planté devant le panoramur, je contemplai la mégapole. Elle n'était que clinquant. Je tournai et retournai entre mes mains une petite figurine d'argile qu'elle avait elle-même façonnée.

Mais j'avais oublié d'interdire à la porte d'admettre les visiteurs. Elle reconnut cette femme et s'ouvrit pour la laisser entrer. Elle était venue dans l'intention amicale de me houspiller pour me sortir d'une humeur qui lui paraissait anormale. En l'entendant, je me retournai et scrutai l'ombre. Elle avait presque la même taille que ma bien-aimée et il se trouvait qu'elle était coiffée comme ma bien-aimée se plaisait souvent à se coiffer elle-même. La statuette m'échappa et se brisa : un instant, j'avais cru que c'était ma bien-aimée. Depuis ce jour, j'ai toujours eu du mal à ne pas détester Thrakia.

Aujourd'hui, même dans le crépuscule, je n'aurais pas commis pareille erreur. Rien, hormis le bracelet aux reflets d'argent qui ceint son poignet gauche, n'évoque notre passé commun. Elle porte le

vêtement des habitants des terres sauvages : des bottes, une jupe de vraie fourrure et une ceinture

de vrai cuir. Un couteau se balance sur sa hanche et elle a un fusil à l'épaule. Ses cheveux emmêlés sont hirsutes, les intempéries subies au long des semaines ont bruni sa peau. On distingue des égratignures et des salissures sous les fantastiques zébrures de toutes les couleurs dont elle s'est bariolé le corps. Au cou, elle a un collier de crânes d'oiseaux.

Celle qui est morte était, à sa manière, plus une fille des arbres et des horizons que les disciples de Thrakia. Elle était tellement à son aise en pleine nature qu'elle n'avait eu nul besoin de renoncer aux vêtements et à la propreté, à la raison et à la douceur quand, las des cités, nous les avions quittées. Cette attitude m'inspirait les multiples noms que je lui donnai, Pouliche des Bois, par exemple, ou Biche de Brousse quand ce n'était pas – souvenirs des vieux livres que j'avais lus – Dryade ou Napée. (Elle aimait que je lui choisisse des noms et c'était un plaisir sans fin car elle ne s'en blasait jamais.)

Je fais taire ma harpe et je dis à Thrakia : « Ce n'était pas pour toi que je chantais. Ni pour toi ni pour personne. Laisse-moi seul. »

Elle exhale un soupir. Le vent fait voltiger ses cheveux et m'apporte une bouffée de son odeur : ce n'est pas celle de la douceur féminine mais celle de la peur. Elle serre les poings et murmure : « Tu es fou.

– Où as-tu trouvé un mot aussi profond ? » Mon ton est sarcastique : ma douleur et – pour être sincère – ma propre peur exigent une cible. Et elle est devant moi. « *Névrosé* ou *déséquilibré* ne te suffisent donc plus ?

– C'est toi qui me l'as appris, me répond-elle sur un ton de défi. Toi et tes maudites chansons archaïques. *Maudit*... Voilà encore un de tes mots. Et il te convient parfaitement ! Quand cesseras-tu d'avoir ce comportement morbide ?

– Quand j'irai à l'hôpital pour qu'on me lessive bien proprement et bien hygiéniquement le cerveau. Ce n'est pas demain la veille, chérie. »

Ce dernier mot, je l'ai employé délibérément mais elle ne peut deviner la charge de mépris et de tristesse qu'il contient pour moi, car je sais qu'il aurait pu être aussi donné à ma bien-aimée. La grammaire et la prononciation officielles de la langue sont figées à l'instar de tous les autres aspects de notre civilisation, grâce aux techniques de l'enregistrement électronique et à l'enseignement neuronique, mais les

significations glissent et s'insinuent comme des serpents subtils. (O vipère qui piqua ma Biche au talon !)

Je hausse les épaules et enchaîne de ma voix la plus sèche, la plus urbano-technocratique : « En fait, je suis le type même du non-morbide à la tournure d'esprit pratique. Au lieu de fuir mes émotions en ayant recours aux drogues et au réajustement nerveux ou de jouer au sauvage comme toi, je me prépare à mettre en œuvre un plan concret pour faire revenir celle qui m'a rendu heureux.

– Tu songes à L'importuner sur le chemin de Son retour ?

– Tout le monde a le droit de présenter une requête à la Reine Noire quand Elle visite la Terre.

– Mais le temps imparti pour les suppliques est passé...

– Le délai n'est pas fixé par une loi, ce n'est qu'une coutume. Les gens ont peur de La rencontrer ailleurs qu'au milieu d'une foule, dans une ville aux lumières crues. Ils se refusent à le reconnaître mais le fait est là, cela leur fait peur. C'est bien pourquoi je suis venu ici. Je ne veux pas faire la queue, je ne veux pas parler dans un enregistreur pour qu'un ordinateur analyse ensuite mes paroles. Comment pourrais-je savoir si Elle m'a écouté ? Je veux La rencontrer en personne, en tant qu'individu unique, et La regarder dans les yeux en formulant ma prière. »

Thrakia a l'air un peu ébahie. « Elle sera en colère.

– Est-Elle encore capable de colère ?

– Je... je ne sais pas. Mais ce que tu veux lui demander est impossible, c'est d'une absurdité sans nom ! Que SUM te rende celle que tu aimes ! Tu sais qu'il ne fait jamais d'exceptions.

– N'est-Elle pas Elle-même une exception ?

– C'est différent. Tu dis des bêtises. Il faut bien que SUM ait... une liaison humaine directe, un feedback non seulement statistique mais aussi émotionnel et culturel. Autrement, comment pourrait-Il gouverner de façon rationnelle ? Et Elle a dû être choisie entre toutes les créatures de la Terre. Ta femme, qu'était-elle ? Personne !

– Pour moi, elle était tout.

– Tu... »

Thrakia se mord les lèvres. Elle pose la main sur mon avant-bras nu. Le contact de ses doigts est chaud et ferme. Ses ongles noirs mordent ma chair. Devant mon absence de réaction, elle me lâche et baisse les yeux. Un vol d'oies sauvages formées en fer de lance passe dans le ciel. Leurs cris stridents déchirent le vent et la forêt les répercute. « Tu es particulier, reprend-elle. Tu l'as toujours été. Tu es

allé dans l'espace et tu en es revenu avec le Grand Capitaine. Tu es peut-être le seul homme au monde à comprendre les anciens. Et tes chants ne divertissent pas véritablement. Ils troublent les gens et on ne peut pas les oublier. Oui, Elle t'écouterait peut-être. Mais pas SUM. Il ne saurait accorder une seule résurrection dérogatoire. S'il le faisait une fois, ne serait-il pas obligé de le faire pour tout le monde. Les morts submergeraient les vivants.

– Pas nécessairement. Et, en tout cas, je suis décidé à essayer.

– Pourquoi ne peux-tu attendre le temps de la promesse ? SUM vous recréera alors sûrement tous les deux dans la même génération.

Je serais n'importe comment obligé de vivre ma vie présente jusqu'au bout sans elle. » J'abaisse à mon tour les yeux sur la route qui luit dans l'ombre au fond de la vallée comme un serpent de mort. « D'ailleurs, sais-tu s'il y aura jamais des résurrections ? Nous n'avons qu'une promesse. »

Elle émet une exclamation étranglée, recule et lève les mains comme pour se protéger de moi. Son bracelet d'âme accroche des reflets de lumière. Je reconnais dans ce geste un exorcisme embryonnaire. Elle ne connaît pas le rituel. Il y a belle lurette que toutes les « superstitions » ont été extirpées de notre univers de métal et d'énergie. Pourtant, elle se rétracte devant le blasphème même si elle n'a pas de mot pour le désigner, ni de concept pour le définir.

Mais je n'ai pas envie de discuter, je veux simplement rester seul pour attendre et je dis d'une voix lasse : « Cela ne fait rien. Il y aura peut-être une catastrophe naturelle, un astéroïde géant qui nous heurtera, par exemple, et nous serons effacés du système avant que les conditions requises pour la résurrection aient été réunies.

– C'est impossible ! s'écrie-t-elle presque avec frénésie. Les homéostats, les modules de réparation...

– Bon... appelons cela une éventualité théoriquement invraisemblable. Et disons que je suis si égoïste que je veux retrouver mon Aile d'Hirondelle tout de suite, au cours de cette vie, et que je me moque éperdument que ce soit une injustice pour les autres. »

Et j'ajoute intérieurement : Et d'ailleurs, cela vous sera égal à vous aussi, tous autant que vous êtes. Vous ne portez pas le deuil. C'est seulement votre précieuse petite conscience personnelle qu'il vous importe de préserver. Personne en dehors de vous-mêmes ne vous tient suffisamment à cœur pour que cela ait beaucoup d'importance à vos yeux. Qui me croirait si je disais que je suis tout disposé à offrir ma propre vie à SUM en échange de ma Fleur de Soleil ?

Je garde pour moi cette pensée. L'exprimer serait cruel et il serait

plus cruel encore de formuler tout haut ce que je crains : SUM ment et Il ne ressuscitera jamais les morts. Car je ne suis pas le Contrôleur Universel, je ne pense pas à l'aide de tubes à vide et de niveaux d'énergie négative mais avec de banales molécules bien terrestres. Pourtant, je suis capable de raisonner avec une certaine sérénité dans la mesure où je suis sans illusions, car si l'on considère...

L'objectif est d'assurer le maintien d'une société stable, juste et équilibrée. Cela présuppose la satisfaction des besoins, non seulement somatiques mais aussi symboliques et instinctifs. En conséquence, il faut des naissances. Le nombre minimum d'enfants par génération est égal au maximum, d'où le maintien de la population à un niveau constant.

Il est souhaitable, par ailleurs, d'éliminer la peur de la mort. D'où la promesse : lorsque le moment où cela sera socialement réalisable sera venu, SUM nous reconstituera avec nos souvenirs intégraux mais dans la splendeur de notre jeunesse. Et cela se renouvellera à jamais, nos existences se succéderont éternellement. La mort n'est, en vérité, que le sommeil.

... *Dans le sommeil de la mort, quels rêves viendront visiter...* Non ! Je n'ose pas approfondir cette idée. Mais je me demande ceci : quand et comment SUM compte-t-Il que les conditions (dans une société stabilisée, ne l'oublions pas) seront à ce point différentes de celles qui prévalent aujourd'hui qu'il sera possible d'accueillir des légions de ressuscités sans que cela représente un péril ?

Je ne vois pas pour quelles raisons SUM ne nous mentirait pas. Nous sommes, nous aussi, des objets qu'il manipule.

Je soupire : « Nous avons souvent eu des querelles à ce propos, Thrakia. Pourquoi te tracasser pour cela ?

– Je voudrais savoir », répond-elle à mi-voix. Et elle continue comme en se parlant à elle-même : « Naturellement, je désire que nous copulions ensemble. Tu dois être valable à en juger par la façon dont cette fille te suivait des yeux, dont elle souriait en frôlant ta main et... Mais tu n'es supérieur à personne. C'est déraisonnable ! Il n'y a qu'un nombre de possibilités limité. Alors, pourquoi veux-tu que je me tourmente si tu te mures dans le silence et si tu te tiens à l'écart ? C'est cela qui te donne ton prix ?

– Tu penses trop. Même ici. Tu es une fausse primitive. Tu es venue dans les terres sauvages pour « assouvir tes pulsions ataviques innées », mais tu ne peux pas détruire ton ordinateur intérieur, tu ne peux pas t'abandonner à tes sensations et te contenter d'être, tout simplement. »

Elle se hérisse. J'ai touché un point sensible. Je vois, derrière elle, émerger des silhouettes. Elles sortent des profondeurs des bois couronnant les crêtes : sumacs et érables flamboyants, ormes aux teintes cuivrées, chênes imposants au noir feuillage. Uniquement des femmes. Les disciples de Thrakia. Elles sont aussi négligées qu'elle. L'une d'elles a des canards attachés à sa ceinture et leur sang a maculé ses cuisses de sombres traînées de sang séché. Thrakia est devenue la maîtresse de ce mysticisme inavoué. Ce ne sont plus seulement les hommes qui renoncent à la routine et aux plaisirs faciles des cités pour redevenir quelques semaines par an les carnivores qui engendrèrent notre espèce : les femmes, elles aussi, se doivent de retourner au désert pour apprécier à sa juste valeur la civilisation quand elles la retrouvent.

J'éprouve un vague sentiment de malaise. Ce n'est pas un parc aux sentiers bien dessinés et aux bivouacs organisés. Nous sommes en pays sauvage. Rares sont les hommes qui viennent ici et plus rares encore les femmes. Cette région est littéralement hors-la-loi. On peut y faire n'importe quoi sans encourir de sanctions. Il paraît que cela permet de consolider la société, les plus violents d'entre nous pouvant ainsi lâcher la bride à leurs passions. Mais j'ai passé beaucoup de temps dans les terres sauvages – en quête de solitude et uniquement de solitude – depuis que mon Étoile du Matin s'en est allée et mes yeux, qui ont aussi lu des ouvrages d'anthropologie et d'histoire, ont vu ce qu'il y advient. Des institutions se créent, les cérémoniaux et le tribalisme se développent, les actes de sang et la cruauté, des pratiques jugées ailleurs contre nature, deviennent chaque année un peu plus élaborés et plus espérés. Et l'on regagne les cités en croyant sincèrement avoir profité du bon air, de l'exercice et s'être agréablement purgé de ses tensions.

Qu'Elle se mette suffisamment en colère et Thrakia appellera ses couteaux à la rescousse !

Aussi, je m'astreins à la prendre par les épaules et je plonge mon regard dans son regard tourmenté avant de dire de ma voix la plus douce : « Pardonne-moi. Je sais que tu n'as que de bonnes intentions. Mais j'ai peur de ce qui pourrait t'arriver. Et... »

Elle se serre brusquement contre moi, je sens ses bras, ses seins, son ventre à travers ma tunique, je respire ses cheveux à l'odeur de prairies, sa bouche a le goût du musc.

« Tu ne seras plus là, gémit-elle. Alors, qui chantera pour nous ? »

Je balbutie : « Les amuseurs fourmillent sur toute la planète.

– Tu es plus qu'un amuseur. Beaucoup plus. Je n'aime pas vraiment ce que tu chantes ni ce que tu as chanté depuis que cette stupide fille

est morte ; ça n'a aucun sens, c'est horrible, mais, je ne sais pourquoi, cela me trouble et j'aime ça. »

Je lui tapote gauchement le dos. A présent, le soleil frôle presque la cime des arbres et ses rayons obliques s'allongent interminablement dans l'air froid où le vent mugit. Je frissonne. Que faire ?

Un bruit me libère. Une rumeur qui monte d'une des extrémités de la vallée, là où deux falaises bouchent la vue, un peu plus loin ; un fracas qui pénètre au plus profond de nos oreilles, un tonnerre qui vibre dans nos os. Nous l'avons entendu dans les villes, ce bruit, et nous étions heureux d'être entourés de murs et de lumières, d'être noyés au cœur des foules. Maintenant, nous sommes seuls avec le tumulte de Son chariot.

J'entends faiblement les femmes hurler. Elles disparaissent dans les bois. Elles vont retourner à leur camp, se vêtir chaudement, allumer d'énormes feux. Bientôt, ce sera l'extase. On ne sait pas trop ce qu'elles font ensuite car on est gêné d'en parler.

Thrakia m'agrippe le poignet gauche, juste au-dessus de mon bracelet d'âme, et me tire. « Viens, Harpiste ! » me supplie-t-elle. Je me dégage et descends vers la route. Un cri m'accompagne un moment.

Le ciel et les crêtes sont encore baignés de lumière mais, à mesure que je descends dans l'étroite vallée, je m'enfonce dans une ombre crépusculaire de plus en plus épaisse. D'invisibles ronces me giflent et me griffent au passage. Elles m'égratignent les jambes, déchirent ma tunique. Mais je ne m'en rends compte que de manière vague. Le vacarme impétueux de Son chariot et de mon sang dans mes veines éclipse ma perception de la réalité extérieure. Mon univers interne est habité par la peur, oui, mais j'éprouve aussi un sentiment d'exaltation, une ivresse qui aiguise mes sens au lieu de les émousser, une psychédélie qui débloque les facultés raisonnables aussi bien que les émotions. Je me transcende moi-même, je suis une volonté faite chair. Je me tourne, non point par besoin d'encouragement mais pour exprimer ce qui Est, vers les mots dont l'inventeur repose dans la poussière des siècles et qu'il a prêtés à ma musique, et je chante :

*« D'or est mon cœur et d'or le monde.*

*De lumière un pic est coiffé,*

*Et l'air s'immobilise au-dessus de la colline*

*Avec la prime peur de la nuit.*



*Le mystère roule des tonnerres dans le val silencieux,  
Ici, c'est la ténèbre,  
Le vent souffle, la lumière s'enfuit  
Et la peur hante la nuit.*

*Une nuit, je le sais, en haut d'un lointain sommet,  
Et dans la langue jamais apprise,  
J'entendrai haut et clair la nouvelle.  
Ils l'annonceront de colline en colline,  
Sombres et inconsolés,  
Terre et ciel et vents,  
Et je saurai que tu es morte. »*

Mais j'ai atteint le fond de la vallée et Elle est en vue.

Son chariot n'est pas éclairé car les yeux du radar et le guidage par inertie n'ont besoin ni de lampes ni de soleil ni d'étoiles. Larme d'acier, il ne possède pas de roues : c'est son rugissement et la poussée de l'air qui le portent. Sa vitesse est faible, infiniment plus faible que celle de n'importe lequel de nos véhicules de mortels. On dit que si la Reine Noire va lentement, c'est pour pouvoir percevoir avec Ses propres sens afin de se mieux préparer à conseiller SUM. Mais Sa tournée annuelle est terminée. Elle regagne Ses pénates. Elle demeurera jusqu'au printemps avec Celui qui est notre Seigneur. Pourquoi ne se hâte-t-Elle donc pas, cette nuit ?

Parce que la Mort n'a pas besoin de se presser ?

Je m'interroge. Au moment où j'avance vers le milieu de la route, des vers issus d'un passé encore plus lointain jaillissent en moi, formidables. Je frappe ma harpe et les entonne d'une voix plus forte que le fracas du char qui approche :

*« Moi qui étais fortitude et liesse,  
Las ! je suis en grand meschief  
Et perclus par faiblesse,  
TIMOR MORTIS CONTURBAT ME. »*

Le chariot me détecte et émet un ululement d'avertissement mais je ne bouge pas. Il pourrait faire un écart : la route est large et, n'importe comment, une surface plane ne lui est pas absolument indispensable. Mais j'espère, je crois qu'Elle s'apercevra qu'il y a un obstacle sur Son chemin, qu'Elle mettra en batterie Ses divers amplificateurs et trouvera ma présence suffisamment anormale pour s'arrêter. Qui, en effet, dans le monde de SUM, qui, même parmi les explorateurs que, dans Sa soif inextinguible d'informations, Il a envoyés au loin, resterait immobile et debout dans les froides ténèbres des terres sauvages et hurlerait en faisant gronder sa harpe :

*« Vainement glorieux nous sommes*

*Ce monde fallace n'est que transitoire*

*Chair se flestrit*

*L'etat de l'homme change et varie*

*Hier en santé et cy au grabat,*

*Hier folastre et cy accablé,*

*Hier vivace et cy promis à trespas.*

*Nul estât tant n'est sur Terre aussi débile.*

*Tel au vent roseau ploie*

*S'efface la vanité de ce bas monde*

*TIMOR MORTIS CONTURBAT ME. »*

Le chariot se range et se pose. Je laisse s'éteindre les accords de ma harpe qu'emporte le vent. Au-dessus de moi et vers l'ouest, le ciel est d'un gris violacé. A l'est, il est tout à fait noir et, déjà, quelques étoiles scintillent. Les ombres sont très denses au fond de la vallée et j'ai du mal à voir.

Le tendelet s'écarte et Elle se dresse, toute droite, sur son char, me dominant. Sa robe et Sa cape noire voltigent autour d'Elle comme de sombres ailes. Son visage est une tache claire. Je l'ai déjà vu en pleine lumière, sur des milliers d'images mais je suis incapable de me le remémorer avec précision pour l'instant. J'enregistre un profil aigu, des lèvres pâles, des cheveux noirs, de grands yeux verts mais ce ne sont là que des mots.

« Que fais-tu ? » Sa voix basse est mélodieuse mais, chose

infiniment rare depuis que SUM L'a appelée à Lui, ne vacille-t-elle pas imperceptiblement ? « Qu'est-ce que tu chantaïs ? »

Ma réponse est si forte que mon crâne en résonne car la lame qui m'entraîne me soulève toujours plus haut.

« J'ai une supplique à Vous présenter, Notre Dame de Tous.

– Pourquoi ne Me l'as-tu pas soumise alors que Je marchais parmi les hommes ? Je rentre chez Moi. Il te faudra attendre que Je me remette en route avec l'an nouveau.

– Ni Vous ni moi ne souhaiterions que des oreilles vivantes entendent ce que j'ai à dire, Notre Dame de Tous. »

Elle me regarde un long moment. Est-ce aussi de la peur qui émane d'Elle ? (Ce n'est pas de moi qu'Elle a peur, en tout cas. Son chariot est armé et il réagirait avec une promptitude toute mécanique pour la défendre si j'avais recours à la violence. Et si, hypothèse invraisemblable, je La tuais ou La blessais de telle sorte que la chimiochirurgie ne puisse réparer les dommages, Elle n'aurait, Elle, pas à redouter la mort. L'appel des bracelets ordinaires porte suffisamment loin pour être capté par plus d'une station thanatologique quand nous mourons et l'âme qu'ils abritent a peu de chance d'être détériorée avant l'arrivée des Talons Ailés qui la rapporteront à SUM. Et le bracelet de la Reine Noire a un rayon d'action certainement plus grand et est mieux isolé que ceux des mortels. Elle serait recréée, aucun doute là-dessus. Elle l'a été à maintes et maintes reprises. Elle meurt et renaît tous les sept ans afin de demeurer éternellement jeune au service de SUM. Je n'ai pas réussi à découvrir la date de Sa première naissance.)

Aurait-elle peur de ce que je chantaïs et de ce que je pourrais dire ?

Enfin, Elle parle, et c'est à peine si je L'entends à travers les grincements du vent dans les arbres : « Donne l'Anneau. »

Le robot nain qui se tient à côté de Son trône quand Elle est parmi les hommes surgit et il me tend l'épais cercle d'argent mat. J'y introduis le bras gauche pour qu'il se referme sur mon âme. La plaque qui surmonte l'Anneau et ressemble tellement à un joyau est de biais par rapport à moi et je ne puis déchiffrer les lueurs qui s'y inscrivent mais leur faible éclat font sortir Ses traits de l'ombre quand Elle se penche pour regarder.

Je me dis que ce n'est naturellement pas l'âme elle-même qui est sondée. Le bracelet qui la recèle possède probablement un code d'identification que l'Anneau transmet à l'élément adéquat de SUM, lequel expédie aussitôt les données correspondantes. J'espère que cela s'arrête là. SUM n'a pas jugé bon de nous dire s'il y avait autre chose.

« Quel est ton nom actuel ? » me demande-t-elle.

Un courant d'amertume croise la vague qui me porte.

« Quelle importance, Notre Dame de Tous ? Mon véritable nom n'est-il pas le numéro qui m'a été attribué quand il m'a été accordé de naître ? »

Le calme redescend sur Elle. « Pour évaluer correctement ce que tu vas Me dire, Je dois connaître autre chose que ces quelques données officielles. Le nom indique l'état d'âme. »

Mon assurance me revient. Cette vague que je chevauche est si puissante, si égale que je ne me rendais pas compte qu'elle m'emporte si je ne voyais pas le temps reculer derrière moi.

« Je ne puis Vous donner une réponse sans ambiguïté, Notre Dame de Tous. Cette année, je ne me suis pas soucié des noms ni de beaucoup d'autres choses. Toutefois, certaines personnes qui me connaissaient avant m'appellent Harpiste.

– Que fais-tu en dehors de cette sinistre musique ?

– Rien désormais, Notre Dame. J'ai assez d'argent pour vivre à condition de manger frugalement et de ne pas avoir de demeure. On m'offre souvent le vivre et le couvert en échange de mes chansons.

– Je n'ai rien entendu de semblable à ta chanson depuis... » A nouveau, Sa sérénité de robot est fugacement ébranlée. « Depuis que le monde est stabilisé. Il ne faut pas éveiller les symboles morts, Harpiste. Ils pénètrent dans les rêves des hommes.

– C'est mauvais ?

– Oui. Les rêves deviennent cauchemars. Rappelle-toi : tous ceux qui ont vécu étaient fous avant que SUM apporte l'ordre, la raison et la paix.

– Soit. Je cesserai si ma morte se réveille. » Elle se raidit. Le chaton s'éteint. Je retire mon bras et Son serviteur range l'Anneau. Derechef, Elle est sans visage sous les étoiles vacillantes au fond de la vallée qu'enveloppent les ombres. Sa voix est aussi glacée que l'air :

« Nul ne peut être rappelé à la vie avant que soit venu le Temps de la Résurrection. »

Je ne réplique pas : « Et Vous ? » car ce serait méchant. Qu'a-t-Elle pensé, combien a-t-Elle pleuré quand SUM l'a choisie entre tous les jeunes mortels ? Qu'a-t-Elle enduré au cours des siècles ? Je n'ose pas l'imaginer.

Je préfère frapper ma harpe et chanter, mais cette fois avec douceur :

*« Couvre-la de roses, de roses*

*Mais sans un rameau d'if.*

*Elle repose en paix.*

*Ah ! que n'en puis-je faire autant !*

*Sa vaste âme enclose*

*A vacillé et le souffle lui faillit.*

*Ce soir, elle hérite*

*Le spacieux palais de la Mort. »*

Je sais pourquoi mes chants ont une telle résonance : ils convoient des terreurs et des passions inusitées – la plupart d'entre nous savent à peine qu'elles existent – dans l'univers bien ordonné de SUM. Mais je n'ai pas le courage d'espérer qu'ils La déchireront. N'y a-t-il pas dans Sa vie plus de ténèbres et d'horreur que les anciens ne pouvaient concevoir ?

« Qui est mort ? interroge-t-Elle.

Elle avait de nombreux noms, Notre Dame de Tous, mais aucun n'était assez beau. Je puis néanmoins vous dire son numéro.

– C'est ta fille ? On Me demande parfois s'il n'est pas possible de faire revenir un enfant mort. C'est plus rare maintenant qu'ils vont si tôt à la crèche mais cela arrive quand même de temps en temps. Je réponds à la mère qu'elle a le droit d'en avoir un nouveau. Mais si jamais Nous Nous mettions à recréer des nouveau-nés, à quel niveau d'âge Nous arrêterions-Nous ?

– Non, c'était ma femme.

– Impossible ! » Son ton se veut dépourvu de rudesse mais il est presque affolé. « Tu n'auras pas de peine à en trouver d'autres. Tu es beau et ta psyché est... est... est extraordinaire. Elle brûle comme Lucifer. »

Je fonds sur Elle : « Vous Vous rappelez le nom de Lucifer, Notre Dame ? Alors, Vous devez être bien vieille. Si vieille que Vous devez aussi Vous rappeler qu'un homme peut désirer une femme entre toutes et la placer au-dessus de la terre et du ciel. »

Pour Se défendre, Elle recourt à la raillerie : « Était-ce réciproque, Harpiste ? Je connais mieux l'humanité que toi et Je suis sans aucun doute la dernière femme chaste qui existe.

– Peut-être à présent qu'elle est partie, Notre Dame de Tous. Mais

nous... Savez-Vous comment elle est morte ? Nous nous étions rendus dans les terres sauvages. Un homme l'a vue toute seule. Moi, j'étais allé chercher des pierres pour lui confectionner un collier. Il lui a fait des avances. Elle les a repoussées. Il l'a menacée et elle a pris la fuite. C'était un désert plein de vipères et elle avait les pieds nus. Une vipère l'a mordue. Je ne l'ai retrouvée qu'au bout de plusieurs heures. Le venin et le soleil dont rien ne la protégeait... Elle mourut peu de temps après m'avoir raconté ce qui s'était passé et m'avoir dit qu'elle m'aimait. Il me fut impossible de ramener son corps assez tôt pour que la chimiochirurgie pût faire redémarrer les processus vitaux. J'ai dû les laisser l'incinérer et restituer son âme à SUM.

– De quel droit réclames-tu qu'elle revienne alors que ce privilège ne saurait être octroyé à personne d'autre ?

– Au nom de l'amour partagé. Elle m'est et je lui suis plus nécessaire que le soleil ou que la lune. Je ne crois pas que Vous trouverez deux êtres capables d'en dire autant, Notre Dame. Or, chacun n'est-il pas en droit de réclamer ce qui est nécessaire à sa vie ? Sinon, comment la société garderait-elle son intégrité ?

– Tu es fantastique, murmure-t-Elle. Laisse-Moi passer.

– Non, Notre Dame. Ce que je dis est la vérité toute nue mais les pauvres mots, les simples mots ne me servent à rien. Je vais chanter. Peut-être comprendrez-Vous. » Je frappe à nouveau les cordes de ma harpe mais c'est plus à elle qu'à Elle que mon chant s'adresse.

*« Eussé-je su que tu pouvais périr,  
Peut-être n'aurais-je point pleuré sur toi.  
Mais, à ton côté, j'oubliai  
Que mortelle tu pouvais être.  
Jamais il ne m'était venu à l'esprit  
Que les temps seraient forclos,  
Que mon regard ne se poserait plus sur toi  
Et que tu ne sourirais plus. »*

« Je ne peux pas... » Sa voix s'altère. « Je ne savais pas qu'il existait encore de tels sentiments.

– Maintenant, Vous le savez, Notre Dame de Tous. N'est-ce pas une information importante pour SUM ?

– Si. A condition qu'elle soit vraie. » Soudain, Elle se penche vers

moi. Dans l'ombre, je devine qu'Elle frissonne sous sa cape battante et le froid La fait claquer des dents. « Je ne puis M'attarder. Mais monte avec Moi. Chante pour Moi. Je crois être capable de le supporter. »

Je n'en avais pas espéré tant. Mais mon destin est sur moi. Je monte à bord du chariot, le tendelet se referme et nous partons.

Nous sommes dans l'habitable principal. A l'arrière, il y a une porte derrière laquelle doivent se trouver les accessoires qui Lui sont nécessaires sur Terre. C'est un vaste véhicule mais tout y est exigü à l'exception des panneaux incurvés qui sont de vrai bois à grain fin de diverses essences. Ainsi, Elle a besoin, Elle aussi, de S'évader périodiquement de notre existence mécanisée ? Le mobilier est peu abondant et austère. Le seul son qui nous parvienne est le murmure assourdi de notre course. Les intensificateurs photoniques ne sont pas branchés et les palpeurs ne nous montrent que la nuit. Nous sommes blottis contre un radiant, les mains tendues vers sa fournaise. Nos épaules et nos bras nus se frôlent. Elle a la peau douce et Sa chevelure épandue sur Sa capuche a l'odeur de l'été mort. Est-Elle encore humaine ?

Au bout d'une éternité, Elle dit sans me regarder : « La chanson que tu chantaïs sur la route quand Je suis arrivée... Je ne Me la rappelle pas. Je ne Me souviens même pas de l'avoir entendue avant d'être devenue ce que Je suis.

– Elle est plus vieille que SUM et la vérité qu'elle contient Lui survivra.

– La vérité ? » Je La vois Se crispier. « Chante-Moi la suite. »

Mes doigts ne sont pas gourds au point de ne pouvoir faire vibrer les cordes.

*« A la mort va tout État,  
Princes, Prélats et Potentats,  
Riches et pauvres de toutes conditions.*

*Elle prend le chevalier au tournoi  
Armé du heaume et de Vécu.  
De toute mêlée, c'est le vainqueur.*

*Puissant tyran impitoyable,  
Elle prend l'enfançon mignelet*

*Sur le sein embué de sa mère.*

*Elle prend le compaing dans l'orage,  
Le capitaine enfermé dans la tour,  
La damoiselle en sa beauté.*

*Point n'épargne seigneur pour sa puissance  
Ni clerc pour son intelligence.  
Oncques n'échappe à son funeste trait.  
TIMOR MORTIS CONTURBAT ME. »*

– Elle s'écarte brusquement en Se bouchant les oreilles et c'est presque un cri qui s'échappe de Ses lèvres : « Non ! »

Implacable, j'insiste : « Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas ? Vous non plus, Vous n'êtes pas éternelle. SUM ne l'est pas davantage. Ni la terre, ni le soleil, ni les étoiles ne sont éternels. Nous fuyons cette vérité tous autant que nous sommes. Moi comme les autres, jusqu'au jour où j'ai perdu la seule chose qui donnait son sens à tout le reste. Alors, n'ayant plus rien à perdre, je pus regarder autour de moi avec un œil clair. Et ce fut la Mort que je vis.

– Va-t'en ! Laisse-Moi tranquille !

– Je ne laisserai le monde tranquille que lors qu'elle m'aura été rendue, Reine. Rendez-la-moi et je croirai à nouveau en SUM. Je Le glorifierai jusqu'à ce que les hommes dansent d'allégresse en entendant Son nom. »

Elle me lance un regard de défi. Ses yeux sont fauves. « Tu t'imagines qu'il en a cure ? »

Je hausse les épaules et répons : « Les chansons peuvent être utiles en contribuant à réaliser plus tôt le grand objectif, quel qu'il soit. *L'optimisation de l'activité humaine globale...* C'est bien cela le programme, n'est-ce pas ? Je ne sais pas s'il tient toujours. Il y a si longtemps que SUM se parachève. Je doute que Vous-même compreniez Son but, Notre Dame de Tous. »

Elle rétorque sur un ton sec : « Ne parle pas comme s'il était vivant. Ce n'est rien de plus qu'un complexe ordinateur-effecteur.

– En êtes-Vous certaine ?

– Je... oui. Sa pensée est plus vaste et plus profonde que celle d'aucun humain mais Il n'est pas vivant, Il n'a pas la conscience de



soi. C'est une des raisons qui Lui ont fait conclure qu'il avait besoin de Moi.

– Quoi qu'il en soit, Notre Dame, le résultat final, quel que soit le sort qu'il nous réserve, est pour un avenir lointain. Voilà ce qui m'occupe, à présent. Que nous ayons perdu notre libre arbitre me fait enrager. Mais c'est parce qu'il ne me reste plus que des abstractions de ce genre. Rendez-moi mon Pied Léger et ce sera d'elle, non de l'avenir reculé, que je me soucierai. Je Vous en aurai une sincère reconnaissance et ma gratitude envers Vous Deux s'exprimera dans les chants que je chanterai alors. Et, je le répète, mes chants pourront être utiles à SUM.

– Tu es d'une incroyable insolence, dit-Elle d'une voix sans force.

– Non, Notre Dame, je suis seulement désespéré. »

Une ombre de sourire effleure Ses lèvres. Elle se penche en arrière et murmure : « Soit, Je t'emmène là-bas. Mais tu dois te rendre bien compte que Je suis sans pouvoir sur ce qu'il adviendra. Mes observations et Mes recommandations ne sont jamais que quelques données parmi des milliards d'autres. Cependant, nous avons une longue route à faire cette nuit. Donne-Moi les informations dont tu crois qu'elles pourront te servir, Harpiste. »

Je ne reprends pas la suite de la Lamentation et m'abstiens de chanter quoi que ce soit qui eût exprimé l'affliction. Au contraire, à mesure que s'écoulent les heures, je puise dans les poèmes de ceux qui ont parlé de la joie (pas le divertissement, pas le désir éphémère : la joie) que l'homme et la femme ont éprouvée l'un par l'autre. Connaissant notre destination, j'ai besoin de ce réconfort, moi aussi.

Et la nuit se fait plus profonde, et les lieues succèdent aux lieues, et nous arrivons finalement loin de toute habitation, loin des terres sauvages, dans le pays où jamais ne pénètre la vie. A la lumière d'une lune torve et d'étoiles évanescentes, je distingue la plaine de béton et d'acier, les missiles et les projecteurs d'énergie tapis comme des fauves à l'affût que survole l'avion robot. Et les lignes de force, les pylônes, les relais, les véhicules émissaires qui s'affairent comme les scarabées à qui ils ressemblent, tout ce système transcendant qui sont les nerfs, les artères et les muscles permettant à SUM de tout connaître et d'ordonner d'un bout du monde à l'autre. En dépit de l'agitation et des forces qui bourdonnent en ces lieux, tout, ici, est immobilité. Le vent lui-même semble s'être pétrifié. La gelée est grise sur les masses d'acier. Devant nous surgit, immense pyramide à gradins, le château de SUM.

Celle que j'accompagne ne paraît pas avoir remarqué que mon chant s'est tu dans ma gorge. Le peu d'humanité qui émanait d'Elle

s'évanouit. Son expression est froide et Son visage fermé, Sa voix a des résonances métalliques et Son regard demeure fixé droit devant Elle. Mais Elle me parle quand même un instant : « Tu comprends ce qui va se passer ? Pendant les six prochains mois, Je serai connectée, intégrée et consubstantielle à SUM. Je serai un composant de plus. Sans doute Me verras-tu mais ce ne sera que Ma chair que tu verras. C'est SUM qui te parlera.

– Je sais. » Les mots ont du mal à passer. Le fait d'être arrivé aussi loin est en soi un triomphe qui dépasse toutes les victoires dont un homme ait jamais pu se targuer. Et si je suis ici, c'est afin de livrer bataille, c'est pour livrer un combat dont ma Danseuse dans les Clairières de Lune est le prix. Il n'empêche que mon cœur chancelle, qu'une lourde chape emprisonne mon crâne et que ma sueur est malodorante. Je parviens cependant à ajouter : « Vous serez effectivement une partie de SUM, Notre Dame de Tous. C'est pourquoi j'espère. »

Elle se tourne un court moment vers moi et pose Sa main sur la mienne. A nouveau, Elle a l'air si jeune et si virginale que j'en oublie presque la morte. « Si tu savais comme J'espère, Moi aussi ! » chuchote-t-Elle.

Et c'est déjà fini. Je me retrouve seul au milieu des machines.

On nous arrête devant la porte du château. Le mur abrupt est si haut que la dérive des étoiles me donne l'impression qu'il s'écroule sur moi et il est si noir qu'il semble non seulement absorber la lumière mais être une source irradiant les ténèbres. Des questions et des réponses palpitent sur des bandes électroniques que je ne perçois pas. Les éléments de SUM affectés à la garde de la porte ont détecté la présence d'un mortel à bord du chariot. Un lanceur de missile pivote, prêt à projeter ses trois serpents sur moi, mais la Reine Noire intervient sans même Se donner la peine de prendre un ton impérieux et le château ouvre ses mâchoires.

Nous descendons. A un moment, je crois que nous franchissons une rivière. J'entends un mugissement impétueux qui éveille des échos cavernaux et vois des gouttelettes scintiller sur les hublots, brillantes sur le fond de nuit. Elles disparaissent immédiatement. Peut-être est-ce de l'hydrogène liquide destiné à maintenir certains éléments à une température voisine du zéro absolu ?

Plus tard, beaucoup plus tard, nous nous arrêtons à nouveau et le tendelet s'écarte. Je me lève avec Elle. Nous sommes dans une salle ou une caverne dont je ne vois rien car il n'y a pas de lumière en dehors d'une pâle phosphorescence bleuâtre qui sourd de chaque objet insolite, même de Son corps et du mien. Mais les dimensions de cette

salle doivent être formidables car le bruit de gigantesques machines au travail ne nous parvient qu'estompé comme si on l'entendait dans un rêve et la distance engloutit le son de nos propres voix. De l'air circule, ni chaud ni froid, totalement inodore. Un vent mort.

Nous descendons du chariot. Elle se tient devant moi, les mains jointes sur la poitrine, les yeux mi-clos sous la capuche, sans me regarder et sans Se détourner.

« Fais ce qu'on te dira de faire, Harpiste, exactement ce qu'on te dira de faire », murmure-t-Elle sur un ton dépourvu de la moindre intonation. Et Elle s'éloigne d'un pas égal. Je La suis des yeux jusqu'au moment où il m'est impossible de discerner Son aura lumineuse des arabesques informes qui dansent dans mes globes oculaires.

Quelque chose tiraille ma tunique. Je baisse la tête pour constater avec surprise que le robot nain m'attendait pendant tout ce temps. Combien de temps ? Je suis incapable de le dire.

Il m'entraîne dans une autre direction. La lassitude m'envahit, je trébuche, mes lèvres me picotent, mes paupières sont lourdes et tous mes muscles sont perclus de douleurs. De temps à autre, j'éprouve le lancinement de la peur mais émoussé. Quand le robot trapu m'ordonne : « *Étendez-vous là* », je suis content.

La boîte s'adapte parfaitement à moi. Des fils électriques sont fixés à mon corps, des aiguilles raccordées à des tubes se plantent dans ma chair. Je ne prête qu'une attention lointaine aux machines bruisantes qui m'environnent. Le robot s'en va et je sombre dans une miséricordieuse obscurité.

Je me réveille dans un corps rénové. C'est comme si une sorte de coquille isolait mon cerveau des vieilles parties animales. Je sens, très loin, l'horreur et j'entends hurler mes instincts qui se débattent mais je suis d'une lucidité glacée, calme et logique. J'ai aussi le sentiment d'avoir dormi des semaines, des mois tandis que, là-haut, les feuilles arrachées voltigeaient et que la neige tombait sur la terre. Mais je me trompe peut-être et, n'importe comment, c'est sans importance. Je vais être jugé par SUM.

Le petit robot sans visage me guide tout au long de noirs corridors emplis de murmures où souffle le vent mort. Je détache ma harpe, ma seule amie et ma seule arme, et la serre contre moi. Ainsi, la lucidité sereine qui m'a été dévolue n'est pas un absolu. Tout simplement, Il ne veut pas être gêné par l'angoisse. (Non. C'est faux. Ce serait une réaction trop humaine. Il n'a pas de désirs. Sous cette capacité de raisonnement, il n'y a rien.)

Enfin un mur s'ouvre et nous entrons dans une salle. Elle est assise sur un trône. Ici la luminescence du métal et de la chair est absente car la pièce baigne dans une lumière blanche et sans relief qui n'a pas de source apparente. Blanche, aussi, la sonorité des machines qui entourent Son trône, blanche Sa robe et blanc Son visage. Je détourne mon regard des innombrables yeux sondeurs qui me scrutent sans ciller pour le fixer sur le Sien mais Elle ne semble pas me reconnaître. Je me demande même si Elle me voit. SUM a allongé Ses invisibles doigts à induction électronique et L'a ramenée à Lui. En Lui. Je ne tremble pas, je ne transpire pas – j'en suis incapable – mais, bombant le torse, je plaque sur ma harpe un accord retentissant et attends qu'il parle.

Et Il parle. La voix, venue je ne sais d'où, qu'il a choisi d'employer, je la reconnais : c'est la mienne. Les inflexions et les intonations sont conformes, normales, ce sont celles que je prendrais pour m'adresser en homme raisonnable à un autre homme raisonnable. Et pourquoi pas ? En calculant ce qu'il ferait de moi et en se programmant en conséquence, SUM a dû faire appel à une somme de données parcellaires si astronomique que le timbre approprié n'est qu'un problème secondaire et négligeable.

Non... Là encore, je me trompe. SUM n'agit pas en fonction d'un choix qu'il pourrait aussi bien faire que ne pas faire. Cette conversation avec moi-même est destinée à produire un effet sur moi mais je ne sais pas lequel.

« Eh bien, vous avez fait un long voyage, dit-Il sur un ton cordial. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue. »

Tous mes instincts se hérissent en entendant cette entité non vivante et dénuée d'émotions prononcer ces mots bien humains. Ma logique hésite à répondre narquoisement « Merci », décide de n'en rien faire et me réduit au silence.

Après un moment de silence vrombissant, SUM reprend : « C'est que, voyez-vous, vous êtes unique en votre genre. Pardonnez-moi si Je M'exprime un peu brutalement. Votre obsession sexuelle n'est que l'un des aspects d'une personnalité atavique orientée vers la superstition. Or, contrairement aux inadaptés ordinaires, vous êtes à la fois assez fort et assez réaliste pour affronter le monde extérieur. Cette rencontre et l'occasion qu'elle M'a donnée de vous analyser pendant que vous vous reposiez M'ont ouvert des horizons nouveaux sur la psychophysiologie humaine qui conduiront peut-être à perfectionner les techniques permettant de l'influencer et de la faire évoluer.

– S'il en est ainsi, je suis récompensé.

– Vous êtes mieux placé que quiconque, enchaîne-t-Il avec douceur,

pour savoir que Je ne suis pas omnipotent. A l'origine, J'ai été construit pour aider à diriger une civilisation devenue trop complexe. Petit à petit, à mesure que s'est développé Mon programme d'auto-expansion, J'ai assumé des fonctions de décision en nombre toujours croissant. Ces fonctions M'ont été confiées. Les gens étaient satisfaits d'être délivrés du fardeau de la responsabilité et ils voyaient de leurs propres yeux que Je M'acquittais de Ma tâche mieux qu'aucun mortel n'aurait pu le faire. Mais Mon autorité a toujours reposé sur un consensus massif. Si Je commençais à faire du favoritisme – en recréant votre femme, par exemple – J'aurais des difficultés.

– Ce consensus a pour assise la crainte plus que la raison. Vous n'avez pas aboli les dieux, Vous les avez simplement absorbés en Vous-même. Si Vous décidez de faire un miracle pour moi, Votre rhapsode et prophète – car je serai Votre prophète si Vous m'accordez ce miracle – cela ne fera que raffermir la foi des autres.

– C'est peut-être ce que vous pensez, mais votre opinion ne se base sur aucune donnée exacte. Les archives historiques et anthropologiques intéressant le passé qui M'a précédé ne sont pas quantitatives et Je les ai déjà supprimées dans les plans d'études. Quand la culture sera prête pour cela, J'ordonnerai qu'elles soient détruites. Elles sont par trop trompeuses. Voyez le mal qu'elles vous ont fait. »

Je souris aux yeux scrutateurs. « Et on encouragera les gens à croire qu'avant le monde était SUM ! Soit... cela m'est égal du moment que celle que j'aime m'est rendue. Faites un miracle, SUM et je Vous garantis que ce sera tout bénéfique pour Vous.

– Mais Je ne fais pas de miracles au sens où vous l'entendez. Vous savez comment agit l'âme. Le bracelet de métal renferme un pseudo-virus, un ensemble de molécules protéiniques géantes en prise directe sur le flux sanguin et le système nerveux. Elles enregistrent la formule chromosomique, le contact synapsique, les modifications permanentes, absolument tout. A la mort de son propriétaire, le bracelet est détaché, les Talons Ailés l'apportent ici et les informations qu'il recèle sont transférées dans une de Mes banques mémorielles. Ces données Me permettent de diriger le développement d'un nouveau corps dans les cuves, un corps jeune dans lequel s'impriment les habitudes et les souvenirs de l'ancien. Mais vous ne pouvez pas comprendre la complexité de l'opération, Harpiste. Tous les sept ans, J'ai besoin de plusieurs semaines et de tous les moyens de la biochimie pour recréer Ma liaison humaine. En outre, le procédé n'est pas parfait. La mise en attente affecte les configurations. Vous pouvez dire que le corps que vous avez sous les yeux et son esprit se rappellent chacune de leurs morts. Et il ne s'agit que de morts de courte durée. Une mort plus

longue... Réfléchissez, mon ami. Servez-vous de votre imagination. »

Oui, j'imagine. Et la barrière protectrice qui isole ma raison de mes émotions commence à se fissurer. M'adressant à ma bien-aimée morte, j'avais chanté :

*« Tu n'as plus ni mouvance ni force,*

*Tu ne vois ni n'entends.*

*Et dans sa course diurne, la terre te roule*

*Avec les roches et les pierres et les arbres. »*

La paix, enfin ! Mais si les souvenirs mis en conserve ne sont pas cristallisés mais fluants ; si, au fond de ces lugubres cavernes de tubes et de connexions, si, dans ce froid d'outre-espace, un vestige de sa psyché palpitait, solitaire, sans mémoire, n'ayant conscience de rien sinon d'avoir perdu la vie... Non !

Je frappe les cordes et hurle d'une voix si puissante que la salle en résonne : « Rendez-la-moi ! Rendez-la-moi ou je Vous tue ! »

SUM juge opportun de pouffer et, horreur ! son sourire se reflète fugitivement sur les lèvres de la Reine Noire qui, jusque-là, n'avait pas eu un frémissement.

« Et comment vous proposez-vous de Me tuer ? »

Je devine qu'il sait ce que j'ai en tête. Aussi je riposte : « Comment Vous proposez-Vous de m'arrêter ?

– Ce sera inutile. Vous serez considéré comme nuisible. Quelqu'un décidera que vous avez besoin d'un traitement psychiatrique. On s'adressera à Mon terminal de diagnostic et Je recommanderai diverses ablations.

– D'un autre côté, maintenant que Vous avez passé mon esprit au crible et que Vous savez à quel point mes chants ont influencé les gens – y compris la Dame ici présente... même Elle ! – ne serait-il pas plus expédient que je sois à Votre service ? Que je chante, par exemple : « O goûte et vois la grâce du Seigneur ! Béni soit-il celui qui place sa foi en Lui ! O craignez le Seigneur, vous qui êtes Ses saints car ceux qui Le redoutent ne manquent de rien. » Je peux faire de Vous Dieu.

– En un sens, je suis déjà Dieu.

– Mais, dans un autre sens, Vous ne l'êtes pas. Pas encore. »

Je ne peux en supporter davantage. « Pourquoi discutons-nous ? Vous avez arrêté Votre décision avant mon réveil. Dites-la-moi et

laissez-moi partir.

– Je n'ai pas fini de vous étudier, répond SUM avec une singulière circonspection. Je puis le reconnaître sans risque devant vous : Ma connaissance de la psyché humaine est encore incomplète. Certaines aires demeurent inaccessibles au traitement mathématique. Je ne sais pas exactement ce que vous feriez, Harpiste. Et si, à cette incertitude, j'ajoutais un précédent potentiellement dangereux...

– Alors, tuez-moi ! » (Et que mon âme erre à jamais en compagnie de la sienne au fond de Vos rêves cryogéniques.)

– Non, ce serait tout aussi malaisé. Vous avez trop fait parler de vous et fait naître trop de polémiques. Trop de gens savent désormais que vous êtes parti avec la Reine. » Est-il possible que, derrière l'acier et les énergies, une main irréaliste effleure un visage d'ombre qui s'étonne ? Les battements de mon cœur résonnent dans la salle.

Et, soudain, j'entends, abasourdi, SUM prononcer Sa décision : « D'après les calculs, les probabilités indiquent qu'il existe de bonnes chances que vous teniez vos promesses et vous rendiez utile. Je ferai donc droit à votre requête. Cependant... »

Je suis à genoux, frappant le sol du front jusqu'à ce que mes yeux se remplissent de sang. J'entends à travers un vent de tempête : « ... les tests doivent se poursuivre. Votre foi en Moi n'est pas absolue. En fait, vous êtes très sceptique en ce qui concerne ce que vous appelez Ma bonté. Je ne peux vous laisser acquérir l'importance qui serait la vôtre au cas où J'accepterais de vous rendre la morte si Je n'ai pas une preuve supplémentaire que vous êtes disposé à croire en Moi. Comprenez-vous ? »

Ce n'est manifestement pas là une question rhétorique.

Je sanglote : « Oui.

– J'avais calculé que votre réaction serait celle-ci à très peu près et Je M'étais préparé à cette éventualité, dit ma voix avec courtoisie – presque avec amabilité. Le corps de votre épouse a été recréé pendant qu'on vous étudiait. Les éléments constitutifs de sa personnalité sont en train d'être réinjectés dans ses neurones. Elle sera prête à quitter ces lieux en même temps que vous. Mais, Je le répète, vous aurez une épreuve à subir. Elle est également nécessaire en raison des effets qu'elle aura sur vous. Si vous devez être Mon prophète, il vous faudra travailler en étroite liaison avec Moi, ce qui exige un reconditionnement important. Nous commencerons ce soir. Êtes-vous d'accord ?

– Oui, oui, oui ! Que faut-il que je fasse ?

– Simplement suivre ce robot. A un moment donné, votre femme

vous rejoindra. Elle aura, de son côté, été conditionnée de façon à marcher si silencieusement que vous ne l'entendrez pas. Ne vous retournez pas avant d'avoir regagné le monde d'en haut. Pas une seule fois. Un unique regard en arrière sera considéré comme un acte de rébellion contre Moi, la démonstration que Je ne peux pas avoir réellement confiance en vous... et tout sera annulé. Comprenez-vous ?

– C'est tout ? Il n'y a rien de plus ?

– Cela s'avérera plus difficile que vous ne le pensez », réplique SUM. Ma voix s'éteint comme si elle parcourait une distance infinie. « Adieu, Mon fidèle. »

Le robot me relève. Je tends les bras vers la Reine Noire. Malgré les larmes qui m'aveuglent à moitié, je constate qu'Elle ne me voit pas. Je balbutie un « au revoir » et me laisse entraîner par le robot.

Nous marchons longtemps. Des kilomètres d'obscurité. D'abord, je suis trop bouleversé et, ensuite, trop hébété pour savoir où nous allons et comment nous y allons. Mais, plus tard, je réalise peu à peu qu'une fluorescence bleuâtre sourd de ma chair, de mes vêtements, de l'alliage métallique de la carapace du robot. Les sons et les odeurs sont amortis. A de rares intervalles, une machine (que SUM a chargée de quoi faire ?) nous croise sans nous prêter attention. Je m'efforce avec tant d'intensité de ne pas me retourner que mon cou est ankylosé.

Bien que ce ne soit pas interdit, ai-je le droit de lever ma harpe au-dessus de mon épaule en jouant quelques airs pour me donner du courage afin de voir si une luminescence, derrière moi, ne se reflète pas sur le bois poli ?

Rien. C'est que sa seconde naissance doit réclamer du temps – ô SUM, prenez bien soin d'elle ! – et qu'il lui faut sans doute traverser nombre de tunnels avant d'arriver au point de rendez-vous. Sois patient, Harpiste.

Chante. Accueille-la à son retour. Non, ces espaces caverneux engloutissent toute musique et elle est encore dans cette transe de mort dont seuls le soleil et mon baiser pourront l'éveiller. A supposer qu'elle m'ait déjà rejoint. Je tends l'oreille à l'affût d'autres pas que les miens.

Nous n'avons sûrement plus beaucoup de chemin à faire. Je pose la question au robot sans obtenir de réponse, bien entendu. Essayons de faire une évaluation... Je me rappelle combien le chariot avançait vite en descendant... L'ennui, c'est que le temps n'existe pas ici. Pas de jour, pas d'étoiles, pas d'autre horloge que les battements de mon cœur, dont j'ai perdu le compte. Quand même, nous n'allons



certainement pas tarder à arriver à la fin du voyage. Quel intérêt y aurait-il à me faire errer à travers ce labyrinthe jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

Évidemment, si je suis dans un état d'épuisement total en atteignant la sortie et si je m'aperçois alors que Rose-au-Poing n'est pas derrière moi, cela m'empêchera de faire du grabuge...

Allons, c'est ridicule ! Si SUM ne voulait pas accéder à ma requête, Il n'avait qu'à me le dire, tout simplement. Il n'est pas en mon pouvoir d'infliger de dommages à ses composants.

Certes, il se pourrait qu'il ait des plans pour moi. Il a parlé de reconditionnement. Une série de chocs dont celui-là serait le dernier et le plus brutal pourraient me préparer n'importe quel genre de castration qu'il envisagerait.

A moins qu'il n'ait changé d'avis ? Pourquoi pas ? Il a franchement évoqué un facteur d'incertitude en ce qui concernait la psyché humaine. Peut-être a-t-Il réévalué les possibilités et jugé préférable de rejeter ma demande.

Ou Il a essayé de me donner satisfaction mais sans succès. Il a reconnu que le procédé n'est pas parfait. Je ne dois pas m'attendre à retrouver exactement ma Joie telle qu'elle était. Elle sera toujours un peu hantée. Dans l'hypothèse la plus favorable. Mais supposons que la cuve engendre un corps aux yeux vides ? Ou un monstre ? Supposons que ce soit un cadavre à demi pourri qui me suive ?

Non ! Cela suffit comme ça ! SUM le saurait et Il prendrait les mesures voulues pour corriger l'erreur. Le ferait-Il ? Pourrait-Il le faire ?

Je comprends que cette marche dans la nuit sans avoir le droit de me retourner pour voir ce qui me suit est un acte de soumission et un acte de foi. Tout mon être répète que SUM est tout-puissant, qu'il est toute sagesse et toute bonté. Je Lui offre tout l'amour que je peux rassembler. Oh ! Il a vu plus profond en moi que je ne le voyais moi-même !

Je ne faillirai pas.

Mais Lui ? Si une tragique erreur a été effectivement commise... Il ne faut pas que ce soit à la face du ciel que je le découvre. Et surtout pas elle, mon unique. Que ferions-nous donc ? Pourrais-je la ramener ici, heurter au portail de fer et gémir : « Maître, vous m'avez donné une chose impropre à la vie. Détruisez-la et recommencez depuis le début » ? En effet, que pourrait être cette erreur ? Quelque chose de si subtil, de si intangible que cela ne se remarquerait pas tant que je ne me serais pas aperçu, lentement et à contrecœur, que j'étreins un

zombie ? N'est-il pas plus raisonnable de regarder et de m'en assurer alors qu'elle n'est pas encore sortie de l'engourdissement de la mort ? De faire appel à tous les pouvoirs de SUM pour corriger ce qui a peut-être marché de travers ?

Non, SUM veut que je croie qu'il ne fait pas d'erreurs. J'ai accepté de payer ce prix. Et beaucoup plus encore... Je ne sais pas quelle sera au juste la rançon, je n'ai pas le courage de faire fonctionner mon imagination, mais ce mot de « reconditionnement » est horrible... Mon épouse n'a-t-elle pas son mot à dire, elle aussi ? Ne pouvons-nous pas lui demander, au moins, si elle consent à être la femme d'un prophète ? Ne devrions-nous pas demander à SUM, la main dans la main, ce que coûtera ce don de vie ?

N'est-ce pas un bruit de pas que j'entends ? Il s'en est fallu de peu que je fasse volte-face. Je me domine et me pétrifie, tremblant de la tête aux pieds. Je prononce son nom. Le robot me presse de poursuivre ma route.

C'était un tour de mon imagination. Ce n'était pas son pas. Je suis seul. Je serai éternellement seul.

Nous montons de salle en salle. Du moins ai-je le sentiment que nous montons. Je suis trop fatigué pour que mon sens cénesthésique soit très fiable. Nous traversons une rivière mugissante. Le vent froid dont les tourbillons balaient le pont me glace jusqu'à l'os et je ne peux même pas me retourner pour offrir mon vêtement à la femme nue, rendue à la vie, qui me suit. Je franchis en titubant des vestibules sans fin où des machines font des choses dépourvues de signification. Dans quel cauchemar s'est-elle éveillée, elle qui ne les avait pas vues auparavant ! Pourquoi, moi qui lui disais en pleurant que je l'aimais alors qu'elle agonisait, pourquoi est-ce que je ne me retourne pas ? Pourquoi est-ce que je ne parle pas ?

Enfin, je pourrais lui parler. Je pourrais dire à la morte, muette et affolée, que je la reconduis vers le soleil. Le puis-je ? Je demande au robot. Il ne me répond pas. Je ne me rappelle pas si j'ai le droit de lui parler. Ni même si SUM m'a dit quelque chose à ce sujet. Je continue de marcher en chancelant.

Je heurte un mur et m'écroule, tout contusionné. Les griffes du robot se referment sur mon épaule. De son autre bras, il fait des gestes et je distingue un boyau, très long et très étroit, qui s'ouvre dans la pierre. Je vais être obligé de ramper. Au fond, tout au fond, le portail s'ouvre tout grand. Le vrai, le cher crépuscule de la terre se déverse dans ces ténèbres. Je suis aveugle et sourd.

Est-ce elle que j'entends crier ? Était-ce la dernière épreuve ? Est-ce que c'est mon esprit malade et bouleversé qui me trahit ? Ou y a-t-il

un destin dont les soleils et SUM sont des instruments de même que nous sommes des outils pour SUM ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je me suis retourné et qu'elle était là. Ses longs – cheveux dénoués flottaient devant le visage remémoré d'où venait de s'effacer la transe de la mort, où s'éveillaient juste la conscience et l'amour, enveloppant le corps qui tendait les bras, qui faisait un pas vers moi et s'immobilisait.

Le grand et sinistre robot qui la suit l'attire à lui. Il me semble qu'il la foudroie d'un éclair en plein cerveau. Elle tombe. Il l'emporte.

Mon guide est insensible à mes cris. Il me pousse irrésistiblement dans le boyau. La porte se referme bruyamment à mon nez. Je suis au pied du mur semblable à une montagne. Une neige sèche siffle et gifle le béton. L'aube ensanglante le ciel. Des étoiles brillent encore à l'ouest. Sur la plaine crépusculaire, des arcs électriques épars éclairent les machines.

Je suis interdit et me sens presque calme. Quelle place reste-t-il aux émotions ? La porte est de fer et la muraille n'est qu'une masse vitrifiée de basalte. Je m'éloigne dans le vent, fais demi-tour et, baissant la tête, je charge. Que ma cervelle éclabousse Sa porte : ce qu'elle y laissera sera le hiéroglyphe de ma haine.

La force qui me saisit par-derrrière et m'arrête doit être d'une puissance meurtrière. Elle me relâche et je m'effondre devant une machine munie de talons ailés. C'est ma propre voix qui sort d'elle : « Pas ici. Je vais vous conduire là où vous serez en sécurité. »

Je demande d'une voix qui grince : « Que pouvez-Vous me faire de plus ?

– Vous libérer. Vous ne serez ni entravé ni molesté sur Mon ordre.

– Pourquoi ?

– Il est clair que vous vous déclarerez Mon ennemi éternel. C'est une situation sans précédent et une occasion précieuse de recueillir des données.

– Comment ? Vous m'avertissez délibérément ?

– Bien sûr. D'après Mes calculs, cet avertissement aura pour effet de vous inciter à ne ménager aucun effort.

– Vous ne me la rendrez plus ? Vous ne voulez pas de mon amour ?

– Pas dans les circonstances présentes. Elles ne sont pas suffisamment contrôlables. Mais, Je le répète, votre exécution devrait constituer un utile instrument d'expérience.

– Je Vous détruirai. »

Il ne daigne pas ajouter un mot de plus. Sa machine s'empare de moi et prend son essor. Elle me dépose aux abords d'une petite bourgade, plus au sud. Et la démence s'empare de moi.

Je ne sais guère ce qu'il advient cet hiver-là et cela m'est égal. Les tempêtes rugissent trop fort dans mon crâne. Je marche sur les routes de la terre, entre des tours majestueuses, sous des arbres attentivement taillés, dans des jardins méticuleusement soignés, dans de suaves, si suaves campus. Je suis sale, échevelé, hirsute. Mes guenilles flottent sur mon corps et les os me percent presque la peau. Les gens n'aiment pas croiser le regard de mes yeux enfoncés dans mon crâne. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils me donnent à manger. Je chante pour eux.

*« Du sorcier et du lutin affamé  
Qui vous transformeraient en charpie,  
De l'esprit qui se tient à côté de l'homme nu  
Du Livre des Lunes, protégez-vous !  
Car jamais vos cinq sens ne vous ont désertés  
Et jamais vous n'avez dû voyager  
En terre étrangère pour mendier votre pain. »*

Ce genre de propos les dérange. Ce sont des choses qui n'appartiennent pas à leur univers tout en chromes. Aussi arrive-t-il souvent que l'on me chasse en me maudissant et il est fréquent qu'il me faille fuir ceux qui voudraient m'arrêter pour me poncer la cervelle. Une impasse est une bonne cachette quand j'arrive à en trouver une dans la partie la plus ancienne d'une ville. Alors, je m'y tapis et miaule avec les chats. Les forêts ne sont pas mal non plus : mes poursuivants ont horreur des lieux où s'attarde encore la sauvagerie.

Mais certains voient les choses d'un autre œil, ceux qui ont visité les campagnes, les réserves, des contrées effectivement sauvages. C'était en pleine connaissance de cause – ils étaient en quête d'une sauvagerie planifiée et sur mesure avec une horloge pour leur dire quand il est temps de rentrer – mais, au moins, ils n'ont peur ni du silence ni des nuits obscures. Au retour du printemps, quelques-uns d'entre eux commencent à me suivre. Au début, c'est simplement par curiosité mais peu à peu, au fil des mois, ma folie fait vibrer quelque chose au fond d'eux-mêmes, chez les plus jeunes en particulier.

*« Capitaine d'une armée de rêves furieux,  
Armé d'une lance de flamme, dressé sur un cheval d'air  
J'erre dans le désert.  
Un chevalier de fantômes et d'ombres  
Me défie en combat singulier  
A dix lieues du bord du vaste monde. »*

Ils s'asseyent à mes pieds et écoutent mon chant. Ils dansent comme des fous aux accents de ma harpe. Les filles m'entourent pour me dire combien je les fascine et m'inviter à copuler. Je décline l'offre et quand je leur explique la raison de mon refus, elles s'étonnent, elles ont peut-être un peu peur mais elles essaient souvent de comprendre.

Car ma raison me revient quand refléurit l'aubépine. Je me baigne, je me fais tailler les cheveux et la barbe, je me procure des vêtements propres et veille à manger les aliments dont mon organisme a besoin. Je divague de moins en moins devant ceux qui viennent m'écouter, je cherche de plus en plus la solitude et la tranquillité sous l'immense sphère étoilée. Et je pense.

Qu'est-ce que l'homme ? Pourquoi l'homme ? Nous avons enterré les questions de ce genre, juré qu'elles étaient mortes, qu'elles n'avaient jamais existé parce que dépourvues de signification empirique. Et nous redoutions qu'elles n'écartent les pierres que nous avions entassées sur elles, qu'elles ne sortent et ne hantent à nouveau les nuits de la planète. Dans ma solitude, je les invoque. Elles ne peuvent faire de mal aux autres morts, ces morts parmi lesquels je me compte désormais.

Je chante pour celle qui s'en est allée. En m'entendant, les jeunes s'interrogent. Parfois, ils pleurent.

*« Ne crains plus ni la chaleur du soleil  
Ni les déchaînements des hivers en furie,  
Toi qui as accompli ton labeur en ce monde,  
Tu es rentrée au bercail en emportant tes gages.  
Garçons et filles à la peau dorée,  
Tous à la poussière retournerez  
Comme autant de hérissons de ramoneurs. »*

Ils protestent : « Mais ce n'est pas vrai ! Nous mourrons et resterons endormis quelque temps, puis nous revivrons en SUM à jamais. »

Je réponds avec le plus de douceur possible : « Non. Rappelez-vous que je suis allé là-bas. Aussi, je sais que vous êtes dans l'erreur. Et même si vous aviez raison, vous auriez tort d'avoir raison.

– Pourquoi ?

– Ne voyez-vous pas qu'il n'est pas bon qu'une chose soit maîtresse de l'homme ? Il n'est pas bon de se recroqueviller sur soi-même toute sa vie parce qu'on a peur de la perdre. Vous n'êtes pas des éléments d'une machine et vous avez une destinée plus grandiose que d'aider une machine à fonctionner sans à-coups. »

Je les congédie et, à nouveau seul, descends au fond d'une gorge où résonne une rivière à moins que je ne gravisse le plus haut sommet d'une montagne farouche. Nulle révélation ne me visite. J'avance en rampant vers la vérité.

La vérité est qu'il faut que SUM soit détruit. Pas par esprit de vengeance, pas par haine, pas par peur mais tout simplement parce que l'esprit humain ne peut pas coexister dans la même réalité que Lui.

Mais alors quelle est notre propre réalité ? Et comment l'atteindre ?

Je redescends vers les plaines avec mes chansons. On a beaucoup parlé de moi. Une vaste foule me suit tout au long de la route jusqu'à ce que celle-ci devienne rue.

« La Reine Noire va bientôt venir, m'annonce-t-on. Attends-La et qu'Elle réponde aux questions que tu nous as posées et qui nous empêchent de dormir.

– Laissez-moi me retirer pour me préparer. »

Je monte un immense escalier. Le peuple, en bas, me suit des yeux, frappé d'une crainte respectueuse, jusqu'à ce que je disparaisse. Les rares personnes qui sont à l'intérieur de l'édifice sortent. Je traverse des halls voûtés, des pièces hautes de plafond et silencieuses pleines de tables et de rayonnages massifs où s'entassent des livres. La poussière danse dans les rayons de soleil qui filtrent par les fenêtres.

Depuis quelque temps, un souvenir embrumé me hante : cette année-là, je l'ai déjà vécue une fois, j'ignore quand. Peut-être retrouverai-je dans cette bibliothèque le conte que j'ai lu – distraitemment, j' imagine – dans mon enfance anormale. Car l'homme est plus vieux que SUM. Plus sage, j'en jurerais. Les mythes de l'homme recèlent plus de vérité que Ses mathématiques.

Mes recherches durent trois jours et près de trois nuits. Le seul bruit, ou presque, est le crissement des pages entre mes doigts. On dépose des offrandes alimentaires devant la porte. Les gens se racontent à eux-mêmes qu'ils le font par pitié, par curiosité ou pour s'épargner le souci de me voir mourir d'une manière non conventionnelle. Mais je ne m'y trompe pas.

Au terme de ces trois jours, j'ai un peu avancé. J'ai trop de matériel. Je ne cesse de m'égarer sur des sentiers d'une fascinante beauté. (Beauté que SUM entend éliminer.) Mon éducation, comme celle de tout le monde, a été fondée sur la science, le rationalisme et l'ajustement. (SUM rédige les programmes d'études et les machines à enseigner Lui sont directement connectées.) Eh bien, ma formation bancaire peut me rendre service. Ce que m'a appris ma lecture m'a donné suffisamment de points de repère pour me mettre en mesure d'établir un plan de recherches. Je m'installe devant une console de documentation. Les touches du clavier cliquettent sous mes doigts.

Les électrons sont de rapides chiens de meute : il suffit de quelques secondes pour que des mots s'allument sur l'écran et me disent qui je suis.

Heureusement que je lis vite : ils s'effacent avant que j'aie eu le temps d'appuyer sur le bouton du balayage. Des linéaments informes tremblotent quelques instants sur l'écran. Puis ceci :

JE N'AI PAS MIS CES DONNÉES EN CORRÉLATION AVEC LES FAITS VOUS CONCERNANT. CELA INTRODUIT UNE QUANTITÉ NOUVELLE ET INDÉTERMINÉE DANS LE CALCUL.

Le nirvana où je me suis enfoncé (oui, j'ai trouvé ce vocable dans les vieux livres ; comme il est funeste !) n'est pas passivité, c'est une lame de fond plus puissante et plus violente que celle qui m'a entraîné vers la Reine Noire à travers les terres sauvages il y a une éternité. Je dis de ma voix la plus froide : « Étrange coïncidence. Si c'en est une. » Il y a certainement des récepteurs acoustiques aux alentours.

OU C'EST UNE COÏNCIDENCE OU C'EST UNE CONSÉQUENCE NÉCESSAIRE DE LA LOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS.

La vision qui me vient est d'une si aveuglante clarté que je ne peux m'empêcher d'ajouter : « Ou une destinée, SUM ? »

NON-SENS. NON-SENS. NON-SENS.

« Pourquoi Vous répétez-Vous ainsi ? Une seule fois aurait suffi. Trois, c'est une incantation. Espéreriez-Vous, par hasard, que Vos mots me feroient cesser d'exister ? »

JE N'ESPÈRE RIEN. VOUS ÊTES UNE EXPÉRIENCE. SI MES CALCULS FONT RESSORTIR UNE PROBABILITÉ SIGNIFICATIVE DE

BOULEVERSEMENTS GRAVES DE VOTRE FAIT, IL ME FAUDRA EN FINIR AVEC VOUS.

Je souris. « C'est moi qui vais en finir avec Vous, SUM. »

Je me penche, éteins l'écran et sors dans la nuit.

Je ne vois pas encore clairement tout ce que je dois dire et faire, mais j'en sais assez pour pouvoir commencer à prêcher sur-le-champ ceux qui m'ont attendus. Je parle et d'autres qui passent par là m'entendent et restent à m'écouter. Bientôt, ils sont des centaines.

Je n'ai pas à leur annoncer une vérité gigantesque et nouvelle : rien de plus que ce que je disais auparavant, encore que de manière fragmentaire et désordonnée ; rien qu'ils n'aient éprouvé eux-mêmes dans la nuit la plus intime de leur être. Mais aujourd'hui, sachant qui – et par conséquent pourquoi – je suis, je puis mettre cela dans des mots. Sur un ton posé, chantant de temps à autre quelques mesures d'une chanson oubliée pour souligner le sens de mes paroles, je leur décris leur vie dévoyée et mutilée. Je leur montre comment ils ont consenti à la servitude, comment ils ont accepté d'être esclaves, non point d'un esprit doué de conscience mais d'une chose inanimée et insensible que leurs propres ancêtres ont mise en route. Et cette chose n'est pas le centre de l'existence : ce ne sont que quelques bribes de métal et quelques bêlements d'énergie, quelques stupides et tristes structures errant dans un espace-temps sans limites. Je leur dis : Ne placez pas votre foi en SUM. SUM est condamné comme nous le sommes, vous et moi. Mettez-vous en quête du mystère. Qu'est donc le cosmos tout entier sinon un mystère ? Vivez bravement et mourez ensuite, que tout soit consommé : vous serez alors plus que n'importe quelle machine. Vous serez peut-être Dieu.

La foule devient houleuse. Des réponses hurlées fusent et certaines ne sont que des grondements bestiaux. Quelques-uns sont pour moi, la plupart contre. Cela n'a pas d'importance. Je les ai atteints, c'est ma musique qui joue sur les cordes de leurs nerfs. Je suis parvenu à mes fins.

Le soleil sombre derrière les constructions. L'ombre s'épaissit. La ville demeure illuminée et je ne tarde pas à comprendre pourquoi : Elle approche. La Reine Noire avec laquelle ils veulent que je débattre. Loin, très loin retentit le vacarme de Son chariot. Des gémissements terrorisés s'élèvent. Ce n'est pas non plus dans leurs habitudes. Ils Lui dissimulaient leurs sentiments et les dissimulaient à eux-mêmes en Lui réservant un accueil sobre et solennel. A présent, ils s'enfuiraient s'ils l'osaient. J'ai arraché les masques.



Le chariot s'arrête dans la rue et Elle met pied à terre, haute silhouette encapuchonnée. Les gens s'écartent devant Elle comme l'eau devant un requin. Elle gravit l'escalier et me fait face. Pendant une fraction de seconde, j'ai le temps de voir que Ses lèvres tremblent un peu et que Ses yeux débordent de larmes. Elle chuchote d'une voix trop basse pour que quelqu'un, hormis moi, l'entende : « Oh ! Harpiste ! Je suis désolée.

– Rejoignez-moi et aidez-moi à libérer le monde.

– Je ne peux pas. Il y a trop longtemps que Je suis avec Lui. » Elle se redresse, soudain impériale, et hausse le ton pour être entendue de tous. Les petits robots de télévision volettent, semblables à des chauves-souris dans le crépuscule. Il faut que la planète tout entière soit témoin de ma défaite.

« De quelle liberté parles-tu de cette manière extravagante ? demande-t-Elle.

– La liberté de sentir. D'oser. De s'émerveiller. De redevenir des hommes.

– Tu veux dire des bêtes ! Tu veux briser les machines qui nous maintiennent en vie ?

– Oui, il le faut. Autrefois, elles étaient bonnes et utiles mais nous les avons laissées proliférer comme des chancres dévoreurs et, désormais, rien ne peut nous sauver sinon leur destruction et un nouveau départ.

– As-tu songé au chaos que cela provoquerait ?

– Oui. Cela aussi est nécessaire. Sans la liberté de connaître la souffrance, nous ne serons pas des hommes. C'est également une lumière. A travers le chaos, nous irons au-delà de nous-mêmes, au-delà de la Terre et des astres, de l'espace et du temps, jusqu'au Mystère.

Tu estimes donc que, derrière l'univers mesurable, il y a finalement une plage floue et indéfinie ? » Elle sourit aux chauves-souris qui la scrutent. Enfants, on nous a tous appris à rire en entendant des sarcasmes de cette espèce. « Prouve-le-Moi donc, veux-tu ?

– Non. Prouvez-moi donc plutôt qu'il n'existe pas, derrière tous les doutes, quelque chose que les mots et les équations sont impuissants à nous faire comprendre. Et prouvez-moi que je n'ai pas le droit de chercher cette preuve. C'est à Vous Deux, qui nous avez si souvent menti, qu'il appartient de faire la démonstration de la preuve. Au nom de la raison, Vous avez ressuscité le mythe. Pour mieux nous contrôler. Au nom de la liberté, Vous avez enchaîné notre vie intérieure et castré notre âme. Au nom du service, Vous nous avez

ligotés et mis des œillères. Au nom de la plénitude, Vous nous avez parqués plus à l'étroit que jamais un pourceau ne l'a été dans sa porcherie. Au nom de la bienfaisance, Vous avez créé la souffrance et l'horreur, des ténèbres au-delà des ténèbres. » Je me tourne vers le peuple. « Je suis allé là-bas. Je suis descendu dans les souterrains. Je sais ! »

La Reine Noire s'écrie : « Il s'est aperçu que SUM se refuserait à accéder à ses désirs personnels aux dépens de tous. Alors, il Le taxe de cruauté ! »

N'y a-t-il pas comme de la stridence dans Sa voix ?

« J'ai vu ma morte. Jamais elle ne reviendra. Pas plus que vos propres mortes, pas plus que vous-mêmes. Jamais ! SUM ne veut ni ne peut nous faire revenir. Sa demeure est vraiment la maison des morts. C'est ailleurs, parmi les mystères, que nous devons chercher la vie et la renaissance. »

Elle éclate de rire et Son doigt se tend vers mon bracelet d'âme dont l'éclat d'un gris bleuté chatoie faiblement dans le crépuscule qui gagne. A-t-Elle besoin d'ajouter quoi que ce soit ?

Je demande à la foule : « Quelqu'un veut-il m'apporter un couteau et une hache ? »

Ceux qui sont en bas s'agitent et murmurent. Je sens monter l'odeur de la peur. Je croise les bras sur ma poitrine et j'attends. La Reine Noire me dit quelque chose. Je fais mine de L'ignorer.

Les outils passent de main en main. Celui qui me les apporte monte l'escalier comme une flamme. Il s'agenouille à mes pieds et me les tend. Ce sont de bons outils, un couteau de chasse à large lame et une longue hache à deux fers.

Face à l'univers, je prends le couteau dans ma main droite, glisse la lame sous le bracelet qui enserre mon poignet gauche et je tranche net les connexions qui plongent dans ma chair. Le sang jaillit. Il est d'un rouge unimaginable à la lumière des lampes. Je ne sens rien : je suis trop exalté.

La Reine Noire pousse un hurlement aigu : « Tu l'as fait ! Harpiste ! Harpiste !

– Il n'y a pas de vie en SUM. »

J'arrache le bracelet de mon poignet et le jette à terre. Il résonne en tombant.

Une voix d'airain éclate : « *Saisissez-vous de ce fou. Sa rectification s'impose. Il constitue un danger mortel.* »

Les moniteurs qui, jusque-là, se tenaient derrière la foule essaient

d'y ouvrir un passage mais elle leur résiste. Ceux qui tentent de les aider se font assommer et lacérer à coups d'ongles.

Je lève la hache et la laisse retomber sur le bracelet qu'elle fracasse. Le matériel organique qu'il contient et que mes sécrétions ne nourrissent plus se recroqueville maintenant qu'il est exposé à l'air libre.

Je brandis la hache au bout de mon bras droit, le couteau ensanglanté dans ma main gauche, et proclame : « Je cherche l'éternité là où elle se trouve. Qui vient avec moi ? »

Une vingtaine de gens, ou plus encore, sortent de la mêlée tandis que la foule réclame des armes et réclame du sang, et me font un rempart de leurs corps. Leurs yeux sont des yeux de prophètes. En hâte, nous nous mettons à la recherche d'une cachette car un robot militaire est déjà arrivé et d'autres ne vont pas tarder à surgir. La grande machine s'efforce d'assurer la protection de Notre Dame de Tous. C'est la dernière vision que j'ai d'Elle.

Mes disciples ne me reprochent pas d'avoir fait d'eux des proscrits. Ils me sont dévoués corps et âme. En moi réside la divinité qui ne peut rien faire de néfaste.

La guerre est ouverte entre moi et SUM. Mes amis sont une poignée, mes ennemis sont nombreux et puissants. J'erre de par le monde en fugitif. Mais je chante et il y a toujours quelqu'un qui m'écoute, qui se rallie à nous, qui étreint la douleur et la mort comme des amantes.

Avec le Couteau et avec la Hache, j'arrache leurs âmes et nous procédons ensuite à la cérémonie rituelle de la renaissance. Après, quelques-uns deviennent des missionnaires clandestins mais la plupart mettent des bracelets factices et retournent chez eux pour répandre ma parole de bouche à oreille. Cela m'est indifférent. Je ne suis pas pressé, moi qui possède l'éternité.

Car ma parole est au-delà du temps. Mes ennemis ont recours à d'anciens et absurdes anathèmes : je consommerai la ruine de la civilisation, disent-ils. Peu importe à ce fou que la guerre, la famine et la peste ravagent à nouveau la terre. Je me félicite de ces accusations. Ce langage démontre que j'ai également ranimé leur colère et la colère est une émotion qui appartient comme beaucoup d'autres à notre héritage. Plus que les autres, peut-être, en cet automne de l'humanité. Il nous faut une tempête pour abattre SUM et tout ce que SUM représente. Après viendra l'hiver de la barbarie.

Auquel succédera le printemps d'une civilisation nouvelle et (peut-être) plus humaine. Mes amis paraissent croire qu'ils verront cela de

leur vivant : la paix, la fraternité, la lumière, la sainteté. Je sais qu'il n'en sera rien : je suis descendu dans les abîmes. La plénitude humaine que je restitue a ses horreurs.

Le jour où

le Dévoreur de Dieux reviendra

où le Loup brisera sa chaîne

où le Cavalier s'élancera

où les Ages prendront fin

où la Bête renaîtra

alors, SUM sera détruit ; et vous, les forts et les loyaux, vous pourrez retourner à la terre et à la pluie.

Je vous attendrai.

Ma solitude touche à sa fin, Lumière du Jour. Il ne me reste plus qu'une tâche à accomplir. Le dieu doit mourir pour que ses fidèles croient qu'il est revenu d'entre les morts et vit à jamais. Alors, ils se mettront en marche pour conquérir le monde.

Il y en a qui disent que je les ai repoussés ou outragés. Portés par le flot que j'ai déchaîné, ceux-là ont aussi fracassé leurs âmes-machines et ils cherchent un sens à l'existence dans la musique et dans l'extase. Mais leur foi est une foi sauvage qui les a conduits aux déserts. Là, ils tendent des embuscades aux moniteurs lancés contre eux et pratiquent des rites cruels. Ils professent que la réalité ultime est femelle. Néanmoins, ils m'ont envoyé des émissaires pour me proposer un mariage mystique. Cela, je l'ai refusé. Mes noces ont eu lieu il y a longtemps et elles seront célébrées à nouveau quand ce cycle du monde sera achevé. C'est pourquoi ils me naissent. Mais je leur ai promis que j'irai leur parler.

Je quitte la route qui court au fond de la vallée et je gravis la colline en chantant. J'ai dit aux rares disciples que j'ai autorisés à m'accompagner aussi loin d'attendre mon retour. Le soleil se couche et

ils grelottent. Dans trois jours, ce sera l'équinoxe de printemps. Moi, je ne sens pas le froid. Je marche avec exaltation à travers les bruyères et les antiques pommiers nouveaux. Mes pieds nus déposent un peu de sang sur la neige ; il est bon qu'il en soit ainsi. Tout autour, les pics sont noirs sous la forêt qui les tapisse, squelette mort attendant que passe à nouveau sur lui le souffle des feuilles. A l'est, où luit l'étoile du soir, le ciel est violet. Au-dessus de moi, il est bleu et traversé par le premier vol des oies sauvages qui reviennent. Leurs cris lointains me

parviennent. A l'ouest, le firmament est d'un rouge fumeux devant moi. Sur ce fond empourpré se découpent en noir les silhouettes des femmes.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

*Goat song.*

# Lester del Rey : CAR JE SUIS UN PEUPLE JALOUX

*Le Dieu de la Bible, dieu des armées, a jadis fait alliance avec le peuple d'Abraham. Mais toute alliance peut être rompue et renouée ailleurs. Un homme de foi, un prêtre, peut-il survivre à ce double choc : voir se manifester le dieu de sa religion et découvrir en lui un ennemi irréconciliable ? Et s'il y survit, vers qui orientera-t-il sa loyauté ?*

## 1

*... les gardiens de la maison trembleront et les forts s'inclineront... et les portes seront fermées dans les rues, quand le bruit des meules faiblira... ils auront peur de ce qui est grand et leurs craintes les entraveront, et l'amandier fleurira... parce que l'homme va à son long repos tandis que les pleureuses parcourent les rues...*

ECCLÉSIASTE, XII, 3-5.

Livres de l'Ancien Testament

Le tonnerre hurlant et continu d'une fusée extraterrestre grondait au-dessus des têtes quand le Révérend Amos Strong revint à la chaire. Il redressa un peu ses épaules carrées, maigres, et ses joues décharnées se creusèrent encore. Il hésita un instant, tandis que ses yeux sombres se levaient sous les sourcils broussailleux et grisonnants. Puis il s'avança pour poser l'enveloppe déchirée et le télégramme sur le lutrin, près de ses notes. La main aux veines bleues et le poignet osseux qui sortaient de sa manche de serge d'un noir luisant tremblaient à peine.

Son regard se porta sur la stalle où son épouse n'était pas. Ruth n'y viendrait pas, cette fois. Maintenant, il ne fallait plus l'attendre. Elle

avait lu le message avant de le lui faire parvenir. Cela lui paraissait étrange : elle n'avait jamais manqué un service depuis la naissance de Richard, près de trente ans auparavant.

Le bruit sifflant s'assourdit par-delà l'horizon et Amos s'avança pour s'accrocher des deux mains au pupitre vétusté. Il se cambra et s'efforça de donner à sa voix la puissance et le calme nécessaire. « Je reçois à l'instant la nouvelle que mon fils a été tué pendant la bataille de la Lune », dit-il aux fidèles intrigués. Il haussa le ton et le volume s'amplifia. « J'avais prié, si c'était possible, que cette coupe me soit épargnée. Cependant, que Ta volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne. »

Il se détourna de leurs visages consternés, s'interdisant d'entendre les voix commisératrices des autres qui avaient souffert. L'église avait été construite alors que Wesley était deux fois plus peuplée qu'à présent, mais les catastrophes qui avaient frappé les ouailles les avaient rassemblées dans la vieille bâtisse délabrée au point qu'elle était presque comble. Il tira à lui ses notes, chassant de son esprit son propre deuil pour s'acquitter de la mission qui avait empli sa vie. « Notre texte d'aujourd'hui est pris dans la Genèse, annonça-t-il. Chapitre dix-sept, verset sept, et chapitre vingt-six, verset quatre. » Il les lut dans la Bible placée devant lui, trouvant les pages du premier coup, sans erreur.

*« Et je ferai alliance entre moi et toi et ta descendance après toi dans ses générations pour une entente éternelle, pour être ton Dieu et après toi celui de ta descendance. »*

*« Et je multiplierai ta semence comme les étoiles dans les cieux et je donnerai à ta descendance tous ces pays, et dans ta descendance toutes les nations de la terre seront bénies. »*

Il avait appris par cœur la plus grande partie de son sermon, ne comptant plus sur l'inspiration pour le guider, comme il en avait coutume autrefois. Il commença d'une voix posée, entendant par bribes ses paroles tandis qu'il apportait à leurs incertitudes la solution évidente et réconfortante. Dieu avait promis la terre à l'homme en une alliance éternelle. Pourquoi donc les hommes auraient-ils peur et perdraient-ils confiance ? Parce que des monstres d'une autre planète étaient arrivés en essaims du vide interstellaire pour mettre leur foi à l'épreuve ? Comme aux jours de l'esclavage en Egypte ou de la captivité à Babylone, il y aurait toujours des épreuves et des jours où les faibles vacilleraient, mais le triomphe final était une promesse ferme.

Il avait fait un sermon sur le même texte dans son ancienne paroisse de Clyde lorsque le gouvernement venait d'entamer la

construction de sa base sur la Lune, et cette fois-là, il s'était largement appuyé sur l'allusion aux étoiles des cieux pour apaiser les inquiétudes de ceux qui estimaient que l'homme n'avait rien à faire dans l'espace. C'était alors que Richard avait informé ses parents de sa nomination à la colonie lunaire, reprenant les mots mêmes d'Amos pour légitimer son refus d'entrer dans les ordres. C'avait été la dernière fois qu'il voyait son fils.

Il avait encore utilisé le même texte une autre fois, il y avait plus de quarante ans, mais il en avait oublié les motifs, tout comme s'était dissipée la passion qui l'avait animé et avait fait sa réputation d'évangéliste précoce. Il ne se souvenait de ce sermon qu'en raison de l'expression scandalisée sur le visage barbu de son père lorsqu'il avait commis une erreur dans une citation. C'était un de ses rares souvenirs précis de la période antérieure à la mue de sa voix et à la fin brutale de son enthousiasme évangélique.

Il s'était efforcé de retrouver l'inspiration après son ordination et avait ressenti bien de l'amertume devant les assauts que livraient à ses forces spirituelles les obligations du mariage et de la paternité. Mais il avait enfin admis que Dieu ne voulait pas qu'il fût un moderne Pierre l'Ermite, aussi s'était-il résigné à la besogne qu'il était en mesure d'accomplir. Maintenant, il se retrouvait dans la paroisse de ses débuts ; et s'il n'était plus capable d'enflammer l'âme de ses ouailles, du moins pouvait-il un tant soit peu compenser l'horreur de l'invasion extraterrestre en puisant parmi les aphorismes qu'il connaissait par cœur.

Une seconde nef gronda au-dessus d'eux, couvrant presque sa voix. Il y avait six mois que les grands vaisseaux avaient surgi de l'espace pour se poser délicatement sur la Lune et attaquer les Forces qui y étaient stationnées. Un mois plus tard, avaient commencé les raids contre la Terre proprement dite. Et maintenant, tandis que le monde discutait et s'efforçait de s'unir contre eux, les envahisseurs établissaient des bases un peu partout pour conquérir le monde kilomètre après kilomètre.

Amos vit les visages se lever, au-dessous de lui, empreints de colère et de crainte. Il éleva la voix pour dominer le vrombissement et termina en hâte son sermon, afin d'accomplir les derniers rites du service divin.

Il hésita quand son auditoire s'agita. Le service était à son terme et il avait parlé, mais ce n'avait pas été un véritable office. Lentement, comme d'elles-mêmes, ses lèvres s'ouvrirent et il entendit sa voix qui citait le Psaume XXVII : « *Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui donc craindrais-je ?* »



Il parlait bas, mais il perçut la réaction de son auditoire quand il comprit combien ces mots étaient opportuns. *« Même si une armée se dressait contre moi, la peur n'habiterait pas mon cœur ; même si la guerre se déchaînait contre moi, de cela je serais sûr. »* L'air paraissait trembloter comme autrefois, quand Dieu semblait être en communion directe avec lui, et quand il acheva, pas un bruit ne monta des stalles. *« Compte sur le Seigneur ; aie bon courage et il donnera la force à ton cœur ; compte, je te le dis, sur le Seigneur. »*

La chaleur de cette aura mystique régnait encore quand il descendit lentement de la chaire. Puis il y eut un bruit de motocyclettes au-dehors, et on frappa au vantail. Son impression se dissipa.

Quelqu'un se leva et la lumière du dehors se répandit soudain dans l'église. Le souffle brûlant et desséché du monde matériel entra, précurseur d'une nouvelle tempête de poussière. Sur les degrés du perron, quelques sauterelles étaient là pour rappeler aux gens les dommages déjà subis par leurs récoltes. Amos voyait littéralement l'amertume les envahir de nouveau en vagues sensibles, avant même qu'ils eussent remarqué la silhouette courte et potelée du docteur Alan Miller. *« Amos ! Tu as entendu la nouvelle ? »* Il soufflait comme après avoir couru. *« C'est arrivé par radio pendant que tu étais en train de bavasser ! »*

Des pétarades de motos lui coupèrent la parole.

Elles descendaient rapidement l'unique rue de Wesley, en direction de l'ouest. Les motocyclistes portaient tous l'uniforme, ils étaient armés et fonçaient à pleins gaz. Un nuage de poussière s'élevait derrière eux et Doc Miller se mit à tousser, tout en poussant des jurons. Depuis quelques années, il exposait de plus en plus ouvertement son athéisme ; lorsqu'Amos avait fait sa connaissance, lors de son premier ministère, cet homme avait du moins montré quelque respect pour les croyances des autres.

*« Cela suffit, dit sèchement Amos. Tu es dans la maison de Dieu, Doc. Que raconte donc la radio ? »*

Doc se ressaisit et étouffa son accès de toux. *« Pardon ! Mais, bon sang, mon vieux, les extraterrestres ont débarqué à Clyde, à quatre-vingts kilomètres à peine de nous ! Ils y ont organisé une base ! C'est pour ça que toutes ces fusées passaient au-dessus de nous. »*

Un soupir de découragement monta du groupe qui l'avait entendu, puis un bourdonnement, tandis que la nouvelle passait de bouche en bouche.

Amos remarqua à peine la sensation que causait la nouvelle. C'était à Clyde qu'il avait exercé son ministère avant de revenir ici. Il tentait

de se représenter les vaisseaux ennemis qui se posaient, puis qui ravageaient la ville à l'aide de gaz et de projectiles. L'épicier du coin, avec ses neuf enfants, le diacre boiteux qui l'avait secondé, les deux sœurs Anne, avec leurs hordes de chiens et de chats, avec leur sempiternelle croisade contre la jeunesse pécheresse. Il s'efforçait d'imaginer les humanoïdes à peau verte, par les rues de la ville, envahissant l'église et profanant l'autel ! Et il y avait aussi Anne Seyton, qui avait été la bien-aimée de Richard, bien qu'elle appartînt à une autre religion...

« Et qu'est devenue la garnison voisine ? cria un fermier lourdement charpenté. J'y avais un fils, et il m'a dit qu'ils étaient en mesure de neutraliser tout astronef qui se poserait ! En bombardant leurs tuyères pendant l'atterrissage... »

Doc hocha la tête. « Une demi-heure avant le débarquement, ils ont eu là-bas un cyclone qui a emporté le toit de la caserne et démolit toutes les installations.

– Jim ! hurla le grand paysan, tout en entraînant sa frêle épouse vers leur voiture. S'ils ont tué Jim... »

D'autres allaient se précipiter à sa suite, mais une nouvelle colonne de motocyclistes les en empêcha. Cette fois, ils roulaient plus lentement, suivis d'un groupe de blindés. Le dernier char arriva, ralentit et stoppa. Un homme au visage sali, portant un uniforme de major en assez mauvais état, passa la tête hors du panneau. « Vous tous, allez donc vous mettre à l'abri ! Vous n'avez pas appris les nouvelles ? Rentrez chez vous et restez à l'écoute de vos radios, avant qu'un avion serpent vous prenne en chasse et vous canarde tous pour le plaisir ! Les serpents vont rappliquer tout droit ici, s'ils en ont après Topeka, comme il semble bien ! » Il rentra la tête et se mit à vitupérer contre un de ses hommes à l'intérieur. Le blindé démarra brusquement en direction de Clyde.

Les journaux avaient suffisamment parlé du sport auquel se livraient les avions ennemis. La foule se dispersa autour de l'église. Amos tenta de les retenir pour une dernière prière, pour qu'ils prennent le temps de rassembler leurs idées, mais il abandonna la partie lorsque la première vague le refoula de côté. Une minute après, il était seul avec Doc Miller sur le parvis. « Vaut mieux que tu rentres, Amos, suggéra Doc. J'ai ma bagnole tout près d'ici. Si je te déposais ? »

Amos, découragé, hocha la tête. Il se sentait les os secs et cassants ; il avait dans la bouche une poussière plus épaisse que celle de l'atmosphère. Il se sentait vieux et, pour la première fois, à peu près inutile. Il suivit calmement le médecin, soulagé de pouvoir parcourir

en voiture les quelques rues de distance jusqu'à la petite maison que lui fournissait la paroisse.

Ils arrivaient à l'auto de Doc quand un tacot vétusté et ferraillant vint stopper devant eux. Un homme en bleu souillé se pencha à la portière, le visage agité de tics. « Êtes-vous prêts, mes frères ? Êtes-vous sauvés ? Le jour d'Armageddon est arrivé, comme l'annonçait le Livre. Mettez-vous en règle avec Dieu, mes frères ! La fin du monde approche, comme prévu. Amen !

– Où donc la Bible annonce-t-elle des races différentes autour d'autres soleils ? » lui lança Doc.

L'homme cligna les paupières, fronça les sourcils et hurla que les pécheurs brûleraient à jamais dans les flammes de l'enfer, avant de démarrer dans sa vieille bagnole. Amos poussa un soupir. Maintenant que les difficultés grandissaient, les fanatiques allaient surgir partout pour prédire la damnation et répandre de fausses paroles, plus que jamais, au grand dam de toutes les religions sincères. Il n'avait jamais pu conclure si ces êtres avaient pour la cause de Dieu une utilité quelconque ou s'ils n'étaient pas plutôt inspirés par les forces sataniques.

« *Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père*, cita-t-il à Doc quand ils commencèrent à rouler. Il se peut qu'il y ait là une allusion allégorique à d'autres mondes dans les cieux. »

Doc fit la grimace et haussa les épaules. Puis il soupira et abaissa une main sur le genou d'Amos. « On m'a mis au courant pour Dick, Amos. J'en suis désolé. Le premier bébé que j'ai aidé à mettre au monde ! Et le plus beau ! » Il poussa encore un soupir, le regard tourné dans la direction de Clyde, et Amos ne trouva rien à répondre. « Je ne comprends pas. Ne pourrions-nous lâcher sur eux des bombes atomiques ? Que sont devenus les engins de la base lunaire ? »

Amos descendit devant la maison dépourvue de peinture qu'il habitait, prit la main de Doc et inclina la tête en signe de remerciement, sans rien dire.

Il lui faudrait mettre de l'ordre dans ses pensées durant l'après-midi. Quand la nuit serait tombée, ce qui permettrait aux gens de circuler sans risquer de se faire canarder par quelque avion ennemi, la cloche de l'église les appellerait, et il leur faudrait un guide spirituel. S'il parvenait seulement à les empêcher de chercher à comprendre Dieu, à Le leur faire accepter simplement...

Il y avait eu cet instant dans l'église où Dieu avait paru les envelopper ; lui-même et ses ouailles, dans une chaude étreinte, en lui apportant à nouveau ce sentiment de vraie plénitude. Peut-être qu'à

présent, à l'heure de la plus pressante nécessité, il avait retrouvé une certaine mesure d'inspiration ?

Ruth était en train de mettre le couvert. Son corps menu et calme se déplaçait toujours avec la même efficacité, bien qu'elle eût le visage gonflé et les yeux rouges. « Je regrette de n'avoir pu assister à l'office, Amos. Mais juste après la dépêche, Anne Seyton est arrivée. Elle avait été informée, avant nous. Et... »

La télévision était en marche, montrant les grands titres du *Kansas City Star* ; il se rendit compte qu'il était inutile de lui communiquer les nouvelles. Il lui prit la main. « Dieu ne nous a pris que ce qu'il nous avait donné, Ruth. Nous avons eu le bonheur de conserver Richard durant trente ans.

– Ne te fais pas de souci pour moi. » Elle s'écarta en se tournant vers la cuisine, le dos raidi sous l'effet d'une profonde tristesse. « Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit ? Anne est ici. La femme de Dick ! Ils s'étaient mariés avant qu'il parte, en secret, juste après ta conversation avec lui au sujet de la différence de religion. Tu ferais bien de la voir, Amos. Elle est au courant pour sa famille, à Clyde. »

Il la suivit des yeux quand elle sortit. Le claquement de la porte extérieure souligna son départ. Il n'avait jamais interdit ce mariage ; il avait seulement averti son fils, qui ressemblait tant à Ruth. Il hésita puis finit par se diriger vers la minuscule chambre supplémentaire. Une voix étouffée répondit quand il eut frappé, puis la serrure verrouillée cliqueta. « Anne ? » fit-il. La pièce était sombre, mais il distinguait la blondeur des cheveux et le corps aux lignes peu féminines. Il tendit la main et sentit les doigts minces dans sa paume. Quand elle pivota vers la faible lumière, il ne vit pas trace de larmes, mais elle avait le corps secoué de sanglots secs. « Anne, Ruth vient juste de m'annoncer que Dieu nous a donné une fille...

– Dieu ! » Elle lança le mot avec dureté, et sa main se retira brusquement. « Dieu, Révérend Strong ? Le Dieu de qui ? Celui qui a envoyé des météorites contre la base de Dick, des légions dévastatrices d'insectes et la sécheresse contre nos cultures ? Le Dieu qui se sert des tornades pour favoriser l'atterrissage des serpents ? Ce Dieu-là, Révérend Strong ? Dick vous a donné une fille, et il est mort ! Mort ! »

Amos quitta la pièce à reculons. Il avait appris à supporter l'ombre de moquerie dans la voix de Doc quand il prononçait le nom du Seigneur, mais c'était autre chose, cette fois, cela lui donnait la chair de poule et lui serrait la gorge. Anne avait appartenu à une foi différente, mais elle avait jusqu'alors paru assez religieuse.

Ce n'était probablement que ses nerfs. Il se tourna vers la porte de la cuisine pour appeler Ruth et l'envoyer près de la jeune femme.

Au-dessus de sa tête, le gémissement saccadé d'un réacteur déchira l'air avec un son qu'il n'avait encore jamais entendu. Mais les descriptions de la radio étaient très exactes. Cela ne pouvait pas être un vaisseau terrestre.

Puis il en vint un second, puis un autre encore, et le bruit se fondit en un grondement régulier.

Alors il fut dominé par le tir soudain d'un canon de gros calibre, tandis qu'une rapide succession de déflagrations venait du jardin, derrière la maison.

Amos tituba jusqu'à la porte de derrière. « Ruth ! » cria-t-il.

Une seconde rafale de détonations. Ruth s'écroulait avant qu'il eût atteint le seuil de la porte.

## 2

*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?... Je suis répandu comme de l'eau et tous mes os sont déboîtés ; mon cœur est comme cire et fond parmi mes entrailles. Ma force a séché comme terre cuite et ma langue colle au palais ; et tu m'as réduit à la poussière de la mort.*

PSAUMES, XXII, 1,14,15. Livres de l'Ancien Testament

Les détonations avaient cessé quand il courut la soulever dans ses bras. Le dernier des avions ennemis avait filé en direction de Topeka ou de toute autre ville à laquelle ils s'en prenaient.

Ruth vivait encore. Une des affreuses balles l'avait touchée à l'abdomen, lui déchirant une partie du flanc, et elle saignait abondamment. Toutefois le cœur battait encore et elle gémissait faiblement. Lorsqu'il la déposa sur le divan, elle ouvrit les yeux un bref instant, le reconnut et s'efforça de sourire. Elle remua les lèvres et il se pencha pour l'écouter. « Je suis désolée, Amos. Une sottise. Une gêne. Désolée. » Elle referma les yeux mais sourit de nouveau quand il se fut rapproché pour lui baiser les lèvres. « Heureuse, à présent. J'ai attendu si longtemps. »

Anne se tenait sur le seuil, les yeux écarquillés, se refusant à y croire. Lorsqu'Amos se redressa, elle sortit de sa stupeur pour se

précipiter vers l'armoire à pharmacie, puis accourut pour déchirer les lambeaux de la robe et tenter d'arrêter le flot de sang.

Amos, tel un aveugle, prit le combiné du téléphone. Il marmonna quelque chose à l'opératrice, puis au bout d'une minute eut Doc Miller au bout du fil. Il avait craint que le médecin ne fût sorti. Il eut l'impression que Doc lui avait promis de venir, mais il ne se souvenait pas des paroles prononcées. L'hémorragie était enfin arrêtée, mais Ruth était livide, ses lèvres mêmes avaient perdu toute couleur. Anne le conduisit de force jusqu'à un fauteuil, en le poussant de ses mains douces posées sur ses bras. « Je suis consternée, Père Strong. Je... je... »

Il se releva pour regagner sa place près de Ruth, lançant un coup d'œil vers la table à demi mise. Il y avait dans l'air une odeur de brûlé. Il alla au vieux poêle à bois pour retirer les casseroles et les plonger dans l'évier. Anne le suivait, mais il la voyait à peine, jusqu'au moment où il l'entendit se mettre à pleurer. Cette fois, les larmes coulaient.

« Les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes, Anne », dit-il, et les mots libéraient le courant de ses propres émotions. Fatigué, il se laissa tomber dans un fauteuil, les mains mollement reposées sur ses genoux. Sa tête s'affaissa contre la table, sous l'effet de la faiblesse et de l'incertitude propres à son âge. « Nous aimons l'enveloppe charnelle et nos cœurs se brisent quand elle disparaît. Dieu seul peut nous connaître tous et démêler l'écheveau complexe de toutes nos existences. Ce n'est pas bon de détester Dieu. »

Elle s'abattit près de lui. « Je ne le déteste pas, Père Strong. Jamais je n'ai eu de haine contre lui. » Il ne pouvait avoir la certitude qu'elle était sincère, mais il s'abstint de la questionner. Elle soupira. « Mère Ruth n'est pas encore morte ! »

La nécessité de répondre lui fut épargnée par la brusque ouverture de la porte quand Doc Miller arriva tout courant. Le petit homme grassouillet jeta un bref coup d'œil à Ruth, puis s'approcha vivement d'elle, tout en déballant son matériel et en y prenant une bouteille de plasma qu'il tendit à Anne. Il se mit alors méticuleusement au travail.

« Il reste une chance, finit-il par déclarer. Si elle était plus jeune ou plus vigoureuse, je dirais qu'il y a de fortes chances. Mais dans le cas présent, et puisque vous y croyez, je pense que vous feriez bien de débiter quelques prières spéciales.

– Je n'ai pas cessé de prier », répondit Amos, en se rendant compte que c'était la vérité. Les prières s'étaient déroulées dans sa tête dès la première détonation et ne s'étaient plus interrompues.

Ils transportèrent avec précaution la blessée sur le divan, dans la chambre à coucher où il était possible de fermer les jalousies et où les divers bruits de la maison ne lui parviendraient pas. Doc fit à Anne une piqûre calmante et l'expédia dans l'autre chambre. Il se tourna vers Amos mais n'insista pas quand le pasteur fit un signe de refus.

« Je vais rester ici, Amos, déclara-t-il. Avec elle. Jusqu'à ce que nous soyons fixés, ou qu'on m'appelle ailleurs. La fille du téléphone sait où me trouver. »

Il passa dans la chambre à coucher et en referma le battant. Amos resta planté au milieu du salon, la tête inclinée, durant de longues minutes.

Le son de la télévision le rappela à la réalité.

Topeka avait cessé d'émettre, mais une autre station donnait des images de ravages.

Les hôpitaux et les écoles paraissaient être les objectifs de prédilection des êtres venus d'ailleurs. Les gaz avaient causé une quantité de morts, qui eussent pu être évitées si on avait suivi les instructions. Mais, à présent, c'étaient les bombes incendiaires qui faisaient les plus graves dommages.

Et en tout cas, les ennemis avaient encaissé des coups aussi durs que ceux qu'ils avaient portés. Sur les quarante avions ennemis qu'on avait comptés, vingt-neuf avaient été abattus en toute certitude. Au bruit de la télévision, Doc était revenu. « Je me demande s'ils adressent à Dieu des prières pour leurs morts, avança-t-il. Ou la compassion de ton Dieu ne s'étend-elle pas à d'autres races que la nôtre ? »

Amos secoua lentement la tête. La question était nouvelle pour lui. Mais il ne pouvait y avoir qu'une seule réponse. « C'est Dieu qui gouverne l'univers tout entier, Doc. Mais il est certain que ces êtres démoniaques ne lui consacrent pas leur adoration !

– En es-tu sûr ? Ils ressemblent assez aux humains ! »

Amos reporta les yeux sur l'écran qui montrait un bref instant un des cadavres ennemis. Ils paraissaient en effet très proches des humains, bien que très trapus et lourdement musclés. Leur peau était verte et ils ne portaient pas de vêtements. Il n'y avait pas de nez, sinon deux orifices, sous leurs oreilles curieusement aplaties, qui frémissaient comme pour respirer. Mais ils étaient assez humains pour passer pour des hommes difformes, si de bons maquilleurs se chargeaient du travail.

C'étaient des créatures de Dieu, comme il l'était lui-même ! Et, en tant que telles, pouvait-il les renier ? Alors son esprit frémit d'horreur

au souvenir des atrocités dont ils s'étaient rendus coupables, des tortures dont on parlait, et de leur sauvagerie inouïe et si peu conciliable avec le perfectionnement incroyable de leurs vaisseaux. C'étaient des êtres diaboliques qui avaient renié leur appartenance originelle au royaume de Dieu. Envers le mal, on ne saurait éprouver que de la haine. Et le mal pouvait-il avoir d'adoration pour quoi que ce fût en dehors des puissances des ténèbres ?

A cette pensée, son esprit se réveilla à la nécessité de préparer un sermon pour le soir même. Il faudrait que le sujet et le texte en soient simples ; lui-même et ses paroissiens n'étaient pas en humeur de ratiociner à perte de vue. Ce soir, c'est au moyen de leurs émotions qu'il devrait servir Dieu. Cette idée l'effrayait. Pour trouver des forces, il tentait de se raccrocher au bref instant d'exaltation qu'il avait connu dans la matinée, mais cela même lui semblait déjà bien lointain.

La plainte d'une sirène monta du dehors, en un crescendo à briser les tympanes, suivie du son étouffé d'un haut-parleur poussé bien au-delà de son volume.

Finalement il se leva pour sortir sur le perron au moment où le véhicule blindé arrivait devant la maison. L'engin semblait boiter sur ses chenilles prêtes à tomber en morceaux. L'amplificateur et les haut-parleurs étaient grossièrement fixés au sommet de la tourelle. Il continuait d'avancer dans la rue, en répétant sans cesse le même avertissement. « Quittez la ville ! Que tout le monde s'en aille ! Nous vous donnons l'ordre d'évacuer les lieux ! Les serpents arrivent ! Les forces humaines ont été dans l'obligation d'effectuer un repli pour se regrouper. Les serpents se dirigent vers vous, en route pour Topeka. Ils pillent et tuent sur leur passage. Quittez la ville ! Que tout le monde se retire ! »

Il y eut un silence, puis une voix différente tonitrua ; elle ressemblait à celle du major qui s'était déjà arrêté une fois dans le bourg. « Foutez-moi le camp, vous tous ! Filez pendant que vous avez encore la peau intacte. Nous avons été vaincus ! Ta gueule, Blake ! On a encaissé une déculottée de première, alors on va se faire consoler par maman ! Filez, déguerpissez, foutez le camp ! Les serpents arrivent ! Débinez. »

Le blindé oscillait dans la rue, grondant son message, et maintenant des fuyards de tout ordre le suivaient. Des hommes dans des voitures, entassés comme du bétail, des hommes dans des guimbarde hétéroclites, traînées par des chevaux. Puis un second haut-parleur se fit entendre, d'un des fourgons. « Restez à l'abri jusqu'à la nuit ! Ensuite, allez-vous-en ! Les serpents ne seront pas ici avant un certain temps. Gardez votre calme. Procédez à l'évacuation en bon ordre, sous



le couvert de la nuit. Nous allons nous-mêmes nous cacher dès que nous trouverons un endroit favorable. Ceci est notre dernier avertissement. Restez à l'abri pour le moment et évacuez dès qu'il fera nuit. »

Il y eut une vibration sonore dans le ciel et les avions ennemis commencèrent à piquer. Doc entraîna Amos à l'intérieur de la maison, mais il eut quand même le temps de voir des hommes déchiquetés par des projectiles qui donnaient l'impression de dégager de la fumée et de s'enflammer lors de l'impact. Certains des hommes qui battaient en retraite parvinrent à se mettre à couvert. Une fois les avions partis, ils ressortirent et entreprirent de se regrouper, laissant derrière eux les morts, mais emmenant les blessés.

« Ces hommes ont besoin de moi ! protesta Amos.

– Et Ruth aussi, lui répondit Doc. De plus, nous sommes trop vieux, Amos. Nous ne ferions que les embarrasser. Ils ont sans doute leurs propres médecins et leurs aumôniers. Ils risquent leur peau pour nous, bon sang ! Ils ont empilé leurs grands blessés sur place et ils nous les laissent à titre d'avertissement, ainsi que pour attirer les avions sur eux et protéger les autres qui doivent être en train de se faufiler par les bois et les champs. J'ai écouté une de nos stations régionales, et la situation est plutôt mauvaise. »

Il pivota sur ses talons pour retourner dans la chambre à coucher. Un peu trop tard, la télévision commençait à donner des ordres d'évacuation à tous les citoyens au long de la route de Clyde à Topeka, ainsi que des instructions détaillées. Pour quelque raison ignorée, il semblait que les extraterrestres n'étaient pas en mesure de repérer de nuit de petits objets en mouvement. Tous les ordres répétaient d'attendre l'obscurité.

Doc ressortit et Amos leva les yeux sur lui, sentant son crâne prêt à éclater, mais conservant une idée claire et fixe. « On ne peut pas déplacer Ruth, n'est-ce pas Doc ?

– Non, Amos, souffla le médecin. Mais cela n'aura pas d'importance. Tu devrais aller près d'elle. J'ai l'impression qu'elle reprend connaissance. Je vais réveiller la jeune personne pour qu'elle se prépare. »

Amos entra dans la chambre le plus silencieusement qu'il put, mais il n'avait pas à prendre tant de précautions. Ruth avait déjà recouvré ses esprits, comme si quelque conscience de sa mort prochaine l'eût obligée à employer au mieux ses dernières minutes de vie. Elle tendit vers lui une main timide. Elle avait la voix faible mais nette. « Amos, je sais. Et maintenant, cela ne me fait plus rien, sauf pour toi. Mais il fallait que je te demande une chose. Amos, est-ce que tu.. ? »

Il se laissa tomber près d'elle quand sa voix se fit hésitante, désireux qu'il était de blottir sa tête contre la sienne, mais n'osant pas sacrifier les quelques moments qui lui restaient pour la contempler. Il s'efforçait d'extraire les mots des profondeurs de son cerveau, mais il se rendait compte qu'il fallait plus que des paroles. Il se pencha sur elle pour l'embrasser comme il l'avait embrassée au début, tant d'années auparavant. « Je t'ai toujours aimée, Ruth, dit-il, et je t'aime encore. »

Elle se décontracta en exhalant un soupir. « Dans ce cas, Amos, je ne serai plus jalouse de Dieu. Il fallait que j'en aie la certitude. »

Elle tendit une main affaiblie pour lui passer les doigts dans la chevelure. Elle sourit et les rides de son visage s'atténuèrent. Elle avait maintenant la voix douce, presque jeune. « *Et d'abandonner tous les autres pour ne m'attacher plus qu'à toi...* » La dernière syllabe fut un souffle et la main retomba.

Amos laissa enfin aller sa tête et un unique sanglot étouffé lui échappa. Il lui joignit les mains avec tendresse, mettant en évidence l'alliance amincie, bon marché, puis il se redressa lentement, gardant la tête courbée. « *Alors la poussière retournera en poussière comme il était auparavant, et l'esprit retournera en Dieu qui l'avait donné.* Mon Père, je te remercie de cet instant passé avec elle. Bénis-là, Seigneur, et garde-la-moi. »

Il adressa un signe de tête à Doc et à Anne. La jeune femme paraissait malade et restait assise, le fixant de ses yeux où se mêlaient le chagrin et la compassion.

« Il va vous falloir de l'argent, Anne, lui dit-il tandis que Doc rentrait dans la chambre. Je n'en ai pas beaucoup, mais il y a... »

Elle se recula, secouant la tête. « J'en ai assez, Révérend Strong. Je me débrouillerai. Le docteur Miller m'a dit de prendre sa voiture. Mais vous-même ? »

– Il y a encore du travail à accomplir, répondit-il. Je n'ai même pas rédigé mon sermon. Et il va falloir bien du réconfort à tous ceux qui doivent quitter leurs foyers. En de pareilles heures, nous avons tous besoin du secours divin. »

Elle se leva, la démarche incertaine, pour suivre Miller dans la chambre. Amos ouvrit son antique bureau pour y prendre un crayon et du papier.

*Les méchants ont tiré l'épée et bandé leurs arcs pour abattre les malheureux et les pauvres et pour massacrer ceux qui oseraient leur tenir tête.*

*J'ai vu le méchant dans toute sa puissance s'étaler en tous sens comme un grand arbre vert.*

PSAUMES, XXXVII, 14,35. Livres de l'Ancien Testament

Les ténèbres commençaient tout juste à tomber lorsqu'ils aidèrent Anne à monter dans la voiture du médecin, après s'être assurés que le réservoir était plein. Elle était calme et avait repris toute sa lucidité, mais elle évitait autant que possible d'approcher Amos. Elle finit par s'adresser au docteur Miller. « Que comptez-vous faire ? J'aurais dû vous le demander plus tôt, mais...

– Ne vous tourmentez pas pour moi, ma fille, lui dit-il d'un ton aussi enjoué que s'il eût raconté à un vieillard qu'il en avait encore pour quarante ans à vivre. Je me débrouillerai autrement. L'opératrice du téléphone sera une des dernières à s'en aller et je la conduirai dans sa propre voiture. Partez devant, selon les plans dont nous sommes convenus. Et recueillez ceux que vous rencontrerez en chemin. C'est sans danger ; il est encore trop tôt pour que les hommes s'adonnent au pillage, au viol ou au vol. Ils ne penseront à tout ça que plus tard. »

Elle lui tendit la main avant de s'installer. Au dernier instant, elle pressa brièvement les doigts d'Amos. Puis elle appuya sur l'accélérateur et la voiture fila au long de la rue à grande vitesse.

« Elle me déteste, constata Amos. Elle aime trop les hommes et trop peu Dieu pour comprendre.

– Et peut-être aimes-tu trop ton Dieu pour comprendre que tu aimes les hommes, Amos. Ne t'en fais pas, elle finira bien par s'en tirer. La prochaine fois que tu la verras, ses sentiments auront changé. Bon, à un peu plus tard ! »

Doc partit en direction du bureau des téléphones, portant sa sacoche. Amos le suivait des yeux, intrigué comme toujours devant ce qui pouvait nier avec tant de ferveur la Divinité et pourtant observer tous les commandements du Seigneur hormis l'adoration. Il y avait bien longtemps qu'ils étaient amis, si bien que la paroisse avait cessé de s'en étonner et acceptait cette amitié comme chose naturelle, et pourtant l'énigme n'était pas plus proche de sa solution.

Un son grandit : une vaste fusée atterrissait. Puis ce furent les balbutiements plus ténus des curieux réacteurs ennemis. Les avions passèrent droit au-dessus de lui, mais il n'y eut pas de mitraille cette fois.

Amos resta un temps face à la fenêtre de la chambre à coucher, puis il se mit en route pour l'église. Il en ouvrit les portes en grand. Le sacristain n'était nulle part en vue, mais Amos avait déjà bien souvent sonné la cloche. Il ôta son veston usé et empoigna la corde.

C'était un dur labeur, et il avait les mains molles. En une période, c'avait été pour lui un plaisir, mais à présent son sang semblait trop appauvri pour absorber tout l'oxygène nécessaire. Sa chemise lui collait au dos et, quand il eut terminé, il se sentit tout étourdi.

Presque aussitôt, le téléphone se mit à sonner impérativement dans son petit bureau. Il alla le prendre, tout chancelant et haletant. C'était la voix de Nellie, chargée de frayeur. « Révérend, que se passe-t-il ? Pourquoi la cloche sonne-t-elle ?

– Pour les oraisons, voyons ! lui expliqua-t-il. Que pourrait-il y avoir d'autre ?

– Ce soir ? Ça alors, j'en suis... » Elle raccrocha.

Il alluma quelques cierges et les disposa sur l'autel, de façon que la clarté en soit visible de la rue sombre, mais que nul rayon ne puisse les trahir aux yeux des ennemis qui les guettaient du ciel. Puis il s'assit et attendit, en se demandant ce qui pouvait bien retarder l'organiste.

De la rue lui parvenaient des appels étouffés et des cris d'inquiétude. Une voiture démarra, suivie d'une seconde. Puis tout un groupe partit à la fois. Il alla jusqu'à la porte, en partie pour jouir de la fraîcheur relative du dehors. Tout au long de la rue, des hommes déménageaient leurs biens et les chargeaient, tandis que d'autres s'en allaient. Ils lui adressaient des signes de la main au passage, mais ils ne ralentissaient pas l'allure. Il entendit les téléphones qui sonnaient un peu partout, mais si Nellie était en train de communiquer des nouvelles urgentes, elle l'avait visiblement oublié.

Il retourna au pied de l'autel et s'agenouilla. Son esprit ne formulait pas de prière précise. Il se contentait de joindre étroitement ses doigts desséchés qui reposaient sur ses genoux et de lever les yeux sur le symbole apparent de sa vie. Au-dehors, les bruits continuaient, entremêlés. Peu importait que personne n'eût envie d'entrer à l'église, ce soir. Elle était ouverte comme doit l'être la maison de Dieu en période de difficulté. Il y avait longtemps qu'il ne tentait plus d'imposer la religion à ceux qui n'étaient pas prêts à l'adopter.

Et peu à peu les épreuves de la journée commencèrent à s'intégrer

au canevas de son existence. Il avait appris à accepter : depuis la mort de sa fillette en bas âge, il n'avait découvert aucun moyen de mettre fin au chagrin qui paraissait avoir une si large part dans la vie. Mais il pouvait le repousser derrière le monde de sa dévotion et affronter son sort, quel qu'il fût, sans colère devant la volonté du Seigneur. Cette fois encore, il accueillait les événements comme ils venaient.

Un pas retentit derrière lui. Il tourna la tête sans se donner le mal de se relever. C'était la couturière, Angela Anduccini, qui hésitait sur le seuil de la porte. Elle n'avait jamais pénétré dans l'église bien qu'elle habitât Wesley depuis l'âge de dix-huit ans. Elle ébaucha un signe de croix maladroit et attendit.

Il se redressa. « Entrez, Angela. Vous êtes dans la maison de Dieu et toutes ses filles y sont les bienvenues. »

Elle avait dans les yeux une expression de sombre terreur, de tension, quand elle regarda derrière elle dans la rue. « Je pensais... peut-être que l'orgue... »

Il l'ouvrit à son intention et actionna l'interrupteur. Il se mit à lui en expliquer le mécanisme, mais le sourire qu'elle esquissa lui indiqua que c'était superflu. Elle promena ses doigts abîmés sur les touches, puis elle se mit à jouer, doucement, comme pour elle seule. Il gagna l'une des stalles, tout en écoutant. Depuis deux ans, il incriminait l'instrument, mais à présent il comprenait que la mécanique était sans reproches, mais non la personne qui l'avait manipulée auparavant. Cette musique nouvelle était assez étrange dans son église, mais elle lui plaisait.

Un couple qui s'était installé dans la vieille ferme des Surrey, au-delà du bourg, entra en se tenant par la main, comme si les conjoints eussent souhaité se soutenir mutuellement. Et, une minute après, c'était Buzz Williams qui entra en trébuchant et s'efforçait de gagner sur la pointe des pieds une stalle voisine de celle d'Amos. Depuis la mort de ses parents, Buzz était pour le bourg une charge difficile. Pour l'instant, il était à moitié ivre, bien qu'il n'eût pas son exubérance habituelle.

« Je n'ai pas de bagnole et je me suis bourré, murmura-t-il. Est-ce que je peux rester ici jusqu'à ce que quelqu'un passe... ou qu'il arrive autre chose ? »

Amos soupira et désigna à Buzz le siège sur lequel ses yeux étaient fixés. Il devait bien y avoir quelque part un véhicule pour les quatre épaves qui s'étaient souvenues de Dieu quand tout le reste leur avait fait défaut. Si un des deux jeunes époux savait conduire et qu'on parvienne à découvrir une voiture, il était du devoir d'Amos de s'assurer qu'ils trouveraient la sécurité.

Brusquement, le havre de l'église et de la musique cessa d'être, le rendant au monde des réalités... maintenant devenu curieusement irréel.

Il descendait les marches du perron en s'efforçant de se rappeler si le fils Jameson avait pris son tacot, quand une camionnette s'arrêta devant le temple. Doc Miller en descendit, soufflant et ahanant pour passer par la portière.

Il saisit la situation au premier coup d'œil. « Seulement quatre égarés, Amos ? Je croyais qu'il nous faudrait les entasser les uns sur les autres ! » Il se dirigea vers Buzz. « J'ai un véhicule devant la porte, Buzz ! Rassemble le reste du troupeau, et en route !

– J'ai bu, fit Buzz, le visage soudain empourpré.

– Bon, tu as bu. Au moins, tu le sais, et il n'y aura pas de problèmes de circulation. Prends la direction de Salina, ne dépasse pas le soixante-dix et tout ira bien. » Doc cueillit la menue Angela Anduccini derrière l'orgue et la conduisit dehors, tandis que Buzz, entraînait le couple. « Allons, filez, vous autres ! »

Ils partirent, Buzz trônant au volant et Angela assise près de lui. La ville était morte. Amos referma l'instrument et commença à pousser les portes de l'église.

« J'ai un tracteur agricole un peu plus loin dans la rue, pour nous, Amos, dit finalement Doc. J'ai craint un moment d'être à court d'idées. Il y avait plus d'imbéciles que tu ne le croirais à penser qu'ils pouvaient se planquer dans le patelin même. D'ailleurs, ils sont sans doute quelques-uns à m'avoir échappé. Bon. Le tracteur manque peut-être d'élégance, mais il sera pratique sur les petites routes. Il faut partir ! »

Amos secoua la tête. Il n'y avait jamais encore réfléchi, mais la décision était toute prête dans son cerveau, depuis le début. Ruth attendait toujours une sépulture décente. Il ne pouvait pas plus l'abandonner maintenant que lorsqu'elle était encore en vie. « Tu devras partir seul, Doc.

– Je le pensais bien. » Le médecin soupira en s'épongeant le front. « Jusqu'à mon dernier jour, je devrai me rappeler que les croyants sont plus courageux que les athées ! Rien à faire, Amos, je reste. Ce n'est pas très malin, mais tel est mon sentiment. J'imagine qu'on ferait mieux de souffler les chandelles ! »

Amos éteignit à regret les cierges en se demandant comment il parviendrait à persuader son ami de partir. Ses oreilles avaient déjà perçu de faibles bruits de mitraille ; les ennemis étaient en route.

Les explosions incertaines d'un moteur qui peinait se firent

entendre dans la rue, puis la pétarade cessa. Il y eut une exclamation, un silence, et le moteur repartit. Il tourna une dizaine de secondes puis fit entendre des ratés et s'immobilisa.

Doc ouvrit un vantail. Au milieu de la chaussée, un homme poussait un véhicule antique pendant que sa femme tenait le volant. Mais l'engin refusait de démarrer. L'homme empoigna des outils, souleva le capot et entreprit une recherche désordonnée de la panne.

« Si vous êtes capable de conduire un tracteur, il y en a un à une rue de distance ! » lui cria Doc.

L'autre leva la tête, jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule, puis attira en hâte sa femme hors de la voiture. En un rien de temps, le lourd grondement du tracteur s'éleva. L'homme le lança à plein régime et enfila la route, laissant Doc et Amos plantés là. Les bruits de l'ennemi qui approchait étaient clairs à présent et il y avait une lumière qui venait de derrière l'angle de la rue.

Il n'y avait pas d'endroit où se dissimuler. Ils trouvèrent une fenêtre dont le vitrail artificiel s'effeuillait. Ils en soulevèrent un coin de façon à surveiller la chaussée. Les éclaireurs ennemis étaient déjà en vue. Ils fondaient de maison en maison. Derrière eux, ils laissaient quelque chose qui formait des nuages de fumée brillante, sans toutefois qu'il y eût de flamme ou de feu apparent. En tout cas, il n'y avait pas de bâtiments incendiés.

A l'instant précis où le gros des ennemis faisait son apparition, la porte d'une maison s'ouvrit brusquement. Un homme maigre en jaillit, suivi de sa grosse femme et de sa fille encore plus grasse. Ils remontèrent la rue en courant, déchirant leurs vêtements et grattant avec frénésie leur peau rougie.

Des détonations retentirent. Les trois fuyards sursautèrent mais poursuivirent leur course. Une nouvelle volée de coups de feu. Tout d'abord, Amos pensa que c'étaient de bien mauvais tireurs. Incroyable ! Puis il se rendit compte que c'était d'une adresse bien plus incroyable encore. Les extra-terrestres visaient d'abord les mains, puis remontaient alors méthodiquement le long des bras, ne gaspillant pas un centimètre de lente torture.

Pour la première fois depuis des années, Amos sentit la peur et la colère s'amasser en une boule dure au creux de son ventre. Il se redressa, rejeta les épaules en arrière, le menton levé, et avança en direction de la porte. Ses lèvres remuaient en une prière dont il ne saisissait qu'à demi les mots : « Viens, Seigneur. O Dieu, lève ta main, n'oublie pas les humbles. Pourquoi donc les méchants condamnent-ils Dieu ? Il a dit dans son cœur : tu ne te vengeras pas. Tu as vu, puisque tu contemples le mal et la rancune pour les châtier de ta main. Les

pauvres s'en remettent à toi ; tu es le secours de ceux qui n'ont pas de père. Brise le bras du méchant et du malfaisant ; purge leur méchanceté jusqu'à ce que tu n'en trouves plus...

– Tais-toi, Amos ! grinça la voix dure de Doc à son oreille. Ne fais pas l'idiot ! Et en plus tu commets une erreur de citation dans le dernier verset ! »

Cela réussit à percer le nuage de sa colère. Il savait que Doc lui avait sciemment rappelé son père, mais le truc avait marché, et le souvenir des colères paternelles quand il faisait des erreurs de texte remplaçait sa fureur froide. « Nous ne pouvons pas tolérer que ça continue ! »

Mais il constata que c'était fini. Ils avaient abattu toutes leurs cibles. Cependant une vision subsistait, celle d'une malheureuse créature, à demi écorchée...

La voix de Doc trahit l'écœurement qu'il éprouvait. « Nous n'y pouvons absolument rien, Amos. Je n'arrive pas à comprendre qu'une race soit assez évoluée pour construire des vaisseaux interstellaires et pourtant s'adonne à de telles horreurs. Mais, à la longue, ça tournera à notre avantage. Tandis que nos forces armées s'organisent, les ennemis gaspillent ainsi leur temps. Et, de plus, cela durcit encore la volonté de résistance. »

Les ennemis ne bornaient pas leurs exercices sportifs à détruire les humains. Ils se donnèrent tout autant de mal pour tuer un vieux et gros chat qu'ils avaient découvert. Et tous les cadavres étaient entassés dans un vaste fourgon traîné par une vingtaine des êtres d'ailleurs.

Il était évident qu'ils avaient une certaine connaissance du comportement humain. Pour commencer, ils avaient négligé les magasins et concentré leurs efforts sur les habitations. Les éclaireurs étaient passés devant l'église sans lui accorder attention. Mais bientôt ils pénétrèrent dans une boucherie et en ressortirent, portant des quartiers de viande qu'ils déposèrent dans le fourgon, avec les cadavres.

Puis un groupe se rassembla devant l'église, montrant du doigt le clocher et sa cloche. Deux d'entre eux poussèrent une sorte de mortier, qui fut vite pointé. L'obus fut glissé dans le tube. Il y eut une sourde explosion et la cloche résonna sèchement, ses fragments retombant en crépitant sur le toit et dans la cour d'en bas.

Un des êtres déplaça le mortier, le braquant droit sur la porte de l'église. Doc entraîna Amos et le fit coucher entre deux stalles. « Ils n'ont pas l'air d'aimer les églises, bon sang ! On a vraiment choisi l'endroit idéal ! Fais attention aux éclats de bois ! »



La porte fut défoncée et un objet lourd alla heurter l'autel, le démolissant pour ricocher ensuite contre l'orgue. Amos laissa échapper un grognement en entendant le bruit.

Toute activité avait cessé quand ils regagnèrent leur poste d'observation à la fenêtre. Les ennemis s'étaient remis en route et progressaient lentement. S'ils avaient des avions, ils ne paraissaient pas posséder de véhicules motorisés au sol et le fourgon n'avancait que grâce aux efforts de ses vingt extra-terrestres à la peau verte. Il venait droit vers l'église.

Amos le contemplait à la lueur vacillante des grandes torches que tenaient allumées quelques-uns des ennemis. La plupart des cadavres lui étaient inconnus, mais il en reconnut plusieurs. Et ses yeux aperçurent alors le corps de Ruth, tordu, déformé, et son visage, vacant dans le repos de la mort.

Il se releva, épuisé, et cette fois Doc ne fit pas un geste pour le retenir. Il longea une rangée de sièges et contourna les débris d'une des portes. Hors de l'église, l'air était encore brûlant et sec ; il inspira profondément l'air dans ses poumons. La façade de l'église était dans l'ombre et il ne paraissait pas y avoir d'extra-terrestres pour l'observer.

Il descendit les degrés de pierres. Il était à présent ferme sur ses jambes. Son cœur battait très fort, mais parmi les sentiments multiples qui lui pesaient comme du plomb sur l'estomac, il ne subsistait pas la moindre crainte. Pas plus qu'il n'éprouvait de colère, qu'il n'avait de but précis.

Il remarqua que les ennemis s'arrêtaient pour le regarder fixement, tout en échangeant des propos animés.

Il avança du pas mesuré qui l'avait mené à son mariage, autrefois. Il parvint près du fourgon et tendit la main pour soulever un des bras ballants de Ruth et le lui reposer en travers de la poitrine. « C'est ma femme, dit-il avec calme aux extraterrestres qui écarquillaient les yeux. Je la ramène avec moi à la maison. »

Il leva les bras et entreprit d'écarter les autres corps qui le gênaient. Ce fut sans surprise qu'il vit les bras de Doc qui se levaient pour l'aider, tandis que le médecin laissait échapper un chapelet ininterrompu de propos malsonnants.

Il n'avait pas eu l'espoir de réussir. Il n'avait eu aucun espoir.

Brusquement, une douzaine d'ennemis se précipitèrent sur les deux hommes. Amos se laissa submerger sans résister. Doc se débattit une seconde, puis céda à son tour. Les extra-terrestres les ligotèrent et les jetèrent dans le fourgon.

*Il a bandé son arc comme un ennemi ; il a gardé la main droite brandie comme un adversaire et il a massacré tous ceux qui plaisaient à l'œil du tabernacle de la fille de Sion : il a déversé sa fureur comme du feu.*

*Le Seigneur était comme un ennemi : il a englouti tout Israël, il a englouti tous ses palais ; il a détruit ses forteresses et a encore accru les deuils et les lamentations chez la fille de Juda.*

*Le Seigneur a rejeté son autel, il a pris en horreur son sanctuaire, il a laissé tomber aux mains des ennemis les murs de ses palais ; ils ont fait du bruit dans la maison du Seigneur comme aux jours de fête solennelle.*

LAMENTATIONS, II, 4,5, 7. Livres de l'Ancien Testament

La première réaction d'Amos fut l'effarement en voyant abîmé son seul bon costume. Il s'agita un moment sur les cadavres entassés en s'efforçant de trouver une position plus confortable. Un pasteur peut arborer un vieux complet, mais il ne saurait jamais profaner l'autel avec des taches de cette nature. Puis une part du ridicule de ces soucis finit par s'imposer à son esprit. Il se détendit alors de son mieux.

Il avait accompli tout ce qu'il avait à faire et c'était maintenant trop tard pour les regrets. Il ne pouvait plus qu'accepter les conséquences de ses actes, tout comme il avait appris à accueillir tout ce que Dieu avait jugé bon de lui envoyer. Il n'avait jamais été homme de grand courage, mais la force divine l'avait soutenu dans la plupart des épreuves que les hommes ont à subir. Elle le soutiendrait encore.

Doc lui faisait face, après s'être retourné sur le ventre. Pour le moment, les lèvres du médecin étaient retroussées en un sourire torve. « J'imagine qu'on est bons à présent ! Mais ça ne durera pas éternellement et on est peut-être bien assez vieux pour mourir en vitesse. Au moins, une fois morts, nous ne le saurons même pas, par conséquent c'est idiot d'avoir peur de crever. »

S'il avait parlé dans le but d'amorcer une discussion, il avait échoué. Amos estimait que c'était là une philosophie totalement dépourvue d'espérance ; toutefois cela valait sans doute mieux que rien du tout. Sa propre foi en un autre monde laissait un tant soit peu à désirer : il avait la certitude de l'immortalité comme de l'existence d'un ciel et d'un enfer, et pourtant il n'avait jamais pu se faire une image satisfaisante de l'un ou de l'autre.

Le fourgon avait fait demi-tour et reprenait maintenant la rue en

sens inverse, vers Clyde. Amos s'efforçait de ne plus penser à l'inconfort matériel de ce moyen de transport en regardant les maisons pour contempler combien il y en avait avant d'arriver à la sienne. Ils finirent par en approcher, mais ce fut Doc qui remarqua le fait important. Il grommela : « Ma bagnole ! »

Amos écarquilla les yeux pour scruter l'ombre à travers l'éclat incertain des torches. La voiture du médecin était rangée contre le flanc de la maison, et la portière ouverte ! Quelqu'un avait dû avertir Anne qu'il n'était pas parti, et elle avait dû revenir en contournant la horde extra-terrestre !

Il commença à prier pour que le convoi puisse passer sans que le véhicule soit repéré, et au début il parut devoir être exaucé. Puis un cri lui parvint de la maison et il aperçut un bref instant le visage d'Anne derrière une fenêtre de devant. Elle avait dû les voir, Doc et lui, étendus dans le fourgon.

Il ouvrit la bouche pour tenter de lui donner l'alarme, mais il était trop tard. La porte de la maison s'ouvrit. Elle était déjà debout sur le seuil, levant à l'épaule le fusil de Richard. Le cœur d'Amos lui parut s'immobiliser, tant il avait les nerfs tendus. Les ennemis n'avaient encore rien remarqué. Si seulement elle attendait...

Le fusil cracha. Soit chance, soit adresse – qu'il n'aurait pas soupçonnée ! – un des extra-terrestres s'écroula. Elle se mit à courir vers eux, tout en rechargeant l'arme. Le fusil aboya une seconde fois et un second ennemi s'abattit en poussant d'affreux bêlements.

Du moins cette fois n'y eut-il pas la moindre tentative de torture. Le chef du groupe arracha d'un étui pendu à sa ceinture un instrument tubulaire et une seule détonation retentit sèchement. Anne fut rejetée en arrière quand le lourd projectile lui frappa le front et le fusil échappa à ses mains mortes.

L'ennemi blessé s'efforçait désespérément de s'éloigner en rampant. Deux de ses compagnons se mirent à l'œuvre contre lui, sans pitié, sans plus de retenue que si c'eût été un humain. Son corps suivit le cadavre d'Anne, vers l'avant du véhicule, juste hors de portée du regard d'Amos.

Elle n'avait pas paru souffrir d'une crise de nerfs, cette fois, songeait-il avec mélancolie. C'était parce qu'elle manifestait des tendances à l'hystérie qu'il avait conseillé à son fils Richard d'attendre, et non parce que leurs religions différaient. Maintenant, il était désolé de n'avoir jamais eu l'occasion de la connaître mieux.

Doc poussa un soupir, et quand il parla ce fut avec une fierté sous-jacente, malgré le ton rauque de sa voix. « L'homme a une vertu

unique à laquelle ne peut atteindre une force toute-puissante comme ton Dieu, dit-il. Il peut être brave. Il peut pousser la bravoure au-delà de toute raison, pour un de ses semblables ou simplement pour une idée. Amos, je plains bien ton Dieu si jamais l'homme lui déclare la guerre ! »

Amos accusa le coup, mais le blasphème n'éveilla que l'ombre de ses réactions habituelles. Son esprit paraissait engourdi. Il était sur le dos, observant les nuages noirs qui passaient presque trop rapidement dans le ciel. Cela paraissait anormal et il se rappelait combien souvent les comptes rendus faisaient état de furieuses tempêtes qui avaient annihilé ou au moins entravé les opérations des troupes humaines. Peut-être qu'une contre-attaque était en cours, et que ceci faisait partie de la défense des extra-terrestres. S'ils disposaient de moyens de contrôle de la météorologie, c'était fort probable. Le clair de lune était déjà obscurci par les nuées.

Quelque huit cents mètres plus loin, les ennemis poussèrent une clameur. Un gros tracteur apparut, mal conduit par un des extra-terrestres qui visiblement n'avait que partiellement saisi le mécanisme de la machine. A grands coups d'erreurs et de rectifications, l'engin recula en position et le fourgon lui fut amarré. Le tracteur repartit alors à près de cinquante kilomètres-heure tandis que le fourgon sautait et brimbalait à sa suite. A partir de ce moment, le trajet devint un véritable enfer. Doc même ne pouvait se retenir de grogner lorsque les cahots étaient trop violents, bien qu'il eût sur les os trois fois plus de rembourrage qu'Amos.

Heureusement, la course se ralentit quand ils parvinrent à Clyde. Amos essuya le sang de sa lèvre qu'il avait mordue et réussit à se tortiller pour adopter une position où ses contusions ne le faisaient pas trop souffrir. Derrière le bourg, là où se dressaient les astronefs ennemis, une nappe de lumière émise par des projecteurs puissants lui permit de voir un ensemble de machines non terriennes qui s'affairaient au déchargement des grands vaisseaux. Toutefois les mécaniciens de ces engins étaient tout à fait différents des autres extra-terrestres.

Un des camions ennemis vira pour contourner le fourgon et Amos eut la révélation de l'être qui le pilotait. Il n'offrait aucune ressemblance avec l'humanité. Il avait un tronc en forme de cône couvert d'un fin duvet blanc, qui se divisait en quatre branches épaisses servant de jambes. De la partie la plus élargie du cône, quatre autres membres tentaculaires s'étiraient pour manipuler les commandes du véhicule. Il n'y avait pas de tête apparente, mais seulement huit petits tentacules qui ondulaient au-dessus de l'ensemble.

Il en vit encore quelques autres, toujours au pilotage des machines, et pas une de ces dernières n'était conduite par le peuple à la peau verte. Le fourgon traversait à présent la ville fantôme qui avait été Clyde. Il semblait donc qu'il y eût deux races distinctes alliées contre l'humanité, ce qui expliquait que de tels barbares fussent arrivés à bord d'astronefs. Les verts n'étaient probablement que des combattants, alors que les cônes duvetés étaient les techniciens. Cependant, d'après leur comportement, les pilotes des avions serpents devaient se recruter parmi les combattants.

Clyde avait pris de l'extension depuis qu'Amos n'y était venu, comme la plupart des bourgs des environs. Il y avait un nouveau supermarché dans la rue même qui passait devant l'ancienne église d'Amos, et c'est devant ce magasin que le tracteur stoppa dans une secousse. Les extra-terrestres jaillirent de partout, pour transporter les dépouilles du fourgon dans les vastes placards d'alimentation du marché ; deux d'entre eux emportèrent Doc et Amos.

Cependant, on ne les destinait pas à une mort relativement douce par la congélation dans les réfrigérateurs. Les extra-terrestres les jetèrent dans une petite cellule entourée de barreaux qui allaient du plancher au plafond, probablement le lieu de travail du caissier. Cela faisait une prison assez efficace et la serrure qui cliqueta quand on les enferma était trop solide pour qu'on espérât la briser.

Il y avait déjà un occupant dans le local, un homme jeune, de taille moyenne, en qui Amos finit par reconnaître Smithton, le dentiste de Clyde. Il avait les épaules secouées de sanglots sporadiques et se tenait tout tassé dans un coin. Il regarda les nouveaux arrivants sans les voir. « Mais je me suis livré, marmonnait-il. Je suis prisonnier de guerre. Ils ne peuvent pas me faire ça. Je me suis rendu... »

Un extra-terrestre, plus gras que la moyenne et portant les seuls vêtements qu'Amos eût encore vus sur l'un d'entre eux, arriva en tanguant devant la cage et les regarda fixement. Le dentiste cessa sa plainte et resta silencieux. L'inconnu releva sa robe jusqu'à sa poitrine et se frotta le derrière contre un comptoir sans les quitter des yeux. « Les humains, dit-il d'une voix rocailleuse, mais sans aucun accent, sont des créatures bizarres. Pas de normalisation.

– Ça alors, je veux bien être pendu ! mâchonna Doc. Il parle notre langue ! »

L'extra-terrestre les examinait avec une expression qui pouvait être de la surprise, les oreilles dressées. « Le don des langues est-il donc si inusité ? La plupart des prêtres de Notre Seigneur Dieu Tout-Puissant parlent toutes les langues humaines. C'est un miracle des plus ordinaires, contrairement à la lévitation.

– Très bien. Dans ce cas, vous pourrez peut-être nous dire dans quel but on nous détient ? » suggéra Doc.

Le prêtre haussa les épaules. « Pour la nourriture, naturellement. Les *grethis* mangent des viandes de toutes sortes – même des êtres de mon propre peuple – mais il nous faut étudier les lois pour voir si vous comptez parmi les aliments autorisés. Dans l’affirmative, nous aurons besoin de spécimens fraîchement tués pour y goûter. Alors nous attendons que ce soit votre tour d’y passer.

– Vous prétendez que c’est pour vous *nourrir* que vous nous attaquez ? »

Le prêtre gronda durement : « Non ! Nous sommes en mission sacrée, pour vous exterminer. Le Seigneur nous a commandé de descendre sur la Terre où se perpètrent des choses abominables et de ne laisser aucune créature vivante sous votre soleil. »

Il fit demi-tour et sortit lourdement du magasin, emportant avec lui la dernière torche, ce qui ne laissait d’autre clarté que celle bien affaiblie de la lune et quelques reflets de lumières lointaines.

Amos se laissa choir sur un tabouret dans la cage. « Il a fallu qu’ils nous enferment dans un bâtiment nouveau et non dans un de ceux que je connais, dit-il. Si c’avait été dans l’église, nous aurions pu avoir une chance.

– Comment ça ? » fit Doc, d’un ton sec.

Amos tenta de lui décrire un passage ménagé dans le vaste sous-sol inachevé de l’édifice, auquel on accédait par une trappe. Des années auparavant, une bande de jeunes y avaient creusé un tunnel qu’ils avaient utilisé comme club privé jusqu’au jour où on avait découvert le passage et qu’on l’avait muré de l’extérieur. Néanmoins, la terre devait être restée meuble autour des briques. Plus loin, l’autre extrémité du tunnel aboutissait à une zone boisée qui amenait à un fossé de drainage, lequel à son tour donnait sur une rivière. De l’église ils auraient eu la possibilité de gagner le cours d’eau et de s’y laisser glisser sans être vus, ce qui n’était pas le cas dans les autres parties de la ville.

Les doigts de Doc tremblaient sur la serrure quand Amos eut terminé son récit. « Si nous parvenions à franchir les soixante-quinze mètres jusqu’à l’église... Ils ne savent pas grand-chose de nous, Amos, pour nous enfermer dans un local où les vis de la serrure sont à l’intérieur ! En tout cas, nous sommes bien obligés de courir un risque ! »

Les doigts d’Amos tremblèrent aussi quand il toucha les têtes de vis. Il distinguait une porte qui devait donner sur l’arrière de la boutique.

S'ils arrivaient à sortir dans la ruelle qui se trouvait là autrefois, ils la suivraient presque jusqu'à l'église... et ensuite les arbres qui entouraient le lieu saint empêcheraient toute lumière de pénétrer jusqu'à eux. C'était une mince possibilité. Mais n'était-ce que de la chance ? A ses yeux, c'était plutôt une intervention divine.

« Et pour moi, c'est simplement une négligence des extra-terrestres ! rétorqua Doc. Ce serait probablement beaucoup moins compliqué dans la plupart des autres baraques, à voir leur façon d'éclairer le patelin ! Arrache le fond du tiroir-caisse et détache deux planchettes. J'ai une pièce de monnaie qui s'adapte à ces têtes de vis. »

Ce fut Smithton qui s'attaqua au tiroir, tout en priant qu'on lui envoie le sommeil, comme un enfant. Il réussit toutefois à arracher deux morceaux de bois entre lesquels Doc put tenir la piécette.

C'était un rude travail et la pièce glissait plus souvent qu'elle n'entraînait les vis, mais la serrure avait eu pour but d'empêcher les intrus de pénétrer dans la cage et non d'emprisonner les caissiers. Trois des vis se détachèrent. La serrure pivota autour de la quatrième et ils purent ouvrir leur cage, avec un petit effort.

Doc s'immobilisa et attira Smithton à lui. « Suivez-moi et faites comme moi. Pas un mot. Pas de tentative individuelle d'évasion. Sinon je vous brise le cou. Allons-y ! »

La porte de derrière était bouclée, mais de l'intérieur. Ils l'ouvrirent sur une courette encombrée de détrit. La ruelle n'était pas aussi sombre qu'il eût fallu, car la lumière y parvenait par les creux que laissaient entre les bâtisses quelques terrains vagues. Ils se tassèrent de leur mieux dans la zone d'ombre, jusqu'au moment où ils se trouvèrent devant la haie de l'église. Là, ils se mirent à tâtonner contre le mur pour trouver la porte latérale. Pas un extra-terrestre n'était en vue.

Amos fila en avant des autres, car il connaissait mieux les lieux. Ce fut seulement en arrivant devant la porte qu'il se rendit compte qu'elle risquait d'être fermée à clef ! On la maintenait fermée la plupart du temps. Il empoigna la clenche et exerça une poussée... Elle était ouverte !

Il s'arrêta une seconde pour rendre grâce à Dieu de cette chance supplémentaire qu'il leur accordait. Puis ils se trouvèrent tous les trois dans la petite cuisine où l'on préparait les dîners lors des réunions amicales de la paroisse. Il avait toujours détesté ces festivités, mais à présent il les bénissait, car elles lui fournissaient une cachette qui leur permettait de prendre tout le temps voulu pour découvrir leur issue.

Il y avait dans le bâtiment des bruits et des odeurs, mais rien qui ne

parût familier à Amos. Quelque chose lui fit hérissier les cheveux sur la nuque. Il ôta ses chaussures et en noua les lacets pour se les accrocher au cou. Les autres firent de même.

La trappe ouvrait sur un petit couloir qui passait devant l'autel pour aboutir au bureau privé, de l'autre côté.

Ils étaient plus en sûreté en restant groupés, surtout avec un irresponsable comme Smithton. Amos s'adossa au mur de la cuisine pour reprendre haleine. Il sentait son cœur ceint d'un cordon de douleur cuisante et il avait la gorge si sèche qu'il devait faire effort pour ne pas étouffer. Il y avait de l'eau sur place, mais il ne pouvait courir le danger de trébucher contre un objet quelconque pour gagner l'évier.

Il priaït que Dieu lui donne la force, moins pour lui-même que pour aider les autres. Il s'était de longue date résigné à la mort. Si Dieu voulait qu'il meure, il était prêt ; tout ce qui lui restait, c'étaient des morts. Encore leurs cadavres étaient-ils sans doute mutilés ! De plus, il n'avait abouti qu'à placer dans un péril mortel ceux qui avaient cherché à le secourir. Il était vieux et son organisme courait déjà au trépas. Il aurait eu probablement une vingtaine d'années de plus à vivre, mais en dehors de son ministère il n'avait plus de raison réelle de vivre... Et, même là, il n'avait été qu'un médiocre, un raté. Cependant il était toujours responsable de Doc Miller, ainsi que de Smithton à présent.

Il ferma étroitement les paupières, puis les rouvrit pour jeter un coup d'œil par le coin de la porte. Il y avait un peu de clarté dans l'allée qui menait vers l'autel, mais il ne vit personne, et il y avait des tentures qui faisaient écran. Derrière cet abri précaire, ils seraient en mesure d'étudier le chemin qu'ils avaient à parcourir. Il s'en approcha sur la pointe des pieds et devina que ses compagnons le suivaient.

Il se pencha en avant pour écarter un peu les tentures. Ils étaient à environ six mètres de l'autel, du côté droit. Amos contempla les restes de ce qui avait été naguère un autel. Puis il fronça les sourcils en apercevant de la terre entassée en un monticule de forme bizarre.

Il écarta encore plus les tentures, surpris de la curiosité qui l'animait, tout comme il s'était déjà étonné des modifications incessantes de son attitude mentale.

Il y avait deux prêtres en robes très ornées, agenouillés au centre de la chapelle. Mais son œil les perçut à peine avant d'être attiré par ce qui se dressait devant le nouvel autel.

Une caisse de bois reposait sur une plate-forme de terre cuite. Elle portait quatre signes que ses yeux n'identifièrent pas, mais que son



esprit traduisit en une suite de lettres puisées dans les alphabets qu'il avait appris, impossibles à prononcer et pourtant chargés de sens. Et au-dessus de la boîte se trouvait un voile derrière lequel Quelque Chose rayonnait sans émettre de lumière.

Dans son cerveau, une onde de force se propagea, formant des motifs qui auraient presque pu être des mots traversant ses pensées – des mots semblables aux mots entendus autrefois par Moïse – des mots qu'Amos, la mort dans l'âme, reconnaissait...

« JE SUIS CE QUE JE SUIS, moi qui les ai arrachés de l'esclavage en Egypte et qui ai écrit sur la muraille devant Balthazar MANE, THECEL, PHARES, comme il sera inscrit en grand sur la Terre, à compter de ce jour. Car j'ai dit à la descendance de Mikhtchah : vous êtes mon peuple élu et je vous élèverai au-dessus de toutes les races qui vivent sous les cieux ! »

## 5

*Et il lui fut donné de faire la guerre contre les saints et de les vaincre ; et pouvoir lui fut donné sur tous ses semblables de toutes les langues et de toutes les nations.*

*Celui qui met autrui en captivité ira lui-même en captivité ; celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée.*

APOCALYPSE, XIII, 7,10. Livres du Nouveau Testament

La descendance de Mikhtchah. La race des envahisseurs...

Amos se trouvait hors du temps, et le temps s'étirait autour de lui. Il sentait son cœur cesser de battre, mais le sang se pressait dans ses artères avec une vigueur qu'il n'avait plus connue depuis des dizaines d'années. Il sentait dans la sienne la main de Ruth qui remuait en revenant à la vie, et il savait qu'elle n'avait jamais existé. Près de lui, il voyait les cheveux de Doc Miller devenir d'un blanc de neige et il savait qu'il en était bien ainsi, bien qu'il lui fût absolument impossible d'apercevoir Doc de l'endroit où il se tenait.

Il sentait la colère de la Présence suspendue sur lui, pour peser sa moindre pensée depuis sa naissance jusqu'à sa mort certaine, quand il

cesserait complètement d'être pour se continuer dans l'éternité, et pourtant il savait que la Lumière derrière le voile ignorait qu'il se tenait là, qu'elle ne recevait que les pensées des deux prêtres extra-terrestres agenouillés en prière.

Tout cela se passait dans une partie de son esprit si réduite qu'il ne pouvait la situer, bien que l'ensemble de son intellect englobât tout le temps et tout l'espace et aussi ce qui n'était ni l'un ni l'autre. Cependant chaque parcelle de ses perceptions lui occupait tout l'esprit, tout ce que son esprit avait contenu ou pourrait contenir dans la suite. Il percevait tout, sauf le présent, qui était en quelque sorte un concept dont l'Être devant lui n'avait pas encore trouvé la solution.

Il vit un homme inconnu sur une montagne peu élevée, qui recevait des tablettes de pierre presque impondérables et gravées d'une écriture que tous étaient en mesure de lire. Et il connaissait cet homme mais se refusait à y croire, parce que les vêtements n'étaient pas ceux que portait son image mentale.

Il vit alignées toutes les prières qu'il avait formulées dans sa vie. Mais nulle part ne se manifestait le manteau de chaleur divine qui l'avait enveloppé quand il était enfant et dont il avait de nouveau ressenti – ou presque – la présence le matin précédent. Et il y avait quelque malaise dans sa pensée, mêlé de colère ; néanmoins, tant que cette pensée était dans sa conscience, rien ne pouvait l'atteindre.

Chacun de ces aspects était faux, car il ne parvenait à formuler aucune estimation de ce qui était la vérité.

Cela prit fin aussi brusquement que cela avait commencé, soit une microseconde, soit un million d'années subjectives plus tard. Il en resta engourdi mais animé d'une vie nouvelle. Et cela le laissa mort, d'une mort plus désespérée que quiconque avant lui.

Il savait seulement que devant lui se trouvait le Seigneur Dieu Tout-Puissant, Celui qui avait conclu une alliance avec Abraham, Isaac, Jacob et leur descendance. Et il savait que l'alliance avait pris fin. L'humanité avait été rejetée ; Dieu était à présent passé du côté des ennemis de la descendance d'Abraham, du côté des ennemis de toutes les nations de la Terre.

Même ce concept était encore trop pour un esprit humain qui n'était plus au contact de la Présence, aussi n'en subsistait-il qu'une ombre.

Près de lui, Amos entendit de nouveau la respiration de Doc Miller qui repoussait de son front les mèches blanches, l'air étonné, tout en murmurant un seul mot : « Dieu ! »

Un des prêtres leva la tête, ses yeux jetant un regard circulaire ; son

visage avait l'air figé, mais son expression changeait.

Ce fut alors que Smithton hurla. De sa bouche ouverte s'échappait un cri continu, sans modulations, et ses poumons se gonflaient, puis se détendaient. Il avait les yeux écarquillés, fixes, horribles. Telle une poupée de bois suspendue à des fils, il se dressa et s'avança. Il contourna les tentures et se dirigea vers la Lumière sous le voile. Brusquement, il n'y eut plus de Lumière, mais Smithton suivait toujours la même direction. Il s'immobilisa devant le voile et son hurlement fut coupé d'un coup.

Doc s'était redressé en silence, entraînant Amos derrière lui. Le pasteur se leva, mais il savait qu'il n'y avait nulle part où aller. Maintenant, tout dépendait de la seule volonté de Dieu... Ou bien...

Smithton pivota avec précision sur un talon. Il avait le visage sans expression et cependant donnait l'impression d'être complètement fou. Il s'avança d'un pas d'automate vers les deux prêtres. Ceux-ci se jetèrent au sol de part et d'autre à la dernière seconde, braquant deux pistolets automatiques d'origine visiblement terrestre, mais sans prendre la peine de s'en servir. Smithton poursuivit son chemin vers la porte ouverte de l'église.

Il parvint au perron, toujours suivi des yeux par les deux prêtres. Il quitta la première marche pour poser le pied sur la seconde, puis il fut sur le trottoir.

Les deux prêtres tirèrent !

Smithton sursauta, s'arrêta et soudain se mit à crier, mais de la voix connue, normale, d'une personne qui souffre atrocement. Ses jambes battirent frénétiquement sous lui, il disparut hors de vue, et ses pas hésitants se firent de moins en moins sonores. Il était mort – l'adresse des Mikhtchahs restait aussi remarquable que toujours – mais il se mouvait encore, de plus en plus lentement, comme si une réserve de vie en lui s'amenuisait tel un accumulateur qui se décharge.

Les prêtres échangèrent un coup d'œil, puis ils se précipitèrent à sa poursuite, lançant des appels au moment où ils franchissaient la porte pour plonger dans la nuit. Soudain, une tête et une main réapparurent, une balle partit en direction des tentures d'où Smithton était sorti. Amos se força à l'immobilité, tandis que son imagination lui évoquait l'impact du plomb dans son ventre. Le projectile frappa les tentures et alla ricocher plus loin.

Le prêtre hésita, puis disparut de nouveau.

Amos se mit à courir pour traverser la chapelle et gagner le couloir de l'autre côté de l'autel. Il entendait le faible bruit des pas de Doc derrière lui.

La trappe existait toujours, bien que cachée sous un tapis laissé là par inadvertance. Il la souleva avec effort et se laissa choir par l'ouverture, le sous-sol inachevé n'étant qu'à un mètre vingt de profondeur. Il fit aussitôt place à Doc qui descendait à son tour. Accroupis côte à côte, ils rabattirent la trappe et se mirent à progresser dans le noir, à tâtons, vers l'autre bout du sous-sol. Il y avait cinq ans qu'Amos n'y avait mis les pieds, et ce n'avait été qu'une seule fois, pour une brève inspection du travail effectuée par les jeunes garçons qui avaient percé le tunnel.

Il crut l'avoir manqué tout d'abord et entreprit d'en chercher la petite entrée, en tâtonnant de la main. D'ailleurs l'ensemble pouvait bien avoir croulé. Mais soudain, à deux pas de distance, sa main trouva l'ouverture. Il entraîna le médecin à sa suite.

C'était plutôt étroit et par endroits s'étaient détachées des plaques de terre qu'il fallait repousser pour passer. Ils durent parcourir une partie de la distance en rampant. Ils se heurtèrent enfin au mur de brique et entreprirent de creuser le sol tout autour, avec leurs mains nues. Cela leur prit encore une dizaine de minutes, durant lesquelles leur parvinrent les clameurs lointaines mais farouches des Mikhtchahs. Ils finirent par émerger à l'air libre, les paumes et les doigts ensanglantés, sans se donner la peine d'examiner les alentours pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'extra-terrestres dans le voisinage immédiat. Parvenus à assez bonne distance dans les bois, ils reprirent leur souffle, puis repartirent.

Le plus grave danger, c'était le fossé de drainage, qui par endroits n'était guère profond. Mais la chance était avec eux et les endroits les plus exposés se trouvaient plongés dans l'ombre.

Puis ils virent couler devant eux la rivière. Non loin d'eux était amarré un bateau à fond plat.

Quelques instants plus tard, ils flottaient, emportés par le courant, ce qui leur permettait de laisser reposer leurs poumons douloureux. Gouverner l'esquif n'exigeait qu'un effort minime. Il faisait encore nuit et la seule clarté était celle de la lune. Les probabilités d'une poursuite par les avions ennemis étaient assez faibles. Amos distingua à peine le visage de Doc quand ce dernier se fouilla pour prendre une cigarette.

Il l'alluma et souffla voluptueusement la fumée. « Très bien, Amos... Tu avais raison, Dieu existe. Mais bon sang ! Je ne me sens guère réconforté de l'avoir appris ! Je n'arrive pas à voir en quoi Dieu me secourt... pas même à savoir s'il fait tellement de bien aux Mikhtchahs ! Que retirent-ils de tout ça, hormis quelques petits miracles météorologiques ? Ils sont tout simplement en train de se taper le sale boulot de Dieu.

– Ils posséderont la Terre, j’imagine... s’ils en ont envie », fit Amos, d’une voix incertaine. Il n’était pas sûr que les envahisseurs désiraient cet empire. Et il ne saisissait pas non plus le rôle tenu par la seconde race extra-terrestre. S’il avait un instant entrevu les réponses à ces questions, il n’en avait plus conscience. « Doc, tu restes athée, bien qu’étant maintenant convaincu de l’existence de Dieu ! »

L’homme grassouillet lâcha un gloussement chargé d’amertume. « Je crains que tu ne sois dans le vrai. Du moins, je reste identique à moi-même. Mais pas toi, Amos. Tu as fondé toute ta vie sur l’hypothèse que Dieu avait raison et que tu devais le servir... alors que ta seule façon de servir était de venir en aide à l’humanité. Que vas-tu faire désormais ? Dieu est censé avoir raison, automatiquement... mais tout ce en quoi tu as jamais cru démontre qu’il est totalement dans l’erreur, et tu ne peux le servir qu’en trahissant ton peuple. Quelle sera donc la morale qui s’adaptera maintenant à ton idéal ? »

Amos, épuisé, secoua la tête et se cacha le visage dans les paumes. Le même problème s’était précisé peu à peu dans sa pensée. Sa première réaction avait été d’accepter son asservissement à Dieu, sans questions ; il y avait derrière cette tendance soixante années de pensée « conditionnée ». Pourtant il ne pouvait plus à présent se conformer à cette attitude. En tant qu’homme, il se refusait à s’incliner devant ce qu’il considérait comme le mal sous sa forme totale ; et les Mikhtchahs étaient mauvais, selon toutes les définitions du mal qu’il avait apprises.

Pouvait-il exposer aux gens la vérité et leur ôter la croyance qu’ils avaient dans les buts de la vie ? Pouvait-il passer à l’ennemi, qui n’avait nul besoin de lui, sinon à titre de nourriture expérimentale ? Ou pouvait-il encourager les hommes à combattre en leur répétant la vieille antienne « Dieu est avec vous »... alors qu’il savait que c’étaient de fausses paroles et que leur résistance pourrait amener leur condamnation à un enfer éternel pour s’être opposés à Dieu ?

L’idée le frappa qu’il ne se souvenait plus clairement de rien en ce qui concernait la vie future, l’autre monde. Ni les arguments pour, ni ceux contre. Qu’advenait-il d’un peuple quand Dieu l’abandonnait ? N’étaient-ils abandonnés que sous leur apparence physique et avaient-ils encore la liberté de gagner leur salut spirituel ? Ou étaient-ils complètement perdus ? Cessaient-ils de posséder des âmes capables de survie ? Ou ces âmes étaient-elles automatiquement destinées à l’enfer, si nobles qu’elles pussent être ?

Pour lui, il n’avait été répondu à aucune question. Il savait en toute certitude que Dieu existait, mais il l’avait déjà su auparavant. A présent, il ne savait rien de plus. Il ignorait même quand Dieu avait

décidé de donner aux Mikhtchahs préséance sur l'humanité. Il paraissait peu probable que ce fût aussi récent que sa propre jeunesse. Et pourtant, s'il n'en était pas ainsi, comment expliquer l'étrange lueur spirituelle qui l'avait animé quand il était évangéliste ?

« Il n'y a qu'une seule position rationnelle, déclara-t-il enfin. Peu importe ce que je déciderai ! Je ne suis qu'un homme parmi les hommes !

– Christophe Colomb n'était qu'un homme, lui aussi, quand il a juré que la Terre était ronde. Et son visage n'avait pas l'expression qu'a le tien depuis que tu as vu Dieu, Amos ! Je sais maintenant ce que veut dire la Bible quand elle raconte que le visage de Moïse rayonnait quand il descendit de la montagne, au point qu'il dut le couvrir d'un voile. Si je ne me trompe pas, Dieu vienne en aide à l'humanité si tu prends la mauvaise décision ! » Doc jeta sa cigarette par-dessus bord et en alluma une seconde. Amos éprouva un choc en observant que les mains du médecin tremblaient. Ce dernier haussa les épaules et le ton de sa voix redevint normal. « Je souhaiterais que nous en sachions davantage. Tu as toujours pensé en fonction de l'Ancien Testament et de quelques passages de l'Apocalypse, presque exclusivement, comme tant d'autres qui sont devenus des évangélistes. Je n'ai jamais vraiment réfléchi à Dieu. Je me refusais à l'accepter, alors je l'ai chassé de ma pensée. Peut-être est-ce pour ça que nous avons eu cette vision de lui. Mais j'aimerais par exemple savoir la place exacte de Jésus dans tout ça. Il manque beaucoup trop d'éléments. Il y a trop d'impondérables et de hiatus. Nous ne disposons que de deux faits et nous sommes incapables de comprendre l'un ou l'autre. Il existe une manifestation de Dieu qui a touché à la fois les Mikhtchahs et l'humanité ; et maintenant Dieu a déclaré ses intentions d'anéantir l'humanité. Nous devons nous en tenir à ces données. »

Amos tenta encore une fois de nier le problème qui se posait à lui. « Supposons que Dieu soumette seulement l'homme à une nouvelle épreuve, comme il l'a fait si souvent dans le passé ?

– Une épreuve ? » Doc roulait le mot sous sa langue. Puis il parut le recracher. Ses insolites cheveux blancs lui conféraient un air de vieillard et l'absence de toute dérision dans sa voix en faisait presque un inconnu. « Amos, les Hébreux se sont donné un mal de chien pour parvenir à Canaan ; après quarante années consacrées à errer autour de quelques kilomètres carrés, Dieu leur a soudain affirmé que c'était la Terre Promise. Et alors il leur a fallu s'en emparer par les moyens traditionnels qu'emploient régulièrement les hommes pour conquérir un pays. Ils sont sortis de Babylone parce que les anciens prophètes s'éreintaient jour et nuit à les maintenir en tant que peuple unique et parce qu'ils ont réussi à tenir le coup jusqu'au jour où leur chance s'est

présentée. A notre propre époque, ils ont fait les mêmes choses pour obtenir Israël, mais sans miracles ! Apparemment, Dieu le leur avait retiré, et il leur a fallu le reprendre eux-mêmes ! Dans le cas présent, je n'ai pas très bonne opinion d'une épreuve de ce genre ! »

Amos sentait que toutes ses valeurs spirituelles lui échappaient en tourbillonnant. Il se rendait compte qu'il ne gardait sa connaissance qu'en raison de la présence de Doc ; autrement, son esprit aurait recherché la démence, comme toute intelligence qu'on veut forcer à résoudre l'insoluble. Il n'était plus en état de se comprendre lui-même, à plus forte raison Dieu ! Et le sentiment se glissait dans sa pensée que Dieu non plus ne pouvait se comprendre entièrement.

« Une création peut-elle lancer un défi à ce qui a été assez grand pour la créer, Doc ? Et le devrait-elle, si elle le pouvait ?

– La plupart des enfants y sont forcés », répondit Doc. Il secoua la tête. « Le problème te regarde. Tout ce que je peux faire, c'est te signaler quelques aspects intéressants. Et de toute façon, cela n'aura pas d'importance. Nous sommes encore très avant dans le territoire des Mikhtchahs et il ne tardera guère à faire jour. »

Le bateau poursuivait sa dérive tandis qu'Amos s'efforçait de remettre de l'ordre dans ses idées et s'empêtrait de plus en plus dans le filet de ses incohérences. Que pouvait devenir un homme qui avait passé sa vie en une adoration fervente quand il découvrait que son Dieu était l'opposé de tout ce que ce même homme avait estimé bon, avait cru sincèrement bon ?

Une interprétation de l'impératif catégorique de Kant se glissa dans sa pensée ; quelqu'un le lui avait une fois cité. Ce devait même être Doc. « Fais en sorte de traiter l'humanité dans tous les cas, que ce soit dans ta propre personne ou dans celle de tout autre, comme une fin en soi et non comme un simple moyen. » Dieu traitait-il en ce moment l'homme comme une fin ou seulement comme le moyen d'atteindre un but quelconque, entreprise dans laquelle l'homme avait échoué ? Et l'homme avait-il jamais considéré sérieusement Dieu comme une fin, plutôt que comme un moyen d'accéder à l'immortalité de l'esprit et un apaisement devant la peur de mourir ?

« On nous poursuit ! » murmura Doc. Il pointa l'index derrière eux et Amos distingua une faible lueur derrière une courbe de la rivière. « Regarde... il y a là-bas une bâtisse. Dès que le bateau touchera le fond, filons à toute vitesse ! »

Il se courba sur les avirons et au bout d'un instant, ils raclèrent le fond. Ils franchirent le bordé et expédièrent de nouveau l'esquif dans le courant. La bâtisse était à une trentaine de mètres de la berge et ils galopèrent comme des fous. Même à la faible clarté lunaire, ils

voyaient bien que la baraque n'était qu'une ruine, abandonnée depuis longtemps. Doc y pénétra par une des fenêtres défoncées, entraînant Amos à sa suite.

Par une fente de la paroi, ils virent un autre bateau qui descendait le courant, éclairé par une torche et manié par deux Mikhtchahs. L'un d'eux ramait alors que le second se tenait à l'avant, avec une arme, pour scruter les eaux. Ils passèrent devant la bâtisse.

« On va être obligés de se planquer ici, décida Doc. Le jour se lèvera dans une demi-heure. Peut-être qu'ils n'auront pas l'idée de fouiller une ruine pareille. »

Ils découvrirent un escalier délabré et montèrent s'étendre sur le plancher nu d'un grand cagibi, à l'étage. Amos gémissait en cherchant une position qui ne le fit pas trop souffrir. Et puis, d'un seul coup, il s'endormit.

Il s'éveilla alors que des filets de jour s'infiltraient dans le cagibi. Il entendit aussitôt des bruits de canonnade assez rapprochés. Il commençait à se rendormir quand une chute de grêle se mit à crépiter furieusement sur le toit. Lorsque ce fut fini, la canonnade avait cessé.

Doc le réveilla à l'approche de la nuit. Ils n'avaient rien à manger et l'estomac d'Amos était tourmenté de faim. Il avait mal dans toutes les articulations et le seul fait de marcher lui était une torture. Doc leva les yeux pour examiner les étoiles, parut choisir une direction et partit à grands pas. Ses halètements et ses grognements indiquaient qu'il partageait les souffrances d'Amos.

Cependant, il retrouva assez d'énergie pour reprendre la discussion de la veille. « Je n'arrête pas de me demander ce que Smithton a vu, Amos. Ce n'était pas la même chose que nous. Et que penses-tu des légendes de guerre dans les cieux ? N'y a-t-il pas eu là-haut une grande bataille, une fois, que Lucifer a failli gagner ? Peut-être que Lucifer représente seulement quelque autre race que Dieu a rejetée ?

– Lucifer était Satan, l'esprit du mal. Il s'était efforcé de s'emparer du royaume de Dieu.

– Hum... J'ai lu quelque part que nous ne connaissons que le récit du vainqueur, ce qui tend à donner naturellement une certaine partialité à l'histoire. Que savons-nous des vrais différends ? Ou du véritable résultat ? En tout cas, Lucifer a pensé avoir sa chance et il semble bien qu'il ait su à qui il s'attaquait. »

Les efforts nécessités par la marche rendaient la conversation difficile. Amos haussa les épaules et abandonna l'entretien. Toutefois, il continuait à réfléchir en silence.

Si Dieu était tout-puissant et omniscient, pourquoi leur avait-il



permis de l'espionner ? Ou bien n'était-il plus tout-puissant devant une race qu'il avait rejetée ? Qu'est-ce que cela pouvait changer pour Dieu, ce que l'homme tenterait, à présent qu'il l'avait condamné ? Est-ce que la Présence qu'ils avaient vue était la totalité de Dieu... ou n'en était-elle qu'une forme de manifestation ?

Ses jambes se mouvaient avec raideur, engourdis de fatigue et ralenties par la faim, tandis que ce problème fondamental tournait dans son esprit. Quel était son devoir maintenant ? Était-il avec Dieu ou contre lui ?

Ils trouvèrent de la nourriture dans une maison déserte et entreprirent de la préparer à la lumière camouflée d'une lanterne, tout en écoutant les nouvelles grâce à un transistor abandonné par les habitants. C'était le récit désespéré de débarquements d'extra-terrestres et de replis des hommes, et pourtant le commentateur n'avait pas le ton aussi morne qu'on l'aurait cru. Ils en étaient à la moitié de leur repas quand ils en apprirent la raison.

« Flash ! annonça la radio. La nouvelle nous parvient à l'instant de la région de Denver. Un second missile atomique, piloté par un équipage-suicide, est tombé avec succès ! La base ennemie est anéantie, chacun des vaisseaux détruit ! Il est maintenant évident que l'échec des tentatives antérieures de bombardement atomique était dû au mauvais fonctionnement des détonateurs. Ce point fait l'objet d'une enquête, tandis que de nouveaux volontaires subissent l'entraînement nécessaire pour remplacer cet élément de la bombe sur lequel on ne saurait compter. Les deux engins porteurs d'équipages-suicides ont réussi leurs bombardements. Des prisonniers des deux races extra-terrestres sont actuellement interrogés à Denver, mais le même fanatisme religieux auquel on s'est heurtés à Portland paraît rendre toute communication difficile. »

Le commentateur se remit à énumérer les points d'atterrissage des envahisseurs tandis que Doc et Amos s'entre-regardaient. C'en était trop à digérer en une seule fois.

Amos cherchait à préciser quelque chose dans sa pensée ; quelque chose qui avait trait au succès des bombardiers humains là où les mécanismes automatiques étaient bloqués par miracle, ainsi qu'à la réaction de Dieu devant son souvenir de la chaleur qu'il avait ressentie dans sa jeunesse. Quelque chose qui avait trait à l'homme...

« On peut les vaincre », murmura doucement Doc.

Amos poussa un soupir quand ils durent se relever pour reprendre leur impossible voyage. « Peut-être. Nous savons que Dieu était à Clyde. Pouvons-nous avoir la certitude qu'il était aussi aux autres endroits pour arrêter les bombes par ses miracles ? »

Ils progressaient lentement dans la nuit, coupant à travers champs dans la faible clarté, ce qui rendait chacun de leurs pas encore plus pénible. Amos retournait le problème en tous sens, en s'efforçant de se servir des nouvelles récentes pour aboutir à une décision quelconque. Si les hommes pouvaient vaincre leurs adversaires, même pour un temps...

La réponse n'en était en rien plus précise.

Les premières lueurs de l'aube les trouvèrent dans un bois. Doc réussit à hisser Amos dans un arbre d'où il avait la possibilité d'examiner les alentours. Il y avait une maison non loin de la lisière des bois, mais il faudrait des minutes de danger constant pour s'y rendre. Ils en discutèrent avant de repartir.

Ils sortaient juste du bois quand un avion ennemi fit entendre son hurlement saccadé. Doc fit demi-tour pour regagner l'endroit où s'était arrêté Amos. Puis il s'immobilisa. « Trop tard ! Il a vu quelque chose ! Il lui faut une cible, maintenant ! »

Ses bras se détendirent, expédiant violemment Amos sous l'arbre le plus voisin. Il vira et se mit à foncer à travers la clairière, ses grosses jambes battant follement pour le propulser par bonds successifs. Amos voulut se sauver de l'endroit où il était tombé, mais il était trop tard.

La mitraille tambourina la terre, qui se souleva en gerbes autour de Doc. Il plongea et s'abattit à terre. Quelques secousses, puis il resta immobile.

L'avion passa rapidement tandis qu'Amos se dégageait d'une racine qui le retenait. Quand il se libéra, l'engin avait disparu. Doc lui avait fourni un objectif et, apparemment, le pilote s'estimait satisfait.

Le médecin était encore en vie quand Amos s'agenouilla près de lui. Deux des projectiles l'avaient atteint, mais il parvint à sourire en se redressant partiellement sur un coude. Cependant, ce n'était plus qu'une affaire de minutes, et il n'y avait aucun moyen de lui venir en aide. Amos trouva une des cigarettes de Doc et l'alluma de ses mains tremblantes.

« Merci », souffla Doc après avoir tiré une profonde bouffée. Il se mit à tousser mais se contint, le visage convulsé par la souffrance. Ses paroles sortaient sur un rythme irrégulier, et pourtant sa voix restait calme. « J'imagine que me voilà en route pour l'enfer, Amos, puisque je ne me suis jamais repenti... S'il y a un enfer ! Et j'espère bien qu'il existe ! J'espère qu'il est rempli des âmes de tous les pauvres foutus bougres qui ne sont pas morts en état de grâce. Parce que je trouverai bien le moyen... »

Il s'assit soudain en toussant et en luttant pour reprendre haleine.

Puis il se découvrit une dernière réserve de force pour croiser le regard d'Amos, avec aux lèvres une ébauche de son habituel sourire cynique. « ... le moyen d'organiser un bureau de recrutement ! » acheva-t-il. Il retomba de tout son long, laissant son corps se vider de toute énergie. Quelques secondes plus tard, il était mort.

## 6

*... Tu ne placeras pas d'autres peuples avant moi... tu ne leur consentiras aucune alliance contre moi... tu ne t'engageras pas envers eux et tu ne les serviras point... car je suis un peuple jaloux...*

EXULTATIONS, XIII, 2-4. Le Livre de l'Homme

Amos resta toute la journée dans la maison où il avait traîné le corps de Doc. Il ne chercha même pas de nourriture. Pour la première fois de sa vie depuis la mort de sa mère, survenue quand il avait cinq ans, il n'avait plus de palliatif à sa peine. Il n'acceptait plus l'idée que la volonté de Dieu était qu'il se dissimule la perte subie en la personne de Doc. Et, quand il s'en rendit clairement compte, toutes ses pertes précédentes l'assaillirent à la fois, comme si elles n'eussent pas été plus anciennes que la mort de Doc.

Il restait assis, plongé dans son chagrin et dans la haine nouvellement éveillée en lui, à regarder fixement dans la direction de Clyde. Une fois, durant la journée, il s'endormit. Il s'éveilla sous une impression de vacarme fantastique et de tremblement de terre, mais quand il eut repris entièrement conscience, tout était tranquille. C'était presque la nuit, le moment de repartir.

Il hésita un moment. Il eût été si facile de se tasser là, avec le souvenir de ses morts, et de laisser les événements, quels qu'ils fussent, venir à lui. Mais il avait en son for intérieur un sens du devoir qui le poussait de l'avant. Au fond de son esprit, un scrupule pointait, lui affirmait qu'il avait encore une œuvre à accomplir.

Il découvrit un reste de pain rassis et un peu de fromage sec. Il prit la route, en mâchonnant cette pauvre nourriture. Il faisait encore trop clair pour se déplacer en toute sécurité, mais il allait de nouveau à travers bois et il n'entendait pas d'avions ennemis. Quand l'obscurité

vin, il s'aventura sur les routes secondaires en direction de Wesley.

Il savait en son âme secrète qu'il devait y retourner. C'était là que se dressait son église ; si les combattants humains avaient repoussé les extraterrestres, sa congrégation était peut-être revenue au gîte. Sinon, il lui faudrait repêcher ses ouailles à partir de ce point de ralliement.

Ses pensées étaient trop intimes pour qu'il pût les exprimer sciemment, et de plus l'épuisement lui engourdisait le cerveau. Ses jambes le portaient avec constance. Une de ses chaussures était à présent trouée et il avait les pieds couverts d'ampoules, mais il allait son chemin, avec une sombre détermination. C'était son devoir que de mener sa paroisse, maintenant que l'ennemi était sur les lieux, comme il l'avait guidée en des temps plus paisibles. Ses idées n'avaient pas progressé au-delà de ce point.

Il se cacha dans une grange, au matin ; il préférait ne pas entrer dans la maison attenante en raison des corps mutilés qui gisaient sur le seuil où il semblait que les ennemis les eussent abandonnés. Cette fois, il dormit d'un sommeil profond causé par une fatigue totale, mais quand il s'éveilla, il observa qu'il avait le poing serré, brandi en direction de Clyde. Il avait rêvé qu'il était Job et que Dieu l'avait laissé mourir avec ses plaies, sans lui répondre, alors que des cadavres déchiquetés gémissaient autour de lui, l'implorant d'être leur chef, et qu'il s'y refusait.

C'était presque l'aube quand il comprit qu'il aurait dû se procurer un véhicule quelconque. Il n'en avait pas vu, mais il devait bien y en avoir quelques-uns, laissés çà et là. Doc en aurait sans doute trouvé un. Mais il était trop tard pour s'en soucier à présent. Il était parvenu aux abords d'un village et il se disposait à le contourner pour poursuivre sa route, quand il réfléchit que toutes les agglomérations avaient déjà dû être consciencieusement fouillées. Il s'engagea dans la petite rue, cherchant des yeux un magasin où s'approvisionner.

Il y avait une petite épicerie dont la porte était entrouverte. Amos poussa le battant, éveillant un son de clochette. Presque aussitôt, un chien se mit à aboyer et une voix humaine jaillit sèchement de l'arrière-boutique. « La paix, Shep ! Un instant ! J'arrive ! » La porte du fond s'ouvrit et un vieillard courbé en sortit, porteur d'une lampe à pétrole. « Cette foutue électricité est encore détraquée ! Une bonne chose que je sois resté. Je leur ai bien dit que je devais m'occuper de la boutique, mais ils voulaient absolument m'emmener. J'ai été obligé de me planquer dans le vieux puits ! Toutes ces foutues idioties à propos... »

Il se tut, clignant les paupières derrière ses verres épais et sa bouche resta ouverte. Il avala sa salive et sa voix soudain aiguë laissa percer

sa surprise. « *Qui êtes-vous donc, monsieur ?* »

– Un homme qui vient tout juste d'échapper aux ennemis », lui expliqua Amos. Il ne s'était pas rendu compte de l'état lamentable de son apparence. « Un homme qui a besoin de manger et qui aimerait bien pouvoir se reposer jusqu'à la nuit. Toutefois, je crains bien de n'avoir pas d'argent sur moi. »

Le vieillard détourna les yeux lentement ; il paraissait frissonner. Puis il fit un signe d'acquiescement et désigna l'arrière-boutique. « Je n'ai jamais encore rejeté quelqu'un d'affamé », dit-il, mais cette affirmation avait quelque chose d'automatique.

Un vieux chien se faufila à reculons sous un divan, à l'entrée d'Amos. L'homme posa sa lampe et passa dans une petite cuisine pour préparer à manger. Amos prit la lampe et en souffla la flamme. « Ce sont vraiment des extra-terrestres... et pires que ce qu'on a pu vous raconter », dit-il.

Le vieil homme se hérissa, croisa le regard d'Amos, puis hocha doucement la tête. « Du moment que *vous* le dites... Seulement ça ne me semble pas logique que Dieu permette qu'il se passe des choses pareilles dans un État aussi bien-pensant que le Kansas. »

Il glissa sur la table une assiettée d'œufs qu'Amos attira à lui. Il avala une bouchée avec impatience. Il allait en prendre une seconde quand il s'interrompit. Il se passait soudain quelque chose de violemment insolite. Son estomac se souleva, la pièce se mit à tourbillonner. Il avait le front couvert d'une sueur froide. Il s'agrippa au bord de la table pour se retenir de tomber. Ensuite il sentit qu'on le traînait sur un lit de camp. Il voulut protester, mais son corps était parcouru de secousses douloureuses et les mots qu'il débitait n'étaient que charabia. Il eut conscience du matelas sous lui, puis des vagues de ténèbres l'engloutirent.

Ce fut une odeur de cuisine qui le ramena enfin à la réalité. Il s'assit avec le sentiment que bien du temps avait passé. Le vieillard sortit de la cuisine et l'examina. « Pas de doute, vous étiez bien malade, monsieur. Vous ne devez pas être habitué à vous passer de nourriture convenable et de repos. Ça va mieux ? »

Amos fit un signe affirmatif. Il était un rien étourdi, mais cela se dissipait. Il remit ses vêtements, qui avaient été nettoyés pendant son sommeil, et réussit à gagner la table. « Quel jour sommes-nous ? s'enquit-il.

– Samedi soir, répondit son hôte. Du moins selon mes calculs. Tenez, mangez ça et buvez un peu de café. » Il attendit qu'Amos se fût attaqué à la nourriture, puis il se laissa choir sur un tabouret et

entreprit de nettoyer un antique fusil et de le charger. « Vous avez raconté des tas de choses. C'était la vérité ? »

Amos demeura incertain un instant. Puis il se décida, incapable de mentir à son bienfaiteur. « Je le crains.

– Ouais, je le pensais quand même bien, à voir votre état. » Le vieillard poussa un soupir. « Eh bien, je souhaite que vous arriviez à bon port.

– Et vous-même ? » fit Amos.

Le vieux soupira de nouveau, en caressant son fusil de la paume. « Je n'abandonnerai pas ma boutique à une bande quelconque d'extra-terrestres. Et si le Seigneur envers qui j'ai fait mon devoir toute ma vie décide de se mettre du mauvais côté, eh bien, peut-être qu'il sera vainqueur, mais je serai mort avant ! »

Rien de ce que lui dit Amos ne put le faire changer d'avis. Il était sur le seuil de l'épicerie, le fusil en travers des genoux et son chien à son côté, quand Amos partit dans la rue à la clarté des étoiles.

Après le premier kilomètre, le pasteur fut étonné de se sentir tellement mieux. Le repos et la nourriture ainsi que les soins élémentaires donnés à ses écorchures et à ses ampoules l'avaient fort soulagé. Mais la voix intérieure le poussait avec une insistance croissante maintenant, et l'image du vieillard paraissait lui donner une force nouvelle. Il prit l'allure la plus rapide qu'il crut pouvoir maintenir, laissant derrière lui le village et prenant la route que le vieux lui avait indiquée comme menant à Wesley.

Il était à peine plus de minuit quand il distingua les feux d'un groupe de voitures ou de camions qui roulaient sur une autre route. Il ne savait nullement s'ils étaient conduits par des hommes ou par des ennemis, mais il continua de marcher. Il entendit encore une fois des bruits de circulation sur une route qui croisait le chemin qu'il suivait. Mais il savait qu'il approchait de Wesley, aussi hâta-t-il le pas.

Quand les premières lueurs de l'aube éclaircirent le ciel, il ne fit pas le moindre effort pour trouver un abri. Il contemplait le paysage alentour, dévasté par des sauterelles qu'on aurait pu exterminer si les hommes avaient mis autant d'ardeur à tuer les insectes qu'à leurs discussions et à leurs conflits. Il vit la terre aride et desséchée qui se dispersait en poussière et transformait en pays de cauchemar une terre fertile. Les hommes avaient la possibilité d'y mettre un terme.

Ce n'était pas un acte de Dieu qui avait semé cette désolation, mais bien les propres folies de l'homme. Et, sans l'aide de Dieu, l'homme pourrait néanmoins y remédier avec le temps.

Dieu avait abandonné les hommes. Mais l'humanité n'était pas

restée inactive. C'était de lui-même que l'homme avait ouvert la route de l'atome et déchaîné l'atome. A force de pur courage, il avait trouvé le moyen d'utiliser ses bombes contre les extra-terrestres, alors même qu'on recourait aux miracles contre lui. Il avait tout fait, sauf se conquérir lui-même... et il y parviendrait, si on lui en accordait le temps.

Amos vit un camion qui s'arrêtait au croisement, devant lui. Il se figea. Mais le chauffeur était un humain. Amos remarqua la porte ouverte et hâta le pas pour rejoindre le véhicule. « Je me rends à Wesley !

– D'accord. » Le chauffeur l'aida à grimper sur le siège. « J'y retourne moi aussi pour prendre des approvisionnements. Vous me paraissez avoir grand besoin des soins du service médical qui s'y est installé. Je croyais bien qu'on avait regroupé tous les isolés ! La plupart d'entre eux sont revenus tout de suite après qu'on a diffusé les nouvelles de Clyde.

– Vous l'avez repris ? » fit Amos.

L'autre hocha la tête avec une certaine fatigue. « Oui, on l'a repris. On les a démolis avec une bombe, comme des canards posés. Et depuis on procède au nettoyage. Il ne reste plus beaucoup d'extra-terrestres. »

Ils approchaient des faubourgs de Wesley, et Amos désigna sa propre maison. « Si vous voulez bien me laisser ici...

– Écoutez, j'ai ordre de ramener tous les égarés au poste de secours », commença le chauffeur, d'un ton ferme. Puis il fit face à Amos. Il hésita une seconde, mais il finit par acquiescer du menton. « C'est bon. Heureux d'avoir pu vous rendre service. »

Amos constata que l'eau coulait encore. Il prit un bain, tout à loisir. Une part de son esprit sentait que sa décision était prise, bien qu'il ne la connût pas encore au juste. Il sortit enfin de la baignoire et entreprit de se vêtir. Il n'avait plus un seul costume approprié, mais il découvrit des vêtements propres. Dans le miroir, son visage hagard et barbu le contemplait, quand il prit son rasoir.

Il resta stupéfait en croisant le reflet de son regard. Il en éprouva un choc dans tout le corps et recula d'un pas. C'étaient des yeux étrangers à tout ce dont il était pétri. Il avait une fois déjà vu l'ombre de ce qui y transparaissait, dans les yeux d'un fameux évangéliste ; et ce qu'il voyait dans les siens, cette fois, était cent fois plus puissant. Il détourna les yeux avec brusquerie, pris d'un tremblement, et évita d'en regarder le reflet tout le temps qu'il mit à se raser. Mais, chose curieuse, il ressentait une satisfaction insolite de ce qu'il avait aperçu. Il commençait à comprendre pourquoi le vieillard avait eu foi en ses

paroles et pourquoi le chauffeur du camion lui avait obéi.

La plupart des habitants de Wesley étaient rentrés et il y avait des soldats dans les rues. En approchant de l'église, il vit le premier poste de secours, où tous s'affairaient avec frénésie. Et il y avait à proximité une équipe de télévision qui prenait des vues de ceux qui avaient réussi à s'échapper du territoire occupé par les extra-terrestres après le bombardement.

Quelques personnes l'interpellèrent, mais il ne s'arrêta pas avant d'être parvenu sur les marches de l'église. La porte était toujours démantelée et la cloche avait disparu. Amos resta en attente, calmement, et son esprit s'adaptait lentement tandis qu'il contemplait les gens qui commençaient tout juste à le reconnaître et se communiquaient la nouvelle de bouche à oreille, en toute hâte. Puis il aperçut la petite Angela Anduccini et il lui fit signe de venir près de lui. Elle marqua une brève hésitation avant de le suivre à l'intérieur et de s'installer à l'orgue.

Le petit instrument électrique fonctionnait encore. Amos monta en chaire, en reconnaissant les grincements familiers des marches. Il posa les mains sur le lutrin, observant ses lourdes jointures et les veines bleues de la vieillesse, puis il ouvrit la Bible et se prépara à accueillir ses ouailles du dimanche matin. Il redressa les épaules et se tourna face aux rangées de sièges, tandis que les gens entraient.

Tout d'abord, ils furent peu nombreux. Puis il en vint davantage et davantage, les uns par habitude, d'autres par curiosité, et beaucoup seulement parce qu'on leur avait sans doute raconté qu'il avait été prisonnier. L'équipe de la télévision vint installer ses appareils au fond de l'église, le baignant lui-même dans la clarté des projecteurs et ajustant les téléobjectifs. Il sourit aux opérateurs en approuvant de la tête.

Il connaissait enfin sa décision. Il y avait abouti par bribes et par fragments. Elle lui venait de Kant, qui avait consacré toute sa vie à chercher un principe moral fondamental et qui avait conclu que les hommes doivent être considérés comme des fins et non comme des moyens. Elle avait été distillée à partir du défi final lancé par Doc, et aussi à partir de la vision du vieillard assis sur son seuil.

Il ne pouvait pas exister de mots pour communiquer son message à ceux qui l'attendaient. Aucun prédicateur n'avait jamais possédé la science du langage qu'il y aurait fallu. Mais des hommes à la parole fruste, limités dans l'usage de leurs facultés, avaient précédemment enflammé le monde. Moïse était descendu d'une montagne avec un visage qui brillait, et il avait triomphé des objections d'un peuple orgueilleux. Pierre l'Ermite avait prêché à toute l'Europe une



impitoyable croisade sans l'aide de la radio ou de la télévision. Cela dépassait les mots et la voix.

Il les regarda quand l'église fut pleine et que l'orgue se tut. « Voici ce que j'ai choisi pour texte aujourd'hui..., commença-t-il, et les murmures s'éteignirent au-dessous de lui quand sa voix parvint aux stalles. *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité donnera aux hommes la liberté !* »

Il s'interrompit un moment, pour les étudier, pour bien peser sa décision dans sa pensée et pour se confirmer qu'il ne pouvait en prendre aucune autre. On avait besoin de lui parmi tous ces gens qu'il s'était toujours efforcé de servir en croyant ainsi servir Dieu par leur intermédiaire. Il les regardait comme une fin et non comme un moyen, et il trouvait cela bon.

Et il ne pouvait plus désormais leur mentir et les bercer de fausses espérances. Ils auraient besoin d'être informés de tous les faits, pour mettre fin à leurs discussions et pour s'unir en vue de la lutte finale qui développerait complètement leur potentiel d'épanouissement.

« Je suis revenu de la captivité parmi les extraterrestres, commença-t-il. J'ai vu les hordes qui n'ont d'autre désir que d'effacer tout souvenir de l'homme dans la poussière de la terre qui l'a porté. Je me suis tenu devant l'autel de leur Dieu. J'ai entendu la voix de ce Dieu proclamer qu'il était aussi notre Dieu et qu'il nous a abandonnés. Je l'ai cru, comme je le crois encore à présent. »

Il sentait cette émanation étrange, intangible, plus envoûtante que les mots ou l'éloquence, qui s'échappait de lui en un flot qu'il n'avait jamais connu dans sa jeunesse. Il observa la montée du doute parmi son auditoire et le vit disparaître à mesure qu'il parlait, leur exposant les réalités, sans leur taire les incertitudes qu'il éprouvait encore. Il ignorerait toujours bien des choses, il ne saurait même pas si le Dieu qu'on adorait sur l'autel des envahisseurs était tout à fait le même Dieu qui avait occupé le cœur des hommes depuis cent générations. Aucun homme n'était doué d'une compréhension suffisante. Ils avaient le droit d'être informés de tous ses doutes, aussi bien que de toutes ses certitudes.

Il finit par marquer une pause, dans le silence total de la nef. Il se redressa pour leur sourire, puisant ce sourire dans quelque réserve inemployée depuis le temps de son enfance où il avait pour la première fois goûté les joies de l'inspiration. Il vit quelques sourires lui répondre, puis d'autres encore... des sourires hésitants, évasifs, mais qui s'affirmaient de plus en plus largement.

« Dieu a mis fin aux anciennes alliances et s'est déclaré l'ennemi de toute l'humanité, conclut Amos, et l'église renvoya sa voix en un

roulement sonore. Et moi, je vous déclare ceci : il s'est trouvé un adversaire à sa taille ! »

Traduit par BRUNO MARTIN.

*For I am a jealous people !*

# DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ALDISS (Brian Wilson) – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Indonésie. Revenu à la vie civile anglaise, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Fut un des auteurs révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne sont écrites pour les fantômes », Brian W. Aldiss s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux États-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages tels que *Non-Stop (Croisière sans escale, 1956)*, *Space, Time and Nathaniel (L'Espace, le temps et Nathanaël, 1957)*, *Galaxies like grains of sand, 1960*) et *The long afternoon of Earth (Le Monde Vert, 1961)*. A ultérieurement signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « Nouvelle Vague » de la science-fiction. De 1964 à 1965, collabora avec Harry Harrison à la publication d'un éphémère mais remarquable périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *S. F. horizons*. A fait paraître, en 1973, une histoire de la science-fiction, *Billion year spree*. A de nouveau collaboré avec Harry Harrison pour la publication de neuf anthologies annuelles, *Best s. f. : 1967 à... 1975*. Il a fait paraître seul d'autres anthologies notables, dont *Space opéra*, *Space odyssées* et *Galactic empires*. Comme auteur, Aldiss a expérimenté avec les techniques habituellement associées à l'anti-roman et au flux de conscience à la manière de James Joyce pour écrire *Report on probability A* (1968), « une histoire surréaliste de voyeurisme énigmatique ». Il a aussi écrit (1970) *The shape of further things*, une intéressante combinaison d'autobiographie et d'autocritique. Avec Harry Harrison encore, il a fait paraître *Hell's cartographers* (1975), un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de science-fiction, dont Harrison et lui-même.

ANDERSON (Poul) – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 – s'est consacré à la carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître quatorze romans, quinze recueils de récits plus courts, trois livres ne relevant pas de la science-fiction et deux anthologies, en plus de ses récits dans les

différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action, qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du temps, 1955-1959)* met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The high crusade (Les Croisés du cosmos, 1960)* exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques de la science-fiction », ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Poul Anderson continue à être un des plus actifs parmi les auteurs américains de science-fiction, gagnant de nouveaux *Hugo* et des prix *Nebula*. Il ajoute à son cycle de l'« histoire future », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

CLARKE (Arthur Charles) – Connu surtout du grand public comme co-auteur du film *2001* (dont l'idée primitive est tirée de *The Sentinel*, une nouvelle qu'il publia en 1951), Arthur C. Clarke est également l'homme qui suggéra le premier (en 1945, dans la revue *Wireless World*) que des satellites artificiels pourraient servir un jour de relais de télévision. Né en 1917 dans une famille de fermiers anglais, il se passionna pour la science dès sa jeunesse, devenant, à seize ans, membre de la *British Interplanetary Society*. En même temps, il découvrait la science-fiction et publiait peu après ses premiers récits. Pendant la guerre, il s'engagea dans la R. A. F. et participa aux expériences sur les radars. En 1937, Arthur C. Clarke avait commencé un roman dans lequel allait se manifester une de ses grandes qualités d'écrivain, l'aptitude à concilier l'extrapolation scientifique avec une sensibilité poétique ; il n'acheva son texte qu'en 1953, le publiant sous le titre de *Against the fall of night*, et le révisant pour l'intituler, en 1956, *The city and the stars (La Cité et les Astres)*. En contraste avec ces récits de visionnaire – dont *Childhood's end (Les Enfants d'Icare, 1953)* est un autre exemple – Arthur C. Clarke a aussi écrit des récits dans lesquels l'anticipation scientifique est traitée dans une optique de rigueur et d'objectivité, comme *Prélude to space (Prélude à l'espace, 1953)* et *The deep range (1957)*. Après la fin de la guerre, Arthur C. Clarke entreprit des études universitaires obtenant en 1948 un diplôme en mathématiques et en physique. Sa formation scientifique a fait de lui un vulgarisateur excellent, et ses ouvrages *Interplanetary*

*Flight* (1950) et surtout *Exploration of space* (1951) constituèrent de brillantes introductions à l'astronautique. Sur ce même sujet, *The promise of space* (1968) est à la fois un survol historique et une extrapolation de l'avenir, tandis que *Profiles of the future* (*Profil du futur*, 1962) est un ouvrage de prospective scientifique que plus de vingt ans d'âge n'ont nullement rendu désuet. Parmi les écrivains actuels de science-fiction, Arthur C. Clarke est sans doute celui qui unit le plus heureusement le don d'un style naturel, le sens de la spéculation clairvoyante et l'enthousiasme scientifique. Depuis plusieurs années, il se passionne pour la pêche sous-marine, sujet sur lequel il a également publié plusieurs excellents ouvrages. Après une période au cours de laquelle sa production de science-fiction a été limitée à des nouvelles, Arthur C. Clarke est revenu au roman avec *Rendez-vous with Rama* (*Rendez-vous avec Rama*, 1973), *Impérial Earth* (*La Terre, planète impériale*, 1975) et *The fountains of paradise* (1979). Ces trois romans confirment la prééminence de leur auteur parmi les écrivains soucieux d'édifier leur fiction sur une science solide. Le premier et le troisième d'entre eux ont remporté, parmi d'autres distinctions, les prix *Hugo* du meilleur roman pour les années de leur publication.

DEL REY (Lester) – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Feliz Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé rapidement par des romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète, dans une certaine mesure, sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I am a jealous people* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extra-terrestres. En 1971, il publia *Pstalemate* (*Psi*), un des romans majeurs sur le motif des pouvoirs extrasensoriels. Lester del Rey a été critique de livres dans *It* et dans *Analog*, et il a déployé une activité considérable d'éditeur et d'anthologiste. En 1980, il a fait paraître *The world of science fiction 1926-1976*, qui constitue un bon survol historique du domaine.

FARMER (Philip José) – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du

soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant à la fois dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The lovers (Les Amants étrangers)*, écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation maîtrisant le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers littéralement créés sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The maker of universes (Créateur d'Univers)*, (1965). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor et celles des rebondissements de ses péripéties, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld (Le Fleuve de l'Éternité)*, (1965) la résurrection de tous les hommes de toutes les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de certains personnages romanesques, qu'il s'est diverti à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ses libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire, en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter ego* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'auteur : Paul Janus Finegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The maker of universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman *Venus on the half-shelf* (1971) la signature de Kilgore Trout, lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

LAFFERTY (Raphaël Aloysius) – Né en 1914, R. A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The year's best s. f.*, 11<sup>e</sup> série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent. » S'étant

mis tardivement à une activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message ni confession. Parmi ses romans, *Past master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (*Lieux secrets et vilains messieurs*, 1974) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation de la démente.

MOORCOCK (Michael) – Né en 1939, Michael Moorcock occupe une place singulière dans la science-fiction anglaise. Après avoir fait paraître des fanzines, il entreprit une carrière d'auteur et dirigea entre 1964 et 1969 le magazine *New Worlds*, qu'il orienta du côté de la « Nouvelle Vague ». En tant qu'auteur, Moorcock s'est intéressé à plusieurs registres d'expression. Il a ainsi écrit des récits inspirés du cycle martien d'Edgar Rice Burroughs, qu'il signa du pseudonyme d'Edward Bradbury : *City of the Beast*, *Masters of the Pit*, *Lord of the Spiders* (1965). Il lui est arrivé de parodier H. G. Wells : *Warlord of the air* (1971), *The land Leviathan* (1974). Il a suivi les traces de Robert E. Howard en écrivant la saga d'Elric, cycle ouvert en 1961 avec *The dreaming city*. Il a mis en mouvement un tourbillon surréaliste et multithématique en lançant Jerry Cornélius dans *The final programme* (1968). Exubérant, prolifique et désordonné, donc assez peu typiquement britannique, Michael Moorcock n'en est pas moins devenu une des personnalités véritables de la science-fiction anglaise.

RUSSELL (Eric Frank) – Britannique de nationalité, bien que publié surtout aux États-Unis, Eric Frank Russell (1905-1978) a été depuis ses premiers récits un excellent auteur de science-fiction d'aventures. *Sinister barrier* (*Guerre aux Invisibles*) fut le roman qui amena en 1939 la fondation de la revue *Unknown* par John W. Campbell Jr. Utilisant des idées de Charles Fort, Eric Frank Russell imaginait dans ce récit la découverte d'êtres invisibles qui exploitent les humains comme un bétail dont ils consomment l'énergie. Par la suite, Eric Frank Russell

écrivit un grand nombre d'autres récits où l'action était alertement menée, l'élément scientifique n'étant en général qu'un accessoire – utilisé d'ailleurs avec compétence et probité. A travers cela se distinguent une qualité de sincérité et un sens de la fraternité qui classent Eric Frank Russell parmi les optimistes de la science-fiction.

SHECKLEY (Robert) – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes tels que Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The status civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Echange standard*, 1965) et *Dimension of miracles* (*La Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead run* (*Chaud les glaçons*, 1961). Sa nouvelle *The seventh victim* (*La Septième Victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La décima vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis quelques années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publie dans des magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est aucunement émoussé.

SILVERBERG (Robert) – Né en 1935. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science fiction writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New dimensions*, à partir de 1971). Ses œuvres les plus importantes sont surtout des romans : *Thorns* (*Un jeu cruel*, 1967), *The man in the maze* (*L'Homme dans le labyrinthe*, 1968), *Nightwings* (*Roum, Perris, Jorslem* ou *Les Ailes de la*



nuit, 1968-1969), *The world inside* (*Les Monades urbaines*, 1971), *Son of man* (*Le Fils de l'homme*, 1971), *The book of skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ces livres comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ». En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg.

ZEBROWSKI (George) – Né en 1945 en Autriche de parents polonais, élevé en Angleterre et aux États-Unis. Se signala en 1972 par son roman *Oméga Point*, où le thème de la quête spatiale est traité avec des résonances métaphysiques. *Ashes and stars* (1977) se rattache au même cycle, tandis que *The star web* est un *space opéra* plus conventionnel.

- 
- 1 In *Im Quête inachevée*, Calmann-Lévy, 1981
  - 2 Christine Renard-Cheinisse leur a consacré un excellent article, Les problèmes religieux dans la littérature dite de science-fiction, in *Archives de Sociologie des Religions*, n° 25, 1968.
  - 3 Réédité récemment chez Néo.
  - 4 Réédité chez Néo.
  - 5 In *La Loi du talion*, Robert Laffont, 1973.
  - 6 Voir « The Anthropic Principle », par George Gale, *Scientific American*, décembre 1981.
  - 7 Cérémonie célébrée lorsqu'un jeune juif atteint sa majorité religieuse (N.d.T.)
  - 8 En anglais : « It's a lie. It's a lie » sonne un peu comme Elie, Elie ».
  - 9 Poppycok : foutaise, en américain.
  - 10 Cock : bite, en argot américain.